LES DERNIÈRES ANNÉES

DE MOLIÈRE.

Entre la première et la seconde partie de la vie de Molière, tout juste au point où nous nous sommes arrêté (1), immédiatement après la chute trop méritée de *Don Garcie de Navarre,* se place un événement qui fut, nous le croyons, d'une énorme importance pour l'auteur comédien, pour le développement de son génie, partant pour le progrès du théâtre en France et pour la gloire de notre littérature. Nous voulons parler de la mort du cardinal Mazarin, arrivée le 9 mars 1661, qui remit aux mains du roi Louis XIV, âgé de vingt-trois ans, depuis neuf mois marié, l'administration de son royaume pacifié et le libre usage de la royauté absolue. On sait avec quel éclat le jeune roi déclara se charger de tout le fardeau. Dans le fait, il n'avait guère alors à en voir que les douceurs, et sa souveraineté devait s'exercer d'abord sur les plaisirs, qu'il était porté de nature à aimer nobles et grands. Ce fut dans les premiers temps qui suivirent cette prise de possession que se manifesta, de la part du prince pour le poète, quelque chose de plus qu'une protection dédaigneuse et frivole, un certain mouvement d'affection intelligente, prompt comme la sympathie et durable autant que l'égoïsme. Du moment où ces deux hommes, placés à de telles distances dans l'ordre social, l'un roi hors de tutelle, l'autre bouffon émérite et moraliste encore bien timide, se furent regardés et compris, il s'établit entre eux une sorte d'association tacite, qui permettait à celui-ci de tout oser, qui lui promettait assurance et garantie, sous la seule condition de respecter et d'amuser

(1) Voyez la livraison du 15 juillet 1847.

toujours celui-là. Nous devons ajouter que jamais traité public, où la foi du monarque aurait été solennellement engagée, ne fut exécuté plus sincèrement; qu'en aucun temps, dans aucune circonstance, la sauve-garde donnée à l'écrivain contre tous les ressentimens qu'il pourrait provoquer ne parut se retirer de lui. C'est se moquer de nous, comme les historiens font trop souvent, que de mettre Molière au nombre des penseurs qui souffrirent en leur temps la persécution. Jamais homme, au contraire, et ceci est à sa louange, n'alla plus droit son chemin, et ne se sentit, dans toute sa course, moins ébranlé. Il eut, en effet, les ennemis qu'il chercha : des rivaux, des particuliers, des classes d'hommes, des professions, des cabales, voire des croyances; mais ni individus, ni corps, ne purent lui faire aucun dommage, ne se hasardèrent seulement à tenter contre lui rien de ce qui se traduit par la violence. La guerre incessante qu'il soutint contre les travers et les ridicules de son siècle lui rapporta de nombreux triomphes et ne lui coûta pas une blessure. Partout et toujours on le voit encouragé, récompensé, indemnisé. Quand on voulut l'attaquer par les voies qui agissent sur l'opinion, il eut toute liberté pour la riposte; il s'en servit, on pourrait dire qu'il en abusa, et la cruauté même à laquelle il se laissa parfois entraîner fut prise chez lui pour une revanche légitime. Celui à qui ces choses sont arrivées ne fut certainement pas un pauvre hère, faisant son métier de moqueur à ses périls et risques, exposé à la vengeance et craignant le désaveu. Un caprice, cette fois éclairé, de la puissance souveraine lui en avait communiqué ce qui donne la confiance et la force; son talent lui fournissait le reste. A vrai dire, il y a de Louis XIV deux créations du même temps et du même genre, Colbert et Molière.

Il est facile de trouver dans les œuvres de celui-ci la trace de cette impulsion donnée à son génie par un pouvoir qui l'excite, l'élève et l'autorise. Jusqu'au jour où Molière trouva un protecteur dans Louis XIV, nous pouvions presque nous impatienter de voir ce qu'il fallait de temps, d'hésitations, pour mettre en train ce philosophe, ce railleur, que nous savions être allé si hardiment et si loin. *L'Étourdi*, en 1653, *le Dépit amoureux*, en 1656, deux pièces pour la province; à Paris, *les Précieuses ridicules*, en 1659, *Sganarelle*, en 1660, *Don Garcie de Navarre*, en 1661 : que de chemin perdu! combien de détours pour arriver, après quelques éclairs de verve comique, à choir honteusement dans une œuvre héroïque et galante! Laissez-le faire pourtant. Qu'il se trouve un beau jour face à face avec cette royauté qui seule pouvait lui donner l'essor, qu'il se sente échauffé par les rayons de ce soleil, que le sourire du roi lui promette appui, et, avant trois ans, vous l'aurez vu atteindre le dernier degré d'audace que l'imagination puisse concevoir en un temps comme le sien : il aura fait le *Tartufe*.

Nous n'en sommes pas encore là, et Molière n'a qu'à se relever d'un mauvais pas, pour tout autre peut-être désespéré. Il reprend, à cet effet, le personnage de Sganarelle qui lui a réussi une fois; il le place, avec son humeur narquoise et brutale, dans une intrigue vulgaire, qu'il anime de sa plus vive gaieté, de son naturel le plus vigoureux, de son style le plus mordant, et il donne au public *l'École des Maris;* au public d'abord, cela est hors de doute. La pièce fut représentée pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 24 juin 1661. Les frères Parfaict, qui se trompent rarement, ont cru trouver ce fait démenti par un passage de Loret, et le malheur a voulu qu'une faute d'impression les ait

ici induits en erreur, quand ils croyaient relever l'erreur d'autrui. La lettre où Loret rend compte de la représentation qui en fut donnée chez le surintendant Fouquet porte bien, dans le recueil de *la Muse historique,* la date du 17 juin; mais c'est le 16 juillet qu'il faut lire, et la signature ordinaire le dit fort nettement :

Écrit le seize de juillet
Sur un fauteuil assez mollet.

En effet, le lundi précédent, 11 juillet, le surintendant Fouquet avait reçu, dans sa maison de Vaux, la reine d'Angleterre, le frère du roi de France et sa jeune femme Henriette. Là, « sieur Molier » avait joué, devant la compagnie, *l'École des Maris,* « qui charmait Paris depuis le 24 juin, et ce sujet avait paru si riant et si beau, » qu'il fallut l'aller représenter à Fontainebleau devant les reines et le roi. *L'École des Maris* fut d'ailleurs le premier ouvrage que Molière, comme il le dit dans son épître au duc d'Orléans, « eût mis de lui-même au jour. » On a vu que *les Précieuses ridicules* avaient été imprimées malgré lui, *Sganarelle* sans lui; cette fois il obtint un privilége daté de Fontainebleau, le 9 juillet 1661, et *l'École des Maris* parut imprimée le 20 août avec le nom de l'auteur, que Loret ne savait pas encore exactement la veille. Il était inscrit au frontispice J.-B. P. Molière, et dans le privilége Jean-Baptiste Pocquelin de Molière.

S'il nous était enjoint de désigner précisément le jour, le lieu et l'heure où Molière se révéla en quelque sorte à Louis XIV et reçut de lui sa mission, nous croirions ne pas nous tromper en disant que cela se fit à Vaux, le mercredi 17 août 1661, dans l'après-midi, lorsque l'imprudent Fouquet, qui venait de se désarmer tout-à-fait en cédant sa place de procureur-général, voulut étaler devant le roi les splendeurs accusatrices de sa magnifique demeure. Tous les divertissemens y étaient réunis, et celui de la comédie avait été confié à Molière. Fouquet avait commandé en surintendant, et quinze jours avaient suffi pour qu'une pièce en trois actes fût « conçue, faite, apprise et représentée. » L'auteur, d'ailleurs, savait bien pour qui on lui ordonnait de travailler. Le roi, son frère, la reine-mère, la princesse anglaise, femme du duc d'Orléans, ce qu'il y avait de plus illustre, de plus élégant, de plus choisi dans l'élite de la cour, « bref, comme dit Loret, qu'on y avait introduit, la fleur de toute la France, » c'étaient là les spectateurs, les juges qu'il allait avoir, et, chose singulière, avec ceux-là il se trouva tout aussitôt à l'aise. Quand, après le repas, les conviés se sont rendus sous une feuillée où l'on avait construit un superbe théâtre, la toile s'étant levée, Molière paraît sur la scène, devant l'auguste assemblée, « en habit de ville, et, s'adressant au roi avec le visage d'un homme surpris, fait des excuses en désordre sur ce qu'il se trouvait là seul, et manquait de temps et d'acteurs pour donner à sa majesté le divertissement qu'elle semblait attendre. » Cela ne vous semble-t-il pas déjà fort singulier que ce comédien s'avise de se montrer en sa personne avant son rôle, de parler pour son compte là où il n'est pas même chez lui, et de faire au roi les honneurs du théâtre de monseigneur Fouquet, quand il y a un prologue tout rimé de la façon de M. Pélisson, le poète de la maison, quand une belle naïade va sortir d'une coquille pour le débiter, quand des arbres et des termes vont s'animer pour fournir des acteurs à la pièce et au ballet? Au milieu de toute cette mythologie gracieuse, ne trouvez-vous pas que le chef

de la troupe, dans son habillement de tous les jours, se produit avec une familiarité qui vous surprend sans vous inquiéter? Après un pas de ballet, la comédie commence, et c'est ce même acteur, maintenant en costume de théâtre, qui ouvre la scène; mais, dès les premiers mots, vous apprenez que l'auteur comédien ne s'est pas placé dans un monde imaginaire, éloigné, héroïque ou trivial; il est en effet un personnage de même pays, de même condition que ceux qui le regardent, marquis vraiment comme le mieux empanaché qu'il y ait là devant lui :

« Ah! marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
« Comment te portes-tu? souffre que je t'embrasse. »

Et les « fâcheux, » qu'il va passer en revue, sont tous ou de cette qualité ou ayant affaire à de telles gens. Ainsi voilà déjà et tout d'abord la scène de niveau avec l'amphithéâtre; ici et là les mêmes hommes. les mêmes canons, les mêmes plumes, les mêmes postures, excepté que, du côté où le ridicule a été copié, on se tait, on écoute, et que, là où il figure imité, on parle, on agit, on fait rire. La comédie se soutient ainsi pendant trois actes attachée à une intrigue fort légère, mais toujours sans déroger et dans la sphère la plus haute des travers de bonne compagnie: marquis éventé, marquis compositeur, vicomte bretteur, courtisan joueur, belles dames précieuses, solliciteurs à la suite des grands, colporteurs de projets, amis importuns; et, parmi tout cela, toujours le nom du roi ramené avec art, d'une manière respectueuse et sans bassesse. Voilà ce qu'il est impossible de ne pas voir aujourd'hui encore, si loin que nous soyons des choses et des mœurs, dans la comédie des *Fâcheux*. La Fontaine, qui assistait à cette fête, écrivait peu de jours après à son ami Maucroix, en lui parlant de Molière: « C'est mon homme, » et nous sommes sûr, sans l'avoir entendu, que Louis XIV en dit autant.

Tout le monde sait qu'après la représentation de la comédie le roi, en félicitant l'auteur, lui indiqua un personnage de fâcheux qu'il avait oublié, celui du courtisan chasseur, et il paraît assez certain que l'original de ce caractère était le marquis de Soyecourt; mais, pour l'exactitude complète, il ne faut pas lui donner ici le titre de grand-veneur. Il obtint, en 1669, cette charge, pour laquelle il pouvait dès long-temps avoir de la vocation; en 1661, il était depuis huit ans, et resta huit ans encore, maître de la garde-robe. Quoique le ridicule qui lui est attribué par cette anecdote fît assurément la moindre partie de sa réputation, on en trouve pourtant l'indice dans une lettre du duc de Saint-Aignan au comte de Bussy-Rabutin (18 janvier 1671), où il lui offre ses services: « Découplez-moi, lui dit-il, lorsque vous jugerez que je doive courir. Pardon de la comparaison; mais, pour mes péchés, j'ai passé une partie de la journée avec le grand-veneur. » Ce qui est moins vrai, c'est que le rôle de la naïade qui récitait le prologue ait été confié à la jeune Armande Béjart. « La Béjart, » dont tous les témoins parlent comme d'une actrice parfaitement connue, était une nymphe de quarante-trois ans, comme il s'en conserve toujours trop sur les théâtres. C'était cette même Madeleine à laquelle Molière s'était attaché en 1645, et qui était revenue avec lui de la province.

Peu de jours après, *les Fâcheux* furent joués une seconde fois à Fontainebleau,

sans doute avec la nouvelle scène dont « le roi lui-même, dit Molière, lui avait ouvert les idées, et qui fut trouvée partout le plus beau morceau de l'ouvrage; » mais il s'écoula près de trois mois avant que l'auteur pût montrer sa pièce au public de Paris. C'est qu'il s'était passé de singulières aventures à la suite de cette fête où elle avait paru. La fête de Vaux était du 17 août; la représentation de Fontainebleau avait eu lieu avant le 27, car Loret en parle dans sa lettre de ce jour; le 29, le roi partait pour la Bretagne; le 5 septembre, à Nantes, il faisait arrêter le maître du logis où il avait été si magnifiquement régalé et l'auteur du prologue qui avait ouvert le divertissement. Il est probable que la comédie des *Fâcheux* fut pendant quelque temps enveloppée dans ces souvenirs odieux qu'il ne fallait pas réveiller, qu'elle dut d'ailleurs subir quelques changemens, afin qu'il n'y demeurât aucun vestige du malheureux patron qui en avait fait les frais. Un dauphin venait de naître à Fontainebleau le 1er novembre; le 4 novembre, *les Fâcheux* parurent sur le théâtre du Palais-Royal. La pièce fut achevée d'imprimer le 18 février 1662.

Deux jours après celui qui sert de date à l'impression des *Fâcheux*, le 20 février, l'auteur de *Sganarelle* et de *l'École des Maris* contractait mariage, devant l'autel, avec une jeune fille. La femme qu'il prenait, suivant tous les témoignages, avait à peine dix-huit ans. Le seul acte où il soit parlé de son âge lui donne cinquante-cinq ans à sa mort, arrivée en 1700, ce qui la ferait née en 1645, partant ayant accompli tout au plus sa dix-septième année lorsque Molière l'épousa. Qu'était-elle et d'où venait-elle? Ici se place le doute le plus étrange qui peut-être ait jamais pesé sur l'état civil de la personne la plus obscurément placée dans le monde. Il ne paraît pas contestable qu'elle eût été élevée, surtout depuis quelques années, dans le ménage presque commun où vivaient Molière, Madeleine Béjart, d'autres encore de la même troupe. Une tradition non interrompue durant près de deux siècles, et qui eut même, du vivant de Molière, des résultats publics et cruels, avait reconnu cet enfant pour la fille ou pour une fille de Madeleine Béjart. Nul n'avait jamais dit, écrit, insinué le contraire, encore bien qu'un seul démenti à cet égard eût pu anéantir les accusations les plus graves contre l'honneur de celui qui devint son mari. La famille théâtrale qui l'avait vue, sinon naître, au moins grandir et prendre place dans ses rangs, savait parfaitement à quoi s'en tenir sur son origine et sur la femme qu'elle pouvait nommer sa mère. Cependant amis, ennemis, parlant du fait, les uns avec indifférence, les autres dans un but de diffamation, n'avaient jamais été contredits ni par les parties intéressées, ni par les critiques officieux; mais voilà que, tout à coup, après cent quatre-vingts ans, en 1821, un acte est produit, suivi, en effet, mais non précédé, d'autres actes tout-à-fait concordans, qui établit authentiquement que celle qui fut toujours estimée la fille de Madeleine Béjart était réellement sa sœur, sa sœur très-cadette de vingt-sept ans environ, fille des mêmes père et mère, sœur des mêmes frères et sœurs. Cet acte est justement celui du mariage qui nous occupe. La veuve de Joseph Béjart, la mère de Madeleine, Marie Hervé, y figure, et présente la mariée comme sa fille, née d'elle et de défunt son mari. Louis Béjart, le seul des frères survivans, y est présent avec sa sœur Madeleine, et tous deux s'y disent frère et sœur de la mariée, laquelle a nom Armande Gresinde Béjart. Il est vrai que l'acte de baptême de celle-ci n'est pas rapporté, que toutes les recherches n'ont pu le faire décou-

vrir; mais la mère, le frère, la sœur, parlent dans un acte public, et, contre leur affirmation, il n'y a de possible que l'action criminelle. Si donc il s'agissait de procès, l'acte retrouvé emporterait le jugement en faveur de la filiation nouvelle. Pourtant, comme il s'agit ici de dire vrai et non de faire droit, comme, en matière de naissances surtout, il y a des milliers de vérités repoussées par la justice et autant de fictions judiciaires reniées par le bon sens, nous pouvons, dans cet embarras, nous faire une opinion de ce qui est le plus naturel, le plus simple, le plus vraisemblable.

Madeleine Béjart avait eu déjà une fille, née le 3 juillet 1638, d'elle et de messire Esprit de Raymond, seigneur de Modène, celui qui accompagna le duc de Guise à Naples et qui nous a laissé des mémoires de cette expédition. Ce que devint cette fille, on l'ignore; mais il est parfaitement prouvé que ce ne pouvait être celle au mariage de laquelle nous assistons. Elle aurait eu vingt-quatre ans, et l'extrême jeunesse de la femme de Molière est un fait notoire. Elle avait en outre un état civil, ce qui est plus difficile et plus dangereux à ôter qu'il ne l'est d'en donner un à qui n'en a pas. Or, nous croyons que telle était la condition d'Armande Gresinde; elle était, selon nous, et comme on l'a cru toujours, fille de Madeleine, née vers 1645, peut-être du même père que Françoise, mais sans que celui-ci, homme marié, eût eu pour la seconde fois l'audace de s'attribuer dans un acte public une paternité adultérine. L'enfant, à sa naissance, n'aurait pas été baptisée, ou l'aurait été sous de faux noms, ce qui expliquerait comment M. Beffara lui-même n'a jamais pu retrouver l'acte de ce baptême, quoiqu'il en crût pieusement l'existence. Madeleine l'aurait laissée sans doute à Paris lorsqu'elle alla en 1646, avec Molière, courir les provinces. Plus tard, elle l'aurait reprise avec elle, ainsi que sa mère, devenue veuve, qui ne comptait pas dans la troupe moins de quatre fils et filles. Lorsque Molière s'avisa de vouloir en faire sa femme, il fallut qu'elle apportât ce dont elle s'était fort bien passée jusque-là, un nom et des parens authentiques. Une naissance illégitime aurait pu révolter la famille du marié, réconciliée à peine avec ce vagabond dont elle n'était pas encore bien sûre de pouvoir se faire honneur. Le père, Jean Poquelin, le beau-frère, André Boudet, devaient assister au mariage. Il leur fallait offrir une bru, une belle-sœur, dont ils n'eussent pas trop à rougir. Le père Béjart était mort, on ne sait quand ni où. La mère vivait et pouvait avoir soixante ans, sa fille aînée, Madeleine, étant née en 1618. Elle était de nature fort complaisante, car on la voit, en 1638, marraine de l'enfant illégitime dont accouche, à vingt ans, la maîtresse du sieur de Modène. Elle consentit donc à se déclarer mère et à faire feu son mari père de l'enfant né en 1645, ce qui lui donnait à elle une fécondité de vingt-huit ans, ce qui assurait à sa petite-fille, devenue sa fille, un état légitime, un bon mari, une honnête famille. Voilà, quoique nous n'aimions pas à faire des conjectures, comme il nous semble que les choses ont dû se passer. Et cette hypothèse, si l'on veut, qui a l'avantage de ne blesser aucun fait, nous semble confirmée par celui-ci : que le second enfant de Molière, né en 1665, eut pour parrain ce même sieur de Modène, qu'on devrait autrement croire bien loin des nouveaux époux, et pour marraine Madeleine Béjart, sa maîtresse de 1638. Ajoutons, quant à ce prénom de Gresinde que se donnait la mariée, prénom tout-à-fait provençal et qui venait certainement du sieur de Modène, que Madeleine Béjart l'avait rapporté avec le sien de ses voyages, qu'elle se l'était at-

tribué à elle-même tout récemment dans un acte public, et qu'elle en avait gratifié, sur les fonts baptismaux, la fille d'un bourgeois de Paris, au grand embarras du curé, qui n'avait su comment l'écrire. Le 29 novembre 1661, avait été baptisée et nommée Jeanne-Madeleine Gresaindre une fille de Marin Prévost et d'Anne Brillard. Le parrain était Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre du roi, c'est-à-dire Molière; la marraine Madeleine Gresaindre Béjart, fille majeure.

Nous venons de voir Jean-Baptiste Poquelin, ou Molière, se déclarer, à la fin de 1661, valet de chambre du roi (on a omis le mot tapissier), et ceci nous met sur la voie d'une explication dont nous étions depuis long-temps en peine. Il ne nous semblait pas possible que le fils aîné de Jean Poquelin, survivancier de la charge de son père, se fût absenté de Paris douze ans de suite, eût mené tout ce temps la vie aventureuse de comédien de campagne, emportant avec lui, comme une pièce de son bagage, ce bien de famille qu'on lui avait assuré, ce titre dont il pouvait être appelé, par la mort de son père, à prendre l'emploi. Il nous paraissait que c'eût été mettre à trop grand hasard une chose qui avait son prix, et qu'enfin il existait quelque incompatibilité entre l'existence précaire qu'il avait choisie et cet avenir certain qui l'attendait. Aussi avons-nous été moins surpris que satisfait en apprenant, non pas, bien entendu, chez les biographes, qu'il avait été pris dans sa famille, et sans doute avec son consentement, des sûretés pour cette survivance. Jean-Baptiste avait un frère nommé Jean, né en 1624, le troisième fils du mariage de ses père et mère. Ce fut sur la tête de celui-ci qu'on fit reposer l'espérance à laquelle l'aîné semblait renoncer. Nous ne savons pas précisément à quelle époque cette mutation s'opéra; mais il est certain qu'en 1657, Jean Poquelin le jeune, fils de l'autre Jean, s'intitulait, en même temps que son père, « tapissier valet de chambre ordinaire du roi. » Ce Jean Poquelin le jeune demeurait sous les piliers des Halles, et mourut le 6 avril 1660, laissant sa femme, Marie Maillart, enceinte d'une fille qui fut baptisée, le 4 septembre suivant, comme née de « défunt Jean Poquelin, vivant tapissier valet de chambre du roi. » Or, c'était justement le temps où Molière venait de s'établir à Paris, où il avait l'assurance d'y rester désormais, où il gagnait l'affection du roi. Il paraît qu'alors il réclama son droit, qu'on lui permit de reprendre, après la mort de son frère, l'expectative dont il avait été autrefois nanti, que la bonté du roi rendit cette seconde substitution facile, si bien qu'en 1661 il se retrouva ce qu'il était en 1637. Et, en effet, l'*État de la France,* publié en 1663, nous montre, au nombre des huit tapissiers valets de chambre, pour le trimestre de janvier, « M. Poquelin et son fils à survivance. »

Le mariage de Molière eut lieu, comme nous avons dit, publiquement, en présence de son père et de son beau-frère, des mère, frère et sœur, ou se disant tels, de sa femme, le lundi gras 20 février 1662, ce qui fait tomber un conte absurde de Grimarest. L'alliance n'était pas brillante, elle n'élevait en rien la condition de Molière; elle mettait seulement une femme de plus dans sa maison, où il semble qu'il n'y en avait déjà que trop; mais, ce qu'il y a de meilleur pour un homme occupé, elle ne changeait pas ses habitudes. Du printemps et de l'été qui suivirent, tout ce qu'on sait, c'est que la troupe alla passer « quelques semaines » à Saint-Germain, où le roi faisait son séjour, et Loret, qui nous apprend (13 août) son retour à Paris, dit que les acteurs et actrices, au nombre de quinze, reçurent chacun cent pistoles de récompense. Nous lisons bien, dans

un livre estimé, que, cette année 1662, le roi fit un voyage en Lorraine, et que Molière, qui l'y suivit, eut occasion de ramasser sur son chemin la plaisante exclamation dont il fit si bon usage dans le *Tartufe :* « le pauvre homme! » mais il manque seulement à cette historiette que le roi soit allé en Lorraine, que Molière ait eu à l'y suivre, et que l'évêque de Rhodez, nommé alors archevêque de Paris, ait pu être d'un voyage qui ne se fit pas. Dans la vérité, il n'y a pas un fait à placer entre le mariage de Molière et le premier ouvrage qu'il donna ensuite au théâtre. Ce que Voltaire s'est avisé d'y mettre, sur le sujet des comédiens italiens, d'après un passage de Grimarest qui n'avait aucune valeur, ne se rapporte même pas à cette époque. S'il y eut pour Molière un temps heureux dans l'union conjugale, il en jouit sans trouble et sans distraction, aimé du roi, applaudi du public, considéré enfin parmi les gens de lettres, pendant cette année 1662 qui se termina par la mise en scène de *l'École des Femmes.*

Le succès de cette comédie, représentée pour la première fois, le 26 décembre 1662, sur le théâtre du Palais-Royal, fut éclatant, populaire, constaté par le rire et par la foule, confirmé aussi par l'ardeur et le bruit des critiques. Le nouvel auteur venait à la fin de prendre sa place; la cour et la ville l'avaient accepté comme un homme d'un sérieux talent, dont il fallait beaucoup attendre. C'était assez pour armer contre lui toutes les sortes d'ennemis que soulève le mérite heureux, c'est-à-dire l'envie, la médiocrité, l'esprit de contradiction. Tout cela se trouva prêt et armé quand parut *l'École des Femmes*, et l'applaudissement général qu'elle obtint des spectateurs servit de signal au déchaînement des censures. C'est ce que nous apprend très bien Loret en racontant que, dès le 5 ou 6 janvier 1663, la cour vit représenter au Louvre cet ouvrage

Qui fit rire leurs majestés
Jusqu'à s'en tenir les côtés...
Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.
(Lettre du 13 janvier 1663.)

Chacun sait quelles fautes on voulait y trouver contre le goût, la bienséance, le bon langage; chacun sait avec quelle verve l'auteur se défendit de ces attaques, et le procès littéraire n'est plus à juger; ce qu'on ne sait pas assez et ce qui est incontestable, c'est que de ce jour, de cette pièce, datent la mauvaise intelligence de Molière avec les personnes dévotes, la défiance de celles-ci pour les sentimens chrétiens du poète, leur indignation contre ses témérités, et le ressentiment qu'une telle disposition excita chez un homme de nature peu patiente. Déjà ceux dont nous parlons avaient remarqué dans *Sganarelle* cette moquerie adressée en passant à un traité de morale religieuse, fort recommandé par les directeurs de consciences, et dont il venait tout récemment, en 1658, d'être publié une traduction nouvelle :

« Le Guide des pécheurs est encore un bon livre! »

Ils trouvèrent à se scandaliser bien plus dans la scène où Arnolphe veut endoc-

triner sa pupille. Son exhortation leur parut, et non sans cause, parodier insolemment les formes d'un sermon; le vers même qui la termine reproduisait presque textuellement la bénédiction ordinaire du prédicateur. « Les chaudières bouillantes » dont il menace Agnès, la « blancheur du lis, » qu'il promet à « son ame » en récompense d'une bonne conduite, la « noirceur du charbon, » dont il lui fait peur si elle agit mal, et enfin ces *Maximes du Mariage ou Devoirs de la Femme mariée avec son exercice journalier*, dont il veut qu'elle lise dix commandemens, ressemblaient trop en effet au langage le moins éclairé, et par conséquent le plus usité, du catéchisme ou du confessionnal, pour ne point paraître aux dévots un attentat contre les choses saintes. Ils n'allaient pourtant pas encore jusqu'à le dire publiquement, car la dispute, sur ce terrain, était périlleuse; mais ils s'en prenaient à d'autres licences qui offensaient seulement les bonnes mœurs. Le prince de Conti, l'ancien protecteur de la troupe de Molière en Languedoc, devenu fervent janséniste et théologien, écrivait ce qui suit dans son *Traité de la comédie et des spectacles :* « Il faut avouer de bonne foi que la comédie moderne est exempte d'idolâtrie et de superstition, mais il faut qu'on convienne aussi qu'elle n'est pas exempte d'impureté; qu'au contraire cette honnêteté apparente, qui avait été le prétexte des approbations mal fondées qu'on lui donnait, commence présentement à céder à une immodestie ouverte et sans ménagement, et qu'il n'y a rien, par exemple, de plus scandaleux que la cinquième scène du second acte de *l'École des Femmes,* qui est une des plus nouvelles comédies. »

Molière n'en fit pas moins imprimer sa pièce, qui fut publiée le 17 mars 1663, avec une épître dédicatoire à Madame. La préface qui l'accompagnait parlait assez légèrement des censures dont elle avait été l'objet et d'une dissertation en dialogue par laquelle il pourrait bien leur répondre. « Je ne sais, ajoutait-il, ce qui en sera. » Nous savons, nous, ce qui en fut. *La Critique de l'École des Femmes* fut jouée sur le théâtre du Palais-Royal le 1er juin 1663. On peut y voir avec quelle précaution Molière toucha au plus grave reproche qu'on lui avait adressé. « Le sermon et les maximes, dit Lysidas, ne sont-elles pas des choses ridicules et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères? » — « Pour le discours moral que vous appelez un sermon, répond l'apologiste Dorante, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites, et sans doute que ces paroles d'enfer et de chaudières bouillantes sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle. » Il fit mieux encore sur ce point que de raisonner. Il dédia *la Critique de l'École des Femmes* à la reine-mère, qui représentait alors dans la cour l'intérêt de la religion, et la pièce fut imprimée, sous la protection de ce nom alors vénéré, le 7 août 1663. Vers le même temps, 5 juillet, la duchesse de Richelieu, recevant à Conflans la reine régnante et Madame, ne trouvait pas de meilleur divertissement à leur donner qu'une représentation de *la Critique.* C'était le temps enfin où le roi voulait distribuer des pensions aux plus illustres écrivains de son royaume, et Molière y fut porté pour mille livres avec cette qualification : « excellent poète comique. » Cela valait bien le titre que lui attribuait sa femme, au baptême d'un enfant dont elle était marraine (23 juin 1663), en se faisant inscrire « femme de Jean-Baptiste Poquelin, écuyer, sieur de Molière. »

Nous avons parlé de censures dirigées contre *l'École des Femmes;* mais il ne faut pas s'y tromper. Rien de tout cela n'avait pris un corps de satire, de pamphlet, de dissertation. Le peu qu'en avait dit Donneau de Visé dans ses *Nouvelles nouvelles* ne touchait en rien aux reproches sérieux dont il est question, et c'était tout ce qu'on avait vu imprimé. Le passage même du *Traité de la Comédie* que nous avons cité n'était certainement pas encore écrit, et ne fut d'ailleurs publié qu'après la mort du prince de Conti, en 1666. Tout s'était borné à un bruit de paroles courant par le monde, et Molière lui-même avait pris soin de les recueillir pour leur donner une forme odieuse ou grotesque. L'initiative de la discussion publique avait donc été prise par la défense, et non par l'attaque. Ce fut seulement après l'impression de *la Critique de l'École des Femmes*, quand l'ouvrage principal avait déjà neuf mois d'existence, qu'on imagina d'entrer publiquement en lutte avec cet auteur qui tenait la lice tout seul. Mal en prit à celui qui s'y dévoua. Il y avait dans *la Critique* un trait mordant à l'adresse des comédiens. Ceux de l'hôtel de Bourgogne voulurent s'y reconnaître, et un jeune homme de vingt-cinq ans, qui déjà leur avait donné quelques pièces assez plaisantes, écrites en vers fort mauvais, se chargea de les venger. La pièce qu'il avait faite n'était pas jouée, elle était seulement affichée pour une représentation prochaine avec le nom de l'auteur, comme cela se faisait alors, que déjà Molière, toujours prompt dans ses colères, toujours et de plus en plus hardi dans ses procédés, l'avait foudroyée, le mot n'est pas trop fort, et cela en pleine cour, devant le roi, avec moins de façons qu'il n'aurait pu en mettre vis-à-vis du public et chez lui.

La cour venait de quitter Vincennes (15 octobre) pour passer une semaine à Versailles. Un des jours de cette semaine, du 16 au 21, non pas le 14, comme dit l'édition posthume, on eut le divertissement de la comédie. Là, sur le théâtre royal, parurent Molière et ses camarades, non pas figurant des personnages, mais agissant et parlant pour leur compte, ainsi que cela se pratique aux répétitions intimes, quand l'huis de la salle est clos, quand les chandelles ne sont pas allumées, quand il n'y a de spectateurs ni aux loges, ni au parterre. Cette révélation de la comédie derrière le rideau, faite en un tel lieu et devant un pareil monde, pouvait sembler déjà passablement hasardée; mais Molière ne s'en tint pas là. Dans cette enceinte, dont ceux qu'il attaquait ne pouvaient approcher, il livra au ridicule tous ceux qu'il croyait pouvoir compter parmi ses ennemis, d'abord les comédiens de la troupe rivale pris un à un et désignés par une imitation moqueuse de leurs gestes ou de leur débit, ensuite les gens du monde, marquis impertinens, précieuses, pédans, prudes, fâcheux et autres, puis enfin, et cette fois par son nom, avec une rudesse qui va jusqu'à la brutalité, l'imprudent auteur de la pièce seulement annoncée, Boursault, lequel était, au dire de tous, un galant homme, et un homme d'esprit, poésie à part. L'ouvrage de celui-ci, *le Portrait du Peintre,* ne fut représenté qu'après *l'Impromptu de Versailles,* et il est vraiment impossible d'y rien trouver qui justifie la violence de ces représailles anticipées. Molière n'en fit pas moins jouer son *Impromptu* sur le théâtre du Palais-Royal le 4 novembre. *Le Portrait du Peintre* parut imprimé quinze jours plus tard. *L'Impromptu de Versailles* ne le fut pas du vivant de Molière.

Dans cette dernière pièce avait figuré « Mlle Molière, » la jeune femme de

l'auteur comédien, et un passage de la scène première nous apprend qu'elle avait déjà joué le rôle d'Élise, « satirique spirituelle, » dans *la Critique de l'École des Femmes*. Ainsi Molière, en se mariant, ne se bornait pas à prendre une compagne, il ajoutait à sa troupe une actrice, et il lui avait trouvé aussitôt son caractère, son emploi. Du reste, il ne paraît pas qu'il y eût encore quelque chose à dire sur la conduite de celle-ci, et c'était avec une parfaite sécurité que Molière se faisait menacer par elle, sur le théâtre de la cour, de la punition réservée aux « manières brusques des maris. » Cependant, à ce moment même, sur le sujet de cette femme, quelque chose de plus périlleux pour l'honneur de Molière commençait à se répandre. Pour bien apprécier de quelle manière cette circonstance nous a été transmise, il faut savoir que Jean Racine, âgé de vingt-quatre ans, était depuis quelques mois revenu du Languedoc à Paris, où il faisait des odes et des stances, qu'il avait été inscrit cette année pour 800 livres sur la liste des pensions, et qu'il travaillait, pour le théâtre du Palais-Royal, à la tragédie des *Frères ennemis*. Nous retranchons à dessein de ces particularités, qui concernent Racine, le don que Molière lui aurait fait d'une somme de cent louis, parce que cette libéralité nous paraît hors de toute vraisemblance, et qu'elle est purement de l'invention de Voltaire. Or, Racine écrivait, en novembre 1663, à un de ses amis : « Montfleury a fait une requête contre Molière et l'a présentée au roi. Il accuse Molière d'avoir épousé sa propre fille; mais Montfleury n'est pas écouté à la cour. » Ce Montfleury était un acteur de l'hôtel de Bourgogne dont Molière s'était moqué dans *l'Impromptu;* son fils, l'auteur dramatique, avait essayé de lui donner une revanche en composant une comédie satirique, pour laquelle le premier prince du sang, à ce qu'il paraît, prêta son logis, et qui a pour titre : *l'Impromptu de l'Hôtel de Condé*. Le père, allant plus au but, voulut diffamer son ennemi. Il faut noter que personne au monde n'a vu cette requête, que nul en son temps n'en a parlé, qu'elle demeura sans effet, et qu'aucun de nous n'en aurait soupçonné l'existence, sans le soin charitable que mirent Racine le père à en donner avis dans une lettre, et Racine le fils à nous conserver ce témoignage d'une assez froide amitié. Le jugement du roi ne se fit pas attendre. Le 19 janvier 1664, la femme de Molière mit au monde un fils, et, le 28 février, il fut nommé au baptême « Louis, » par le duc de Créquy, tenant pour le roi, parrain, et par la maréchale du Plessis, pour Madame, marraine.

Dix jours après la naissance de ce fils (qui ne paraît pas avoir vécu long-temps), Molière fournit encore aux plaisirs du roi une pièce improvisée. Il s'agissait d'accommoder une action comique pour huit entrées de ballet, dans l'une desquelles le roi voulait paraître en personne sous le costume d'un Égyptien. Molière reprit le personnage de Sganarelle, le vieillit de dix ans, et disposa autour de cette figure (29 janvier 1664) les risibles incidens du *Mariage forcé*. Ce n'était là qu'un prélude aux brillantes folies que devait éclairer, à Versailles, le soleil de mai. Cette fois, en effet, il ne s'agissait plus d'une après-midi consacrée à quelque invention de divertissement. C'était une série de jours qu'allait enchaîner l'un à l'autre la succession de toutes les fantaisies dont se peuvent charmer les yeux et les oreilles, travestissemens, cavalcades, courses de bagues, concerts de voix et d'instrumens, récits de vers, festins servis par les Jeux, les Ris et les Délices, comédies mêlées de chants et de danses, ballets, machines, feux d'artifice, illuminations, courses de têtes, loteries, collations; une semaine entière (du 7 au 14)

passée hors de la vie commune, dans les régions de la féerie; — pour personnages, tout ce que la jeune cour de France avait de plus illustre, de plus élégant, de plus beau; des hommes qui s'appelaient Bourbon-Condé, Guise, Armagnac, Saint-Aignan, Noailles, Foix, Coislin, Lude, Marsillac, Villequier, Soyecourt, Humières, La Vallière; par-dessus tous le roi, ce premier Louis XIV dont le souvenir s'est trop perdu dans un long règne, le Louis XIV amoureux de vingt-cinq ans; — à distance, et comme une sorte de réserve pour venir en aide aux nobles acteurs, la troupe auxiliaire du Palais-Royal, Molière en tête; — pour spectatrices les reines et les dames, parmi lesquelles se cachait la véritable héroïne de la fête, Mlle de La Vallière, relevée depuis cinq mois de ses premières couches. Le dessin de l'action où le roi figurait était du duc de Saint-Aignan; cela s'appelait *le Palais d'Alcine ou les Plaisirs de l'île enchantée;* de lui aussi étaient la plupart des vers que les comédiens récitaient à la louange des reines; de Benserade, les vers flatteurs ou malins à l'adresse des divers personnages. Personne n'avait entrepris sur la part de Molière. Quand, le second jour du drame royal, le paladin Roger, c'est-à-dire le roi, voulut donner la comédie aux dames, un théâtre se dressa aussitôt en plein air, éclairé par mille bougies et flambeaux, et la troupe de Molière (8 mai) y joua *la Princesse d'Élide;* l'auteur de la pièce représentait, dans le prologue, le valet de chiens Lyciscas, dans la comédie, le fou Moron. Quand la trilogie héroïque fut terminée, les plaisirs n'en continuèrent pas moins. Le cinquième jour (11 mai), « sur un de ces théâtres doubles du salon du roi que son génie universel avait lui-même inventés, » Molière donna *les Fâcheux*. Le jour suivant (12 mai) une loterie prodigue avait répandu les bijoux dans les plus belles mains, une course particulière avait eu lieu l'après-midi entre Guidon-le-Sauvage (le duc de Saint-Aignan) et Olivier (le marquis de Soyecourt), où celui-ci venait d'être vaincu; le soir, on s'assembla pour voir, encore sur le théâtre, la troupe de Molière, dans une comédie nouvelle de cet auteur qui n'était pas même terminée. Le roi, les reines, les dames, les courtisans prirent leurs places, les violons jouèrent, la toile se reploya, et l'on vit paraître successivement, dans les trois premiers actes de la pièce que nous connaissons, Mme Pernelle, Orgon et Tartufe.

Si l'on veut bien mettre cet événement à sa date, se faire quelque idée de la société telle qu'elle était alors, se rappeler encore en quel lieu, dans quelle occasion, au milieu de quels amusemens cette apparition vient se produire, on reste frappé d'admiration et de surprise. Tartufe en 1664, la dévotion outrée, crédule, imbécile, mais enfin sincère, traduite en ridicule par un comédien; toutes les paroles, toutes les habitudes des personnes pieuses moqueusement employées sur la scène, et cela devant un monde de belles dames et de grands seigneurs qui, pendant six jours, ont dépensé leur esprit et leur magnificence aux fadaises de la mythologie ou du roman chevaleresque! Tartufe devant le paladin Roger, après les vers du duc de Saint-Aignan, après le ballet des douze signes du zodiaque et la chute enflammée du palais d'Alcine! C'est pourtant ce que constate une espèce de procès-verbal, écrit en style de menus-plaisirs, où sont racontées fort exactement les sept journées des « Fêtes de Versailles en 1664. » Et, sans ce témoignage, en effet, on pourrait faire comme a fait, toujours d'après Grimarest, le dernier biographe de Molière, ne pas soupçonner même un fait aussi énorme. Six cents personnes cependant y assistaient, suivant

le compte du procès-verbal; pas une n'a daigné nous dire quelle impression avait causée ce divertissement imprévu parmi ceux qui en furent les témoins. Pour trouver quelque chose du temps sur ce sujet, il faut encore recourir au pauvre Loret, à qui l'on avait fermé la porte de Versailles, qui n'avait pu rien voir et rien entendre. Loret ne nous dira pas, il est vrai, ce qui s'est passé ce jour-là; mais par lui, et par lui seul, nous saurons un peu de ce qui s'en est suivi. Voici ce qu'on lit dans sa lettre du 24 mai :

(De la cour) un quidam m'écrit,
Et ce quidam a bon esprit,
Que le comédien Molière,
Dont la muse n'est point ânière,
Avait fait quelque plainte au roi,
Sans m'expliquer trop bien pourquoi;
Sinon que, sur son *Hypocrite* (comédie morale),
Pièce, dit-on, de grand mérite
Et très fort au gré de la cour,
Maint censeur daube nuit et jour.
Afin de repousser l'outrage,
Il a fait coup sur coup voyage
Et le bon droit représenté
De son travail persécuté.
Mais, de cette plainte susdite
N'ayant pas su la réussite,
Je veux encore être, en ce cas,
Disciple de Pythagoras.

De ce témoignage, demeuré unique jusqu'à nos jours, ce que nous pouvons conjecturer, c'est que les trois premiers actes du *Tartufe* furent très bien reçus à Versailles, que les spectateurs s'en divertirent beaucoup sans songer à mal, que le blâme vint du dehors, de Paris, qu'en peu de temps il grandit au point d'intimider Molière et d'embarrasser le roi. Le roi, qui se sentait complice, hésita, faiblit, et le procès-verbal dont nous avons parlé, imprimé bientôt après chez le libraire de la cour, annonça que, tout en reconnaissant « les bonnes intentions de l'auteur, » le roi avait « défendu pour le public » la comédie de *Tartufe*.

Après le soir (12 mai) où furent représentés les trois premiers actes du *Tartufe*, il y eut encore une journée de réjouissances que Molière termina par *le Mariage forcé;* ce qui a fait dire à Grimarest et à ses copistes qu'il avait composé cette pièce pour la fête de Versailles, quoique la cour l'eût déjà vue deux fois au mois de janvier et le public douze fois depuis le 15 février. Ainsi, sur sept jours, il y en avait eu quatre remplis de sa personne et de ses œuvres, *la Princesse d'Élide, les Fâcheux, Tartufe, le Mariage forcé*, et ce n'est pas exagérer, ce nous semble, que de le mettre de moitié avec le roi dans les succès de cette grande semaine. Mais Molière avait maintenant une femme, et, de ce moment, sa biographie ne peut plus marcher seule; les anecdotes qui concernent Armande Béjart deviennent une charge de la communauté. Or, on raconte ici que le rôle de la princesse d'Élide, joué par la femme de l'auteur, devint funeste au mari; que les charmes qu'elle y montra lui attirèrent force galans,

parmi lesquels il y en eut trois, non pas des plus obscurs, qu'elle rendit heureux tour à tour, l'un par intérêt, l'autre par amour, le dernier par dépit. Sans entrer plus avant dans cette intrigue, il faut voir d'abord d'où elle est parvenue aux écrivains de quelque crédit qui l'ont ramassée. Entre les milliers de pamphlets, d'histoires controuvées, de romans stupides, que répandit sur la terre étrangère l'émigration protestante de 1685, s'était trouvé un livret ordurier, fait pour l'amusement de ce qu'il y avait de moins délicat dans les gens de théâtre, et dicté par une haine de mauvais aloi contre la veuve véritablement indigne de Molière. Cet ouvrage, publié en 1688, à Francfort, avait pour titre : *la Fameuse comédienne, ou Histoire de la Guérin*. Quoiqu'il s'en fût fait en peu de temps deux ou trois éditions, on peut tenir pour certain qu'il ne s'était pas élevé encore au-dessus de la classe de lecteurs pour laquelle il était fait, quand il plut à Bayle, qui ne haïssait pas le commérage graveleux, d'en tirer quelques citations pour son *Dictionnaire*, et depuis il est devenu une autorité pour les gens qui aiment à transcrire des pages toutes faites. On est allé même jusqu'à lui chercher un auteur, et nous avons sous les yeux ce passage d'un livre justement considéré : « Lancelot et l'abbé Lebœuf croyaient cet ouvrage de Blot ou du célèbre La Fontaine (note tirée des *Stromates* de Jamet le jeune par l'abbé de Saint-Léger); » ce qui fait quatre noms employés au service d'une sottise, l'ouvrage étant certainement postérieur à 1685, et Blot étant mort dès 1655. Quant à La Fontaine, nous laisserons toute liberté à ceux qui croient retrouver son style dans le verbiage plat et vulgaire de ce libelle, que l'homme le moins habitué au commerce des coulisses reconnaîtra sans peine pour venir de là et devoir y rester. Maintenant il faut dire que l'auteur, quel qu'il fût, comédien ou comédienne, qui pouvait connaître quelque chose du portier de l'hôtel Guénégaud, ne savait pas le premier mot de la cour de France, où il place l'historiette dont nous parlons. C'est à Chambord qu'il fait jouer *la Princesse d'Élide*, et les trois amans qu'il donne à Mlle Molière sont l'abbé de Richelieu, le comte de Guiche et le comte de Lauzun. Prendre ces noms n'était pas chose difficile, car ils avaient assez retenti; mais, outre que l'on ne voit nulle part la moindre trace d'une liaison pareille chez les deux derniers surtout, il se trouve encore par grand hasard que les deux premiers n'étaient alors ni à Versailles, ni à Paris, ni en France, que l'abbé de Richelieu était en Hongrie et le comte de Guiche en Pologne; ce qui nous dispense sans doute de chercher s'il n'y aurait pas aussi un *alibi* pour le troisième.

Certes, s'il ne s'agissait que de l'honneur d'Armande Béjart, nous mettrions peu d'intérêt à relever ces mensonges, et nous abandonnerions volontiers la femme de Guérin au caquet de ses pareilles; mais il s'agit de Molière, et, dans ce livre, publié quinze ans après sa mort, on le fait agir et parler, à tel point que ses biographes ont cru l'entendre et ont dévotement recueilli ces reliques de sa conversation, ces confidences de sa pensée. Ce qu'il y a de pire dans cet emprunt, c'est que, tout à côté des feuillets que l'on copiait avec amour, il y en a d'autres que les biographes ont fait semblant de ne pas voir, parce qu'ils accusaient Molière d'un vice honteux. Ces feuillets, qui ne sont ni plus ni moins vrais que le reste, il fallait oser les regarder, les éprouver, comme nous avons déjà fait, par un peu d'étude historique, et cette confrontation aurait conduit à rejeter le tout avec même dédain. Dans le sale et odieux récit qui concerne Molière

et Baron figure un troisième personnage appelé le duc de Bellegarde, et il n'était besoin que de ce nom pour s'apercevoir qu'on lisait une fable. Le seul duc de Bellegarde qu'il y ait eu en France était Roger de Saint-Lary, mort en 1646. Il eut bien un neveu, fils de sa sœur et mari de sa nièce, Jean-Antoine Arnaud de Gondrin, marquis de Montespan, qui se fit nommer par ses amis, et sans conséquence, duc de Bellegarde; mais c'était, au temps où l'on met cette hideuse aventure, un vieillard septuagénaire, retiré du monde, et qui, mort dans un âge très avancé, n'a laissé aucune espèce de souvenir. Les noms des personnages célèbres, de ceux surtout qui ont brillé dans les fastes de la galanterie, semblent toujours être à la disposition des romanciers ignorans, et il n'est pas douteux que l'auteur de *la Fameuse comédienne* n'ait pris celui-ci par quelque mémoire vague du brillant seigneur qui l'avait porté sous Henri IV et sous Louis XIII, sans plus de souci de l'anachronisme que des érudits, hélas! n'en prenaient tout à l'heure, quand ils attribuaient à un homme mort en 1655 un ouvrage de 1688. Ce qu'il fallait dire encore sans crainte aucune, c'est que, même à part cette preuve matérielle de fausseté, le récit qui la contient est démenti par toute la vie de Molière, même par ce qui s'y laisse voir de moins glorieux. Son triple ménage avec la Béjart, la Debrie et sa femme indique assez des habitudes toutes contraires à celles que veut lui prêter ici l'auteur de *la Fameuse comédienne*, qui raconte d'ailleurs ces choses tout uniment et comme s'il s'agissait de mœurs ordinaires. On sait que, grace au ciel, l'infamie n'a jamais manqué à ce genre de dépravation, et Molière, souvent attaqué, n'eut jamais à baisser le front devant un reproche qui l'aurait mêlé avec les Boisrobert et les d'Assoucy.

Retournons maintenant aux suites des fêtes de Versailles dont ce vilain livre, si chéri des biographes, nous a trop écarté. S'il nous a fallu retrancher de l'histoire de la femme quelques amans illustres, nous pouvons ajouter une circonstance fort remarquable à l'histoire du mari. Le *Tartufe* restait défendu « pour le public, » ce qui le rendait, pour les auditeurs privilégiés, un plaisir de haut goût. Le roi avait eu tant de part dans le délit reproché à l'auteur par les dévots de la ville, qu'on ne pouvait véritablement l'en croire fort irrité. Une occasion se présenta bientôt, et la plus singulière assurément qui se pût offrir, de montrer à tous combien peu avait été altérée la faveur du comédien. On sait l'insulte faite à l'ambassadeur de France dans la ville de Rome, l'an 1662. Après bien des pourparlers et des menaces, l'affaire s'était accommodée de la façon la plus honorable pour la France, et le pape envoyait au roi un légat chargé de rendre la satisfaction complète. Ce légat, cardinal et neveu du saint-père, fut extrêmement fêté de la cour, et, parmi les divertissemens qu'on lui offrit à Fontainebleau, la comédie ne fut pas oubliée. Le mercredi 30 juillet, l'auteur du *Tartufe* et sa troupe jouèrent *la Princesse d'Élide* devant l'envoyé de Rome. Il paraît même qu'on lui fit venir l'envie d'entendre une lecture de cette pièce qui venait de scandaliser les gens, et Molière se vanta bien haut d'avoir obtenu son approbation. Cependant l'ouvrage s'achevait. Les trois premiers actes, joués à Versailles, furent représentés une seconde fois le 25 septembre à Villers-Coterets, où le roi était allé visiter son frère, et la pièce entière fut essayée au Raincy, chez le prince de Condé, le 29 novembre. C'était encore là une approbation dont Molière pouvait se faire honneur, comme de celle d'un homme éclairé, d'un excellent juge pour les choses d'esprit; mais c'est une étrange méprise que de faire

du prince de Condé, en 1664, un arbitre souverain de ce qui touchait à la religion. Rien n'était plus notoire, au contraire, que son incompétence volontaire à cet égard, et on peut dire que le héros chrétien si magnifiquement loué par Bossuet ne s'était pas encore révélé.

Ainsi, dès 1664, bien avant qu'il fût dans le commerce du public, le *Tartufe* était devenu un événement du monde, et, si on ne consultait que la physionomie générale de cette époque, tout empreinte de plaisir, de gloire et d'amour, on aurait peine à trouver l'occasion, l'à-propos de cette œuvre amère et terrible, qui semble faite à l'avance pour les derniers ans d'un long règne à peine commencé. C'est en y regardant de près, et dans le détail, que l'on parvient à se l'expliquer. Il y avait alors un parti religieux, sévère, grondeur et persécuté, partant tout naturellement disposé à la censure des dérèglemens joyeux de la cour. Le roi, qui donnait en effet l'exemple du désordre, et à qui ce parti était suspect pour ses anciennes liaisons avec les chefs de la fronde, ne pouvait que trouver bon qu'on se moquât aussi de cette cabale austère qui l'importunait, et il ne vit certainement pas autre chose dans le *Tartufe* qu'une plaisante représaille contre la dévotion rigoureuse, chagrine, sans complaisance pour les faiblesses. La cour le prit ainsi et s'en égaya fort; mais la ville s'alarma. La ville était et est restée toujours, tant que dura cet état de société, très favorable au jansénisme. En fait d'opposition, on prend ce qu'on trouve, et la querelle religieuse était devenue, pour bien des gens à qui l'on avait interdit le débat politique, un pis-aller assez sortable. Ceux-là donc, et nous voulons dire les magistrats, les bons bourgeois, les notables de paroisse, étaient fort disposés à blâmer ce que Versailles approuvait. Voici comme on s'y prit pour les désarmer, et les intéresser même au succès du *Tartufe*. Dans l'action de ce drame, il arrive un moment où le professeur de dévotion outrée, l'homme dont Orgon suit avec une entière bonne foi les rudes maximes, vient à employer, pour excuser et justifier sa passion, une doctrine plus commode, plus humaine, une doctrine corrompue et corruptrice. Cette doctrine était précisément celle dont les jansénistes accusaient les jésuites, leurs ennemis déclarés. On leur fit entendre que tout l'objet de la comédie nouvelle était là, et qu'en un mot le *Tartufe* continuait *les Provinciales*. Ainsi, les deux opinions belligérantes furent amenées à croire qu'il y avait du bon pour chacune d'elles dans l'œuvre défendue, et, le mystère s'en mêlant, tout le monde voulut en goûter.

Ce que nous disons ici n'est pas une supposition plus ou moins ingénieuse pour éclaircir un point obscur de l'histoire. Nous aurions eu peut-être quelque mérite à le deviner; mais la vérité est que nous avons eu seulement grand plaisir à l'apprendre. C'est de Racine encore que nous tenons cette lumière. Bien peu de temps après l'époque où nous sommes, Racine, élève de Port-Royal, se crut offensé, dans sa dignité toute nouvelle d'auteur dramatique, par un écrit janséniste qui traitait « d'empoisonneurs publics » les poètes de théâtre. Racine, l'homme le moins doux qu'il y ait eu, oublia tout le respect qu'il devait à ses maîtres, et il écrivit contre eux deux lettres terribles. Dans la seconde, on lit ce passage curieux : « C'était chez une personne qui, en ce temps-là, était fort de vos amies; elle avait eu beaucoup d'envie d'entendre lire le *Tartufe,* et l'on ne s'opposa point à sa curiosité. On vous avait dit que les jésuites étaient joués dans cette comédie : les jésuites, au contraire, se flattaient qu'on en voulait aux jan-

sénistes; mais il n'importe. La compagnie était assemblée; Molière allait commencer, lorsqu'on vit arriver un homme fort échauffé, qui dit tout bas à cette personne : « Quoi! madame, vous allez entendre une comédie le jour que le mystère de l'iniquité s'accomplit, ce jour qu'on nous ôte nos mères! » Cette raison parut convaincante; la compagnie fut congédiée. Molière s'en retourna bien étonné de l'empressement qu'on avait eu pour le faire venir, et de celui qu'on avait pour le renvoyer. » Le commencement de cette historiette confirme pleinement ce que nous avons avancé; la fin nous fait connaître à quelle époque la chose se passa. Ce fut, en effet, le 26 août 1664, que l'archevêque de Paris fit sortir de Port-Royal douze religieuses.

Les circonstances qui ont accompagné ou suivi la première apparition du *Tartufe* étant ainsi bien connues, nous n'avons plus qu'à suivre la marche de Molière après cette tentative glorieusement avortée. Son caractère, parfaitement honnête, était fort irritable. Il avait rencontré un obstacle, et, quoiqu'il n'en fût véritablement résulté aucun dommage, aucun danger pour lui, quoiqu'il fût resté en aussi bonne position auprès du roi et que sa réputation dans le public n'eût fait sans aucun doute qu'y gagner, il en gardait un vif ressentiment. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il écrivit *le Festin de Pierre*. La fable en était populaire; il y avait plus de six ans déjà qu'une troupe de campagne d'abord, puis la troupe italienne, ensuite celle de l'hôtel de Bourgogne, en avaient rassasié les spectateurs, et il n'est nullement à croire, comme Voltaire l'a dit, qu'il y eût pour la troupe de Molière un besoin pressant de la reproduire. Ce qui est plus certain, c'est qu'elle semblait convenir fort bien à la situation où se trouvait l'auteur du *Tartufe*. On l'avait traité, ces derniers mois, de libertin, d'impie et d'athée : ce sont mots dont les dévots de toutes les robes ne sont point avares. Il allait montrer sur son théâtre un libertin puni, un impie foudroyé, un athée plongé dans l'abîme. Malheureusement il y a, au fond même de ce sujet, quelque bonne foi qu'on y apporte, quelque sérieuse intention qu'on ait de le faire servir à l'édification du prochain, un inconvénient contre lequel nul talent ne saurait prévaloir. C'est que le libertin amuse, qu'il met le spectateur de son parti, tant que dure son péché en action, et que le châtiment surnaturel qui arrive à la fin pour terminer la pièce n'épouvante et ne corrige personne. Et, dans le fait, on ne voit pas que Molière, qui pouvait assurément beaucoup, se soit donné trop de peine pour éviter ce mauvais résultat. Son don Juan incrédule, moqueur, brave, mettant toujours l'honneur à part dans sa mauvaise conduite, toujours heureux jusqu'à ce qu'un miracle s'opère, n'était pas fait certainement pour rendre odieux le libertinage, surtout quand l'auteur n'avait songé à lui opposer qu'un valet poltron, gourmand et cupide, dont il eut encore le tort de se donner le rôle sous le nom de Sganarelle. Aussi personne n'y fut-il trompé, et *le Festin de Pierre*, joué le 15 février 1665, aggrava ce qu'il semblait vouloir réparer. On doit permettre aux partis, même à ceux dont on se tient le plus éloigné, d'être clairvoyans sur leurs intérêts. Les dévots sentirent bien qu'on leur faisait un nouvel outrage, et ils s'en plaignirent. Dès la seconde représentation, il fallut retrancher quelques passages, cette scène du « pauvre » notamment, dont le dernier mot a de quoi confondre, lorsqu'on l'entend prononcer à deux siècles en arrière de nous. Une polémique violente s'engagea contre la pièce, qui disparut bientôt de la scène sans être imprimée. L'effet qu'elle avait produit sur

les personnes sincèrement pieuses, sur les plus purs adeptes du jansénisme, se retrouve encore dans l'ouvrage déjà cité du prince de Conti. « Y a-t-il, s'écrie le prince théologien, une école d'athéisme plus ouverte que *le Festin de Pierre*, où, après avoir fait dire toutes les impiétés les plus horribles à un athée qui a beaucoup d'esprit, l'auteur confie la cause de Dieu à un valet à qui il fait dire, pour la soutenir, toutes les impertinences du monde? Et il prétend justifier à la fin sa comédie, si pleine de blasphèmes, à la faveur d'une fusée qu'il fait le ministre ridicule de la vengeance divine! » Tout cela pouvait être mieux dit, mais ne manquait pas de raison, et, s'il était possible de croire que Molière eût conçu le dessein candide d'écrire un drame contre l'impiété, il faudrait reconnaître qu'il n'y avait pas réussi.

Le roi avait défendu à Molière de montrer son *Tartufe* devant le public; il nous semble fort probable que pareille injonction lui avait été faite pour qu'il ne publiât pas son *Festin de Pierre*. Quand l'amitié existe chez celui qui commande, elle l'oblige à indemniser celui qui obéit, et le roi n'y manqua pas. Au mois d'août suivant, il pria son frère de lui céder ses comédiens, leur assura une pension de sept mille livres, et la troupe de Monsieur devint « la troupe du roi, » ce qui n'empêcha pas celle de l'hôtel de Bourgogne de continuer à s'appeler « la troupe royale. » Ce fut dans ce temps aussi que Molière devint père du seul enfant qui lui ait survécu, de cette fille dont le sieur de Modène fut parrain le 4 août 1665. Le 15 septembre suivant, la nouvelle troupe du roi alla représenter à Versailles *l'Amour Médecin*, encore « un impromptu, fait, appris et joué en cinq jours, » encore « une pièce mêlée d'airs, de symphonies, de voix et de danses. » Molière y paraissait de nouveau dans le caractère de Sganarelle, cette fois père de famille, bon bourgeois, malin, entêté et pourtant crédule. On n'a pas remarqué que, dans la première scène, il avait jeté un trait plaisant sur la profession de son père. « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse! » mot devenu proverbial, n'était que la moitié de la leçon comique adressée aux donneurs d'avis; l'autre regardait « M. Guillaume, qui vend des tapisseries. » Ce qui donne une véritable importance à cette spirituelle bluette, c'est la nouvelle audace qu'y déploya Molière, encore tout froissé de son premier engagement avec les dévots, contre d'autres ennemis qu'il lui avait plu de se donner. *Le Festin de Pierre* contenait déjà quelques moqueries sur les médecins; mais ces moqueries venaient de don Juan, « impie en médecine » comme en tout le reste. Maintenant, à Versailles, devant la cour, et le roi prêt à rire, Molière vient livrer à la raillerie la plus cruelle, non pas seulement la médecine, non pas seulement les médecins, mais des hommes connus de tous, parfaitement indiqués par l'imitation burlesque de leurs gestes, de leur langage, de leurs noms. Or, voilà ce qu'il faut croire, non pas sur le dire des commentateurs, qui n'y voient pas bien clair, mais sur le témoignage des contemporains. Guy-Patin, médecin aussi, mais médecin frondeur, ne hantait pas les théâtres, il est même fort douteux qu'il ait jamais ni vu ni compris Molière; mais il connaissait apparemment les gens de son métier, et c'est lui qui nous apprend (22 septembre) qu'on « a joué à Versailles une comédie des médecins de la cour, où ils ont été traités de ridicules devant le roi, qui en a bien ri. On y met, ajoute-t-il, en premier chef les cinq premiers médecins, et, pardessus le marché, le sieur des Fougerais. » Plus tard, quand la pièce fut donnée au public, il écrit encore (25 septembre) : « On joue présentement à l'hôtel de

Bourgogne (au Palais-Royal) *l'Amour Malade* (*l'Amour Médecin*); tout Paris y va en foule pour voir représenter les médecins de la cour, et principalement Esprit et Guenaut, avec des masques faits tout exprès; on y a ajouté des Fougerais. » Guy-Patin se trompe évidemment sur le nombre des médecins joués comme sur le titre de la pièce et le théâtre où on la donne, mais il ne saurait se tromper sur la qualité des gens qu'il désigne. Les « cinq premiers médecins » sont en effet cinq personnes de cette profession ayant chacun le titre de « premier médecin » dans les maisons des personnes royales, et il n'y en avait réellement ni plus ni moins, savoir : pour le roi, Valot; pour la reine-mère, Seguin; pour la reine, Guenaut; pour Monsieur, Esprit, et pour Madame, Yvelin. Des Fougerais (Desfonandrès) n'étant pas de ce nombre et figurant dans la pièce, il s'ensuit qu'un des cinq a été épargné, puisqu'il ne s'y trouve en effet que cinq médecins ridicules. Après cela, que les applications soient distribuées bien ou mal, il n'en reste pas moins certain qu'elles se firent dès-lors, qu'elles portaient sur des hommes parfaitement reconnaissables, qui avaient charge dans la famille royale et réputation dans la ville; que Molière n'eut pas à les désavouer et qu'il ne fut nullement inquiété pour y avoir donné lieu.

On a cherché un motif puéril à cette violente déclaration de guerre contre la médecine et les médecins; nous croyons qu'on serait plus près de la vérité en lui donnant une cause affligeante. Cet homme, qui se moquait si bien des prescriptions et des remèdes, se sentait malade. Avec une dose ordinaire de faiblesse, il aurait demandé à tous les traitemens une guérison peut-être impossible. Ferme et emporté comme il était, il aima mieux nier d'une manière absolue le pouvoir de la science, lui fermer tout accès auprès de lui, et employer ce qui lui restait de santé à remplir sa vie selon son goût et sa passion. Il y avait donc dans son fait, à l'égard de la médecine, quelque chose de pareil à la révolte du pécheur incorrigible contre le ciel, une vraie bravade d'incrédulité; mais il la soutint avec tant de constance et de bonne humeur, il se livra lui-même si gaiement pour enjeu à cette folle gageure, qu'on ne peut se défendre d'une admiration compatissante en voyant une raillerie, qui naît du désespoir, ne s'arrêter que par la mort. Son mal était à la poitrine, et se révélait par une toux fréquente, dont il savait tirer, pour ses rôles, des effets plaisans. « La toux de Molière » est demeurée long-temps, comme la claudication de Béjart, une tradition du théâtre. Elle annonçait son entrée en scène, elle entrecoupait son débit d'une façon toute divertissante. Il se fait dire lui-même par Frosine, dans *l'Avare*, que sa fluxion ne lui sied pas mal, et qu'il a bonne grace à tousser. Dans une pièce hostile, dont nous parlerons plus tard, un des personnages s'écrie en l'entendant :

« Oui, c'est lui; je le viens de connaître à sa toux. »

Outre cette incommodité habituelle, il lui survenait par intervalles des accès de maladie aigüe qui le tenaient au lit et mettaient ses jours en danger. Le premier dont nous ayons pu trouver la trace est de bien peu de temps postérieur à *l'Amour Médecin*. Nous le tenons de Charles Robinet, qui avait pris la succession de Loret, mort en 1665. Il écrit le 21 février 1666 :

Je vous dirai, pour autre avis,
Que Molière, le dieu du ris

Et le seul véritable Mome,
Dont les dieux n'ont qu'un vain fantôme,
A si bien fait avec Cloton
Que la Parque au gosier glouton
A permis que sur le théâtre
Tout Paris encor l'idolâtre.

Peu de mois après cette résurrection, le 4 juin 1666, Molière donnait au public *le Misanthrope*. Nous n'avons pas, Dieu merci, à nous occuper de tous les commentaires dont cette pièce a été le sujet. C'est le sort des chefs-d'œuvre de susciter parfois un blâme paradoxal, mais surtout de subir sans cesse le verbiage de l'enthousiasme démonstratif. Ici nous cherchons seulement à rétablir la vérité de l'histoire. On a déjà fort bien, mais fort tard, réfuté l'assertion de Grimarest, qui découvrit, en 1705, que *le Misanthrope* avait été d'abord froidement accueilli du public, lorsque deux contemporains, deux rivaux, Donneau de Visé et Subligny, avaient constaté, dès le lendemain, le succès de l'œuvre nouvelle, succès moins vif sans doute, moins bruyant, moins général, que ne l'eût été dans tous les temps celui d'une farce excellente, mais tel enfin que l'un (Visé) en faisait le texte d'une longue lettre adressée à la cour, que l'autre (Subligny) faisait dire, le 17 juin, à sa « Muse dauphine : »

Une chose de fort grand cours
Et de beauté très singulière
Est une pièce de Molière.
Toute la cour en dit du bien,
Après son *Misanthrope*, il ne faut plus voir rien :
C'est un chef-d'œuvre inimitable.

Il est un autre point sur lequel on s'égare depuis quelque temps avec une singulière liberté. C'est l'application, aux personnages nommés dans l'histoire, de tous les traits que l'on rencontre dans les livres. Cette manie, non pas de trouver, mais de fournir des « clés, » a toujours fait le désespoir des écrivains moraux ou satiriques, même de leur vivant, et quand on savait où rencontrer les gens dont il était question. Jugez ce qu'il en doit être aujourd'hui de ces désignations faites au hasard, sans nulle connaissance du monde où l'on prétend s'introduire, et pour le seul plaisir d'écrire des noms illustres dans un commentaire! Que l'on ait signalé de la ressemblance entre Alceste et le duc de Montausier, cela est incontestable et contemporain; mais quel homme de cette époque se serait avisé de reconnaître dans Oronte, dans ce faquin de qualité tout au plus, qui prétend que « le roi en use honnêtement avec lui, » le duc de Saint-Aignan, mauvais poète sans doute, comme tout grand seigneur de l'Académie française, homme d'esprit pourtant et du plus exquis savoir-vivre, le Mécène d'alors, respecté de tous, tendrement aimé du roi, comblé de ses plus hautes faveurs, cité partout pour « le modèle d'un parfait courtisan. » Dans ce temps aussi, qui aurait seulement pensé que Célimène pût être la duchesse de Longueville, la sœur de monsieur le prince, vouée depuis treize ans aux pratiques de la religion la plus austère? En songeant que de pareilles sottises ont été dites et sont répétées, on se sent prêt à écouter plus patiemment un dernier com-

mentateur qui veut que Molière ne soit pas allé chercher si loin ni si haut ses modèles, qu'il les ait pris tout simplement dans sa maison, dans sa troupe, dans son entourage, et qu'avec les seules figures de sa femme, de ses camarades et de ses amis, il ait composé ce tableau, où nous avions cru voir la peinture des travers et des vices de la société la plus polie.

Le Misanthrope, quoi qu'on en ait dit, fit son chemin tout seul sur le théâtre pendant deux mois, non pas à la cour, car le deuil de la reine-mère (morte le 20 janvier 1666) avait suspendu toute espèce de fête, mais au Palais-Royal. Ce fut seulement le 6 août que Molière fit représenter *le Médecin malgré lui*. Au mois de novembre, le logis royal se rouvrit pour la comédie, et il est fait mention d'une représentation du *Misanthrope*, donnée le 26 chez Madame. Molière eut bientôt à reprendre ses travaux de commande pour les plaisirs du maître. Il fournit d'abord au *Ballet des Muses*, exécuté à Saint-Germain le 2 décembre, la comédie encore inachevée de *Mélicerte;* puis, pour une seconde représentation du même ballet, 5 janvier 1667, il remplaça ce fragment de pièce en vers par une pièce complète en prose, *le Sicilien ou l'Amour peintre*. Une lacune se trouva ensuite dans cette vie si occupée, et nous ne saurions qu'en croire, si Robinet ne venait à notre aide en nous disant, à la date du 17 avril 1667 :

Le bruit a couru que Molière
Se trouvait à l'extrémité
Et proche d'entrer dans la bière;
Mais ce n'est pas la vérité.
Je le connais comme moi-même :
Son mal n'était qu'un stratagème
Pour jouer même aussi la Parque au trait fatal.

Ce mal néanmoins était si vrai, qu'il le tint deux mois de plus éloigné de la scène. Il y reparut le 10 juin dans *le Sicilien*, joué pour la première fois ce jour-là sur le théâtre du Palais-Royal : « Et lui, » dit encore Robinet le 11 juin,

Et lui, tout rajeuni du lait
De quelque autre infante d'Inache
Qui se couvre de peau de vache,
S'y remontre enfin à nos yeux
Plus que jamais facétieux.

Or, pendant cette maladie, la seconde en moins de quinze mois, qui avait condamné Molière au repos et au laitage, la scène politique s'était agitée. Après six années d'un règne hautain, mais calme et sédentaire, le roi Louis XIV, qui n'avait encore eu de querelles qu'au loin par ses ambassadeurs et ses vaisseaux, venait de faire tout à coup sonner la trompette et marcher des soldats vers la frontière la plus prochaine. Il s'agissait d'aller prendre ou conquérir la part d'héritage qu'on prétendait dévolue à l'infante Marie-Thérèse par la mort de Philippe IV, c'est-à-dire les Pays-Bas. Quoique la succession fût ouverte depuis plus d'un an (17 septembre 1665), c'était à peine si, durant l'hiver de 1667, alors que se dansait à Saint-Germain le *Ballet des Muses*, on avait pu croire disposé pour la guerre ce jeune roi qui se divertissait si bien. Cependant,

après le carnaval de cette année, après une dernière fête de Versailles, « qui avait duré les trois jours gras et coûté des millions à tout le monde, » trois armées s'étaient mises en mouvement, dont l'une avait pour chef le maréchal de Turenne. Bientôt le roi lui-même, et à sa suite toute la cour, avait pris le chemin de la Flandre. « Paris est un désert, » écrivait le 20 mai Mme de Sévigné. Dès le 16 en effet, le roi avait quitté Saint-Germain avec sa femme et sa maîtresse; le 3 juin, il entrait à Charleroy; le 25, il avait pris Tournay; le 2 juillet, il était devant Douai, qui se rendit le 6; le 31, il prenait possession d'Oudenarde, et le 5 août, il manquait Dendermonde. Ce jour-là même, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, Molière donnait au public la comédie que depuis trois ans il lui était défendu de jouer, faiblement déguisée par le titre de *l'Imposteur*.

De ce véritable coup d'état nous n'avons qu'un témoin, et ce témoin n'est pas plus que Robinet. Ce pauvre écrivain adressait à Madame ses lettres imprimées; il venait de finir sa missive hebdomadaire, et l'avait datée du 4 août. Le vendredi 5, pendant qu'on l'imprimait, il alla au Palais-Royal, et, en sortant du spectacle, il écrivit à la hâte une vingtaine de vers détestables, que personne n'a lus parce qu'ils sont en forme de préface, pour annoncer le nouveau triomphe de Molière, triomphe qui, selon lui, devait durer « long-temps. » Le samedi 6, un ordre du premier président défendit de jouer la pièce le lendemain, et le prudent Robinet n'en parla plus.

C'est là tout ce que nous savons des contemporains sur ce sujet, et nous tenons le reste de Molière lui-même. Le roi étant à l'armée, le chancelier avec le conseil à Compiègne, la police de Paris appartenait sans conteste au parlement. Le chef de cette compagnie, qui savait comme tout le monde la défense faite à Molière de jouer publiquement le *Tartufe,* lui demanda compte de cette infraction au commandement qu'il avait reçu. Sur quoi, et c'est Molière qui le dit, « tout ce qu'il put faire pour se sauver lui-même de l'éclat de cette tempête, ce fut de dire que le roi avait eu la bonté de lui en permettre la représentation, et qu'il n'avait pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avait que le roi qui l'eût défendue. » C'était le cas d'en référer au roi, qui pouvait en quelques jours confirmer ou démentir cette allégation, et, en attendant sa réponse, de laisser, comme on dit au palais, « les choses en l'état. » C'est ce qui fut fait, et rien de plus. Le dernier acte notoire étant une défense de jouer la pièce, la représentation en demeura suspendue. Molière n'eut pas, heureusement pour lui, l'occasion de prononcer le mot, déjà vieux de son temps, dont on lui a fait honneur, et qui ne serait certainement pas resté impuni. Il n'y eut pas de seconde représentation affichée, pas de public appelé au théâtre et renvoyé, pas de tumulte, pas de discours. Molière écrivit un placet que deux de ses compagnons allèrent porter au roi devant Lille. Il y rappelait avec chaleur et dignité la permission qu'il disait avoir reçue du roi; il le sommait respectueusement de faire observer sa parole par ceux qui tenaient de lui leur autorité; il semblait même vouloir l'inquiéter pour ses divertissemens à venir : « Il est très assuré, disait-il, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les tartufes ont l'avantage. » Pendant que ce message faisait sa route, une autre autorité venait de se prononcer contre l'ouvrage. L'ancien précepteur du roi, l'archevêque de Paris, publiait (11 août) un mandement qui défendait « à toutes personnes de voir représenter, lire ou entendre réciter la comédie nouvellement

nommée *l'Imposteur*, soit publiquement, soit en particulier, sous peine d'excommunication. » Cette interdiction allait, comme on voit, beaucoup plus loin que celle dont le parlement voulait maintenir l'effet. Elle atteignait tous ceux qui s'étaient mis jusque-là hors du public, le roi compris. Cependant les comédiens députés furent gracieusement reçus au camp devant Lille; ils en rapportèrent cette réponse : « qu'après son retour, le roi ferait examiner de nouveau la pièce et qu'ils la joueraient. » Lille se rendit le 27 août, le roi était de retour à Saint-Germain le 7 septembre, et l'on n'entendit plus parler du *Tartufe*.

Ici encore le silence absolu des contemporains nous laisse dans une ignorance complète de ce qui put se passer entre le comédien et le roi. Il est certain que celui-là avait parlé haut et clair, que celui-ci avait répondu obscurément; il est certain encore que le roi recula une seconde fois devant les manifestations contraires à sa volonté, puisqu'il ne fit pas jouer alors, ni long-temps après, la pièce incriminée; mais, malgré l'éclat de cette affaire dans Paris, malgré l'intérêt qu'y avaient pris deux puissances de l'état, le parlement et l'archevêque, malgré tant de motifs pour qu'elle fût partout un objet de curiosité ou de dispute, il ne nous est pas resté un seul mot de cet événement et de ce débat. Les faits seuls, et des faits négatifs, nous en instruisent quelque peu. Après le retour du roi, trois mois se passent sans qu'on voie nulle part figurer Molière. Au mois d'octobre, sa troupe est appelée à jouer devant le roi, et c'est un autre auteur, de Visé, qui fournit pour cette occasion le divertissement de *Délie*. Au commencement de novembre, la cour étant à Fontainebleau, c'est encore une pièce comique du même de Visé, jouée par les mêmes comédiens, qui termine les fêtes. Il ne paraît pas qu'on eût vu Molière davantage sur la scène du Palais-Royal, car Robinet écrit le samedi 31 décembre :

Veux-tu, lecteur, être ébaudi?
Sois au Palais-Royal mardi.
Molière, que l'on idolâtre,
Y remonte sur son théâtre.

Était-ce une nouvelle atteinte de sa maladie qui avait causé cette retraite? N'était-ce pas plutôt un fier ressentiment de l'abandon où le roi l'avait laissé à l'occasion du *Tartufe*? Nous n'en savons rien. Ce que nous voyons, c'est que Molière reparut devant le public le 3 janvier 1668, que le 5 du même mois il jouait aux Tuileries *le Médecin malgré lui*, que le 13 il donnait sur son théâtre *Amphitryon*, et que le 16 il représentait cette nouvelle pièce à la cour. Si, comme nous sommes enclin à le penser, il y avait eu du dépit, du chagrin, de la bouderie dans cette éclipse de trois mois, on peut juger ce qu'avaient de sens et ce que durent produire d'effet ces vers qui commencent presque la comédie d'*Amphitryon* et que Molière débitait lui-même dans le rôle de Sosie :

Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis?
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit dans la nature
Obligé de s'immoler;

Jour et nuit, grèle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous.
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.
Vers la retraite en vain la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent;
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.

Et, dans le fait, Molière était « rengagé. » L'effet ne s'en fit pas voir aussitôt, parce que le roi employa son carnaval à prendre la Franche-Comté; mais, quand l'été revint avec une paix glorieuse qui laissait à la France ses conquêtes de Flandre, on vit Molière se remettre à l'œuvre pour les plaisirs de la cour. Une fête non moins brillante que celle de 1664 se préparait à Versailles, dans les nouveaux jardins créés par Louis XIV. On y avait réservé la place principale à la comédie, et Molière était chargé de la remplir. Un théâtre magnifiquement décoré, les meilleurs danseurs, les plus belles voix, de nombreux instrumens et Lulli furent mis à sa disposition. Tout ce luxe royal (18 juillet) servit comme d'entourage à sa personne et forma le cadre de *George Dandin*. Il avait écrit la pièce et il y jouait le premier rôle; les paroles chantées étaient de lui, les ballets se rapportaient tant bien que mal à l'action où il figurait. Il n'était vraiment pas croyable qu'on eût refusé quelque chose à un homme qui se prodiguait ainsi.

Le 9 septembre de la même année, il donnait *l'Avare* sur le théâtre du Palais-Royal. Au sujet de *l'Avare*, Grimarest a fait quelques contes absurdes, dont les biographes ont eu grand tort de s'embarrasser. Avec un peu plus d'attention, ils auraient vu que cet homme, qui entreprenait une vie de Molière, n'avait pas même sous la main, n'avait pas même songé à emprunter un exemplaire de ses œuvres, qu'il ne connaissait pas seulement l'ordre dans lequel ses comédies avaient été représentées. Nous l'avons vu faire jouer *les Précieuses* pour la première fois en province. Il ne sait pas que *les Fâcheux* ont été représentés à Vaux; c'est à peine s'il a entendu parler, et encore bien tard, quand sa besogne est presque finie, des trois premiers actes du *Tartufe* donnés à Versailles; il y fait paraître comme ouvrage nouveau *le Mariage forcé;* il fait venir *le Festin de Pierre* avant qu'il soit question du *Tartufe*; par compensation, le *Tartufe* précède *le Misanthrope* sur le théâtre public, et la permission d'en continuer les représentations arrive directement du camp devant Lille. C'est sur la foi d'un écrivain si exact qu'on a dit qu'un premier essai de *l'Avare* avait mal réussi, et qu'après un intervalle plus ou moins long, Molière s'était décidé à le reprendre.

Le fait est que jamais *l'Avare* n'avait été vu de personne avant le 9 septembre 1668, et qu'il eut alors un succès fort satisfaisant. Si nous avions à examiner la pièce, nous montrerions aisément pourquoi l'exécution la plus parfaite n'a jamais pu parvenir à en faire un spectacle agréable, quelque admiration du reste qu'elle ait toujours excitée. Ce qu'il nous appartient de dire, c'est qu'elle fut goûtée et suivie; qu'en deux mois, elle fit partie deux fois des divertissemens de la cour, le 16 septembre chez Monsieur, le 5 novembre chez le roi, ce qui prouve à la fois l'empressement et la durée de l'approbation.

En ce même temps, la troupe de Molière fut appelée chez le prince de Condé, à Chantilly, où Monsieur et Madame étaient allés se divertir, et voici comme en parle Robinet :

(Là) le grand Condé leur fit chère,
Je vous assure, tout entière,
Et Molière y montra son nez :
C'en est, je pense, dire assez.

Au moins n'était-ce pas en dire trop, et il serait difficile, si l'on ne le savait d'ailleurs, de soupçonner ce que cachait cette prudente réticence. La pièce où Molière « avait montré son nez » à Chantilly, ce n'était pas la comédie toute neuve de *l'Avare*. C'était le *Tartufe*, dont le prince de Condé avait voulu régaler ses hôtes, sans doute parce que, hors du diocèse de Paris, on se croyait à l'abri de l'excommunication. Molière se tenait donc toujours prêt à le faire reparaître sur la scène; mais ce qu'il désirait surtout, ce qu'il devait sans cesse demander, c'était de pouvoir l'exposer librement au grand jour de son théâtre, devant la foule, sans mystère et sans choix de spectateurs, chacun y venant pour son argent, depuis « quinze sols » jusqu'au « demi-louis d'or. » Il l'obtint enfin. Le mardi 5 février 1669, la troupe du roi annonça le matin et joua le soir le *Tartufe ou l'Imposteur*.

Personne encore n'ayant pris soin de chercher et de nous dire ce qui avait pu déterminer cette tolérance tardive et subite pour l'œuvre long-temps prohibée, il nous a fallu jeter un regard dans les faits de l'histoire, et nous y avons trouvé une explication fort plausible. Le long débat qui avait divisé l'église de France et mis aux prises une partie du clergé avec l'autorité pontificale venait d'être enfin terminé par un accommodement que l'on voulait croire durable. Le bref préliminaire à cette fin était parti de Rome le 29 septembre 1668; l'arrêt du conseil qui en était la suite avait été rendu le 26 octobre; le docteur Arnauld avait fait sa soumission le 4 décembre, et le bref définitif de réconciliation, daté du 19 janvier 1669, était arrivé vers la fin du mois. Dans les premiers jours de février, tout était joie, espérance, bonne amitié, concorde, oubli des injures, réparation des torts; il ne restait plus qu'à réintégrer les religieuses de Port-Royal, ce qui eut lieu le 17. Molière profita du moment où tout le monde s'embrassait pour mettre aussi son *Tartufe* en liberté, comme tacitement compris dans la paix de Clément IX.

On peut dire qu'il avait atteint en ce moment le but de toute sa vie. Vingt jours après la représentation publique et permise du *Tartufe*, il perdit son père, qui avait fini par être vieux, et il devint titulaire de la charge dont il avait recouvré la survivance. Peut-être avait-il commencé à en faire le service du vivant

de son père; ce qui est certain, d'après Lagrange et Vinot, c'est que, depuis qu'il y fut entré, il « l'exerça dans son quartier jusqu'à sa mort. » Cependant le *Tartufe* continuait à se jouer sans interruption et avec beaucoup d'applaudissemens. « Il n'y a plus ici, écrivait Guy-Patin le 29 mars, que les comédiens qui gagnent de l'argent avec le *Tartufe* de Molière; grand monde y va souvent. » La pièce parut imprimée le 22 mars, avec un privilége daté du 15, et se vendit chez le libraire Ribou, au prix énorme d'un écu et au profit de l'auteur. Elle était précédée d'une préface en même temps sévère et moqueuse. Les trois placets relatifs à cette pièce, et qu'on a eu fort raison d'y joindre, ne l'accompagnaient pas encore. Le premier est certainement de 1664, antérieur au *Festin de Pierre;* le second est celui que La Thorillière et Lagrange avaient porté, en 1667, au camp devant Lille; le troisième est du jour où le *Tartufe* eut permission de paraître, et l'enjouement familier qu'on y trouve montre en même temps ce que Molière sentait alors de bonheur, ce que le roi lui accordait toujours de liberté. Le bienfait du 5 février ne tarda pas à être payé en plaisirs. Au mois d'août, dans une seule soirée, Molière jouait à Versailles *l'Avare* et le *Tartufe*. Six semaines plus tard, à Chambord (6 octobre), il donnait, avec tous les ornemens de la musique et de la danse, *Monsieur de Pourceaugnac*, et cette pièce, réduite aux seules ressources de sa franche gaieté, était venue, le 15 novembre, amuser le public du Palais-Royal.

Molière en était là de son triomphe, quand un libelle violent, élaboré dans la forme d'une comédie en cinq actes et en vers, fut publié contre lui, le 4 janvier 1670, avec un privilége daté du 1er décembre 1669. En lisant à plusieurs reprises cette œuvre d'envie et de colère qui s'intitule *Élomire hypocondre*, il nous a été impossible de trouver au juste de quelle rancune elle procédait. Quoiqu'elle eût pour second titre *les Médecins vengés*, la médecine n'y était nulle part assez honorée pour qu'on pût l'attribuer à un homme de cette profession. L'indignation des dévots ne s'y montrait pas davantage. Le nom de l'auteur, imprimé en toutes lettres, « Monsieur le Boulanger de Chalussay, » n'éclaircit nullement la question, car celui qui le portait, et le privilége prouve qu'il a existé, est demeuré parfaitement inconnu. Quoi qu'il en soit, toute la pièce était remplie de la personne d'Élomire ou Molière, aussi laide, aussi odieuse, aussi risible qu'on avait pu la faire. On l'y voyait dans son ménage, maussade, brutal, jaloux sans cause, malade imaginaire; dans sa troupe, tyran insupportable; avec tous, inquiet, soupçonneux, frénétique. Des divers incidens de cette composition bizarre, que nous n'essaierons pas d'analyser, on peut tirer au moins une véritable biographie de Molière, comme ses ennemis l'entendaient. Suivant eux, il était fils, non pas d'un juif, mais d'un fripier, ce qui était quasi même chose. Il était sorti du collége peu de temps avant 1640, et son père, qui était riche, l'avait fait recevoir, pour son argent, licencié en droit à Orléans. Ensuite il avait été reçu avocat et n'avait mis qu'une fois les pieds au palais, aimant mieux aller étudier la bouffonnerie chez les charlatans. Les frères Béjart, l'un bègue, l'autre borgne et boiteux, l'avaient tiré de ce vilain apprentissage pour lui faire jouer la comédie avec eux et avec leur sœur, Madeleine, dont il était devenu amoureux, quoiqu'elle fût rousse et de mauvaise odeur. La troupe avait mal réussi au Port-Saint-Paul d'abord, puis au faubourg Saint-Germain, et s'était décidée à courir les provinces, jouant devant des spectateurs à cinq sols par personne.

Après dix ans et plus de cette vie, il était revenu à Paris, où on lui avait donné la salle du Petit-Bourbon. Là il avait débuté par des rôles tragiques où il avait toujours été sifflé. Enfin il avait tiré, de son sac de campagne, son *Étourdi*, puis son *Dépit amoureux;* il avait ensuite fait *Sganarelle*, et ses grimaces avaient réjoui le public. Depuis, ce n'avait été qu'une suite de succès, et il comptait maintenant dix pièces qui faisaient sa fortune et celle de ses compagnons. La méchanceté de l'écrivain, qui rassemblait sous un tel jour des faits assez exactement recueillis, n'avait pas omis ce qu'on disait de son mariage. Élomire (acte premier, scène III) se vante d'être plus qu'un autre à l'abri des disgraces conjugales par le soin qu'il a pris de se forger une femme « dès avant le berceau. » C'est là aussi que se trouve, répétée avec une affectation cruelle dans plusieurs passages, l'allusion dont nous avons déjà parlé à cette toux funeste dont Molière était tourmenté. Du reste, nous ne voyons nulle part l'effet que put produire, en 1670, soit dans le public, soit sur Molière lui-même, cette odieuse satire, dont la curiosité historique de notre temps s'est plus occupée, ce nous semble, que ne l'avait fait, lorsqu'elle parut, la malignité des contemporains. L'auteur prétend, il est vrai, dans la préface d'une seconde édition de sa pièce, datée de 1672, que son libraire, gagné par Molière, au lieu de vendre la marchandise qui lui était confiée, en avait refusé le profit, et qu'ainsi le public s'en était vu privé, ce qui aurait donné lieu à un procès où le juge ordonna la confiscation des exemplaires trouvés dans la boutique. Si la chose est ainsi, elle fait grand honneur à la librairie et à la justice.

En tout cas, que Molière ait dédaigné ce libelle ou qu'il l'ait étouffé, il est certain que ce ne fut pas même un événement de sa vie, et qu'il n'en reçut aucun trouble. Au mois de février 1670, le roi lui commanda un nouveau divertissement où devaient être rassemblés tous ceux que le « théâtre peut fournir, » et prit la peine de lui en indiquer « le sujet. » Molière composa, sur cette donnée, un pot-pourri de comédie, de pastorale, de pantomime, de machines et de ballets, qu'il appela *les Amans Magnifiques*. Il fit plus, il accepta la charge d'une besogne qui semblait appartenir à Benserade, et sur laquelle nous voyons qu'on se méprend toujours. L'occasion nous convie à l'expliquer. Les ballets de cour se composaient d'entrées, de vers et de récits. Les *entrées* étaient muettes; on voyait s'avancer sur le théâtre des personnages dont le poète avait disposé les caractères, les costumes et les mouvemens, en leur donnant à figurer par la danse une espèce d'action. Le programme ou livre, distribué aux spectateurs, les mettait au fait de ce qu'étaient les danseurs et de ce qu'ils voulaient exprimer. De tout temps, on y avait joint quelques madrigaux à la louange des personnes qui devaient paraître dans les divers rôles, et c'était là ce qu'on appelait les *vers*, qui ne se débitaient pas sur la scène, qui n'entraient pas dans l'action, qu'on lisait, ou des yeux ou à voix basse, dans l'assemblée, sans que les figurans y eussent part, sinon pour en avoir fourni la matière. Les *récits* enfin étaient des tirades débitées ou des couplets chantés par des personnages qui ne dansaient pas, le plus souvent des comédiens, et se rapportaient au sujet de chaque entrée. Benserade, en dessinant les *entrées* et en rimant les *récits*, à peu près comme on faisait avant lui, s'était avisé de donner un tour vraiment nouveau à ses *vers*. Il y mêlait, avec esprit toujours, souvent avec hardiesse, des traits communs à la personne et au personnage, des rapprochemens tantôt flat-

teurs, tantôt piquans, entre le danseur nommé au programme et le rôle qu'il devait remplir. Ce n'était pas là sans doute une œuvre de grand mérite, mais on doit reconnaître qu'il y excellait, et cela depuis vingt ans, variant avec un singulier bonheur des plaisanteries ou des douceurs dont le texte changeait rarement. Pour juger de ce qu'il savait faire en ce genre, il suffirait de voir combien de fois il réussit à vanter les solides mérites du marquis de Soyecourt, ou à excuser la laideur du marquis de Genlis. Le dernier ouvrage de cette espèce qu'eût alors écrit Benserade était *le Ballet royal de Flore*, dansé par le roi au mois de février 1669, et, dans un rondeau adressé aux dames, il avait annoncé qu'il renonçait à ce métier. Molière eut ordre de l'y remplacer, de sorte que, dans le divertissement royal de 1670, sauf le sujet, qui venait du roi, tout ce qu'on voyait, tout ce qu'on entendait, tout ce qu'on lisait était de sa façon. Il paraît certain que, comme tous ceux qui ont abdiqué, Benserade se montra jaloux de son successeur, et fit, avant la représentation, quelque moquerie de deux méchans vers destinés à être chantés dans la pastorale. Molière s'en vengea en parodiant, dans les vers faits pour le roi, la manière dont son prédécesseur tournait la louange; mais il n'essaya pas de l'imiter dans l'épigramme. Les courtisans, comme à l'ordinaire, rirent beaucoup en voyant contrefaire ce qu'ils avaient coutume d'applaudir, et Benserade se trouva joué sur son propre terrain. C'est là toute la vérité d'un petit fait raconté fort clairement dans la préface des œuvres de Benserade, rendu inintelligible par Grimarest, et embelli par un annotateur moderne de la présence d'un grand seigneur (le duc de Brezé) mort en 1646. — Pour achever ce qui regarde *les Amans Magnifiques*, nous dirons que le roi y dansa deux fois, avec les attributs de Neptune et d'Apollon, encore bien que Racine eût donné depuis deux mois (13 décembre 1669) sa tragédie de *Britannicus*.

Une nouvelle occasion de réjouir le roi se présenta huit mois plus tard, le 14 octobre 1670, à Chambord, et inspira plus heureusement Molière; il y donna *le Bourgeois Gentilhomme*. Suivant un récit qui se trouve partout, et qui vient de Grimarest, la pièce aurait médiocrement diverti la cour, et le roi lui-même, par espièglerie, aurait réservé son jugement jusqu'à la seconde représentation, après laquelle il se serait déclaré fort satisfait. Nous ne voyons nulle part, et il est contre tous les exemples en chose pareille, que *le Bourgeois Gentilhomme* ait été joué deux fois de suite dans le même lieu. La cour en eut bien une seconde représentation, mais à Saint-Germain, le 12 ou 13 novembre, et le 23 il parut sur le théâtre du Palais-Royal. Au carnaval suivant (1671), Molière fut chargé d'inaugurer, par une pièce du genre noble et à grand spectacle, la salle des Machines, que le roi avait fait construire aux Tuileries. Il prit pour sujet la vieille fable de Psyché, qui venait d'être rajeunie par La Fontaine (1659); mais la prose de *Pourceaugnac* et du *Bourgeois Gentilhomme* ne suffisait plus quand il fallait faire parler les dieux. Le temps manquait à Molière pour mesurer et accorder tous les vers dont on avait besoin. Il lui fallait un aide qui fût en état de donner la façon aux morceaux qu'il avait tout taillés; il prit pour cela le sexagénaire Pierre Corneille, cet athlète vétéran, mais non invalide, que la défaite d'*Agésilas* et d'*Attila* (1666-1667) n'avait pas abattu, et auquel il avait, presque la veille (28 novembre 1670), prêté son théâtre et ses acteurs, dans la lutte engagée avec le jeune Racine sur le sujet de Bérénice. La préface de la pièce im-

primée, après avoir indiqué ce que Molière avait pu terminer de son ouvrage, ajoute naïvement : « M. Corneille a employé une quinzaine au reste. » Quant aux vers faits pour être chantés, un seul ouvrier, Quinault, y avait mis la main. Ce qu'il faut encore remarquer, c'est que Molière acteur (il jouait Zéphire) avait eu le soin d'écrire tout son rôle, et n'eut à réciter sur le théâtre que ce qui était de lui.

Peu de temps après ce carnaval (du 2 au 10 février 1671), qui finit tristement par la retraite de Mlle de La Vallière à Chaillot, le roi partit (avril) pour aller visiter ses places de Flandre, et Molière n'eut à servir que le public; il lui donna (24 mai) *les Fourberies de Scapin*. Pour défendre Molière du reproche que lui adresse Boileau, on a souvent allégué la nécessité où il était de plaire aux plus humbles spectateurs par des farces, et l'on a oublié que, sauf *les Fourberies de Scapin* et *le Médecin malgré lui*, toutes ses pièces bouffonnes ont été faites pour la cour, tandis que toutes ses comédies sérieuses ont été offertes d'abord au public, ce qui déplace entièrement le blâme et l'excuse. Au mois de décembre suivant, la cour avait un mariage à célébrer; on lui avait amené, des bords du Rhin, cette princesse tout allemande qui ne craignit pas d'épouser l'indigne mari devenu veuf, Dieu sait comment! de l'aimable Henriette d'Angleterre. Le roi voulut que Molière ramassât, dans un divertissement, les plus beaux endroits des ballets déjà représentés, en y ajustant une petite comédie et une pastorale qu'il ferait exprès. La pastorale s'est perdue; les intermèdes sont retournés aux ballets d'où ils avaient été pris, et il nous est resté la comédie qui servait de lien à toutes ces parties, *la Comtesse d'Escarbagnas*.

Mais pendant que nous recueillons soigneusement tout ce qui se rapporte à Jean-Baptiste Poquelin de Molière, dans le temps où ce nom de Molière a toute sa célébrité, lorsque personne assurément ne peut se méprendre sur la personne qu'il désigne, voilà que le hasard fait reparaître à nos yeux l'autre Molière, celui qui chantait et dansait en 1656, quand son homonyme, si glorieux maintenant, courait obscurément la province. Nous recommandons ceci aux savans hasardeux qui ont voulu faire de l'auteur et du musicien un seul homme. Le 7 janvier 1672, une pièce héroïque fut jouée sur le théâtre du Marais, avec des machines, des ballets et des airs. Elle avait pour titre : *le Mariage de Bacchus et d'Ariane*. Les paroles étaient du sieur de Visé, la musique du sieur de Molière, et c'est ce que nous apprend le même de Visé, auteur dramatique et journaliste, en louant sa pièce dans son *Mercure galant*. « Les chansons en ont paru fort agréables, et les airs en sont faits par ce fameux M. de Molière, dont le mérite est si connu et qui a travaillé tant d'années aux airs des ballets du roi. » Ainsi, de 1656 à 1672, le musicien, autrefois recherché à la cour, s'était vu décheoir au point de ne plus trouver d'emploi que sur un théâtre subalterne; Lulli, après Lambert, avait pris sa place. Pour cette fois, nous ne pouvons refuser un peu de biographie à la mémoire de cet homme qui avait eu ses jours de réputation. Son véritable nom était Louis de Mollier. En 1642, il était gentilhomme servant ou écuyer de la comtesse de Soissons, mère du comte tué à la Marfée. A cette époque, il se maria, et, deux ans après, il eut une fille nommée Marie-Blanche. La mort de la comtesse de Soissons (1644) l'ayant obligé à prendre service ailleurs, il usa de ses talens pour se faire connaître à la cour, où il eut le titre de « musicien ordinaire de la chambre du roi. » En 1664, il maria sa fille au sieur Ytier, musi-

cien comme lui et ayant même emploi dans la maison royale. Il mourut à Paris le 18 avril 1688.

Il semble qu'à ce moment où il avait pleine liberté de tout dire, l'autre Molière, celui qui ne faisait pas de musique et qui est demeuré « le fameux, » jeta un regard en arrière pour voir si, parmi les ridicules qui avaient ému sa bile, il ne s'en trouvait pas qu'il eût trop légèrement atteints. Tout au commencement de sa carrière, quand il était bien peu sûr de lui-même et du public, il avait tracé une ébauche des *Précieuses*. Il voulut reprendre ce sujet et le traiter en grand avec tous ses accessoires. Il y replaça ce personnage dont on s'inquiète toujours quand il est question d'un bel esprit en jupons, le mari; il y fit entrer les travers particuliers des gens de lettres, hôtes ordinaires de ces ménages; il fit plus, il y adapta la réhabilitation de l'homme de cour, ce qu'il pouvait faire sans bassesse après avoir tant de fois bafoué les marquis, et, dans cette vue, il composa *les Femmes savantes*, qu'il donna au public le 11 mars 1672. On a fait beaucoup de contes absurdes sur cette pièce; la seule circonstance, malheureusement vraie, qui soit à noter, c'est que le personnage de Trissotin, qui ne s'appela jamais autrement, désignait, sans qu'on pût s'y tromper, un prêtre, un aumônier du roi, un vieillard, un académicien, Charles Cotin, l'auteur du madrigal et du sonnet si plaisamment commentés dans la deuxième scène du troisième acte. Si l'action, comme nous le croyons, était mauvaise, elle n'en prouve que davantage à quel degré, nous ne dirons plus de hardiesse, mais de puissance, Molière était parvenu. Du reste, il est faux que Cotin soit mort de ce coup, comme Voltaire s'est amusé à le dire; mais, Cotin n'étant pas un homme dont on se soit fort soucié de recueillir la vie, personne n'a parlé d'une circonstance curieuse qui se rattache aux *Femmes savantes*. Quand cette comédie fut représentée, le chancelier Séguier venait de mourir (28 janvier), et laissait vacant un titre que le cardinal de Richelieu avait porté avant lui, celui de « protecteur de l'Académie française. » Le roi Louis XIV ne dédaigna pas de le prendre pour lui. L'Académie en avait reçu l'avis et avait décidé qu'elle se rendrait tout entière, conduite par l'archevêque de Paris, chez le roi, pour le remercier de l'honneur que sa majesté voulait bien lui faire. Cette démarche eut lieu peu de jours après le 11 mars; un seul homme y manquait : c'était Charles Cotin, académicien depuis dix-sept ans, et qui n'avait pas voulu que sa présence dans cette compagnie l'obligeât à se plaindre de l'injure toute fraîche qu'il avait subie.

Ce fut là le dernier trait et aussi l'acte suprême du pouvoir exercé par Molière sous l'autorité du roi. Ce railleur terrible, qui arrachait le masque aux hypocrites, qui poursuivait sans pitié les médecins et qui décimait l'Académie, sentait chaque jour sa toux augmenter, son mal empirer, ses forces défaillir. On veut que dans ces derniers temps une réconciliation avec sa femme ait aggravé ses souffrances, et il est certain qu'il lui naquit, le 15 septembre 1672, un fils qui mourut presque aussitôt. Dans cette condition, il ne vit rien de plus plaisant à peindre que la folie d'un homme en bonne santé qui se croirait malade et soumettrait son corps bien portant à toutes les prescriptions de la médecine, c'est-à-dire la contre-partie exacte de son propre fait. C'était d'ailleurs à peu près le rôle que lui avait trop faussement attribué l'auteur d'*Élomire hypocondre*, et il allait montrer, aux dépens des médecins, ce que pouvait devenir dans ses mains la moquerie impuissante de leur vengeur. Il s'enivra, on peut le dire, de cette idée au point

d'en faire tout le sujet d'une comédie bouffonne qui devait, le carnaval prochain, « délasser le roi de ses nobles travaux; » car on était au retour de la première et glorieuse campagne en Hollande. Personne ne nous apprend pourquoi *le Malade imaginaire*, avec son prologue et ses intermèdes tout préparés, ne fut pas représenté devant le roi. Peut-être, et ce serait assez notre goût, malgré la prodigieuse verve de gaieté qui règne dans tout l'ouvrage, trouva-t-on peu d'agrément à cette chambre de malade, à ces médicamens, à ces coliques, à cette mort feinte, dont Molière avait cru tirer un si joyeux parti. Ce qui est sûr, c'est que le régal destiné à la cour fut servi au public, le 10 février 1673, le vendredi avant le dimanche gras. Molière, sérieusement malade, y jouait le rôle du malade imaginaire, et les acteurs bien portans vous diront s'il put le faire sans fatigue. Le soir de la quatrième représentation (17 février) et la pièce achevée, il rentra chez lui dans un état alarmant; il y fut pris aussitôt d'un accès violent de sa toux, et mourut vers dix heures du soir, suffoqué par le sang qui s'échappait de sa poitrine déchirée.

On sait trop bien ce qui suivit. Le curé de Saint-Eustache refusa de recevoir et de laisser enterrer, comme on le demandait, dans son église, les restes du comédien frappé de mort au sortir de la scène. Ce scrupule pouvait être sincère, car le cas était probablement inoui. Le temps avait manqué pour que le mourant pût murmurer ces quelques mots de tardif repentir dont on se contentait toujours. C'était au supérieur ecclésiastique de lever l'obstacle, et, pour rassurer sa conscience, on lui affirmait que Molière avait reçu le saint-sacrement l'année précédente, au temps de Pâques. L'archevèque de Paris, non pas celui qui avait excommunié les auditeurs du *Tartufe*, mais son successeur, prélat plus que mondain, ne prit pas moins de trois jours pour en délibérer, et accorda enfin la permission d'inhumer, aussi restreinte, aussi flétrissante qu'elle pouvait être. Pour que chacun ait sa part, il faut dire aussi que, le soir du 21 février, quand le corps, toujours repoussé de l'église, allait sortir de la maison mortuaire, précédé de deux prêtres muets, et s'acheminer sans prières tout droit au cimetière Saint-Joseph, un rassemblement populaire, formé dans la rue, voulut protester contre ce restant d'honneurs rendus à l'homme de génie sorti des rangs du peuple, et ne put être apaisé que par des aumônes. Tout le monde connaît les vers touchans de notre grand satirique au sujet de cette mort, et sur lesquels il nous semble toujours qu'une larme a dû tomber, une larme de Boileau! Un autre contemporain, le comte de Bussy-Rabutin, l'homme du jugement le plus sûr pour tout ce qui n'était pas lui, écrivait, le 24 février 1673, au père Rapin, jésuite: « Voilà Molière mort en un moment; j'en suis fâché. De nos jours, nous ne verrons personne prendre sa place, et peut-être le siècle suivant n'en verra-t-il pas un de sa façon. » Deux siècles bientôt sont passés, et nous attendons encore.

A. BAZIN.

UN

HUMORISTE ESPAGNOL.

LARRA.

Obras completas de Figaro. — Madrid, 4 vol.

De quoi se compose l'ame d'un humoriste? quels sont les élémens qui entrent dans cette nature vagabonde, inquiète et vibrante à tous les souffles? Le mot seul l'indiquerait mieux peut-être qu'aucune définition. Ce mot aimable et nouveau d'humoriste ne laisse-t-il pas entrevoir ce mélange de sensibilité et d'ironie, de grace et de sagacité impitoyable, de frivolité et de profondeur, de délicatesse et de force, qui constitue un des caractères les plus étranges et les plus difficiles à expliquer? Ce qu'on nomme l'*humour* n'est autre chose, à vrai dire, que l'ensemble de ces qualités, qui semblent s'exclure au premier abord et qui se retrouvent cependant unies chez quelques privilégiés dont l'originalité consiste à se montrer tels qu'ils sont, dans leur bizarre diversité. C'est la saillie franche et vive d'un esprit doué de la plus exquise aptitude à tout sentir, à tout comprendre et à tout exprimer; c'est le mouvement libre, irrégulier et hardi d'une pensée toujours en éveil qui aime ces piéges redoutés des rhéteurs, les digressions, et s'y abandonne avec grace, lorsque par hasard elle rencontre quelque mystère du cœur à éclaircir, quelque contradiction de notre nature à mettre à nu, quelque vérité bafouée à exalter; — d'une pensée que l'inconnu

attire par un magnétisme secret, et qui, sous une apparence dégagée et légère, se plaît à pénétrer jusqu'aux plus obscurs détours du monde moral, faisant jouer sous ses pas mille reflets imprévus d'observation, donnant à tout ce qu'elle invente, à tout ce qu'elle reproduit, la couleur du caprice, créant par la puissance de la fantaisie une image mobile de la réalité plus mobile encore. Qu'on suive dans son voyage cette pensée vagabonde. On la voit un instant gaie, souriante, moqueuse; la raillerie semble son domaine, tant elle s'y trouve à l'aise! Ne croyez qu'à demi cependant à cette gaieté; elle n'a qu'un éclair; le rire cache les larmes; la mélancolie suit l'élan joyeux. C'est que l'esprit ne conserve pas sa sérénité lorsqu'il se laisse aller à contempler les choses sous ce voile factice qui les couvre le plus souvent et qui n'en impose qu'aux yeux vulgaires. Celui-là ne peut se livrer à un perpétuel sourire qui prend pour cruel passe-temps de remuer toutes les fibres humaines, ou du moins son sourire a un caractère particulier. L'ironie se revêt alors d'une teinte sérieuse ou attendrie, et que faut-il pour déterminer ce brusque changement? Peu de chose en vérité, un de ces riens imperceptibles pour la gravité prétentieuse. Un oiseau enfermé dans une cage amènera des pages frémissantes sur l'esclavage et la liberté; un incident trivial de la rue fera éclater le sentiment brûlant des douleurs sociales; le nuage qui passe provoquera un triste et doux appel aux plus intimes, aux plus touchans souvenirs; le cerceau d'un enfant qui joue sera un suffisant prétexte pour soulever le problème de la destinée; on croira entendre un philosophe éloquent ou un poète lyrique inspiré. Attendez un moment encore : ce capricieux génie, qui vient de vous soumettre au joug d'une invincible émotion, a déjà retrouvé son ironie facile, son inépuisable enjouement, sa force supérieure de sarcasme. Cette rapidité d'impressions, ces contrastes toujours nouveaux sont le secret de l'humoriste, qui ne fait que suivre son propre penchant; doué du merveilleux pouvoir d'embrasser les deux côtés de la vie, de se partager entre la gaieté et les larmes, il va d'un objet à l'autre, plus logique qu'on ne pourrait le penser dans sa course fantasque, et répandant sans lassitude la fécondité variée de son observation.

Sous ce drapeau de la fantaisie humoristique, qui est la forme la plus animée et la plus vivante de la satire, vient se ranger toute une famille d'écrivains, — les Swift, les Sterne, les Quevedo, les Gozzi, — dont le caractère tranche singulièrement avec celui de cette autre race de satiriques plus sobres, — les Boileau, les Pope, les Argensola, poètes laborieux et prudens, qui s'occupent surtout de régler leur marche, se refusent aux accidens de la pensée, aux entraînemens imprévus de l'inspiration, aux hasards de l'image, et pour lesquels, selon l'expression de l'un d'eux, « la lime est le plus noble instrument. » Dans les œuvres de ceux-ci brille la beauté extérieure, le génie de l'ordre; les œuvres

des autres ont pour elles l'intime saveur, le génie de la variété, toutes les bonnes fortunes d'une verve ardente et périlleuse. Le passé le plus lointain lui-même a plus d'un écrivain de ce genre. Horace, le philosophe pratique, le sceptique conseiller de tous les âges, du jeune homme et du vieillard, n'est-il pas un humoriste dans l'antiquité latine? Voyez, en effet, ce poète « blanchi avant le temps, jouissant avec délices du soleil, aussi facile à s'enflammer qu'à s'apaiser, » comme il le dit lui-même; voyez-le sur la Voie Sacrée, poursuivant je ne sais quelle chimère que nul n'aperçoit et pour lui seul visible, songeant peut-être à cette délicieuse et éternelle contradiction de l'amour qu'il sut si bien surprendre, et qu'il a décrite avec tant de charme dans le *donec gratus eram*, ou répétant tout bas ce chant d'une douce mélancolie sur la fuite des ans : « Hélas! hélas! les années rapides s'en vont;... » ou bien encore cherchant des traits pour peindre sa propre inconstance et l'inconstance des autres : n'est-ce pas le mouvement libre et actif d'une pensée mal contenue par la sévérité de la discipline romaine? Dans l'antiquité grecque et à un autre point de vue, l'auteur des *Oiseaux* et des *Guêpes*, dont la raillerie s'assouplit à tous les tons, depuis le lyrisme jusqu'à la bouffonnerie la plus grotesque, est aussi un de ces talens rares qui aiment à se jouer en mille caprices d'invention, sous lesquels se déguise la connaissance de la nature humaine et des mœurs. On y pourrait joindre Lucien, dont le sarcasme hardi accompagne le convoi des dieux mourans, et qui arrive parfois, dans quelques fragmens tels que *le Deuil*, à trouver des accens presque éloquens par la vigueur avec laquelle il évoque les tristesses mensongères. Nous ne voulons noter qu'une différence essentielle entre ces écrivains, qu'on peut regarder comme les humoristes d'autrefois, et ceux qui viennent plus tard dans l'histoire littéraire : c'est que plus la civilisation va en avançant, plus l'observation se fait subtile, pénétrante et amère; plus la sensibilité s'empreint d'énergie, plus le fonds de scepticisme qui s'agite dans la plupart de ces esprits devient douloureux. Le plus grand exemple, celui que rien n'égale, c'est Shakespeare, du haut de son ironie dominatrice jugeant, par la bouche de Hamlet, les révolutions de la mort, pesant dans sa main les restes du *pauvre Yorick*, cette misérable poussière d'un fou qui ne tient pas moins de place que celle d'Alexandre, et à laquelle va se mêler tout à l'heure, pour dernier contraste, la poussière d'une jeune fille, d'Ophelia morte d'amour. Grace poétique et amertume superbe, éclat et profondeur, tout est là; c'est le type suprême qui se reproduit avec mille nuances dans la famille des humoristes. L'Espagne contemporaine, au milieu d'une rénovation intellectuelle pleine d'écueils et féconde en pâles essais, a eu, dans Larra, un homme digne de figurer parmi ces penseurs capricieux et ingénus, un de ces satiriques dont l'inspiration souple et ardente fuit

les routes vulgaires, poursuit sans cesse la vérité sous le mensonge des apparences, tente tous les hasards d'une création neuve, et sait prêter à une page sur l'art, sur la politique, sur les mœurs, cet intérêt dramatique qui naît d'un mélange naturel d'émotion et de raillerie. Originalité singulière et imprévue, la seule véritable peut-être qui se soit fait jour à travers ce nuage d'imitations amoncelé depuis un siècle et demi sur la Péninsule!

Toutes les littératures ont ainsi leurs écrivains dont les œuvres sont marquées à divers degrés du sceau de cette fantaisie indépendante. Le Midi, on le voit, a ses humoristes comme le Nord, et il n'y aurait pas de plus séduisante étude que de rechercher, de montrer ce génie du caprice humain dans la variété infinie de ses aspects, de ses nuances fugitives, de ses formes qui changent selon le temps et le lieu, de suivre ses traces, qu'un regard délicat peut seul distinguer, dans chaque époque et dans chaque pays, en Allemagne, en Angleterre ou en Italie, en France même, où la rectitude de l'esprit national n'empêche pas parfois les échappées inattendues et fécondes, et en Espagne, où le contemporain Larra n'a fait que renouer une tradition interrompue, recueillir un héritage resté vacant depuis Cervantès, Quevedo et ces auteurs moins connus qui ont animé d'une verve ingénieuse et libre la série entière des romans picaresques. La fantaisie humoristique, en effet, se retrouve aussi dans le passé, au-delà des Pyrénées, et apparaît sous un jour qui lui est propre. Elle n'a point cette curiosité analytique développée ailleurs par l'influence protestante; elle ne se perd pas dans la métaphysique de l'esprit et du cœur, où l'inspiration audacieuse de Jean-Paul aime à s'égarer; elle ne va pas se plonger dans les rêveries mystérieuses et surnaturelles d'Hoffmann pas plus qu'elle ne se cache sous la mythologie féerique et enfantine de Gozzi. Sa qualité essentielle, c'est un chaud et puissant instinct de la vie pratique, de toutes ses conditions, de tous ses contrastes. Mélange d'imagination et de raison positive, de passion et de bon sens naïf, elle excelle à peindre la réalité, à la faire étinceler, suivant une expression de De Maistre. Aussi ses fictions les plus hardies, celles-là même que colore une teinte de merveilleux; ont-elles un cachet inimitable d'observation tout ensemble lumineuse et exacte. Ses inventions les plus étranges ont quelque chose de vivant et de fortement accusé qui rappelle l'art énergique de quelques maîtres de la peinture espagnole. Ce qu'il y a de capricieuse humeur, c'est dans le mouvement rapide des scènes qu'il faut le chercher, dans la succession variée et dramatique des tableaux, dans la manière de combiner les élémens réels, de personnifier, en les faisant agir, les passions, les vices, les ridicules, qui passent sous vos yeux dans l'éclat de leur misère et de leur orgueil.

Supposez ces qualités poussées au degré le plus éminent; vous aurez

pour résultat *don Quichotte*, œuvre unique, épopée humaine qui marque la maturité de l'ironie en Espagne, au moment où le génie national descend de sa sphère d'idéalisme chevaleresque pour se rattacher à la terre. Tel est aussi, dans un rang inférieur, le caractère de toute la littérature picaresque, cette suite d'études satiriques de mœurs, iliade populaire et charmante de tous les vagabondages, de toutes les pauvretés insouciantes, de toutes les industries hasardeuses : *Lazarille de Tormès, Guzman de Alfarache*, le *gran Tacaño*, les nouvelles de Cervantès, *Rinconette et Cortadillo, la Gitanilla de Madrid*, et jusqu'à ce dialogue si fin et si spirituellement moqueur entre les chiens *Cipion* et *Berganza*. Tous ces écrits, trop peu lus, trop jugés sur parole, si substantiels dans leur frivolité, sont les divers épisodes de cette iliade humoristique qui a une singulière unité, quoiqu'elle soit l'œuvre de bien des auteurs, et où on aurait tort de ne voir qu'une amusante et peu scrupuleuse apologie des héros des présides. C'est, au contraire, un cadre mouvant et libre où toutes les physionomies sociales peuvent trouver place, depuis le bohémien errant sans foyer et sans lois, qui ne cherche sa règle que dans la nature et se contente du ciel pour abri, jusqu'au gentilhomme fier et nécessiteux, depuis le moine sensuel et ignorant jusqu'au juge cupide et vénal. N'est-ce point le vaste ensemble d'une société tout entière qui se révèle au regard étonné de l'étudiant don Cléofas dans *le Diable boiteux?* Un souffle inépuisable de gaieté facile et d'enjouement railleur circule dans ces créations picaresques. Il ne faut pas croire, du reste, que cette ironie recule, par momens, devant les questions les plus vives, les plus sérieuses. Qu'on relise attentivement cette page forte et touchante de *Guzman de Alfarache* sur le riche et le pauvre, qui commence ainsi : « Le pauvre est comme une monnaie qui n'a point cours.... » et continue sur un ton d'amertume résignée : «.... S'il veut parler, on ne l'écoute pas; celui qui le rencontre le fuit; s'il donne un conseil, il excite les murmures; s'il fait des miracles, c'est un sorcier; sa vertu est hypocrisie, son moindre péché est un blasphème; sa pensée est châtiée comme un crime; de justice, il n'en est point pour lui, et il faut qu'il en appelle à l'autre vie des injures qu'il reçoit. Ses besoins, il n'est personne qui songe à y pourvoir. Qui le console dans ses épreuves? qui lui fait compagnie dans sa solitude? Nul ne vient à son aide; chacun lui fait obstacle au contraire... Combien il en est autrement du riche!... » Ne sent-on pas comme une secrète éloquence qui fermente intérieurement et vient animer par intervalles cette surface légère sous laquelle elle se cache? Bien peu de détails personnels sont restés sur Mateo Aleman, l'auteur de *Guzman de Alfarache*, comme sur la plupart de ceux qui ont créé avec lui le genre picaresque. Un biographe dit seulement que le désir d'écrire son ingénieuse histoire l'emporta chez Aleman sur la convenance des *hon-*

nêtes fonctions qu'il occupait et où ses goûts avaient cruellement à souffrir. C'est un trait jeté au hasard qu'il faut saisir, un pli du caractère de l'homme qu'on ne doit point laisser passer inaperçu en Espagne, où les révélations individuelles sont rares. On peut voir, là comme ailleurs, si nous ne nous trompons, la fantaisie ironique prenant sa source dans un instinct naturel d'indépendance que les obstacles ne font que rendre plus saillant, et qui communique à l'esprit son ardeur mobile.

Au milieu de ces écrivains qui ressemblent un peu à de Foë par la popularité de leurs œuvres et l'obscurité de leur vie et de leur nom, Quevedo suffirait seul à représenter l'*humour* en Espagne. Jeté dans la vie la plus semée d'accidens avec le génie le plus prodigieusement actif, le plus pénétrant et le plus fécond en ressources, poète lyrique, auteur de livres d'histoire, de politique, d'ascétisme, qu'il écrivait comme Sterne faisait des sermons entre deux chapitres de *Tristram Shandy*, Quevedo ne laisse éclater toute la force originale de son talent que dans ceux de ses ouvrages les plus méprisés des historiens littéraires et qui rentrent dans ce genre du caprice et de la fantaisie. Ce sont surtout ces fragmens réunis sous des titres bizarres, *le Monde vu en dedans*, *le Songe*, *la Maison des Fous d'amour*, *les Étables de Pluton*, qui ont quelque chose de la verve âcre et mordante de Lucien. Là il apparaît dans sa vraie nature, satirique abondant, penseur plein de mouvement et de feu, créateur de sa langue, d'une langue subtile et colorée, étincelante et nerveuse, qui peint d'un mot, brille et tranche comme un glaive, et prodigue toutes les formes du sarcasme, tous les éclairs de l'ironie. Quevedo n'a-t-il pas dévoilé tout le secret de l'*humour* lorsqu'il commence un de ses morceaux en analysant le désir, qu'il n'est pas si aisé d'arracher du cœur de l'homme, quoi qu'en disent les vers de Lucile, et qui s'y agite sans cesse, au contraire, comme une flamme inextinguible? C'est le désir, suivant l'auteur, qui entretient et renouvelle nos illusions, en nous plaçant toujours en face de l'inconnu. « Le monde, ajoute-t-il, comme pour mieux flatter cette intime aspiration, s'offre à nous variable et changeant, car la variété et la nouveauté sont les plus forts attraits qui nous puissent séduire. » C'est le charme qui nous subjugue et nous entraîne, jusqu'à ce que, parvenu au but souhaité, on tombe dans le dégoût de ce qu'on enviait naguère le plus ardemment, et dans le repentir d'avoir tant fait pour obtenir si peu. Le désir alors, bien loin de s'éteindre dans le cœur, renaît, en quelque sorte, de ses cendres, pour s'éprendre d'autres objets plus lointains, pour poursuivre quelque autre jouissance qui lui est disputée, et il erre ainsi de toutes parts, trouvant une défaite dans chacun de ses triomphes, mais toujours excité et continuant sa course sans arriver jamais à se fixer, à rencontrer ni patrie ni repos. Quevedo, pour en parler avec une éloquence si amère, avait connu sans doute ce sentiment impérieux; il avait épuisé le

désir, et semble avoir atteint, quant à lui, le terme où les illusions ne se renouvellent plus. Aussi, remarquez quel singulier guide il prend lorsqu'il veut étudier les ressorts intérieurs et secrets du monde dans ce fragment qui a pour titre *el Mundo por dedentro*. C'est le Désenchantement, — *el Desengaño*, — qui lui apparaît sous la figure d'un vieillard caustique et morose. Ce vieillard l'entraîne, le conduit dans la grande rue du monde, qui est l'*hypocrisie*, « rue, selon l'auteur, où chaque homme a une maison, un logement ou au moins un lieu de halte. Les uns y vivent; heureux ceux qui ne font qu'y passer! » Quevedo assiste ainsi au long défilé de toutes les hypocrisies humaines, imprimant à chacune d'elles un stigmate ineffaçable par la bouche de l'implacable vieillard. Le Désenchantement lui montre à chaque pas le vice et la mollesse de la conscience se voilant d'austérité, l'égoïsme audacieux et rusé prenant le masque de l'humanité et de la philanthropie, l'inconstance volage du cœur se cachant sous une fidélité trompeuse, la cupidité prenant le nom d'amour, et jusqu'à la difformité physique elle-même s'évertuant à se dissimuler sous une beauté artificielle. C'est une véritable procession de vices, de ridicules bariolés, fantasques, se faisant place dans le monde par le mensonge. Rien, on peut le dire, ne manque à cet étrange tourbillon où tout vit, tout s'agite, tout se personnifie sous la plume inventive et ardente de Quevedo.

Faut-il un autre tableau? Qu'on prenne ce songe ironique et funèbre, *el Sueño de las calaveras*. C'est le réveil général des morts appelés au jugement suprême et rassemblant leurs membres dispersés qui ne peuvent se rejoindre. Ici ce sont les luxurieux « qui ne veulent pas reprendre leurs yeux pour ne point porter témoignage contre eux-mêmes devant le tribunal; là, les médisans qui ne veulent point retrouver leur langue. » Plus loin, ce sont des marchands « *qui mettent leur ame au rebours* et portent leurs cinq sens dans le creux de la main droite...» Peut-on oublier ce procureur, Prométhée d'un nouveau genre, dont un vautour ronge sans cesse les ongles toujours renaissans, et ce juge, qui lave éternellement ses mains dans un ruisseau, ne pouvant en arracher la *graisse* que les solliciteurs y ont mise? Il est un autre personnage qui n'est pas moins curieux et vrai, c'est un mort d'humeur mélancolique et fâcheuse, maigre et décharné, qui s'avance le premier de tous dans cette phalange. Veut-on savoir son nom proverbial et populaire? C'est *l'autre*, ce mythe singulier, cet être anonyme qui joue un si grand rôle dans la vie. Les propagateurs de mauvais bruits lui attribuent leurs calomnies, les ignorans leurs sottises, les pédans leurs citations équivoques, les grands politiques leurs nouvelles du matin. Les Latins l'appelaient *quidam*. Qu'on le nomme aujourd'hui *un certain auteur*, *un ancien écrivain*, ou bien encore *je ne sais qui*, *une personne bien informée*, c'est toujours *l'autre*, qui n'a jamais réclamé, mais qui con-

serve, même après sa mort, au dire du satirique espagnol, son vêtement blanc, en signe de son innocence de tout ce qu'on lui impute. Merveilleux type qu'on aurait bien tort de négliger dans une nomenclature comique des êtres humains! Il faudrait suivre l'auteur pas à pas dans chacun des chapitres de cette œuvre d'inimitable raillerie, dans *la Maison des Fous d'amour*, dans *les Étables de Pluton*, pour avoir une idée de tout ce qu'il a dépensé d'observation, de finesse, d'imagination, d'amertume et de verve bouffonne.

Il a manqué, il est vrai, quelque chose à Quevedo pour être un humoriste complet, réunissant toutes les qualités que ce mot embrasse: c'est cette tendresse sympathique, cette chaleur d'émotion que l'influence moderne a développée de plus en plus, que Larra, de nos jours, en Espagne, laisse bien mieux apercevoir en lui. Quevedo semble trop se complaire à mettre en saillie la face grotesque de l'humanité, et n'en saisit pas assez les côtés plus doux, plus généreux; mais à la place de cette sensibilité de cœur, il a parfois l'éloquence sérieuse de l'esprit, à laquelle il sait donner un tour animé et pittoresque. Quelques-unes de ses peintures ont une réelle grandeur. Telle est celle de la mort, qu'il représente « chargée de couronnes, de sceptres, de mitres, de velours, de broderies, de toile et de bure, vêtue de toutes couleurs, ayant un œil ouvert et l'autre fermé, paraissant jeune d'un côté et vieille de l'autre, poursuivant toujours sa marche irrégulière et se trouvant déjà là tout près lorsqu'on la croit encore loin de soi. » Peut-être, au surplus, est-ce au fond trop de sévérité que de refuser à l'auteur des *Visions* le don de l'émotion. Ce morceau sur le désir, que nous indiquions, ne décèle-t-il pas un germe que l'atmosphère de l'époque a pu seule empêcher de s'épanouir entièrement? Quelque différence qu'il y ait entre Quevedo et les humoristes plus récens chez lesquels l'ironie se voile d'une mélancolie plus douce, on est étonné de trouver certains points de ressemblance, certains traits irrécusables de parenté, certaines pensées dans lesquelles ils se rejoignent pour ainsi dire. Dans le *Romance* où il peint son mauvais sort, où il dit : « Il n'est point de pauvre qui ne me demande l'aumône, point de riche qui ne me blesse,... point d'ami qui ne me trompe, point d'ennemi que je ne possède, » l'écrivain espagnol ne fait qu'écrire presque littéralement d'avance une des pages les plus charmantes du *Pot d'or* d'Hoffmann, où l'étudiant Anselmus raconte aussi tous les contre-temps de sa vie. C'est l'éternelle histoire du penseur insouciant que la fortune s'amuse à tourmenter. Voyez cependant où conduisent la liberté de l'esprit, l'audace incorrigible de la raillerie! Après avoir joué un rôle éminent, après avoir été le secrétaire du duc d'Ossuna dans sa vice-royauté de Naples et s'être distingué dans plus d'une négociation politique, Quevedo tombe dans la disgrace; il est promené de cachots en cachots, et on le voit

accablé par le dénûment, fatigué par la solitude, mais ne laissant point s'éteindre la flamme de son génie satirique. C'est dans la captivité, retenu au couvent de San-Marcos de Leon, que, peu avant sa mort, il écrivait, avec une tristesse calme et fière encore dans sa résignation, à Olivarès : « Il ne me manque pour être mort qu'un tombeau, lieu de repos de ceux qui ne sont plus. J'ai tout perdu; ma fortune, qui jamais ne fut grande, aujourd'hui est nulle et a servi à payer les frais de ma prison. Mes amis! l'adversité les intimide; il ne me reste que la confiance en votre excellence. La clémence, au reste, ne saurait me donner beaucoup d'années, pas plus que la rigueur ne pourrait m'en retirer maintenant.... » Ajoutons comme un dernier trait cette parole que la lassitude inspirait à Quevedo à la fin de ses jours : « Je ne trouve en cette vie aucune chose où poser les yeux sans me souvenir aussitôt de la mort. » Ce personnage, dont la destinée fut le jouet de tant d'épreuves, qui résume dans ses écrits la fantaisie humoristique espagnole et qui n'a point eu d'héritier jusqu'à notre temps au-delà des Pyrénées, — Larra, poussé par un instinct naturel, avait songé à le faire revivre dans un drame dont il n'est resté que des fragmens inédits. Le satirique nouveau s'était laissé séduire par une erreur commune à tous ceux qui ont l'idée malheureuse de prendre pour héros des écrivains fameux, des hommes tels que Shakespeare, Molière. A quelle alternative s'expose-t-on en effet? Replacera-t-on ces grands poètes au sein de leur siècle, au milieu du monde dont leurs ouvrages sont le glorieux reflet, en présence des spectacles de tout genre qui ont frappé leur ame et qu'ils ont reproduits? Ce sera tenter de refaire artificiellement ce qu'ils ont fait avec la naïve spontanéité de leur génie; on calquera inutilement les tours de leur pensée et les formes de leur langage. Ne prendra-t-on que leur nom, au contraire, en changeant les conditions dans lesquelles ils ont vécu, en bouleversant les perspectives morales, en cherchant à donner à leur figure l'originalité d'un point de vue plus nouveau, en suppléant à la vérité par l'invention poétique? On créera ces choquantes dissonances qui passent quelquefois sous nos yeux. Nous verrons Molière et Bossuet dansant la sarabande dans un drame et récitant des élégies ou des satires modernes. Quant à Larra, il avait mieux à faire qu'à se livrer à ce passe-temps prétentieux ou puéril à l'égard de son devancier; il avait à être lui-même le Quevedo de son temps en Espagne.

C'est là le mérite essentiel de Larra et le vrai signe de son génie, d'être l'humoriste de son siècle et de son pays, de réunir cette ardeur d'inspiration, cette puissance d'analyse, cette souplesse ingénieuse et féconde, cette insouciance des formes ordinaires de l'art qui sont les qualités générales de l'*humour* et cet instinct de la réalité qui est particulièrement propre à l'ironie espagnole. Véritable penseur moderne,

il prend plaisir à dévoiler les nuances les plus insaisissables de son être, les secrets d'une ame impressionnable et avide de mouvement, d'une intelligence pleine d'éclairs, curieuse de nouveauté et enivrée d'indépendance. Celles-là mêmes de ses œuvres où se fait sentir la préoccupation des règles, des conditions d'un genre littéraire consacré, et où il semble qu'il y ait le moins de place pour les saillies imprévues de la personnalité, laissent percer quelque chose de cette nature libre et originale, ne fût-ce que par le choix des sujets. On l'a vu déjà dans ce projet de comédie sur Quevedo; il en est de même d'un roman et d'un drame historiques, — *el Doncel de don Enrique el doliente* et *Macias*. Macias est le héros des deux ouvrages, et ce n'était point par un hasard vulgaire ou par pénurie d'imagination que Larra revenait ainsi, à plusieurs reprises, vers l'antique poète galicien qui eut la gloire de bégayer les premiers accens de la poésie castillane et le malheur de payer de sa vie une passion exaltée de son cœur; c'était le pressentiment vague d'une destinée semblable qui lui dictait cette préférence. Larra cherchait et apercevait un peu de lui-même dans Macias, en déroulant le tissu des aventures à demi réelles, à demi imaginaires du vieux poète, en invoquant tour à tour pour les reproduire la muse de Scott et celle de Calderon. Cependant le roman, le drame, sont encore des formes littéraires trop détournées, trop indirectes pour une pensée si vive, et ce n'est point par ces œuvres qu'on pourrait connaître l'humoriste espagnol; c'est par cet ensemble d'écrits, — essais, physiologies politiques, études de mœurs, morceaux littéraires, fantaisies satiriques, fragmens d'ironique philosophie, — qu'il laissait chaque jour tomber de sa plume, selon les sollicitations du moment, et dont le recueil compose un de ces livres brillans et variés dans le genre des *Essais d'Élia* de Lamb ou des *Conversations de table* d'Hazlitt. Larra se trouve à l'aise dans ce cadre familier qui se prête à tous les caprices; là il se peint tout entier avec une naïveté fidèle. L'œil peut saisir, pour ainsi dire, chaque linéament de ce caractère qui a conservé quelque chose de mystérieux pour bien des Espagnols. Dans l'écrivain, on voit à nu l'homme variable, changeant, passionné, sceptique, plein de désirs et d'inconstance et toujours cruellement clairvoyant. Une telle étude n'offre-t-elle pas un intérêt psychologique autant que littéraire?

Larra n'est pas d'ailleurs seulement son propre historien; il est l'historien de l'Espagne contemporaine, non dans ce que la vie publique au-delà des Pyrénées a de simplement apparent et d'artificiel, mais dans ce qu'elle a de plus caché et de plus dramatique. Son génie scrutateur ne s'arrête pas aux événemens, aux changemens de ministères, aux révolutions de palais ou de corps-de-garde, — vain et trompeur mirage! Il pénètre plus profondément : c'est aux mobiles inavoués des partis et des hommes qu'il s'attaque, aux contradictions des opinions, à

la fausseté des situations. Chacune de ses pages qui vous semble le fruit d'un esprit léger et paradoxal est un commentaire plus vrai que la réalité qui est sous vos yeux. Une locution familière, — *nadie pase sin hablar al portero* (personne ne passe sans parler au portier), *Dios nos asista!* (Dieu nous assiste), — suffira pour provoquer sa railleuse méditation, pour qu'il résume dans une fiction amusante tous les vices du passé, pour qu'il peigne en se jouant cet enfantillage d'un peuple inhabile à se conduire, sans cesse occupé à défaire l'œuvre de la veille, flottant entre toutes les directions, dégoûté de lui-même enfin et invinciblement tourné vers l'imitation. Il créera une association bizarre de mots, — *el Hombre-Globo* (l'homme-ballon), — pour représenter ces ambitions illégitimes qui prospèrent par le hasard dans un temps de désordre, sans qu'on sache sur quoi elles s'appuient. Quel publiciste a mieux fait apparaître l'incurable corruption d'une nation long-temps stationnaire et engourdie dans sa misère oisive? Quel politique a mieux vu et caractérisé ce mélange sur le même sol de générations et de classes diverses entre lesquelles il n'y a nulle cohésion, qui, jetées tout à coup dans une voie nouvelle, semblent ne se plus comprendre, se divisent, s'isolent, et par leurs divisions et leur isolement paralysent l'essor général du pays? Qui a plus hardiment mis à nu cette plaie immense de la décomposition d'un grand peuple? Larra n'a pas exprimé avec moins de puissance cet affaiblissement des croyances morales qui signale toute époque livrée à l'orage des révolutions; il a fait plus d'ailleurs qu'en offrir l'expression dans ses ouvrages, il en a été par lui-même l'exemple le plus éclatant, la personnification la plus tragique, puisqu'il a succombé à ce mal inguérissable : observateur pénétrant et implacable, dont le bon sens n'a point d'égal tant qu'il ne se laisse point altérer par l'excès du dédain, dont la fantaisie a mille vivacités charmantes tant qu'elle ne se perd pas dans l'amertume et le dégoût, mais qu'on voit bientôt passer insensiblement de la gaieté heureuse à l'éloquence injuste d'un cœur ulcéré! Quelques années ont suffi pour flétrir ainsi la maturité précoce et forte de cet esprit plein de séve. Larra était presque un enfant en 1832; il est mort vieux en 1837, — vieux par l'ame et par l'intelligence, après avoir acquis en courant, sous le nom deux fois illustre de *Figaro*, une popularité qui n'échappait pas elle-même à la violence de son sarcasme. La vie tout entière de ce glorieux railleur est dans l'éclat de ce contraste; l'intérêt qui s'attache à l'homme comme à ses œuvres est dans cette transformation graduelle, dans la différence de l'observation, de l'ironie et des peintures, selon les progrès de ce désenchantement dont Larra portait le germe en lui.

Il y a dans une révolution qui s'annonce, dans cet horizon nouveau qui s'ouvre, quelque chose de salubre et de vivifiant qui éveille la confiance dans les esprits, favorise les illusions, communique à toutes les

pensées un besoin naïf de mouvement, un élan sincère, et ne laisse à la satire elle-même que cet aiguillon généreux nécessaire pour activer la marche commune; la déception n'a pas eu le temps de s'amasser encore. Tel était l'état de l'Espagne vers 1832; l'ironie naissante de Larra y puise son caractère. Le *Pobrecito Hablador*, qui date de cette époque, dans ses détails, dans cet échange de correspondances imaginaires entre le bachelier Munguia et Andrès Niporesas, dans ce mélange de fictions ingénieuses, qu'est-ce autre chose qu'un drame fin, enjoué, mordant sans amertume, qui rappelle la raillerie facile et heureuse d'Addison avec plus d'animation? Il semble que, sous l'œil ombrageux de la censure encore toute puissante, l'esprit de l'auteur redouble de souplesse et de vivacité déliée pour se frayer une issue et regagner, par une stratégie savante de réticences et de concessions, la liberté de la satire. Il n'épargne ni la manie des emplois, ni la vénalité, ni la paresse nationale si bien résumée dans un mot, — *revenez demain* (*vuelva! usted mañana!*), — ni la vanité fastueuse, ni l'amour de l'immobilité si profondément passé dans les mœurs, aucun de ces vices enfin que la force de l'habitude a rendus inhérens à la nature espagnole. Pour être plus à l'aise, la fantaisie du *Pobrecito Hablador* donne à l'Espagne un ironique symbole : ce sont les *Batuecas* qui la représentent, — les *Batuecas*, pauvre pays tellement enfoncé dans une vallée, entre deux sierras, qu'il a eu la réputation de n'avoir été découvert qu'après l'Amérique! Entre tous les vices qui règnent aux *Batuecas*, comment oublier l'ignorance, cette ignorance opaque, naïve, contente d'elle-même, qu'on ne retrouve que dans la vieille Espagne? Laissez-vous aller au persiflage de Larra, vous verrez combien, dans ce fortuné pays, on se repose doucement sur cette idée qu'on n'est jamais mort de n'avoir rien su. Le *Pobrecito Hablador* fait des *Batuecas* une contrée bénie où on ne lit pas, où on n'écrit pas, où on ne parle pas même, car l'espionnage est là, partout présent et partout redouté. « Il y a des hommes, écrit le bachelier Munguia à son ami Niporesas, qui vivent ici de ce que les autres disent : aussi sommes-nous réduits à ne point parler. Vois-nous un instant enveloppés dans nos manteaux, parlant à voix basse, nous défiant de nos pères et de nos frères... Il semble que tous nous avons commis ou que nous allons commettre quelque crime. Est-il chose plus rare? un homme qui vit de la parole des autres! Qu'on dise ensuite que les *Batuecos* ne sont point industrieux pour vivre! » Il est cependant un instant où ce silence universel est rompu : Larra recueille le premier murmure et le note avec une ironie sous laquelle perce l'espérance. « A mon dernier départ des *Batuecas*, dit le bachelier quelque part, le bruit courait qu'on commençait à parler. Pauvres *Batuecos!* » Si l'on cherche le sens de ces pages capricieusement graves, pleines d'une observation aisée et forte, qui composent le *Pobrecito Ha-*

blador, n'y voit-on pas une peinture originale de ce moment d'attente qui précède une révolution, où tous les abus d'une société sont encore debout, mais où un souffle nouveau commence à s'élever? Il serait curieux peut-être de rapprocher de ce tableau dérisoire d'un pays voué au régime du silence un autre morceau de Larra, *las Palabras*, écrit plus tard, pendant que s'agitaient des discussions oiseuses et stériles, et où éclate déjà l'amertume de la déception, la rigoureuse ironie d'une expérience trompée. Là, l'humoriste espagnol montre le mutisme érigé en loi; ici, il s'attache à représenter le règne ambitieux de la parole bruyante, vide et boursoufflée, à frapper la crédulité servile de l'homme qui se courbe sous ce nouveau joug comme la veille il acceptait la dégradation du silence. L'homme croit à tout, dit-il; c'est avec des mots qu'on le gouverne.

« Voulez-vous le conduire à la mort? Changez quelques syllabes, et dites-lui : Je te mène à la gloire! Il ira aussitôt. — Voulez-vous le soumettre à votre empire? Dites-lui hardiment : C'est moi qui dois te commander. Il obéira sans contestation. — Voilà cependant tout l'art de manier les hommes!... Assemblez des phrases, rédigez des manifestes, faites retentir ces mots : *l'aurore de la justice*, *l'horizon de la paix*, *le bienfait de l'ordre et de la liberté*, *l'hydre de la discorde*, *le droit commun*, *la légalité*, etc., etc.; vous verrez les peuples sauter de joie, faire des vers, dresser des arcs de triomphe, placer des inscriptions. Merveilleux don de la parole! facile bonheur! Avec un dictionnaire abrégé des mots d'une époque, vous pouvez prendre le temps comme il vient; il n'y a qu'à savoir s'en servir à propos pour fasciner le cerbère, et vous pourrez ensuite vous endormir sur vos lauriers... »

Rien n'est plus propre à faire connaître Larra que de le suivre dans la diversité de ses inspirations, de démêler dans le mouvement contemporain le jet rapide de son esprit, de se laisser guider par les éclairs de son imagination railleuse. A peine la guerre civile a-t-elle éclaté sur les frontières de Portugal et en Navarre, c'est là qu'il dirige ce *glaive étincelant* dont parle Juvénal. Il traîne sur la scène, dans le pêle-mêle de ses passions, de ses vices, de ses abus, ce fantôme du passé qui revient en armes livrer un dernier combat. Est-il esquisse satirique plus bouffonnement vraie que *la Junte de Castel-o-Branco?* Là, dans cette assemblée imposante, d'où doit dater l'ère des prospérités nouvelles de l'absolutisme espagnol, se réunissent ministres qui se donnent eux-mêmes l'investiture, trésoriers sans trésor, généraux sans soldats, conseillers suprêmes attendant de meilleurs jours pour avoir le prix de leur dévouement, et même le notaire *mayor* du royaume, maigre, sec, « vivante image de la contradiction, » — le tout composant la *junte suprême de gouvernement de toutes les Espagnes et des Indes.* Que manque-t-il à un gouvernement si bien organisé? Bien peu de chose en vérité, — le moindre partisan, le plus petit sujet reconnais-

sant son empire, l'ombre d'un vassal à qui parler. Aussi n'est-ce point une médiocre joie lorsqu'on a pu recruter un brave Castillan allant à ses affaires, fort peu soucieux de qui lui commande et très naïvement étonné de son importance, qu'il ne soupçonnait pas. Aussitôt les cloches éclatent en volées, et la *junte suprême*, trouvant matière à délibération dans cet événement providentiel, décrète l'enthousiasme universel et spontané. « Chacun, dit-elle, devra, sous peine de mort, se remplir d'une sincère et volontaire allégresse, depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir.» Suit la liste des bienfaits accordés à cette occasion par *sa majesté l'empereur Charles V* à ses peuples, tels que défense de prononcer le mot séditieux de *lumière* ou d'*amélioration*, fermeture des écoles avec prescription aux bons Espagnols d'oublier le peu qu'ils savent sous trois jours, amnistie générale en réservant le droit de châtier « chacun en particulier, comme il convient. » La *junte suprême de Castel-o-Branco*, en un mot, est en train de sauver l'Espagne, lorsque quelques robustes contrebandiers viennent souffler sur son rêve glorieux, qu'elle va bientôt recommencer dans les gorges plus sûres de la Biscaye. Là le sarcasme de Larra retrouve encore le même ennemi sous des faces différentes. Le pillage, la barbarie famélique, l'ignorance monacale, sont représentés tenant les clés de l'Espagne dans *les Voyageurs à Vittoria, ou personne ne passe sans parler au portier*. Ce sont d'honnêtes et corpulens religieux qui font sentinelle et, pour dire le mot, détroussent au passage deux voyageurs étonnés, « l'un Français faisant des châteaux en Espagne, l'autre Espagnol les faisant en l'air.» A celui-ci on prend son argent, à celui-là ses livres, objet de contrebande qui n'est bon, hélas! qu'à livrer aux flammes, ou bien encore sa montre qui est bonne à garder et dont, suivant le malin satirique, un digne moine pousse l'aiguille afin que l'heure du dîner arrive plus vite. Quand ils sont ainsi tous deux *purifiés*, le père Vaca, dans un élan de clémence et de respect pour la liberté individuelle, leur délivre des passeports, «datés de l'an premier de la chrétienté, pour la ville révolutionnaire de Madrid soulevée contre l'Alava.» L'auteur de *la Junte de Castel-o-Branco* veut-il saisir plus au vif la nature du *factieux* et en retracer la physiologie distincte, il le transforme en une *plante nouvelle* «qui croît sans culture, pousse surtout dans les bruyères désertes, s'acclimate dans la plaine et dans la montagne, se transplante avec facilité, est d'autant plus vigoureuse qu'elle est loin des populations et redoute l'atmosphère de l'ordre, de la régularité, surtout l'odeur de la poudre, qui lui est mortelle.... Le factieux, ajoute-t-il, participe des propriétés de beaucoup de plantes; il fuit, par exemple, comme la sensitive lorsqu'on la touche; il se referme et se cache comme la capucine à la lumière du soleil et ne s'étale que la nuit; il ronge et détruit, comme le lierre ingrat

l'arbre auquel il s'attache et tend ses bras de tous côtés comme les plantes parasites pour chercher un appui. Il se plaît surtout sous les murs des couvens;.... il produit une pluie de sang comme cette poussière de quelques arbustes, quand le vent qui se lève la mêle à une pluie d'automne; il naît et se fortifie comme le cèdre dans la tempête et a l'habitude de se tenir caché sous le sol comme la pomme de terre...» Combien de propriétés le *factieux* n'aurait-il pas encore, si on poursuivait! Le talent moqueur de Larra est fécond en traits nouveaux et justes dans leur bizarrerie imprévue pour caractériser la confusion de tout ce passé, qui vient une dernière fois montrer ses plaies morales et son incurable misère. Voyez cependant : tandis que l'ironie frappe d'impuissance cette résurrection d'un autre temps, en lui infligeant le ridicule, qui est le plus mortel des stigmates, et gagne ses victoires dans l'esprit public qui s'éclaire, la faction armée grandit, se propage, s'organise et étend de jour en jour son domaine. C'est que tout ce qui reste de vitalité à une cause vaincue peut se résumer parfois dans un homme héroïque, tel que Zumalacarrégui, habile à discipliner l'indiscipline elle-même et à faire illusion par le prestige de son génie. Si c'est dans un pays où le déploiement de l'énergie individuelle exerce sur les ames une mystérieuse fascination, où fermentent encore tous ces instincts hasardeux et guerriers nourris par des habitudes séculaires, cet homme n'aura qu'à paraître; il trouvera des élémens pour prolonger la lutte, pour tenir des armées en échec. Son héroïsme, tant qu'on ne lui opposera que la force, pourra balancer par l'audace le nombre des bataillons et se montrer victorieux. Préservez sa vie des hasards d'une balle aveugle, et il réparera les désastres de son drapeau : il l'ira planter, s'il faut, de rocher en rocher; mais les défaites, bien autrement irrémédiables et sûres, qu'il sera hors de son pouvoir d'épargner à sa cause, ce sont celles que fait subir à cette cause même toute pensée, toute éloquence, toute ironie qui met à nu les vices, les corruptions, les discordances qu'elle contient.

Qu'on ne s'étonne pas de cette influence attribuée à la fantaisie d'un satirique. Dans une révolution comme la révolution espagnole, pleine de contradictions singulières, compliquée d'élémens hostiles, livrée au souffle intérieur de passions rebelles et violentes qui éclatent parfois en éruptions soudaines, et dont l'insurrection carliste n'est qu'un des épisodes, le plus difficile, c'est de se reconnaître, de remonter à la source de ces agitations qu'on accepte souvent sans les expliquer, de ressaisir la vérité des perspectives de ce tableau mobile obscurcie par les intérêts qui sont en lutte, d'apercevoir la réalité face à face sous les déguisemens trompeurs qu'elle va demander à tous les temps et à tous les pays. Larra excelle dans ce système d'observation incisive qu'il applique à toute l'Espagne moderne. Les tendances secrètes des hommes et des

partis ne peuvent échapper à son regard pénétrant. Les excentricités de sa verve ont quelque chose de grave, parce qu'elles touchent toujours à quelque côté délicat et saignant de ce grand corps malade qu'on nomme la Péninsule, parce qu'elles procèdent d'une vue juste et profonde des fréquens contre-sens de la politique, du développement factice et déréglé des opinions, des infirmités morales qui se dissimulent sous l'appareil de l'activité extérieure, des instincts rétrogrades qui se cachent encore sous les prétentions à la nouveauté. Quand Larra dit dans la glorieuse histoire des hauts faits de *la junte de Castel-o-Branco :* « Il n'est rien comme une junte... il se peut qu'on n'y fasse rien et qu'on n'ait rien à y faire, rien n'est plus nécessaire pourtant. Aussitôt que naît un parti, on le met en junte comme on le mettrait en nourrice, et il n'a pas ouvert les yeux à la lumière qu'il y est déjà, ce qui n'est pas un médiocre avantage. Les juntes sont les précurseurs des partis ordinairement, et elles sont toujours en chemin interceptant ou interceptées, quand elles ne sont pas hors du royaume prenant l'air... car il faut qu'elles prennent un peu de tout...;» — lorsque l'écrivain espagnol, disons-nous, trace cette satirique esquisse, ce n'est pas seulement l'absolutisme qu'il atteint, c'est toute la révolution qui a si souvent offert le spectacle de ces imprudens appels aux sentimens du passé, à l'ombre des antiques juntes; c'est ce vieil et aveugle esprit d'indépendance locale, de révolte individuelle, qui n'est plus aujourd'hui qu'un symptôme de décomposition, une des formes de l'anarchie. Quand les partis prennent des noms arbitraires que démentent leurs actions et s'amusent à créer une Espagne imaginaire où les systèmes politiques sont en présence, où toutes les idées constitutionnelles pourraient se produire dans un cercle de régulières évolutions, c'est là une vérité superficielle qui ne saurait satisfaire Larra. Il voit autre chose autour de lui; il distingue trois peuples divers : « une multitude indifférente, abrutie, morte pour long-temps, qui, n'ayant point de nécessités, manque de stimulans, parce que, accoutumée à plier sous des influences supérieures, elle ne se meut pas par elle-même, mais se laisse mouvoir; — une classe moyenne qui s'éclaire lentement... qui voit la lumière, l'aime, mais, comme un enfant, ne sait pas calculer la distance qui l'en sépare, qui croit les objets plus rapprochés parce qu'elle les désire, étend la main pour s'en emparer, mais ne sait ni se rendre maîtresse de ce rayon qui l'a frappée, ni même en quoi consiste ce phénomène; — enfin une classe privilégiée, peu nombreuse, victime ou fille des émigrations, qui se croit seule en Espagne et s'étonne à chaque pas de se voir en avant des autres, beau cheval normand qui se figure être attelé à une voiture légère, et qui, ayant à traîner un char pesant, s'élance, rompt les traits et part seul... » De cette radicale différence de caractère et d'état entre des populations qui vivent côte à côte plutôt qu'elles ne

composent une masse nationale soumise à une même impulsion, de ce défaut absolu d'harmonie ne voit-on pas naître cette indécision des esprits, cette fragilité des combinaisons, cette absence de maturité et d'à-propos, cette impuissance des hommes, ces demi-mesures, ces réactions que l'auteur du *Pobrecito Hablador* poursuit sous toutes les formes avec une gaieté cruelle et instructive, et qui ont prolongé pour l'Espagne la série des violences hasardeuses et des incidens vulgaires?

Sous le voile de ses caprices toujours renaissans et toujours divers, de ses spirituelles et libres inventions, Larra aborde ainsi les points les plus vifs de la politique. Sa verve suffit aux accidens, aux anomalies, aux excès de chaque jour qu'il rend saisissans pour tous les yeux en les marquant d'un trait ineffaçable. La révolution espagnole a son histoire dans cette polémique satirique, dans ces fragmens sérieux sous des titres frivoles, — *la Junte de Castel-o-Branco, les Circonstances, Dans quel monde vivons-nous! l'Avantage de faire les choses à moitié, les Lettres d'un libéral, Figaro de retour;* elle s'y révèle à chacune de ses périodes, dans ses faiblesses, dans ses incohérences, dans ses vices les plus actuels. Peut-on cependant ranger Larra parmi les pamphlétaires? Ce serait, sans doute, donner une idée d'un certain côté de ce rare talent; mais n'est-il pas aussi bien d'autres points par lesquels il échappe à cette désignation un peu trop précise? Un pamphlétaire, dans le sens rigoureux du mot, n'est-il point en effet la sentinelle avancée d'une opinion, l'organe aventureux des griefs et des espérances d'un parti? Homme d'une situation le plus souvent, promoteur de quelque idée momentanément en souffrance, vengeur d'un sentiment public offensé, il va droit à son but, laissant derrière lui les politiques prudens se livrer à leurs calculs, dissimuler leurs prétentions, le renier parfois en profitant de ses victoires. L'impartialité n'est point le mérite de cet esprit plus vif que large, plus perçant qu'étendu, qui n'aperçoit d'habitude qu'un côté des questions et ne s'occupe qu'à rechercher le point vulnérable de son ennemi pour y enfoncer l'aiguillon de sa colère ou de son sarcasme. La justice retarderait l'élan de sa parole acérée. Il est dans la nature du pamphlétaire de remplacer l'ampleur et la supériorité des vues par la hardiesse agressive, par l'intensité de la raillerie ou de la passion, sous quelque forme littéraire qu'elle se déguise. Il n'en est pas ainsi de Larra, qui est moins un pamphlétaire qu'un penseur, moins l'homme d'une situation, d'une idée, d'une vengeance, que l'observateur sincère et inépuisable de tous les phénomènes d'une révolution, moins l'auxiliaire d'un parti que le peintre plein de nouveauté du mouvement de toutes les opinions, et en un mot le libre humoriste d'un pays dont il compare lui-même les agitations à « un de ces jeux de mains mystérieux et surprenans pour qui en ignore l'artifice secret. » Au sein de ce tourbillon, la justesse de son

bon sens triomphe sans effort. Échappant par l'indépendance de son ironie à l'influence périlleuse de passions factices, aux faux jours de systèmes sans rapport avec l'état de l'Espagne, il se contente d'être le spectateur clairvoyant de toutes les folies qu'engendre la domination de ces passions et de ces systèmes; il raconte, raisonne, médite, raille, multiplie les points de vue, et parfois son imagination vient donner aux vérités qu'il observe un relief particulier, une couleur poétique inattendue qui indique mieux ce qu'il y a de variété dans son génie. Tel est le fragment où il veut décrire ce malaise qui naît pour un peuple d'un demi-savoir, du pressentiment vague d'une vie meilleure à laquelle il aspire, mais dont il ne sait pas encore les conditions. « Quand un pays, dit-il, approche du moment critique d'une transition, et que, sortant des ténèbres, il commence à voir briller une légère lumière, il n'a pas eu le temps de connaître le bien, mais il sent le mal dont il prétend se délivrer, aimant mieux courir les chances d'un état nouveau pour lui. Il lui arrive alors ce qui arrive à une belle jeune fille sortant de l'adolescence : elle ne connaît ni l'amour ni ses joies; son cœur cependant ou la nature, pour mieux dire, commence à lui révéler des besoins qui vont devenir plus pressans, dont elle a en elle-même le germe et qu'elle a les moyens de satisfaire, bien qu'elle ne le sache pas. La vague inquiétude de son ame qui cherche et désire, sans deviner quoi, la tourmente et la dégoûte de son état actuel comme de celui où elle vivait naguère; on la voit alors mépriser et rejeter tous ces jouets qui faisaient peu avant l'enchantement de son existence ignorante. » Ne semble-t-il pas que ce soit un poète lyrique qui parle? A côté cependant vous retrouverez la veine aristophanesque, la fantaisie incisive et hardie. Vous pourrez voir dans l'*Hombre-Globo* cette étrange classification politique et sociale, empruntée à la physique, de *l'homme-solide, l'homme-liquide* et *l'homme-gaz;* les analogies imprévues jailliront sous la plume de l'auteur.

« L'*homme-solide*, dit Larra, est cet homme compacte, ramassé, obtus, qui séjourne dans les régions inférieures de l'atmosphère humaine. Il ne peut vivre qu'au contact de la terre. C'est l'Antée moderne, l'*homme-racine*, le solide des solides. Une absence presque totale de calorique le maintient dans un tel état de condensation, qu'il occupe le moins de place possible dans l'espace. Vous le reconnaîtrez d'une lieue : son front est incliné, son corps se courbe, ses yeux ne fixent aucun objet, il voit sans regarder, et c'est pourquoi il ne voit rien clairement. Lorsque quelque cause qui lui est étrangère le met en mouvement, il rend un son confus, barbare, profond comme celui de ces masses énormes qui se détachent au moment du dégel dans les contrées polaires... L'*homme-solide* couvre la face du globe. C'est la base de l'humanité, de l'édifice social. Comme la terre soutient tous les corps et les empêche de se précipiter vers le centre, l'*homme-solide* est le point d'appui de tous les autres hommes. C'est de cette es-

pèce qu'est tout être abject, le valet, l'esclave, celui-là, en un mot, qui ne lira et ne saura jamais ce qu'on dit de lui. Il ne raisonne pas, il ne se livre pas à un travail intelligent, il sert et voilà tout. Sans *hommes-solides* il n'y aurait pas de tyrans, et, comme ceux-là sont éternels, il n'est pas probable que ceux-ci aient une fin. C'est la multitude immense qu'on appelle peuple, qu'on trompe, qu'on foule aux pieds, et sur laquelle on s'élève. Elle vit à la peine, elle sue, elle souffre. Quelquefois elle s'agite d'une façon terrible, comme le sol quand il tremble. On dit alors qu'elle ouvre les yeux, et il n'en est rien. Autant il vaudrait appeler les yeux de la terre ces crevasses monstrueuses que produit un volcan... — L'*homme-liquide* fuit, court, change de position, se précipite pour remplir tous les vides. Il a déjà un degré plus élevé de calorique. Il serpente continuellement autour de l'*homme-solide*, l'entoure, le pénètre, l'enveloppe, le noie... Dans les momens de révolution, s'il est un instant repoussé, il s'élance bientôt hors de son cours et accroît sa propre force de celle des masses aveugles qu'il entraîne avec lui... Plein de prétentions, il fait du bruit, défie le ciel, a quelque chose comme une voix et trouve un écho. C'est là une différence essentielle entre le solide et le liquide, à notre sens. La pierre ne produit une rumeur sourde que lorsqu'on la fait rouler; l'eau murmure par cela seul qu'elle existe et qu'elle coule. Il en est de même de la classe moyenne de l'humanité, d'où s'élève un bruissement continuel. Le coup qu'on donne sur un corps solide enlève un morceau; si on frappe le liquide, il en résulte des ondulations et un mouvement qui se prolonge. Ajoutez encore cette observation : le coup qui atteint le peuple n'est préjudiciable qu'à lui; le coup qui atteint la classe moyenne éclabousse d'habitude celui qui le donne... »

On peut discerner ce qu'il y a de vrai et de paradoxal dans ces développemens bizarres dont la saveur originale se perd, nous le sentons, dans une traduction imparfaite. Quant à l'*homme-gaz*, c'est celui qui se fraie un chemin dans l'air, qui met un pied sur l'*homme-solide*, un autre sur l'*homme-liquide*, et, prenant son essor, dit à tous : Je commande et je n'obéis pas! Enfermez ce *gaz* dans une enveloppe qui en contienne une quantité suffisante, vous aurez l'*homme-ballon*. Quelquefois c'est le génie dominateur et glorieux qui voyage au-dessus de la face du monde étonné. En Espagne, Larra n'y peut voir que le symbole de l'individualisme effréné et ambitieux qui s'élève par le hasard, en vertu d'un effort violent et mal réglé, flotte sans direction et retombe bientôt, au moindre vent, forcé de recourir au vulgaire parachute.— Dans les contrastes de cette pensée, qui se colore tantôt de poésie et tantôt s'abandonne aux plus fières audaces du caprice ironique, il est aisé de remarquer ce qui met surtout l'auteur de l'*Hombre-Globo* à part des pamphlétaires. La politique, à vrai dire, n'est point un but pour lui, et ce ne serait pas trop même de se demander s'il a un but quelconque, autre que le plaisir amer de l'observation. La politique n'a qu'un intérêt à ses yeux, celui d'être une des manifestations de l'activité humaine, un champ nouveau où il peut plus à l'aise embrasser

tous les côtés, étudier tous les replis de la nature espagnole, en étendant parfois sa vue jusqu'à la nature universelle, dont il sonde les secrets avec une hautaine sagacité. Le pamphlétaire s'efface; c'est le penseur qui reste, — le penseur profond, imagé, pittoresque, qui dépouille l'actualité de ce qu'elle a d'éphémère pour aller rechercher l'invariable essence des penchans de l'homme, pour éclairer le mouvement intérieur de la vie sociale. L'écrivain polémique disparaît; c'est le moraliste brûlant qui dévoilera cette plaie hideuse que les révolutions entretiennent : l'intrigue, moyen toujours nouveau de parvenir, — l'intrigue, qui consiste à se bien *emparenter*, à faire briller le mérite qu'on n'a pas, à dire plus qu'on ne sait, à calomnier celui qui ne peut répondre, à spéculer sur la bonne foi des autres, à écrire en faveur de celui qui commande et rarement contre, à avoir une opinion tranchée, — bien qu'au fond on n'en estime aucune, — pourvu que ce soit celle qui triomphe, à connaître les hommes, en les considérant comme des instrumens, sauf à les traiter comme des amis, à cultiver l'amitié des femmes comme un terrain productif, à se marier à temps, mais non par honneur, reconnaissance ou autres illusions. Ces mille aperçus, ces portraits vigoureux tracés avec un art négligent et hardi, abondent dans les compositions de Larra, et en font un tissu plein de force et d'éclat varié. Le malheur est qu'en arrachant son masque à l'intrigue, l'auteur croyait trop à l'infaillible puissance de cette reine du monde.

L'imagination de Larra, guidée par une curiosité ardente, est sans cesse à la recherche de tous les contrastes de la vie. Ce qui l'inspire, c'est la réalité que ces contrastes mêmes rendent si dramatique; c'est l'homme dans toutes ses conditions, sur tous les théâtres où sa nature se déploie. Les mœurs, à ce titre, ne sont pas un objet d'étude moins attrayant pour l'humoriste espagnol que la politique; elles sont le reflet de ce qu'il y a de plus intime en nous. L'auteur de l'*Hombre-Globo* promène son regard sur les coutumes qui s'effacent, qui se transforment, qui se renouvellent; il reproduit tous les types, même ceux qu'une observation microscopique peut seule entrevoir. Il faut le remarquer : pour un tel génie, qui ne suit point d'autre règle que le caprice, il n'est pas de petites choses, pas un détail de mœurs indifférent, point d'existence sociale, si infime qu'elle soit, qui n'ait sa poésie et son côté sérieux. De même que Lamb disserte sur la mélancolie des tailleurs, Larra, avec un talent plus énergique, s'il a moins de douce et naïve délicatesse, emploie sa poétique ironie à écrire l'histoire de la *Chiffonnière* dans son essai sur *les Menues professions, ou les moyens de vivre qui ne donnent pas de quoi vivre.* Il peint sa grandeur et sa décadence; il la prend jeune fille insouciante et livrée au plaisir, pour la suivre dans sa maturité déjà flétrie, dans sa vieillesse avilie et méprisée, qu'il transfigure tout à coup, relevant la gloire railleuse de ses fonc-

tions. « La nuit, à la clarté de la lune, dit Larra, la chiffonnière est imposante à voir, lorsqu'elle étend son crochet pour retirer son butin et s'arrête alternativement sur chaque seuil. Il semble qu'elle va frapper à toutes les portes, annonçant le passage prochain de la Parque. Sous ce rapport, elle fait, dans la rue, l'office du crâne décharné dans la cellule du religieux. Elle invite à la méditation, à la contemplation de la mort, dont elle est l'image... La chiffonnière se peut bien comparer à la mort; elle aussi, elle nivelle toutes les hiérarchies. Dans son panier comme dans le sépulcre, Cervantès et Avellaneda sont égaux. Là comme dans un cimetière tombent pêle-mêle les décrets des rois, les plaintes des malheureux, les soupirs de l'amour, les caprices de la mode. Là se coudoient Calderon et tel poète inconnu. La chiffonnière, comme la mort, heurte d'un pied égal le taudis du pauvre et la demeure royale. Toutes deux elles jettent de la terre sur l'homme obscur et ne peuvent rien contre celui qui est illustre. De combien de proclamations pompeuses la première n'a-t-elle pas fait justice, tandis que la seconde en enlevait les auteurs!... » L'ironie devient ailleurs plus poignante et plus bizarre au milieu de la trivialité du sujet. Voyez cet amoureux qui veille et espère jusqu'au matin sous les fenêtres de sa maîtresse. Que ne donnerait-il pas pour avoir un seul de ses cheveux, un lambeau de papier où sa main aurait tracé un seul mot, un seul caractère? Il n'obtiendra rien. Voilà la chiffonnière qui passe et interrompt son attente : il la maudit, la méprise, et elle cependant, jetant son crochet dans les débris de chaque jour balayés par les valets, elle trouvera ces cheveux, dépouille d'une tête adorée, cette écriture que l'amant cacherait avec jalousie sur son cœur, qu'il paierait au poids de l'or; puis elle reprendra son chemin, tournant un œil moqueur vers celui qu'elle a troublé un moment de sa présence. « Ce que c'est que de ne pas s'entendre! ajoute l'auteur; combien de fois le bonheur ne passe-t-il pas ainsi à nos côtés sans que nous l'apercevions! » Il y a, ce nous semble, dans ces fragmens, quelque chose du sarcasme amer de Hamlet dans le cimetière où le place Shakespeare. Le caprice ironique a sa source dans le plus puissant instinct de la réalité humaine et dans l'observation profonde de tous les sentimens, de toutes les impressions qu'elle peut faire naître dans l'ame. C'est là, au reste, ce qui distingue ces vrais rois de la fantaisie des profanateurs vulgaires qui usurpent ce titre, croient être de parfaits humoristes parce qu'ils n'ont pas le sens commun, et s'efforcent de remplacer l'animation intérieure par la bizarrerie extravagante des formes, sans songer que l'imitation la plus impossible est celle qui s'attache à ce qu'il y a de plus fugitif et de plus insaisissable dans le génie humain.

La critique littéraire tentait aussi parfois ce charmant et vigoureux esprit, et il y portait ses qualités et ses défauts : une science peu éten-

due, une inexpérience assez visible lorsqu'il touche à des noms historiques ou même à des talens contemporains dont les nuances lui échappent, une érudition suspecte, si c'est un défaut dans ce genre de critique libre et agile dont la variété est l'essence, et en même temps une rare justesse de vue à l'aide de laquelle il devine ce qu'il ne sait pas, une fécondité de bon sens qui alimente le feu de l'imagination et de la verve, et ce don singulier d'animer d'un souffle créateur les moindres sujets. Larra effleure toutes les questions littéraires, sachant toujours trouver le point où elles se lient aux questions morales, aimant surtout à les rattacher au développement de la civilisation dans son pays. Plus d'une de ses critiques n'est qu'une énergique et délicate analyse du cœur ou de la société espagnole. Au milieu de ses fragmens sur le théâtre, sur *la satire et les satiriques,* sur *la polémique littéraire,* sur les œuvres qui se succèdent, il n'est pas sans intérêt de prendre celui où il soumet à la rigueur de son appréciation un ouvrage renommé en France, qui eut l'immortalité de cent représentations et est déjà passé de mode, — *Antony.* C'est notre littérature jugée au-delà des Pyrénées par un esprit droit et supérieur. Larra ne méconnaît pas la virilité et l'ardeur du talent dans *Antony;* mais il y voit le résumé de tous les instincts anti-sociaux et un véritable chaos moral. Il suit pas à pas, dans toutes ses péripéties, cette lutte furieuse de la passion aveugle et brutale contre la société; il étudie chacun des personnages, saisissant merveilleusement les vrais mobiles de leur caractère, la frénésie des sens, l'orgueil de l'égoïsme. Sans doute il se peut que l'honneur et la pureté se retrouvent chez une femme qui a faibli, « mais, dit l'auteur, de semblables cas doivent être jugés dans le for intérieur; qu'ils restent le secret du cœur et de la famille! Dès que vous érigerez ce cas possible, seulement possible et non ordinaire, en dogme, dès que vous le généraliserez en présentant une femme qui se prévaut de la loi impérieuse de la nature pour couvrir sa faute, vous vous exposerez à ce que toute femme, sans ressentir une passion réelle, sans avoir d'excuse, se croie une Adèle et pense avoir un Antony pour amant. Dès ce moment, la femme la plus vile se trouvera autorisée à secouer les liens sociaux, à rompre les nœuds de la famille, et alors adieu les dernières illusions qui nous restent, adieu l'amour, adieu la résistance, adieu la lutte entre le plaisir et le devoir, adieu la différence entre la femme vertueuse et la femme méprisable, et, ce qui est pire, adieu la société, parce que, si toute femme se croit une Adèle, tout homme se croira un Antony, considérera comme une vexation sociale tout ce qui s'opposera à son brutal appétit. S'il prend goût à une femme, il dira : C'est une passion irrésistible qui est plus forte que moi! et convaincu d'avance qu'il ne peut la vaincre, il ne la vaincra pas, car il n'en prendra pas les moyens... » Et Antony lui-même, quel est-il aux

yeux du critique moraliste? Quel motif peut légitimer sa révolte? C'est la venimeuse inquiétude d'un égoïsme exalté qui s'étonne que le monde ne traduise pas aussitôt en lois ses caprices. « Antony, ajoute ironiquement Larra, est l'exemple de ce que devraient être tous les hommes, l'être le plus parfait qu'on puisse imaginer. Commencez par remarquer qu'Antony n'a ni père ni mère. Il est facile, ce semble, d'arriver à ce degré de perfection! Fils de ses œuvres, vulgaire bâtard, il est la personnification de l'homme dans la société telle que nous la devons arranger quelque jour. Nous autres qui avons eu le malheur de connaître notre père et notre mère, nous ne servons qu'à la transition, nous sommes des élémens vieillis dont on ne peut rien attendre pour l'avenir. Celui qui voudra être à la hauteur de l'ère nouvelle verra à faire en sorte de ne naître de personne... » Antony n'a d'ailleurs aucune de ces difformités physiques qui font parfois germer la haine dans le cœur; il n'est point resté dans cette sphère inférieure où l'envie est concevable, si elle n'est pas plus juste. Il a reçu de ses parens inconnus une figure privilégiée, une éducation soignée, un talent peu commun. Il a tout appris, il sait tout. Avec ces qualités, fût-il bâtard, ne marche-t-il pas l'égal de tous? Qui lui demandera compte de sa naissance, s'il est vrai qu'il possède tous ces talens? S'il invoque le préjugé qui frappe l'obscurité de l'origine, le cours du siècle entier lui répond; combien de fortunes nouvelles, fondées sur l'intelligence et le courage, sont là pour rabaisser les prétentions de sa vanité égoïste et superbe! Le monde ne lui interdit pas les joies du cœur; mais, s'il veut assurer un triomphe au libertinage de ses sens, et, pour premier exploit, afficher le déshonneur d'une femme, il fera de cette femme une victime et se réveillera lui-même au pied d'un échafaud : ce n'est point la société, apparemment, qu'il faut en accuser. Antony se plaindrait-il, par hasard, de ne pas avoir la richesse matérielle? Comment vit-il dans le luxe alors? Comment peut-il tuer des chevaux à la poursuite de la femme qui lui échappe? « Nous conclurons toujours, dit Larra, que ces passions magnifiques ne sont point un mets de pauvre. Si cette société si mal organisée n'eût point procuré à Antony assez d'argent pour prendre la poste, louer une auberge tout entière, il serait resté à Paris à faire des vers classiques. Le romantisme et les passions sublimes sont bouchés de gens riches et oisifs, et c'est bien ici qu'on peut s'écrier : Pauvres classiques!... » Ce tableau d'auberge arrive bien à point pour résumer tout le drame. Le critique espagnol le définit par un mot : c'est une *vue intérieure d'une passion prise de l'alcôve*. Il est rare de trouver une semblable puissance d'analyse, de bon sens, de raillerie, appliquée à une œuvre littéraire. Les vices, les contradictions morales de ce personnage apparaissent. Sa place n'est point parmi ces types glorieux de notre siècle, Werther, René, Obermann, qui, à des points de vue différens, expriment tout ce

qu'il y a de vague poésie, de poignante incertitude, de douloureux effroi, d'aspirations et de regrets dans un temps de transition. Restituez-lui son vrai caractère : c'est un des premiers héros de cette littérature de l'exception qui a fait de l'antithèse le ressort unique de son art nouveau, qui s'est mise à vanter la probité méconnue des voleurs, à déifier la pureté des courtisanes, à relever toute abjection, à entourer de ses préférences tout être portant au front le signe de la rébellion, et qui a fini par se mettre en dehors de la nature comme de la société.

Que cette littérature âcre et fébrile réponde à quelques instincts qui fermentent au sein de la société française, ce n'est point là, au surplus, la première des préoccupations de Larra; ce qui est certain pour lui, c'est qu'elle n'est point vraie en Espagne, et il peint l'influence contagieuse qu'elle exerce avec une énergie familière et pittoresque. « La vie, dit-il, est un voyage; celui qui l'entreprend ne sait point où il va, mais il croit aller au bonheur. Un autre, qui est parti avant lui et qui revient déjà, le rencontre sur le chemin et lui dit : Où vas-tu? pourquoi tant d'empressement? Je suis allé jusqu'où on peut atteindre. On nous a trompés : on nous a dit qu'au terme de ce voyage on trouvait la paix et le repos; sais-tu ce qu'il y a au bout? Il n'y a rien. — Que répondra l'homme qui s'acheminait péniblement? Il dira : S'il n'y a rien, il ne vaut pas la peine d'aller plus avant. Et cependant il faut marcher, parce que, si le bonheur n'est nulle part, il est cependant indubitable que le plus grand bien-être, pour l'humanité, est le plus loin possible. Dans un tel cas, l'homme qui est venu proclamer qu'il avait découvert le néant ne mérite-t-il pas l'exécration de celui qu'il détrompe?—Voilà ce que font pour nous ceux qui veulent nous donner la littérature de la France, la dernière littérature possible, celle qui exprime la réalité nue et horrible, et ils nous causent encore un plus grand dommage, car eux, au moins, avant d'en arriver là, ils ont goûté tous les plaisirs imprévus du chemin, ils ont eu l'espérance. Qu'ils nous laissent plutôt les distractions du voyage et ne nous désenchantent pas au moment du départ! S'il n'y a rien à la fin, qu'ils nous laissent le soin de le découvrir! Si, au bout de la route, nous ne devons pas trouver de verger délicieux, jouissons du moins des fleurs qui bordent notre chemin!... » Sans doute tout n'est point admissible ici, et on pourrait aisément répondre que la France elle-même ne se reconnaît point dans ces images grossièrement enluminées, où il ne reste rien de sa noble figure; mais, au fond, on voit nettement saisie la différence des civilisations, l'une avancée déjà, mûrie et travaillée par momens de ces dégoûts passagers que produit l'expérience; l'autre à peine renaissante, incertaine et accessible à toutes les influences. Le danger imminent pour la Péninsule est signalé : c'est l'imitation exagérée, qui ne peut faire éclore que des œuvres factices. La force qu'elle emploie à s'inoculer la pensée des

autres peuples, l'Espagne n'a qu'à la consacrer à s'étudier elle-même, à rechercher ses propres sentimens, à écouter ses pulsations intérieures, à se rendre compte de ses besoins, de ses tendances et de ses idées. C'est de ce travail que pourra sortir une littérature vraiment nationale par le fond et par la forme; c'est ainsi que l'Espagne pourra voir reparaître dans les écrits, à quelque genre qu'ils appartiennent, cette couleur naturelle et distincte qui varie suivant les hommes, suivant l'ordre de travaux auquel ils s'appliquent: — l'originalité, en un mot, qui se dégage insensiblement dans toutes les révolutions de l'intelligence.

Cette originalité littéraire dont la première source est dans le sentiment exact de la vie morale d'un pays et d'une époque, et qui se manifeste par l'éclat particulier d'une forme propre et spontanée, Larra est assez heureux pour la posséder, lorsque si peu d'écrivains autour de lui en ont le secret. Tout ce qui tient, en effet, à la rénovation intellectuelle de l'Espagne, — travaux politiques, œuvres de la scène, poésie lyrique, — se ressent des influences étrangères sous lesquelles cette rénovation s'accomplit. L'incertitude de la pensée, chez la plupart des publicistes et des poètes, se trahit par l'absence du style ou par une abondance confuse de couleurs empruntées à toutes les littératures européennes. Gil y Zarate, l'un des plus remarquables auteurs dramatiques, n'écrit qu'imparfaitement. Zorrilla se livre souvent à un archaïsme brillant qui est un jeu pour son imagination. Espronceda, le plus audacieux des poètes, qui, dans son ébauche étrange du *Diablo-Mundo*, a essayé de montrer ce qu'engendrerait de dégoût l'union, dans l'homme, de l'éternelle jeunesse du corps et de la vieillesse prématurée de l'ame, a échauffé son imagination à la lecture de *Faust* ou de *Manfred*, et est mort trop jeûne pour avoir pu se soustraire à l'imitation, pour avoir pu acquérir l'originalité entière de l'idée et de l'expression. Hartzenbusch est peut-être un des écrivains qui ont le mieux réussi à assouplir la langue moderne, à lui donner une correction nouvelle, à trouver la vraie mesure de la forme littéraire. Larra s'élève au-dessus de tous par l'originalité qu'il s'est faite et a un rang à part dans la renaissance contemporaine de l'art espagnol. Ses images sont nettes, précises, colorées et justes. Son style est serré et nourri, étincelant et substantiel; plein d'une force native, il ne se pare pas de fausses richesses, ne se traîne pas dans les lieux-communs; il est clair, accentué, rapide, quelquefois mêlé d'affectation, de détails d'une subtilité excessive, de hardiesses peu scrupuleuses, mais toujours fidèle à la pensée qu'il exprime. L'auteur du *Pobrecito Hablador* se rattache à une tradition d'écrivains qui représentent l'art littéraire en Espagne à un point de vue sous lequel on ne l'envisage pas d'habitude. Pour ceux qui étudient superficiellement les littératures, le génie castillan est essentiellement fougueux et hyperbolique, naturellement empreint d'une exa-

gération pompeuse. La langue espagnole a la splendeur du coloris, l'opulence de la pourpre, l'éclat fastueux plutôt que la précision et la netteté. Cette pompe, cette passion de l'hyperbole, se retrouvent, il est vrai, chez beaucoup de poètes et même d'historiens; mais ce serait une erreur d'y voir le caractère exclusif du génie espagnol : plus d'un exemple prouve qu'il possède justement ces qualités qu'on lui dénie,— l'exactitude, la force de concentration, une simplicité tour à tour mâle ou facile, une certaine sobriété qui s'allie au besoin avec la richesse. Il y a des prosateurs anciens et trop peu connus, tels que Perez de Oliva, l'auteur d'un *Dialogue sur la dignité de l'homme*, dont les pages ne seraient point indignes d'être placées à côté de celles de Bossuet pour la grandeur naturelle et sévère. L'Espagne a un historien qui atteint parfois à la concision de Tacite : c'est Melo, le narrateur des *guerres et des soulèvemens de la Catalogne*. Dans un autre genre, cette littérature picaresque que nous citions n'est-elle pas tout entière un modèle d'imagination sans emphase, de souple légèreté, de vivacité prompte et précise, de style dégagé de toute enflure? Quelle langue plus ferme, plus nette dans son ampleur et sa poésie, que celle de Cervantès, à laquelle il serait difficile de rien retrancher? Larra parle cette langue, non par un effort d'imitation servile, mais naturellement et en l'appropriant à l'époque où il vit, en essayant de faire ce que ferait l'auteur de *Don Quichotte*, s'il était condamné à écrire sur *la responsabilité ministérielle, l'élection directe* ou *les jeux de bourse*. Et qu'on ne dise pas, ainsi qu'il le remarque dans un essai sur les destinées littéraires de l'Espagne, que Cervantès ne descendrait pas à de semblables petitesses, car ces petitesses composent aujourd'hui notre existence, et le signe le plus incontestable du génie est d'assortir sa pensée comme son expression à son siècle. Larra fait ainsi en passant la théorie du progrès des langues.

Certes, s'il est un spectacle dramatique, c'est celui que peut offrir la défaite d'une raison si forte qui sait se parer de toutes les graces de l'originalité littéraire. Telle est pourtant l'histoire de Larra. A travers tant d'éclairs de bon sens, de poésie, d'ironie féconde, de vérité, il n'est pas difficile d'apercevoir la passion meurtrière qui envahit peu à peu son ame, mine insensiblement son génie et se décèle par les ébranlemens fébriles qu'elle imprime à ses facultés. C'est le scepticisme, — un scepticisme d'abord déguisé sous l'enjouement, sous l'humeur facile, mais qui, au lieu de s'épuiser en se satisfaisant comme un caprice de jeunesse, persiste, s'enracine, s'étend, finit par occuper toutes les avenues de son esprit et de son cœur, et projette son ombre sur tout ce qui l'entoure. Larra, on le voit trop au fond, n'eut jamais foi à rien. Toutes les vérités de ce monde, à son avis, tiendraient sur un papier à cigarette. C'est de lui-même qu'il dit : « Je sais de bonne source qu'il ne

croit à aucune chose née ou à naître, en quoi il agit comme celui qui a expérimenté la vie. » Quelques efforts qu'il fasse pour se convaincre lui-même et convaincre les autres que l'être mortel n'est pas le jouet du hasard, qu'il a un but à poursuivre, que le devoir social est digne qu'on s'y attache, que tout n'est point hypocrisie ou calcul dans les sentimens humains, dans le dévouement et dans l'amour, de quelque lucidité merveilleuse qu'il jouisse par momens, lorsqu'il s'arrête pour regarder autour de lui, il cède au penchant chaque jour plus fort qui l'entraîne; chaque pas qu'il fait en avant dans cette voie est sans retour. La méchanceté éternelle de l'homme devient la seule chose certaine pour lui; le mal, c'est la vérité sur cette terre; le bien, c'est l'illusion, dira-t-il. L'excès du doute étouffe la pitié et produit un mépris suprême. Nous n'imaginons rien, nous ne faisons qu'emprunter aux essais de Larra les traits personnels et épars qui le caractérisent. La nature et l'habitude des voyages, qui ne laisse à aucune affection le temps de se former, ont fait de lui l'être le plus rempli d'envies et le plus inconstant qui soit au monde. Il n'est pas de lieu qui puisse lui plaire et le fixer pendant tout un mois; il n'est point d'amitié qui garde son prix au-delà d'une semaine à ses yeux. S'il pardonne à la vie sa longueur, c'est parce que seule elle offre le moyen de changer; la mort, en effet, est le terme de toutes les inconstances. La beauté la plus charmante aura pour lui ses momens de repoussante laideur, et il n'est pas d'effroyable mégère qui ne l'enchante une fois au moins. Cette inquiétude innée communique parfois à ses actions quelque chose de fiévreux, de nerveux, de provoquant. L'ennui s'empare de lui, et il n'a d'autre ressource alors que d'errer sans but au milieu de la foule. Un sourire amer d'indifférence se promène sur ses lèvres; il porte un lorgnon avec lui, non pour y voir mieux, mais afin de pouvoir regarder fixement ce qui le choque, car celui qui a la vue courte a le droit d'être impertinent. Il ne salue ni amis ni connaissances, parce que ce serait prendre lui-même un rôle dans cette comédie dont il prétend être seulement le spectateur. Étrange effet de l'ennui! il reçoit insensible toutes les impressions; dans des jours pareils, il n'y a pour lui, dit-il, ni belles, ni laides femmes, ni amour, ni haine. C'est la plénitude du dégoût. Larra n'avait qu'à consulter ses propres souvenirs lorsqu'il écrivait dans son morceau sur *la Satire:* « L'écrivain satirique est, comme la lune, un corps opaque destiné à refléter la lumière, et c'est le seul peut-être dont on puisse dire qu'il donne ce qu'il n'a pas. Ce don naturel de voir le vilain côté des choses plutôt que le beau est ordinairement son tourment. Son attention se porte sur les taches du soleil plutôt que sur sa lumière, et ses yeux, véritables microscopes, aperçoivent le vide exagéré des pores et les inégalités extérieures dans une Vénus où les autres ne voient que la perfection des formes et la beauté des contours.

Derrière l'action en apparence généreuse, il saisit le mobile mesquin qui la produit. Et cependant on appelle cela être heureux!... C'est la froide impassibilité du miroir qui reflète les figures, non-seulement sans briller davantage, mais encore en s'obscurcissant lui-même. » Tel est le triste et sombre foyer d'où jaillissent le plus souvent les lueurs ironiques, la gaieté mordante, les rires inextinguibles qui trompent la foule en l'amusant et lui font croire que l'écrivain satirique est le type de la jovialité et de l'allégresse.

Larra, par le fond de son caractère, n'est pas sans rapport avec un humoriste d'un autre pays, bien fait aussi pour être rangé parmi ces détracteurs violens de la nature humaine, qui sont un phénomène moral autant que littéraire : c'est le doyen Swift. On sait quel fut ce merveilleux et redoutable esprit, qui mettait la satire dans sa vie et dans ses actions, pour ainsi parler, encore plus, s'il est possible, que dans ses écrits; hautain serviteur du torysme anglais, qui faisait désirer et craindre le secours de sa plume, humiliait sous ses caprices les secrétaires d'état eux-mêmes, éprouvait la patience de ses amis par mille avanies, faisait sentir à tous le poids de son sarcasme comme pour mieux s'assurer jusqu'à quel point il pouvait être permis à un homme de se jouer de ses semblables, et eut toujours soin de se cuirasser contre ces nobles périls de l'ame humaine, la tendresse et la confiance! Une anecdote le peint tout entier, c'est l'histoire de ces deux femmes aimables, connues sous les noms de Stella et de Vanessa, que Swift s'amusa à captiver, à faire tomber dans le piége d'un amour auquel il ne pouvait répondre, afin de les torturer ensuite et d'immoler heure par heure ces victimes dévouées de sa vanité sceptique et dédaigneuse! Larra ressemble en plus d'un point au satirique anglais. Comme lui, il méprisait les hommes; son amour-propre était immense, et il ne pardonnait pas à celui qui avait pu surprendre quelqu'une de ses faiblesses. Une conscience exaltée de la puissance ironique de son talent lui faisait voir dans toute amitié un bas sentiment de crainte, un hypocrite hommage rendu au satirique redouté. Le croirait-on? Larra, marié jeune, déjà père à l'âge où les devoirs de la vie apparaissent sous leur aspect le moins sombre, n'admettait que par hasard, exceptionnellement, ses enfans à sa table. L'orgueil étouffait en lui tous les autres penchans, les sympathies les plus naturelles. L'habitude d'une analyse implacable le rendait méfiant, exigeant et dur, — dur pour les siens comme pour le monde. Il n'est pas une passion généreuse qu'il ne mît en doute et ne cherchât à atteindre, même dans ses momens de saine et libre raison. Ce sont là les côtés par lesquels l'humoriste espagnol se rapproche de l'humoriste anglais. Seulement, le sarcasme de Swift est froid, aigu comme l'acier, et pénètre comme un poignard tenu d'une main sûre; le sarcasme de Larra est semblable à un glaive étincelant, rouge en-

core de la fournaise où il vient d'être battu. Son scepticisme est le résultat du plus violent combat intérieur. C'est le triste prix de l'effort orageux d'une ame qui s'essaie à tout, qui cherche souvent à se faire illusion à elle-même, et fait illusion aux autres par la force et la justesse spontanée du bon sens ou par les mouvemens d'une sensibilité passionnée et touchante. Ici, il refusera au cœur la puissance d'aimer et de se dévouer, il profanera de sa raillerie les sentimens les plus inviolables, et à côté il laissera tomber des paroles d'une tristesse magnifique, empreintes d'une émotion souveraine, comme dans ces pages sur le drame des *Amans de Teruel*, sur l'histoire de ce couple fidèle et malheureux de la légende espagnole qui rappelle *Roméo et Juliette*. « Si l'auteur, dit-il, entend murmurer à ses oreilles un reproche vulgaire que j'ai entendu moi-même; s'il entend dire que le dénoûment de son œuvre est invraisemblable, que l'amour ne tue personne, il peut répondre que c'est un fait consigné dans l'histoire, que les cadavres des deux amans sont conservés encore à Teruel, et qu'une mort pareille n'est point impossible pour les cœurs sensibles; que les chagrins et les passions ont rempli plus de cimetières que les médecins et les imprudens; que l'amour tue, — bien qu'il ne tue pas tout le monde, — comme tuent l'ambition et l'envie; que plus d'une fatale nouvelle reçue à l'improviste a tué des personnes robustes instantanément et comme un éclat de foudre, et ce sera mieux encore à mon avis de ne pas répondre, car celui qui n'aura pas dans son cœur la réponse ne comprendra jamais. Les théories, les doctrines, les systèmes s'expliquent; les sentimens se sentent. » Voilà le combat dont l'humoriste anglais, certes, n'offre point de trace! Voilà ce qui fait comprendre comment Larra a gardé jusqu'au bout le feu de son génie, tandis que Swift, retranché dans sa raillerie insensible et froide, après avoir abusé de son esprit, est mort dans l'idiotisme, voyant l'ombre gagner son intelligence où le cœur n'envoyait aucun rayon.

Cette lutte vient se résumer énergiquement dans un épisode de la vie de Larra qui semble avoir exercé sur lui l'influence la plus décisive, la plus désastreuse, et avoir été en quelque sorte le dernier enjeu de ses désirs inassouvis. L'inquiet humoriste avait conçu un amour profond, il le croyait du moins, et ce n'était, à vrai dire, qu'un de ces mouvemens à l'aide desquels il donnait le change à son scepticisme passionné. Tantôt il s'y abandonnait avec la fougue violente de sa nature, tantôt il cherchait à s'y soustraire, et demandait l'oubli aux voyages et à l'absence. Fidèle à cette inconstance dont il parlait, il eût voulu trouver le calme dans la fuite, et en même temps son orgueil frémissait à l'idée que son sacrifice fût accepté légèrement, que le dédain ne l'eût même prévenu. Larra se plaisait à défaire son bonheur et à défaire le bonheur des autres. Il est des hommes qui sont nés pour cela!

Il s'irritait des déceptions et il les provoquait; il recherchait les émotions exaltées de l'amour, et chaque jour il les profanait par une insultante raillerie. Cette suite de contradictions eut un résultat ordinaire, facile à prévoir et toujours terrible, — l'abandon. Notez que c'était l'instant, — 1836, — où, par un triste concours de circonstances propres à jeter le trouble dans l'esprit le plus ferme, l'Espagne était en proie à la licence anarchique; la flamme des couvens de la Catalogne rougissait l'horizon, le sang de quelques pauvres moines de Madrid était versé par des passions qui n'avaient pas même le mérite d'être sincères, et l'ivresse soldatesque se jouait des lois à la Granja, tandis que le drapeau de la révolution reculait vaincu devant les bandes factieuses. Aussi, dès ce moment, l'ironie de Larra prend une teinte découragée et funèbre; chacun de ses articles, suivant son expression, est le tombeau d'une de ses illusions, d'une de ses espérances. Il écrit cette épitaphe éloquente et railleuse de l'Espagne, qui a nom : *Le jour des morts, — el dia de difuntos*. Les morts, ce ne sont pas ceux qui reposent dans la paix et dans la liberté au cimetière, ce sont ceux qui vont les visiter; c'est la ville elle-même qui est le grand sépulcre; il n'est plus rien resté debout. La liberté! elle gît dans une prison; on voit en relief, sur son urne funéraire, une chaîne, un bâillon et une plume. La valeur castillane! elle est à l'*armeria* avec les débris des vieilles armures. La victoire! elle est enfouie dans les champs de l'Espagne. Le commerce et l'industrie! ils sont restés morts dans les rues et les campagnes dépeuplées. La gloire littéraire! elle n'existe pas davantage. « Le génie a besoin de couronnes, dit l'auteur dans un autre fragment, *les Heures d'hiver*, et où est-il resté parmi nous un brin de laurier pour couronner un front? Il faut au génie un écho, et il n'y en a pas entre les tombes... Écrire et créer au centre de la civilisation et de la publicité, c'est véritablement écrire, parce que la parole a besoin d'étendre son effet de proche en proche comme la pierre lancée dans un lac produit des ondulations qui s'élargissent jusqu'au rivage. Il faut qu'elle rayonne du centre à la circonférence, comme la lumière. Écrire comme Châteaubriand et Lamartine dans la capitale du monde moderne, c'est écrire pour l'humanité; digne et noble fin de la parole humaine, qui ne doit s'élever que pour être entendue! Écrire comme nous le faisons à Madrid, c'est prendre quelques notes, rédiger un livre d'obscurs mémoires, et réciter un monologue triste et désespérant. » Voilà le tableau lugubre que l'auteur du *Jour des Morts* fait de la Péninsule, où il ne voit qu'un *bois de Boulogne* des duels européens, un champ de bataille des rivalités étrangères, une seconde Rome par la grandeur de ses souvenirs et la nullité de son présent.

Ne croyez pas d'ailleurs que sous l'influence de ce désenchantement croissant Larra se borne à analyser la décomposition de l'Espagne et enfonce son scalpel uniquement dans les entrailles frémissantes de son

pays. Son ironie va plus loin : elle franchit les Pyrénées, elle voit l'Europe, le siècle entier, nos œuvres, nos tendances, peignant le tout d'un mot cruel; ce mot qui symbolise l'époque, c'est *cuasi*. Pauvre monde, pauvre siècle que le nôtre aux yeux de l'humoriste espagnol! Peu s'en faut que nous ne soyons de *quasi*-hommes traînant une *quasi*-existence à travers de *quasi*-événemens. Comme l'étudiant don Cléofas, Larra se laisse emporter par son imagination au-dessus de Paris, et dans tous les bruits, dans toutes les rumeurs qui montent jusqu'à lui, il ne sait distinguer qu'un mot : toujours *cuasi!* La France, pour ce pessimiste qu'il n'est pas nécessaire de combattre, n'a pu arriver qu'à faire une *quasi*-révolution; grande nation *quasi*-mécontente, menacée de commotions politiques *quasi*-prochaines! La Belgique est un pays *quasi*-naissant, *quasi*-dépendant de ses voisins, avec un *quasi*-roi. En Italie, ce sont de *quasi*-états *quasi*-autrichiens. Au Nord, l'Allemagne est un assemblage de peuples avec des gouvernemens *quasi*-absolus, *quasi*-tempérés par des diètes et des institutions *quasi*-représentatives. En Angleterre, c'est un commerce *quasi*-maître du monde, un autre *quasi*-roi, une majorité *quasi*-whig, et un gouvernement *quasi*-oligarchique, qui a la singulière audace de s'appeler libéral. Dans toute l'Europe, enfin, c'est une lutte éternelle entre deux principes, que le *quasi* triomphant vient résoudre à son profit, au moyen de son juste-milieu de *quasi*-rois et de *quasi*-peuples. Si l'on en croit l'amer satirique, ce n'est là qu'un signe de défaillance. Les hommes, comme les peuples, ont perdu la verdeur de la jeunesse; ils ne peuvent plus rien faire qu'à demi; au lieu d'agir dans la plénitude de leur force, ils tâtonnent, ils transigent, ils morcèlent leurs résolutions, ils sont incomplets dans leurs vertus et même dans leurs vices. Le siècle s'affaisse brandissant inutilement dans l'air son drapeau où est inscrit le mot fatal qui lui sert à déguiser sa décadence. Nous ne donnons pas ce morceau, qui porte justement le titre de *Cauchemar politique*, comme l'expression d'une vue équitable et supérieure du siècle, pas plus que *le Jour des Morts* ne saurait exactement représenter l'Espagne moderne dans sa transformation. Sans nier ce qu'il y a de sagacité poignante et forte dans ces deux fragmens satiriques, nous y voyons le dernier mot d'un scepticisme courroucé qui cherche partout des alimens, le suprême effort d'un homme qui prête à tous les objets le trouble et le désordre qui sont en lui.

Pour pénétrer jusqu'aux plus intimes profondeurs de cette ame ulcérée, pour découvrir la source mystérieuse et troublée d'où jaillissent des inspirations devenues si acerbes, il faut lire ces pages d'une énergie passionnée, brutale, cynique, non sans éloquence toutefois, où Larra se met lui-même en scène comme sur un théâtre de dissection, et qui ont pour titre *la Nuit de Noël ou Délire philosophique*. Autrefois, dans le monde ancien, il y avait un jour où entre les maîtres et les esclaves les rôles étaient intervertis; on dénouait un moment les

chaînes de l'esclave; on ne lui donnait pas la liberté, on lui accordait la licence temporaire des saturnales, d'où il revenait plus abruti, et, pendant cet intervalle, il jouissait du privilége de tout faire, de tout dire, même la vérité. Larra renouvelle cette fiction avec son valet, épais Asturien dont l'intelligence endormie va se réveiller dans l'ivresse. Quand son maître rentre, il le trouve chancelant, incertain, les yeux fixes et traversés encore par quelques fauves éclairs; il ne peut s'empêcher de laisser tomber une parole de pitié :

« Pitié! dit l'Asturien en se redressant, et pourquoi me prendre en pitié? Si j'en avais pour toi, cela se comprendrait peut-être... Écoute, tu viens triste comme de coutume, et moi, je suis plus gai que jamais. Pourquoi as-tu ces couleurs pâles, ce visage défait, ce regard terne et profond, tous les soirs, quand je t'ouvre la porte? pourquoi cette distraction constante, ces paroles vagues, interrompues, dont je surprends tous les jours quelque lambeau sur tes lèvres? Pourquoi te roules-tu chaque nuit sur ton lit, comme un criminel couché avec son remords, pendant que je dors sans souci? Lequel, entre nous deux, doit avoir pitié de l'autre? Tu ne passes pas pour un criminel; la justice, du moins, ne met pas la main sur toi. Il est vrai que la justice ne saisit que les criminels vulgaires, ceux qui volent avec un crochet ou qui tuent avec un couteau; mais ceux qui jettent le trouble dans une famille, séduisant une femme ou une fille honnête, ceux qui volent, les cartes à la main, ceux qui tuent une existence avec une parole dite à l'oreille ou avec un billet glissé secrètement; ceux-là, la société ne les appelle pas criminels, et la justice s'arrête devant eux, parce que la victime ne jette pas son sang, ne laisse pas voir sa blessure, mais agonise, consumée lentement par le venin de la passion que son bourreau est venu lui offrir. Combien sont morts assassinés par un infidèle, par un ingrat, par un calomniateur! On les ensevelit en disant que le prêtre n'a pu rien obtenir d'eux, que le médecin n'a rien compris à leur maladie; mais le poignard hypocrite s'est enfoncé dans leur cœur. Tu es peut-être un de ces criminels, et tu portes en toi un accusateur...

— Silence! homme ivre.

— Non, il faut que tu m'entendes dans mon ivresse... Tu cherches la félicité dans le cœur humain, et pour cela tu le mets en pièces en y fouillant sans cesse, comme celui qui remue la terre pour y découvrir un trésor. Moi, je ne cherche rien, et la désillusion ne m'attend pas au détour de chaque espérance (*à la vuelta de la esperanza*). Tu es un littérateur, un écrivain, et quels tourmens ne te fait pas subir ton amour-propre, aigri journellement par l'indifférence des uns, par la jalousie des autres, par la rancune du plus grand nombre! Payé comme un Pasquin, tu ferais rire aux dépens d'un ami, si tu avais des amis, et tu ne veux pas avoir de remords! Homme de parti, tu fais la guerre à un autre parti, ou bien chaque défaite est une humiliation pour toi, ou tu achètes trop cher la victoire pour en jouir. Tu offenses et tu ne veux pas avoir des ennemis! Moi, qui me calomnie? qui me connaît? Tu me donnes un salaire honnête, à l'aide duquel je peux pourvoir à mes besoins. Toi, le monde te paie, comme il paie ses autres serviteurs. Tu te dis libéral, et le jour où tu t'emparerais de la verge, tu fouetterais les autres comme on t'a fouetté. Hommes du monde, vous vous qualifiez d'hommes d'honneur et de caractère, et chaque jour vous changez d'opinions, vous apostasiez vos principes. Travaillés par la soif de la

gloire, — inconséquence rare! — tu méprises peut-être ceux pour qui tu écris, et tu vas, l'encensoir à la main, réclamer leur adulation. Tu flattes ton lecteur pour en être flatté...

— Assez! assez!

— Tout à l'heure. Moi, enfin, je n'ai pas de nécessités; toi, au contraire, malgré ta fortune, tu vas aller peut-être te mettre entre les mains d'un usurier pour un caprice frivole, parce qu'il vous faut de l'or, à vous, pour quelque banquet où parade votre vanité en portant des toasts. Tu lis nuit et jour, feuilletant les livres pour y chercher la vérité, et tu souffres de ne la trouver nulle part écrite. Être ridicule, tu danses sans joie, et ton mouvement turbulent ressemble à celui de la flamme qui brûle sans avoir conscience d'elle-même. Quand je veux des femmes, je mets un salaire dans ma main, et j'en trouve qui sont fidèles plus d'un quart d'heure. Toi, tu mets la main sur ton cœur, tu le jettes sous les pas de la première venue, et tu ne veux pas qu'elle le puisse fouler aux pieds avec mépris; tu lui livres ce dépôt sans la connaître. Tu confies ton trésor à une femme pour sa jolie figure, et tu es tranquille parce que tu aimes. Si demain ton trésor disparaît, c'est le dépositaire que tu en accuseras, lorsque c'est toi seul qu'il faudrait appeler imprudent et imbécile.

— Par pitié! cesse, voix infernale.

— Je finis. Tu inventes des mots, et avec eux tu crées des sentimens : les sciences, les arts, élémens de l'existence; — la politique, la gloire, le pouvoir, la richesse, l'amitié, l'amour. Lorsque tu découvres que ce ne sont que des mots, tu blasphèmes et tu maudis. Tandis que le pauvre Asturien mange, boit et dort, et n'est trompé par personne; — s'il n'est pas heureux, il n'est pas malheureux; il n'est du moins ni homme du monde, ni ambitieux, ni élégant, ni écrivain, ni amoureux. Aie donc pitié du pauvre Asturien! Tu me commandes, et tu ne sais pas te commander à toi-même. Aie pitié de moi : je suis ivre de vin, il est vrai, mais tu es ivre, toi, de désirs et d'impuissance!.... »

Il est maintenant facile, même à l'observateur le moins attentif, de mesurer la distance qu'il y a entre le *Pobrecito Hoblador* et les derniers éclats de cette passion superbe; on peut assister, en quelque sorte, aux évolutions capricieuses de cette ironie, suivre dans la variété de ses tendances, dans sa marche invincible, le génie de cet humoriste qui comptera, quoiqu'il soit encore à peine connu de l'Europe, parmi les plus grands héros modernes du doute. D'un seul coup d'œil on peut embrasser les deux côtés de cette existence; des œuvres d'une sincérité douloureusement naïve sont là pour dire quel travail intérieur a rempli l'intervalle qui sépare ces deux points extrêmes. Le secret d'une telle vie, en effet, c'est la lutte; le champ de bataille, c'est une ame douée des plus rares qualités naturelles. Il est triste, au bout d'un si dramatique combat, de n'avoir à constater qu'une nouvelle victoire de la mort. Larra écrivait ces pages de *la Nuit de Noël* quelque temps seulement avant de se frapper de sa propre main, dans la force de l'âge, à vingt-huit ans. Le jour de sa mort, le 13 février 1837, une femme, dit-on, était venue chez lui pour consommer une rupture déjà commencée, pour redemander des lettres d'amour et effacer ainsi le

moindre témoignage accusateur; à peine cette femme était-elle sortie, Larra avait cessé d'exister. Doit-on en conclure qu'un amour déçu est ce qui a tué l'humoriste espagnol? Non, ce n'est là qu'un accident dans l'ensemble des causes qui l'ont armé contre lui-même. Ce qui l'a conduit à cette extrémité fatale, c'est l'excès du doute, c'est un dégoût amer et violent engendré par une observation inexorable, c'est le scepticisme qui avait ôté à son esprit, non son énergie, mais sa droiture, et avait détruit dans son cœur le germe des résolutions supérieures à tous les mécomptes. On se souvient peut-être d'un mot de Goethe sur Werther: Le pâle amant de Charlotte ne pouvait vivre, suivant l'illustre auteur; un ver s'était glissé dans son ame et avait altéré en lui les sources de la vie. — Il en est de même de Larra; son suicide matériel était préparé par un suicide moral. La satire avait été pour l'écrivain espagnol une arme à deux tranchans qui avait commencé par le blesser mortellement lui-même. Il se peut qu'on le condamne: au point de vue d'une stricte et sévère morale, cela sera juste et il n'y aura rien à répondre; mais la pitié n'est-elle point aussi quelquefois une justice, et ne doit-elle pas venir s'asseoir sur le tombeau de cet homme qui a cru que la vie, ainsi dépouillée de ses croyances, de ses rêves, de ses illusions, de ses espérances, n'était plus la vie, qu'elle n'était plus qu'une injure qu'il fallait rejeter? La pitié seule peut couvrir, sans les absoudre, ces actes suprêmes que Shakespeare qualifiait de *romains*, et qui ne le sont plus malheureusement depuis qu'on se tue sous l'influence de déceptions personnelles et non pour éviter de survivre aux défaites de la patrie. Quant à nous, nous ne ferons qu'opposer à la fin volontaire et sans gloire de Larra la fin d'un autre homme qui fut pour l'humoriste espagnol le sujet d'une méditation éloquente, celle du comte de Campo Alange, qui avait quitté luxe, honneurs faciles, plaisirs brillans, oisiveté fastueuse, pour défendre la conviction de sa pensée, les armes à la main, et mourut comme un soldat, sous les murs de Bilbao. « Il est mort, le noble et généreux jeune homme, dit Larra; il est mort la foi dans le cœur. Le destin a été injuste pour nous qui l'avons perdu, pour nous seuls cruel, pour lui miséricordieux. Dans la vie, le désenchantement l'attendait; la fortune est venue auparavant lui offrir la mort. C'est mourir dans la plénitude de la vie. Mais, parmi ceux qui le pleurent, il en est à qui il n'est pas donné de choisir et qui passent par la désillusion avant d'arriver à la mort; ceux-là lui doivent porter envie.... » Ce sont là, en effet, les seules morts dignes d'envie, celles qu'on peut accepter sans amertume, parce qu'elles ne sont pas un sacrifice sans résultat et sans compensation, parce qu'au lieu d'inquiéter et de troubler l'humanité, elles l'honorent et la relèvent.

CH. DE MAZADE.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

XI.

PERCY BYSSHE SHELLEY.

The life of Percy Bysshe Shelley, by Thomas Medwin. — London 1847.

Shelley a été poète dans toutes les acceptions de ce mot, qui en a tant. Il l'a été par son organisation et par sa vie comme par ses écrits, par l'imprévoyance comme par le génie, surtout par la candeur et par l'énergie de ses convictions. Son enfance, ses amours, sa mort, sont poétiques. A l'école publique, il souffre, rêve et blasphème déjà. Bien avant l'âge où le commun des hommes s'est demandé compte de ses croyances, ce précoce Titan est en guerre avec Jupiter, et, comme le héros antique, il brave les foudres vengeresses. Noble de naissance, il va prêchant une croisade contre tous les oppresseurs des peuples. Tourmenté du besoin de croire et d'aimer, il hait et il nie. Cette ferveur, cette constitution nerveuse, extatique, sujette à des hallucinations de

tout genre qui rappellent tout ce qu'on a lu des grands solitaires chrétiens, — détournées de leur mission naturelle, perverties même si l'on veut, — servent les desseins de la philosophie incrédule et révoltée. L'onction de saint Augustin, l'austère éloquence des pères, parfois la langue embrasée des apôtres, animent des conceptions étranges où viennent s'amalgamer, avec des visions dignes de Swedenborg et de Saint-Martin, les théories, les systèmes de la philosophie la plus positive. Tout prêt à croire ce que dément la raison commune, Shelley n'accepte rien de ce qu'elle sanctionne. L'idée reçue n'a pas de critique plus inflexible, l'idée nouvelle de champion plus complaisant, et cela, sans parti pris, sans affectation vaine, en toute loyauté. Rang, patrie, honneurs, richesse, amour, et jusqu'aux joies de la tendresse paternelle, Shelley renonce à tout, plutôt que de faire fléchir ses convictions devant une autorité dont il conteste les droits, dont il dénonce l'injustice, dont il nie le principe. Peu de gens ont donné de pareils gages au paradoxe. La sincérité de Shelley est donc pour nous au-dessus du doute.

Or, la sincérité, si elle ne justifie ni les doctrines, ni les actes, commande pourtant l'estime et ôte à la censure la plus légitime une grande partie de ses droits. On n'est pas tenu de fléchir devant l'erreur de bonne foi, mais il n'est pas permis de la confondre avec le mensonge délibéré. Plus d'une fois, en lisant les poëmes de Byron, il nous est arrivé de regarder comme également suspectes la valeur des opinions émises et la franchise de ces opinions. La préméditation, le calcul, la vaine gloire, la forfanterie, nous apparaissaient au fond de cette poésie limpide et belle, comme l'immonde lézard, le serpent venimeux sous le cristal des eaux immobiles. Jamais les ouvrages de Shelley ne nous ont causé cette impression pénible. En étudiant sa vie, nous nous sommes expliqué cette différence.

Il naquit, en 1792, dans le comté de Sussex. Son père, dont l'intraitable sévérité provoqua de bonne heure la résistance à laquelle Shelley devait vouer sa vie, ne comprit pas qu'une organisation si fine et si impressionnable demandait des soins particuliers. L'enfant avait à peine dix ans qu'on le jeta dans une école, pêle-mêle avec des compagnons indignes de lui. Ce fut là son premier malheur. Il passait brusquement d'une liberté presque absolue, d'une vie en plein air, de mille habitudes féminines contractées au milieu de ses jeunes sœurs, dans une étroite enceinte où ses chers rêves, passereaux captifs, donnaient de l'aile à tous les barreaux de leur cage. Il y était harcelé par des maîtres qui ne le comprenaient pas, maltraité par ses condisciples, que sa faiblesse physique et son humeur bizarre excitaient à le tourmenter. A ce métier de victime, Shelley devint presque fou. Dès-lors, cependant, on put remarquer en lui une supériorité d'intelligence qui eût infailliblement

commandé l'attention d'un père plus tendre ou seulement plus éclairé. Ce rêveur solitaire, qui jetait à peine de temps en temps sur ses livres de classe un regard dédaigneux, laissait bien loin, par ses progrès, tous les autres écoliers. Sa mémoire était prodigieuse et défiait l'aridité des leçons. Déjà, du reste, se montrait chez lui un goût effréné pour les romans, indice qu'il ne faut pas méconnaître; première aspiration vers l'idéal.

Parmi ces romans introduits en fraude, dévorés en cachette, se trouvaient les chefs-d'œuvre de Richardson, de Fielding, de Smollett. Ceux-là, Shelley ne leur accordait qu'une médiocre estime. Ils lui montraient la vie à peu de chose près comme elle est, et de tout temps les poètes ont méprisé la réalité. En revanche, lorsqu'il se trouvait, parmi ces *blue books*, de véritables contes bleus, des romans terribles comme ceux qu'Anne Radcliffe et Lewis avaient mis à la mode, Shelley était sans défense contre les prestiges grossiers de ces récits « aux provinces si chers. » *Le Confessionnal des pénitens noirs*, *Zofloya*, que sais-je encore? s'étaient emparés de cet esprit déjà malade, et, lorsque Shelley s'avisa d'écrire, il composa coup sur coup deux romans calqués sur ces brillans chefs-d'œuvre (1). En les écrivant, il devint somnambule.

Quand il quitta Sion-house pour entrer à l'école d'Eton, le pauvre enfant ne fit que changer de supplice. Les anciens élèves y exerçaient sur les nouveaux venus l'autorité du maître sur son esclave. Il fallut subir cette nouvelle tyrannie. On prétend, mais à tort et en lui appliquant une anecdote empruntée à la vie de Shaftesbury, qu'il organisa une sédition des malheureux *fags* (2) contre leurs oppresseurs. Shelley était de ces êtres qui ne peuvent agir et lutter que dans l'arène de la pensée. Il n'avait en lui ni la grossière éloquence qui fait les tribuns, ni l'énergie brutale des athlètes. Tout ce qui participait du limon terrestre éloignait cette nature exquise, qui ne respirait à l'aise que l'air subtil des hautes régions. A l'âge où on fait de lui un conspirateur de collége, Shelley était plongé dans l'étude des sciences naturelles. Il y cherchait, comme tant d'autres poètes, plutôt des images que des vérités, plutôt des doutes séduisans que des explications vulgaires. Puis, entre deux leçons de chimie, — leçons prises à la dérobée, fruit défendu par les règlemens d'Eton, — il lisait le *Thalaba* de Southey, la *Lénore* de Burger, l'*Ahasverus* de Schubart. Ce dernier poème lui donna l'idée de commenter à son tour la tradition du *Juif errant*. Secondé par un de ses condisciples, Thomas Medwin, qui devait raconter plus tard la vie du poète, il écrivit sur ce sujet des vers qui, publiés longtemps après (3), ne figurent point parmi ses œuvres.

(1) *Zastrozzi* et *Saint Irvyne, ou le Rose-Croix.*
(2) Ce mot désigne des novices asservis aux caprices de leurs camarades.
(3) *Fraser's Magazine*, 1831.

A cette époque, Shelley était épris d'une jeune parente auprès de laquelle s'était écoulée son heureuse enfance, et qu'il venait de retrouver après une assez longue séparation. « Elle rappelait, nous dit le biographe du poète, les héroïnes de Shakspeare et faisait songer aux madones de Raphaël. » Ce fut chez le jeune homme un sentiment profond, un dévouement pur et complet. On retrouve, après bien des années, l'empreinte de ce premier amour dans un fragment sans titre et sans date. Shelley parle de deux enfans qu'on eût pris pour deux jumeaux, tant ils ressemblaient l'un à l'autre. Il est aisé de le reconnaître et de reconnaître miss Harriet Grove sous ces noms italiens de Cosimo et de Fiordispina. Chez le premier, une passion nouvelle obscurcit l'image de l'idole encore adorée; mais, si elle n'est plus l'objet de cet amour inconstant, elle est restée l'amour lui-même, planète brillante au sein des sphères célestes, et réglant les mouvemens d'une intelligence pour jamais soumise.

He faints, dissolved into a sense of love;
But thou art as a planet sphered above,
But thou art love itself — reeling the motion
Of his subjected spirit....

Le cousin et la cousine s'écrivirent long-temps, de l'aveu de leurs parens, qui ne voyaient aucun mal à cette affection mutuelle, et n'en devaient que plus tard redouter les conséquences. Miss Grove composa même, sous la direction de Shelley, quelques chapitres des romans qu'il écrivit sous le charme de ses premières lectures. Que ne s'en tenaient-ils à ces terribles fictions, au fond si parfaitement innocentes? Mais Shelley venait d'entrer à Oxford. Plus que jamais il se plongeait dans la chimie, et, qui pis est, dans la métaphysique. Or, pour un esprit sans contre-poids, pour une ame sincère, l'étude de la philosophie est semée d'abîmes. Là, plus qu'ailleurs, le doute est au seuil de la science, et les premiers rayons de lumière peuvent aveugler.

Pour peu qu'on ait étudié la curieuse histoire des révoltes de l'esprit humain, on a gardé le souvenir de cette initiative singulière que l'Angleterre prit au XVIIe siècle, et des leçons d'incrédulité qu'elle nous donna hautement. Elle avait, il est vrai, reçu des leçons des néo-platoniciens d'Italie et des sceptiques français, Rabelais, Montaigne, Charron, La Boétie; mais en définitive Hobbes, Toland, Tindal, Shaftesbury, Bolingbroke, ont fourni à la philosophie de Voltaire tout ce que celle-ci eut de réellement, de sérieusement subversif. En même temps, et par un contre-échange assez notable, tous les défenseurs du christianisme attaqué, les adversaires du rationalisme, Foster, Leland, Boyle, Clarke, Tillotson, Lardner, Pearce, s'inspiraient de nos théologiens, de nos orateurs sacrés. Pascal, Fénelon, Bossuet, leur venaient en aide. De

ces deux courans opposés qui traversaient le détroit, on sait quel fut le plus fort. Hume s'illustrait en rapportant de France en Angleterre une philosophie éminemment hostile au christianisme. Voltaire s'illustrait en rapportant d'Angleterre les idées des *free thinkers*. Ces idées fructifièrent avec une étonnante rapidité. Nos voisins étonnés admirèrent le développement vigoureux que prenaient chez nous les germes empruntés à leur sol. Ce qui était resté obscurément enfoui dans les massifs *in-quarto* de leurs dialecticiens était rendu au monde entier sous des formes vives, avec une scintillante auréole, un pétillement d'esprit, une nouveauté d'aperçus qui éblouissaient nos maîtres eux-mêmes. C'est tout au plus si on reconnaissait les principes de Locke dans les splendides anathèmes de Rousseau, et *le Christianisme sans mystères*, le *Panthéisticon* de Toland dans les commentaires ironiques des encyclopédistes sur les saintes Écritures.

Lorsque la révolution de 89 éclata, tous les hommes éminens, — ceux-là même qui plus tard devaient lui déclarer la guerre, — se rallièrent, en Angleterre comme ailleurs, à cette puissante manifestation de la raison collective. Prenez un à un presque tous les grands talens de la génération qui achève de s'éteindre, et vous les trouverez à côté de Fox et d'Erskine à ce moment donné de l'histoire. Sir James Mackintosh a écrit les *Vindicæ gallicæ* pour répondre aux *Réflexions* de Burke *sur la révolution française*. Priestley descendit dans la même arène pour combattre le même champion. Thomas Payne remua profondément les trois royaumes avec son livre des *Droits de l'homme*, violent écho des maximes proclamées à la tribune de la convention. Enfin, — il faut bien rentrer dans le domaine de la poésie, — Coleridge, Southey, Wordsworth, propagateurs des doctrines de Godwin, furent, pour un temps, profondément imbus des principes démocratiques.

Ce mouvement des esprits, excessif et prématuré, servit à fortifier les institutions battues en brèche, à rallier les diverses fractions du torysme, à pousser l'Angleterre parmi les puissances coalisées contre nous. Les exagérations de Thomas Payne ont certainement facilité la tâche de Pitt. Les *Gordon-riots*, les déclamations de Horne-Tooke, les émeutes au milieu desquelles George III faillit périr, ont peut-être conservé le trône où la reine Victoria est si paisiblement assise. Toutefois on se tromperait grossièrement, si l'on pouvait croire que la réaction oligarchique et religieuse, provoquée par les excès de la révolution française et de ses adeptes, fût une œuvre définitive. Le levain philosophique fermentait chez les Anglais depuis leurs guerres de religion, et depuis lors, à toutes les époques, même les plus tranquilles, on retrouve au-delà du détroit des niveleurs, des *nulli-fidiens*. La lignée des Sydney et des Chaloner ne s'est pas éteinte. De nos jours encore, elle a ses représentans, plus nombreux qu'on ne le croirait. Au commence-

ment du siècle, elle se ralliait autour de Locke et de Voltaire, de Godwin et d'Helvétius, de Hume et de Volney. Shelley, encore sur les bancs d'Oxford, accepta les théories de ces libres penseurs, et se promit, avec toute la ferveur de son âge, avec la sincérité de son caractère, qu'il vouerait sa vie à l'affranchissement du genre humain, son génie aux progrès de la lumière philosophique. Éminemment religieux par nature, il s'ordonna prêtre de la raison et de la liberté, culte périlleux de tout temps, et dont il acceptait les dangers avec une héroïque ambition, une soif de martyre qui, toujours admirable, n'était déjà plus comprise à l'époque où il vécut. Cette éducation philosophique, fort incomplète du reste, peut se raconter en quelques mots. Locke, Hume, et le *Système de la nature* avaient ébranlé, pour ne pas dire détruit, toutes les croyances religieuses de Shelley. Platon lui donna les bases d'une foi nouvelle qui les remplaça dans son esprit, foi singulière dont l'un des premiers articles fut le dogme de la préexistence, suffisamment justifié aux yeux du poète par les phénomènes presque inexplicables de son imagination sans cesse galvanisée.

On se rappelle ce conte intitulé *Louis Lambert*, où l'un de nos romanciers s'est complu à décrire l'organisation exceptionnelle d'une sorte de voyant séraphique. Il semble que ce récit ait été inspiré par quelque portrait de Shelley. Visions extatiques, susceptibilités particulières, amour effréné du rêve, horreur innée de l'action, malheurs de collége, soif de l'infini, débauche précoce de l'intelligence, violente aspiration vers l'amour, on retrouve dans le conte tous les traits singuliers de la vie du poète, jusqu'aux accès de catalepsie. M. Medwin raconte qu'un matin, sortant d'une maison où ils logeaient tous deux, il trouva, sur un trottoir, le long d'une de ces grilles qui se hérissent devant toutes les maisons de Londres, un groupe d'enfans attroupés autour d'un gentleman étendu à terre. Ce gentleman était Shelley, qui, sans le savoir, avait passé la nuit sur la voie publique, et, nonobstant sa sobriété de brahmine, se trouvait assimilé aux ignobles victimes de l'intempérance. Voici, du reste, comment Shelley lui-même a décrit quelques-unes de ces sensations bizarres qui lui faisaient envisager sa propre existence comme un tissu mystérieux de problèmes insolubles :

« Je me suis trouvé devant des sites dont l'inexplicable rapport avec des portions à moi-même inconnues de ma nature intellectuelle me causait d'irrésistibles émotions. Après avoir rencontré un tableau de ce genre, il m'est arrivé d'y songer au bout de plusieurs années. Ma mémoire s'en était emparée à jamais, sans cause apparente; il hantait ma pensée, de temps en temps, avec une sorte de ténacité qui semblait le rattacher à mes affections les plus intimes. Plus tard, j'ai revu les mêmes lieux. Alors je ne pouvais plus séparer le paysage rêvé du paysage réel; ils se confondaient pour moi dans un sentiment mixte, indivisible, n'ayant aucun rapport avec celui que le site seul, ou le seul souvenir du site, tel

que je l'avais vu dans mes songes, aurait éveillé en moi... Ce qui m'est arrivé de plus curieux en ce genre date d'Oxford : je me promenais dans les environs avec un ami, tous deux absorbés par une conversation intéressante et animée. Au détour d'une allée, un tableau jusque-là caché par les plis du terrain et un rideau de hautes haies s'offre tout à coup à nos yeux. Un moulin à vent, au milieu d'une prairie close de murs et entourée de plusieurs autres herbages; entre les murs de l'enclos et la route que nous suivions, un terrain irrégulier, tourmenté, aux lignes abruptes; une longue colline basse derrière le moulin; un rideau de nuages gris uniformément répandu sur le ciel. C'était le soir. Nous étions à cette saison où l'hiver commence déjà, où la dernière feuille tombe des bouleaux dépouillés. Rien de plus ordinaire, à coup sûr, que cet aspect, dans ses détails et dans son ensemble. Ni l'heure ni la saison n'étaient celles qui devaient, ce semble du moins, déchaîner subitement les orages de la pensée. Cet assemblage insignifiant d'objets vulgaires ne pouvait faire songer qu'à une paisible continuation de l'entretien commencé, à une soirée finie au coin du feu, entre quelques bouteilles de vin et quelques conserves de fruits... Cependant l'effet produit sur moi fut immense et prompt comme la foudre. Je me rappelai avoir vu, en rêve et bien long-temps auparavant, ce site, exactement reproduit. Le frisson me prit; une sorte d'horreur s'empara de moi. Je dus quitter aussitôt la place (1). »

Il est temps de voir comment Shelley engagea, contre les croyances de son temps et les institutions de son pays, une guerre implacable. *L'Athéisme nécessaire* (2), tel était le titre d'un pamphlet qui mit en rumeur la très anglicane et très fidèle université où Shelley n'avait pu être admis qu'en jurant les trente-neuf articles, garans et boulevards de la religion dominante (3). Il avait été composé sous l'influence très évidente des livres dont Shelley faisait, depuis quelque temps, le sujet de ses études. Les essais de Godwin, le *Système du Monde* de Laplace, les *Rapports* de Cabanis, les *Lettres* de Bailly à Voltaire, les traités éthiques de Bacon, la théologie de Spinoza, Pline, Condorcet, Cuvier, Newton et bien d'autres encore étaient mis en réquisition par le jeune étudiant pour étayer ses assertions et justifier l'audace, — nous ne dirons pas la nouveauté, — de ses démonstrations irréligieuses. C'était une thèse en forme contre l'existence de Dieu (en tant que divinité créatrice et cause première), contre le christianisme, contre les prophéties, les miracles, l'authenticité des livres saints; un appel sans détour à la raison, au bon sens, contre les apparentes in-

(1) A ce passage de Shelley sa femme a ajouté la note suivante : « Ce fragment fut écrit en 1815; je me rappelle qu'après l'avoir jeté sur le papier, Shelley se réfugia vers moi, pâle, agité, tremblant, pour échapper, en causant d'autre chose, aux émotions inséparables de ce souvenir. »

(2) *The Necessity of atheism.*

(3) On se rappelle la mauvaise plaisanterie de Théodore Hook à propos de ce serment : « Jurez-vous d'observer les trente-neuf articles? lui demandait le chancelier avec toute la solennité requise. — Quarante, si vous voulez, répliqua étourdiment le romancier futur, qui faillit, pour ce, n'être point admis. »

conséquences de la tradition biblique; en un mot, le résumé de tout ce qui s'était écrit de plus violent, de plus décisif contre le culte établi.

Un manifeste de ce genre, chez un homme dont les opinions sont formées, et qui leur donne l'autorité du talent, peut, jusqu'à certain point, éveiller l'attention d'un gouvernement en partie fondé sur le respect d'un culte quelconque. En est-il de même lorsqu'un écolier surchargé d'une érudition malsaine, séduit par la nouveauté spécieuse et brillante de quelques théories prohibées, vient se poser, lui chétif, en face des siècles, de l'histoire et de Dieu, pour démentir et nier, sur la parole d'autrui, tout ce qu'on croit, tout ce qu'on enseigne? Est-il juste, est-il prudent de prendre au sérieux ces équipées d'un philosophe imberbe? Ne lui doit-on pas bien plutôt l'indulgent dédain, la pitié railleuse, le plus poignant et le plus sûr châtiment des témérités avortées, des entreprises infailliblement inutiles? L'université d'Oxford n'en jugea point ainsi. Pour quelques pages sans portée, pour une méchante compilation qu'il était très permis de regarder comme non avenue, deux jeunes gens d'une distinction d'esprit incontestable furent expulsés d'Oxford, et jetés dans le monde avec l'orgueilleux sentiment de leur force agressive (1). Shelley, qui, livré à lui-même, aurait sûrement désavoué plus tard cette boutade juvénile, se dit qu'on n'aurait point mis son livre à l'index si on avait pu le réfuter aisément, et qu'on ne l'aurait point chassé d'Oxford, si sa présence et ses doctrines n'avaient intimidé le sénat universitaire. Cette illusion le flattait, et faillit le pousser dans la voie des prédications humanitaires. Ses griefs ne l'avaient pas converti à la misanthropie; sa haute et bienveillante nature se refusait à rendre, comme Byron, le genre humain responsable des injustices commises par quelques hommes. Le rôle de réformateur le tentait par-dessus tous les autres. Ne voulut-il pas, un moment, monter en chaire et porter de tous côtés la paróle de vie? Il y avait alors un excellent et digne homme, — Rowland-Hill était son nom, — qui, pour répandre les doctrines du méthodisme, avait renoncé à tous les avantages du rang et de la fortune. Les auditeurs se pressaient en foule dans la chapelle où il enseignait. Shelley y fut entraîné par hasard. Le lendemain, il écrivit au pieux missionnaire pour lui demander le droit de porter la parole devant la petite congrégation. Sa lettre demeura sans réponse, et ne méritait pas mieux.

Cette démarche inconsidérée nous indique un jeune homme livré à lui-même, sans guides, sans amis sérieux, sans conseils écoutés. En effet, Shelley menait alors à Londres, et loin de son père, mortellement offensé, la vie de l'étudiant oisif. Ses journées se passaient en longues divagations, en rêveries maladives, dont il notait scrupuleusement, sur

(1) Le collaborateur, le complice de Shelley était M. Hogg.

un carnet à part, les angoisses et les plaisirs. Quand il pouvait s'astreindre à quelque travail, il s'occupait exclusivement de propager les doctrines les plus propres, selon lui, à émanciper l'humanité, mal à propos mise en tutelle. Il reprit un poème commencé depuis long-temps, — *la Reine Mab*, — lui donna lentement sa forme définitive, y joignit, comme notes, son essai sur la *Nécessité de l'athéisme*, et fit imprimer le tout. Cependant, par un calcul de prudence que l'avidité d'un libraire devait plus tard déjouer, ce livre ne fut pas d'abord livré au public, mais simplement distribué à quelques amis. Nous pensons que Shelley obéit en ceci plutôt à la crainte d'irriter de nouveau son père qu'à toute autre considération personnelle. Son malheureux conflit avec l'université l'avait brouillé avec sa famille. Il avait dû cesser toute correspondance avec miss Grove, et renoncer à l'espoir si long-temps caressé de l'associer à sa destinée. Elle lui avait elle-même déclaré, non sans émotion, que leur hymen était devenu impossible. Il y avait là de quoi faire réfléchir, même Shelley, sur les conséquences de sa chevaleresque prise d'armes.

A seize ans, — et rappelons-nous qu'il n'avait pas alors plus de seize ans, — les peines d'amour sont rarement inconsolables. Le hasard mit Shelley en rapport avec une jeune fille, poète comme lui, comme lui troublée dans sa foi par l'étude des problèmes métaphysiques. Une merveilleuse précocité intellectuelle lui promettait le rang qu'elle a obtenu depuis parmi les écrivains de son sexe et de son temps. De plus, elle était gracieuse, simple et douce comme il semble que toute femme poète devrait l'être. Shelley s'éprit de son talent, de son heureux naturel, de l'ensemble idéal qu'elle offrait à son imagination ravie. Félicia Brown, à son tour, s'étonna de cette existence déjà persécutée; elle subit l'ascendant de cette candeur enthousiaste, de ce scepticisme ardent, de ce zèle blasphématoire, qui donnaient à la jeunesse de Shelley un caractère si singulier. Il reprit avec elle, comme un rêve interrompu, la correspondance que les parens de miss Grove avaient interdite à leur fille. Ce fut d'abord une controverse littéraire et religieuse. Nous ne saurions dire, et personne ne sait si, par la suite, de moins graves sujets y furent traités. Il est certain seulement que Shelley prêchait à sa jeune amie la philosophie à demi panthéiste, à demi sceptique, dont il s'était fait le disciple, et que, pour ce motif sans doute, on jugea convenable de mettre fin à ce commerce de lettres, moins extraordinaire en Angleterre qu'il ne le paraîtrait chez nous.

Les poètes en général, les femmes poètes en particulier, sont, comme le disait Shelley lui-même, une *race de caméléons* sujets à prendre, selon les circonstances, mille couleurs étrangères. L'influence de Shelley survécut long-temps néanmoins à la rupture de ses relations avec mistriss Felicia Hemans. Plusieurs réminiscences involontaires

relevées par les critiques attestent chez elle cette espèce d'asservissement, ou, si l'on veut, de fidèle et docile admiration, qu'expliquent la souplesse ingénieuse, la délicatesse du talent de mistriss Hemans, et l'indépendance, la force initiative qui caractérisent l'esprit de Shelley (1).

Un mariage mal assorti allait clore la jeunesse désastreuse et tourmentée du poète. Conséquent avec lui-même, ce négateur intrépide ne se soumettait à aucune autorité, ne reculait devant aucune de ses inspirations. En allant voir sa sœur dans un pensionnat aux environs de Londres, il aperçoit dans le jardin, parmi les fleurs, une de ses compagnes, belle blonde de seize ans, au front candide, aux yeux bleus et tendres. Frappé de cette beauté angélique, il s'abandonne aussitôt au charme qui l'attire. Sa sœur se prête à nouer une correspondance entre lui et miss Westbrook, dont le prénom, Harriett, — le même que celui de miss Grove, — était à la fois un remords et un charme de plus. En quelques semaines, le roman fit de rapides progrès. La jeune pensionnaire se disait victime de la tyrannie paternelle; elle acceptait, elle appelait un libérateur. Shelley, qui voyait tout à travers le prisme singulier de son imagination, n'hésita pas à prendre l'hôtel garni de M. Westbrook pour un de ces châteaux du moyen-âge où gémissaient les damoiselles éplorées, M. Westbrook lui-même, honnête *landlord*, pour un farouche tyran. Il se prêta donc au désir de la charmante Harriett, qui voulait être enlevée, et courut l'épouser par-devant le forgeron classique de Gretna-Green. Il avait alors dix-neuf ans, et n'avait pas vu sa prétendue plus de six fois.

On sait ce que deviennent d'ordinaire les mariages conclus sous de pareils auspices. Celui de Shelley ne fit pas exception à la règle. Le jeune couple, soutenu pendant quelque temps par un oncle de Shelley, vieux marin, héros de Trafalgar et ami de Nelson, essaya de la vie des champs; mais la chaumière où ces deux enfans allèrent abriter ce qu'ils avaient pris pour de l'amour était louée à raison de trente shellings la semaine; le capitaine Pilford ne pouvait pas subventionner régulièrement le ménage de son neveu. Sir Timothy Shelley, peu flatté de voir son fils allié à une façon d'aubergiste, avait supprimé, irrévocablement supprimé, la pension de deux cents livres qui avait été jusqu'alors l'unique ressource du jeune étudiant. Il fallut donc vivre d'emprunts, engager son avenir à des usuriers, et encore n'étaient-ce là que des moyens précaires, une existence de troubles et d'angoisses au sein de laquelle périt bientôt l'enthousiasme passager que mistress Shelley avait inspiré à son époux. Après deux ans de vagabondage et de misère, les deux jeunes

(1) De tous les poèmes de mistriss Hemans, *le Sceptique* est celui où le panthéisme de Shelley se retrouve le plus fortement empreint.

gens s'aperçurent un beau jour qu'ils avaient aventuré, sur la plus incertaine de toutes les chances, le bonheur de toute leur vie. Deux enfans leur étaient nés; mais ces liens même ne suffirent pas à leur faire accepter le supplice toujours croissant d'un hymen sans amour. D'un commun accord, ils revinrent à Londres chez le beau-père du poète, qui dut être passablement surpris, sinon de ce retour, au moins des paroles de Shelley, telles que les rapporte son dernier biographe : « ...Il dit au père et à la sœur aînée de mistress Shelley que sa femme et lui ne s'étaient jamais aimés; que traîner plus long-temps leur pesante chaîne serait prolonger inutilement des tortures insupportables; que, ne pouvant légalement dénouer le nœud gordien, ils avaient résolu de le couper; que lui (Shelley) souhaitait à sa femme toute espèce de bonheur, et qu'il était décidé à chercher le sien dans de nouvelles sympathies. »

Cette profession de foi donne une très juste idée de la loyauté inopportune, de l'indomptable franchise que Shelley portait dans toutes ses actions. *Faire sans dire* n'était pas une maxime à son usage. Rassuré par la droiture de ses intentions, il n'agissait jamais sans revendiquer hautement, pour ses inspirations les plus excentriques, le bénéfice d'une légitimité absolue, quitte à ressentir tout aussi vivement que personne les fatales conséquences d'une conduite si peu en harmonie avec les idées reçues. Ainsi, trois ans après ce divorce extra-légal, lorsqu'on vint lui apprendre que sa jeune femme, consumée par le chagrin, venait de mettre fin à ses jours, il se regarda comme responsable de ce suicide, et sa débile santé fut ébranlée par les remords que lui laissa un si fatal événement.

A peine remis, Shelley crut devoir réclamer la tutelle de ses enfans; mais cette réclamation l'amenait devant les tribunaux, où l'aristocratie, tant de fois attaquée par lui, l'attendait dans la personne de lord Eldon, bon courtisan, tory violent sous des formes impassibles, et l'un des lords-chanceliers qui se sont montrés le plus hostiles à la presse radicale. L'arrêt par lequel il repoussa la requête de Shelley était une terrible réponse aux exagérations républicaines de *la Reine Mab*. Avec la sagacité propre aux gens de loi, lord Eldon n'y insiste pas autant sur la conduite même du poète que sur son obstination à ériger en principe l'immoralité dont il a fait preuve. On voit que les théories plus que les faits, les doctrines plus que les délits, ont éveillé la susceptibilité du sévère magistrat. Il frappe l'écrivain dans le père, et ne veut pas laisser le moindre doute sur ses intentions. Aussi cherche-t-on vainement dans une décision pareille le sentiment vrai de l'équité. L'arrêt de lord Eldon laissa un long ressentiment dans le cœur de Shelley (1).

(1) Ce ressentiment si naturel est indirectement exprimé dans le conte intitulé *Rosa-*

Ce qu'il avait formellement annoncé à son beau-père s'était réalisé de point en point. Séparé de sa femme, il avait cherché « d'autres sympathies, » et un an après, en 1814, profitant de ce que la paix rouvrait aux Anglais les routes du continent, il était parti pour la Suisse avec celle qui, plus tard, devint sa seconde femme. Ne nous étonnons pas trop qu'il ait trouvé, dans de telles circonstances, une compagne décidée à le suivre. Nous verrons plus tard que son génie et ses malheurs lui méritèrent, à la même époque, des sacrifices encore plus romanesques. Fille de Godwin et de Mary Wolstonecraft, celle-là même qui avait proclamé les *droits de la femme* alors que Thomas Payne revendiquait les *droits de l'homme,* Mary Godwin, — son roman de *Frankenstein* en fait foi, — était, par la hardiesse de son caractère et de ses opinions, au niveau de sa famille et de Shelley. Une autre jeune fille, belle-sœur de Mary Godwin, accompagnait le couple aventureux. Ce premier voyage fut une expédition de bohémiens, romanesque, décousue, improbable, suspecte, qui rappelle les pèlerinages de Rousseau et de Thérèse Vasseur. Ici, de prétendus espions effraient les jeunes vagabonds; ailleurs, on leur escamote leurs malles. L'argent manque. Il faut continuer la route à pied. Ils partent ainsi de Paris, après avoir fait emplette d'un âne pour porter le reste de leurs bagages. A la Chapelle-Saint-Denis, l'âne du Marché-aux-Herbes refuse d'aller plus loin; une mule se trouve là tout à point pour le remplacer. Chemin faisant, un enfant survient à ces deux philosophes mariés, toujours comme Rousseau et Thérèse, à la face du ciel, par une belle matinée de printemps. Ils retournent en Angleterre, puis repartent encore, et cette fois visitent Genève, Côme, Venise. Nous les retrouvons à Bath, où leur parvient, en 1816, la nouvelle du triste suicide qui affranchissait Shelley. Ni lui cependant, ni sa maîtresse, ne songeaient à cimenter leur union volontaire; mais il était dans la destinée de cet ennemi du mariage d'être deux fois marié. Son père sut le décider à ce second hymen. Un autre partisan du libre amour hasarda de reprocher cette inconséquence à son co-religionnaire. C'était un certain sir Thomas Lawrence, chevalier de Malte et auteur d'une méchante utopie en quatre volumes, *l'Empire des Naïrs.* Shelley lui répondit en rejetant *sa faute* sur l'état de la société, qui, par ses injustes persécutions, fait du séducteur une sorte d'assassin moral. Du reste, il donnait les mains, et de tout cœur, aux anathèmes de sir T. Lawrence contre le mariage, source évidente de mille maux.

La Reine Mab n'avait pas été publiée. *La Révolte d'Islam,* composée à Great-Marlow, pendant le dernier séjour de Shelley en Angleterre

lind and Helen. Un époux cruel cherche à priver sa veuve des enfans qu'il lui laisse, et son testament les lui retire, sous le faux prétexte qu'*elle ne croit pas aux dogmes chrétiens.*

(1816-17), fut donc le véritable début du jeune écrivain. Dans l'avant-propos, il prit soin de protester contre toute assimilation de sa poésie avec celle « de ses plus illustres contemporains. » Par là sans doute il désignait Byron, avec lequel la tendance de ses idées risquait de le confondre. Il ajoutait, faisant allusion à sa vie jusqu'alors si agitée :

« Il existe une éducation poétique sans laquelle le génie et la sensibilité peuvent malaisément développer toutes leurs ressources... Cette éducation, les accidens de ma vie me l'ont procurée. Dès mon enfance j'ai vécu au sein des montagnes, parmi les lacs, en face de la mer, dans les forêts solitaires. Le danger, qui se plaît au bord des abîmes, fut mon compagnon de jeux. J'ai foulé les glaçons des Alpes, et vécu sous le regard du Mont-Blanc. J'ai parcouru, voyageur errant, les pays lointains. J'ai descendu le cours des grands fleuves. De la barque où je passais les jours et les nuits, j'ai vu se lever et se coucher le soleil et les étoiles s'allumer au ciel. Dans les cités populeuses, j'ai suivi les mouvemens passionnés de la foule inconstante. Je suis passé sur le sol que la tyrannie et la guerre venaient de ravager, parmi des villes et des hameaux incendiés, où la misère affamée étalait sa nudité sur les ruines des murs noircis. J'ai conversé avec le génie vivant. La poésie grecque, celle des Romains et celle de mon pays ont eu pour moi le même attrait, les mêmes révélations que la nature elle-même. Telles sont les sources où j'ai puisé. »

Ce séjour de Shelley en Angleterre, nous l'avons dit, fut le dernier. Après la terrible sentence qui le privait de ses enfans, nous le voyons quitter pour jamais son pays en 1817. Nous le retrouvons à Rome, où il écrit sa tragédie des *Cenci, Julien et Maddalo* et *Prométhée déchaîné* (1); puis à Naples, d'où est daté le poème d'*Hélène et Rosalinde;* à Pise, où fut composé un drame lyrique inspiré par la révolution grecque; à Livourne, à Florence, mais avant tout à Genève, où il passa trois mois avec lord Byron et le docteur Polidori, l'auteur du *Vampire*.

Il y avait entre Byron et Shelley communauté d'idées, communauté de malheurs. Leurs ennemis étaient les mêmes. Ils avaient tous deux rompu des liens formés sans réflexion, tous deux attaqué les lois et la religion de leur pays, tous deux subi les dédains par lesquels la société se venge de qui la maudit. Le même exil volontaire les rassemblait sur les mêmes bords. Ils s'y retrouvaient avec les mêmes instincts pratiques, les mêmes admirations, les mêmes conditions de vie. Nous avons dit qu'une jeune parente accompagnait les Shelley. Elle était belle et spirituelle; ses cheveux et ses yeux noirs la faisaient prendre partout pour une Italienne. Elle avait un moment songé à monter sur la scène, et de là nous pouvons conclure qu'elle avait, elle aussi, profité des leçons de Mary Wolstonecraft, saint-simonienne avant Saint-Simon. Byron, qu'elle connaissait déjà,— car elle s'était adressée à lui pour en-

(1) *Prometheus Unbound.* — *Who will bind it?* demandait Campbell, peu favorable à Shelley.

trer à Drury-Lane, alors qu'il était mêlé à la direction de ce théâtre,— ne la retrouva pas impunément auprès de ses nouveaux amis. A l'insu de Shelley et de sa femme, que les pieux critiques des *revues* tories ne manquèrent pas de faire intervenir dans cette intrigue, il devint l'amant de miss C., qui, l'année suivante, lui donna une fille, nommée Allegra, par souvenir de Mont-Allègre (près de Genève), où leurs relations avaient commencé.

A ce propos, une différence nous frappe entre lord Byron et Shelley. Ce dernier est bien autrement hardi dans ses écrits, bien autrement réservé dans sa conduite. Ce n'est pas lui, tout sceptique, tout partisan qu'il est d'une liberté presque illimitée, ce n'est pas lui qui aurait aussi légèrement consommé une séduction comme celle dont nous venons de parler. Ce n'est pas lui qui aurait, après quelques mois, abandonné pour jamais la victime de ses caprices. Il avait l'esprit faux, mais non le cœur gâté. Le relâchement de ses principes venait de la direction malheureuse qu'on avait laissé prendre à ses études; mais le matérialisme pratique, la débauche, l'endurcissement égoïste qu'elle engendre toujours, il ne pouvait pas même les comprendre. Ses désordres, à lui, étaient ceux d'une pure intelligence tourmentée par d'inextinguibles désirs; ses enivremens, il les demandait à l'extase poétique, aux longues veilles studieuses, à ces excès de lecture qui ont, eux aussi, leur fièvre visionnaire, leur exaltation factice, suivies d'un profond dégoût, d'un accablement douloureux. Le poète osait tout; l'homme observait strictement, dans sa vie, les convenances qu'il jugeait sans doute les plus futiles. Le premier avait esquissé une *Vie de Jésus,* plus anti-chrétienne que celle de Strauss ou de Paulus; le second ne se serait pas permis un blasphème, et tandis que l'un, non content de nier que la fidélité conjugale fût une vertu, tentait de l'assimiler au vice, l'autre ne prononçait jamais une parole qui pût faire rougir la femme la plus réservée. On ne peut pas, avec quelque sévérité qu'on le juge d'ailleurs, se figurer Shelley à Venise, ayant pour maîtresse une grossière contadine, belle de sa jeunesse impétueuse, qui veut le battre, l'appelle *gran cane della Madonna,* et fait scandale autour de son palais. Ces vulgaires désordres le révoltaient chez son ami, lord Byron, et ne convenaient nullement à son ascétisme impie. On eût dit Saint-Just dégoûté des orgies de Danton.

Une fois qu'il est uni à une femme, son égale par le cœur et l'esprit, une fois sa vie bien assise et bien réglée, vous ne surprendrez plus dans son existence, à coup sûr très peu mystérieuse, une seule action qui mérite le blâme. Est-elle donc calmée, cette soif ardente de l'idéal? Non, sans doute, mais elle se transforme et cherche de plus pures sources. Plus un seul vers qui traduise même un vœu d'inconstance ou le pressentiment d'une flamme nouvelle. Une seule fois il adresse

la parole à une beauté inconnue, et voici ce que lui dicte son admiration pour elle.

« Il est un mot trop souvent profané pour que je le profane à mon tour, un sentiment que trop de femmes affectent de dédaigner pour que vous le dédaigniez comme elles. Il est une espérance trop semblable au désespoir pour que la prudence ordonne de l'étouffer. Et la pitié que vous pouvez accorder vaut mieux pour moi que la pitié d'une autre.

« Je ne puis vous donner ce que les hommes appellent amour; mais n'accepterez-vous pas ce culte émané du cœur, et dont le ciel ne repousse pas les parfums, — cet humble désir du phalène pour l'étoile scintillante, — de la nuit pour l'aurore,—la dévotion à quelque idole lointaine qui d'en haut sourit à nos douleurs (1)? »

Une conjecture est permise au sujet de ces vers harmonieux et touchans. Lorsque Shelley allait quitter pour la première fois l'Angleterre, en 1814, il reçut les vœux d'une femme que la lecture de *la Reine Mab* avait enthousiasmée. Belle, jeune, riche, alliée à de nobles familles, mariée depuis quelques années à peine, elle venait offrir au poète le sacrifice de tous les liens qui la retenaient dans le monde et le dévouement absolu d'une ame qui se donnait à lui. Touché d'une profonde reconnaissance, mais incapable de trahir les sermens qu'une autre avait déjà reçus, Shelley dut prononcer un refus qu'il adoucit autant qu'il était en lui, et qui le rendit plus cher à celle dont il brisait la suprême espérance. Elle ne se permit ni plaintes ni reproches, mais, quand il partit, elle partit. Shelley n'avait pas cru devoir lui cacher son itinéraire. Partout elle suivit sa trace adorée. Du haut des rochers de Meillerie, — Meillerie, nom fécond en doux et romanesques souvenirs, — elle guettait la barque où Shelley et sa compagne erraient ensemble sur le lac Léman. Elle fut peut-être témoin de cette tempête où faillirent périr en même temps l'auteur de *la Reine Mab* et celui de *Manfred*. Quand le poète revint en Angleterre, il cessa d'entrevoir de temps à autre cet ange gardien qui de haut et de loin planait sur sa vie. Il se crut oublié : c'était un blasphème. Son second voyage dissipa cette erreur. A Rome, à Naples, il retrouva la tendresse obstinée, l'infatigable amour de celle qui, sans espoir, lui consacrait sa vie. Un dieu seul pourrait accepter, impassible, un hommage si pur, un encens si rare. Shelley se sentit ému (2). Cédant à un élan de généreuse sympathie,

(1) One word is too often profaned, etc.
(*To* ****.)

(2) On lit à chaque page de ses derniers poèmes des allusions indirectes à ces mystérieuses sympathies qui enchaînent les femmes aux pas du poète. Voyez, dans *Alastor*, l'épisode de la vierge arabe, et ces vers charmans qui complètent sa pensée :

Youthful maidens taught
By nature, would interpret half the woe

il voulut revoir cette douce et charmante victime de la fascination poétique. Une rencontre leur fut ménagée, à l'insu de mistress Shelley, sans doute par quelque belle nuit étoilée, sur les flots voluptueux qui baignent tour à tour Sorrente et Capri,— peut-être aussi sous les ombrages de Castellamare, dans ses vallées abritées du soleil,— et ce dut être un touchant récit que celui de la pèlerine d'amour, racontant ses voyages mystérieux, sa surveillance invisible. Peu de temps après cette entrevue, comme pour laisser à ce drame si simple toute sa grandeur, toute sa pureté, la mort vint le clore par un dénoûment providentiel. La belle inconnue disparut de ce monde, pour lequel certainement elle n'était pas faite, et où elle était sûre désormais de laisser un souvenir attendri.

On sait maintenant, à n'en pouvoir douter, que les stances écrites à Naples, au mois de décembre 1818, — elles portent l'empreinte d'une mélancolie profonde (1), — furent inspirées à Shelley par le trouble où le jetaient deux sentimens contradictoires : son affection pour mistress Shelley et sa reconnaissance presque passionnée pour la tendresse dont une autre femme l'entourait depuis si long-temps. Sommes-nous donc trop présomptueux en attribuant à cette dernière l'hommage respectueux et pénétré dont nous parlions tout à l'heure?

A l'époque où ce souvenir nous reporte, la fortune, d'abord si sévère pour le poète, avait enfin cessé de le persécuter. La mort de son grand-père, et l'obscurité favorable d'une clause de substitution, qui pouvait fournir matière à de longs procès, amenèrent le père de Shelley à modifier la rigueur de ses premières décisions. Une pension de huit cents livres sterling (20,000 fr.) assura l'indépendance du jeune ménage : sur cette terre d'Italie, où Dieu n'a pas mis à haut prix le droit de vivre heureux, elle lui donnait tous les loisirs de l'esprit, toutes les joies de la bienfaisance.

En première ligne, parmi les plaisirs de Shelley, était la satisfaction de ce goût inné pour la navigation, qui lui avait déjà fait courir tant de dangers, et devait lui coûter la vie. Dès l'enfance, il avait manifesté cet instinct tout britannique, et passait des journées entières sur les étangs paternels. A Oxford, il lançait sur l'Isis des flottilles de papier. Un jour, à Londres, sur cette petite rivière qui serpente le long de Hyde-Park, on l'avait vu, à défaut de matériaux moins coûteux, fabri-

That wasted him, would call him *with false names*
Brother and friend, would press his pallid hand
At parting, and watch, dim through tears, the path
Of his departure, from their father's door.

(1) The sun is warm, the sky is clear
The waves are dancing fast and bright, etc.
(*Stanzas written in dejection.*)

Voir aussi les vers intitulés : *Sur une violette flétrie.*

quer une chaloupe avec un billet de banque. Plus tard, il descend le Rhin sur un de ces grands radeaux manœuvrés par trois cents rameurs, bourgades flottantes, qui portent à la Hollande ses bois, à l'Angleterre ses vins, et sur lesquelles voyagent des populations entières. Une fois, auprès de l'île de Man, une autre fois entre Douvres et Calais, en mer, sur des barques non pontées, il avait failli périr. A Mont-Allègre, il passait des nuits entières sur le lac. Une de ses poésies nous le montre naviguant à grand' peine sur les flots sablonneux du Serchio et s'arrêtant au pied de la verte colline :

Whose intervening brow
Screens Lucca from the Pisan's envious eye (1).

Plus tard enfin, fixé sur les bords du golfe de la Spezzia, où l'avait accompagné un autre « amant de la mer, » ils y entretiennent, à frais communs, une grande barque, gréée en schooner, et que montait avec eux un matelot exercé. Cette chaloupe avait été construite à Gênes, tout exprès pour Shelley, dont elle était devenue le jouet favori, en attendant l'heure marquée où par elle il devait périr.

Leigh Hunt, engagé avec lord Byron et Shelley dans la publication du *Libéral*, entreprise malheureuse que ces trois poètes ne surent jamais rendre populaire, vint, au mois de juin 1822, visiter ses deux illustres collaborateurs. A peine la nouvelle de son arrivée à Livourne parvint-elle à Shelley, que celui-ci mit à la voile pour aller au-devant de son hôte bien-venu. La traversée n'était ni longue ni difficile, car, partis de Villa-Magni, le 30 juin à midi, MM. Shelley et William étaient rendus à Livourne le soir même, sans le moindre péril évité. Une indisposition avait retenu mistress Shelley, qui, sans cela, devait être du voyage. Le lundi 8 juillet, après une semaine donnée aux épanchemens de l'amitié, Shelley et son ami, avec le matelot Vivian, qui complétait l'équipage de la chaloupe, reprennent la mer pour revenir à Villa-Magni. La brise était légère et favorable. Trelawney, l'aventureux camarade de lord Byron, voulait les escorter sur le schooner *le Bolivar*, frêté par l'auteur du *Corsaire*, et dignement commandé par celui des *Mémoires d'un Cadet;* mais quelques chicanes de douaniers arrêtent *le Bolivar*, et l'embarcation de Shelley gagne seule le large. Déjà, selon le récit de Trelawney, l'horizon se chargeait de sombres nuages. La barque s'effaça dans ces brumes épaisses, qui faisaient présager une tempête plus ou moins prochaine. Une demi-heure après, l'ouragan éclatait, soudain et terrible. Toute la Méditerranée en fut ébranlée. Le capitaine Medwin, qui naviguait alors de Naples à Gênes, et que cet épouvantable sirocco surprit en vue de cette dernière ville, compare les vapeurs

(1) *The boat on the Serchio.* Juillet 1821.

sulfureuses qui voilaient le ciel à celles que la mine ou le volcan exhalent après l'explosion des feux souterrains. Les vagues semblaient noircir sous l'haleine empestée du vent; une pluie lourde tombait à flots; la foudre grondait, et de temps en temps vomissait une cascade enflammée sur la mer soulevée et mugissante. Ce brusque désordre ne dura pas plus d'une heure. Au moment où il commençait, le capitaine Medwin nous raconte que, resté sur le pont de son bâtiment et contemplant les splendides horreurs dont il était entouré, il vit passer, sous le vent, une embarcation dont le gréement inusité, la voile latine, la forme à part, lui semblaient indiquer un de ces *bateaux de plaisance* (*pleasure-boats*) que les Anglais se donnent si volontiers sur toutes les mers du globe. Cette embarcation avait toutes ses voiles ouvertes au vent, qui ne les gonflait pas encore, mais dont une seule bouffée emporta dans la brume le léger navire (1).

Trelawney, qui, pendant toute la durée de la première bourrasque s'était cru certain de voir revenir ses amis, se retira dès que le calme fut rétabli. La nuit fut troublée par plusieurs autres coups de vent. La foudre tomba sur un des navires en rade à Livourne, et, justement alarmés, les amis de Shelley écrivirent à Lerici. La réponse de mistress Shelley augmenta leurs craintes. On n'avait aucunes nouvelles des voyageurs. Plusieurs courriers, expédiés aussitôt sur tous les points du littoral où la mer pouvait les avoir contraints à chercher un refuge, revinrent sans renseignemens favorables. Dans le même temps, Trelawney, mieux guidé par ses souvenirs, était parti pour Viareggio. Là, de tristes présages l'attendaient. La mer y avait poussé plusieurs débris qui attestaient un naufrage, deux barils d'eau, un petit canot, etc.; à la vérité, tout cela pouvait avoir été jeté par-dessus bord pour alléger la chaloupe dans un moment d'extrême péril. La chaloupe même, c'était l'opinion générale, avait dû, cherchant à regagner Livourne, être chassée du côté de l'île d'Elbe ou de la Corse. Huit jours entiers se passèrent encore dans une cruelle incertitude. Enfin les pêcheurs de Viareggio découvrirent, échoués de nuit sur la plage, deux cadavres défigurés. On ne reconnut Shelley qu'à ses vêtemens, et, circonstance touchante, au titre

(1) Il nous est impossible, en relisant ce passage, de ne pas songer à la belle description de la tempête qui emporte la barque d'Alastor :

> Along the dark and ruffled waters fled
> The straining boat, etc.

« La barque, s'efforçant, courait sur les eaux sombres et tumultueuses. Une forte rafale la précipitait, avec de brusques élans, à travers les blancs sillons de la mer écumante. Les vagues montaient. Plus haut, et plus haut encore elles tordaient leurs têtes altières sous le fouet de l'ouragan, comme des serpens qui se débattent dans la serre d'un vautour. Calme et contemplant avec une sorte de joie cette guerre des flots déchaînés l'un sur l'autre... le poète, assis, tenait le gouvernail d'une main ferme, etc. »

d'un petit volume ouvert dans la poche de sa jaquette marine. C'étaient les poésies de Keats, de ce poète mort avant l'âge, et sur la tombe duquel, peu de mois auparavant, il avait, à pleines mains, jeté les fleurs de la poésie (1), inspiré, disait-on, par le secret pressentiment que leurs cendres reposeraient dans le même champ de mort, — « à l'ombre de cette pyramide qui est le tombeau de Cestius, sous les ruines désolées des remparts qui jadis protégeaient Rome. »

C'est là, dans le cimetière protestant de la ville des papes, que devaient être transportés les restes de Shelley, à qui sa destinée avait ménagé jusqu'au bout une existence poétique. L'auteur d'*Alastor* avait disparu dans une tempête, comme Élie selon la tradition juive, comme Romulus selon la tradition latine; il eut des funérailles dignes d'Homère, et le bûcher antique se ralluma pour dévorer ses os, dérobés ainsi à la corruption commune. Le hasard en effet, et non pas, comme cela fut dit et répété par les dévots toujours altérés de scandales, une sorte de bravade anti-chrétienne, détermina lord Byron, Leigh Hunt et Trelawney à livrer aux flammes les restes mortels de leur ami. Les officiers inférieurs de la police locale refusaient, par précaution sanitaire, de laisser enlever ces funèbres débris, qu'on ne voulait pourtant pas abandonner sur une plage inhabitée. Il fallut de nombreuses démarches auprès des autorités de Lucques et de Florence, il fallut encore l'intervention directe de l'ambassadeur anglais, pour que les deux commandans de Viareggio et de Magliarino fussent autorisés à laisser exhumer les cadavres des deux hérétiques.

Lorsque toutes ces formalités furent remplies, on vit arriver devant Viareggio le schooner de lord Byron et deux autres petits bâtimens que Trelawney voulait employer à rechercher la barque submergée de Shelley. Après six jours de perquisitions inutiles, lorsqu'on eut promené la drague sur tous les points où des témoins oculaires prétendaient avoir vu sombrer le petit bâtiment, on dut renoncer à le tirer de l'abîme qui l'avait englouti, et le 20 août commencèrent les préparatifs de l'incinération. C'était sur le bord de la mer, à mi-chemin de Spezzia et de Livourne, à deux lieues environ de Viareggio. En cet endroit, deux promontoires hardiment projetés forment un golfe profond et dangereux où la force des courans et de la houle condamne à une destruction presque inévitable tout navire qui s'y trouve pris par l'ouragan. Les eaux y sont basses, les brisans nombreux; peu de chances pour gagner la terre, aucune pour être secouru; aussi chaque année de nouveaux sinistres viennent grossir la chronique funèbre de cette baie redoutable aux marins. A côté d'une pauvre hutte mal couverte d'un toit de chaume, et qui

(1) *Adonaïs*. — L'élégie à laquelle nous faisons ici allusion est une des plus belles inspirations de Shelley.

servait d'abri aux gardes-côtes pendant la nuit. il faut se représenter quelques hommes groupés autour d'une fosse ouverte, sous un soleil dévorant. Une tente, celle de lord Byron, est dressée près de là. Les ouvriers, matelots ou paysans, rassemblent les planches à demi pourries, le bois mort dont la plage est jonchée, et dressent le bûcher au centre duquel est placé un fourneau portatif. Sur ce bûcher, Byron et Trelawney, Leigh Hunt et un officier de la marine anglaise, le capitaine Shenley, jettent des branches de vigne, de l'encens, des bois aromatiques. On dirait des rites païens, et le sang des victimes égorgées manque seul à cette bizarre cérémonie. Bientôt le feu pétille, une fumée pénétrante monte vers le ciel, et l'ame même du poète mort, cette particule ignée, semble s'envoler, elle aussi, parmi les jets bleuâtres du bûcher flamboyant. Trelawney et Byron, spectateurs attentifs de cette scène si frappante, remarquèrent tous deux « l'extraordinaire beauté des flammes. »

On mit deux journées entières à brûler les deux cadavres, et celui de Shelley fut le dernier livré au feu. Ses cendres, immédiatement transportées à Rome, allèrent, suivies d'un petit nombre de résidens anglais, prendre place dans le cimetière dont nous avons parlé. Un enfant du poète y reposait déjà, et Shelley, dans l'avant-propos d'*Adonaïs*, s'était pour ainsi dire promis de revenir un jour à ce champ du repos, qu'il avait vu, pendant l'hiver, émaillé de violettes et de marguerites. — « On s'éprendrait presque de la mort, écrivait-il, en songeant qu'on peut être enseveli dans cette terre si douce à contempler! » Lignes prophétiques où le poète, le poète devin de l'antiquité, se retrouve encore, n'est-il pas vrai?

C'est une tâche facile que de caractériser, d'après son aspect général, la poésie de Shelley, car ses tendances sont nettes, ses origines connues, ses procédés uniformes, ses modèles hautement avoués. La Grèce avant tout, la grandeur imposante de la tragédie antique, la sérénité majestueuse de Platon et d'Homère; la Bible ensuite, et sa splendeur orientale, ses images hardies, l'impétueux élan de ses versets inspirés; l'ère italienne de Dante; l'ère anglaise de Milton; en Espagne, Calderon; en Allemagne, Luther, Klopstock, Schiller; chez nous, les sceptiques du XVIII[e] siècle, non comme sceptiques, mais comme philanthropes éclairés, comme apôtres de la raison, comme ennemis courageux de la tyrannie sous toutes ses formes : telles furent les admirations de Shelley. Guidé par elles, et moins original que peut-être il ne l'eût voulu, il continua l'œuvre abandonnée par Wordsworth, Southey et Coleridge, auxquels il reprochait leur apostasie; il combattit à côté de lord Byron, mais avec un enthousiasme plus sincère, une foi dans le progrès humain, une sympathie pour la race humaine, que n'a jamais connues ce dernier.

A vrai dire, tous les poèmes de Shelley, — si nombreux qu'ils soient,

— se réduisent à un seul, dont ils peuvent être regardés comme autant de chants séparés. Ils ne présentent à l'esprit, qui en abstrait les différences épisodiques, les détails accidentels, ou de sites, ou de costumes, qu'un seul type, toujours également sublime, celui d'un homme qui se dévoue, souffre et meurt pour ses semblables, un Christ dépouillé de ses attributs divins, un philosophe martyr, un confesseur de la liberté. Voyez le fragment intitulé *le Prince Athanase*, écrit à Marlow en 1817. Shelley y décrit un jeune homme, consumé par la soif du bien, errant et malheureux sur la terre où partout il voit la force aux mains des méchans, la justice méconnue, l'oppresseur sans remords, l'opprimé sans courage. Athanase mesure de l'œil ces maux sans nombre, et, tout en désespérant d'y porter remède, il se fait le consolateur de ceux qui souffrent, le pourvoyeur secret de toutes les misères, le ferme et constant appui de toutes les faiblesses. Cet être idéal prend tout à coup le nom de Laon, et devient le héros de *la Révolte d'Islam*. Vous le retrouvez là, champion d'un peuple qui revendique ses droits, indomptable avocat de ses griefs, heureux de souffrir pour ses frères toutes les horreurs d'une captivité que la mort seule doit finir. Il chante en beaux vers l'égalité, « cette aînée des choses humaines; » il prêche aux hommes la fraternité inviolable, l'amour sans remords, le désintéressement qui rend libre, la liberté qui rend meilleur. Il maudit le tyran sur son trône éblouissant, les prêtres devant l'autel ensanglanté. Il maudit surtout cet esclavage traditionnel que les générations lèguent aux générations, et ces stupides terreurs qui tour à tour les retiennent sous le joug. Les mêmes anathèmes sont sur les lèvres de la reine Mab. Lorsque l'aimable fée, empruntée à Shakspeare, promène, sur son char céleste, la belle Ianthé; lorsqu'elle lui montre, au fond d'un palais superbe, entouré de mille sentinelles, ce roi que l'angoisse et la terreur poursuivent sur sa couche splendide; lorsqu'elle oppose énergiquement les labeurs acharnés du pauvre à l'insolente oisiveté des riches; vous reconnaissez encore, sous un déguisement nouveau, je ne dirai plus le prince Athanase, mais Shelley lui-même, qui, sous tous ces noms et tous ces costumes, continue sa fervente prédication, son hymne libérateur.

Seulement, il faut le remarquer, à mesure que les années s'écoulent, cet hymne perd de son âpreté première. Comme un brillant métal qui rejette au sein de la fournaise ardente ses noires scories, l'amour de Shelley pour ses semblables se dégage de tout élément étranger, de presque toute son amertume, de presque toutes ses haines. Ces tyrans qu'il maudissait, il les plaint. Ces réactions sanglantes qui lui semblaient équitables, il en éloigne l'idée. Les révolutions qu'il appelle encore sont dignes d'un monde régénéré. Il les veut pures de toute vengeance, de toute expiation violente. Ces « vérités étranges, qu'il

est allé chercher sur des terres inconnues (1), » sont, à peu de chose près, celles que d'autres enthousiastes avaient déduites des principes chrétiens. Il parle en frère à tous les hommes, à ceux-là même qui ont repoussé le dogme de la fraternité. Le Prométhée de Shelley ne hait pas Jupiter, alors même qu'il se débat sous la dent des limiers ailés que le maître du ciel a lancés sur lui :

PROMETHEUS.

Were these my words, ô Parent?

THE EARTH.

They were thine.

PROMETHEUS.

It doth repent me : words are quick and vain :
Grief for awhile is blind, and so was mine.
I wish no living thing to suffer pain.

Alastor, couché sur la pierre où il va s'endormir à jamais, ne prononce aucun anathème, aucune malédiction sur le monde qui l'a méconnu. En lui, toute haine est morte. La souffrance qui naguère envenimait ses pensées les a maintenant pacifiées, et comme pliées au joug.

D'où est venu ce changement notable? Les commentateurs et les critiques en ont fait honneur à Platon, vers les doctrines duquel Shelley inclinait tous les jours davantage. Pourquoi ne pas l'attribuer à cette grande et souveraine maîtresse, la vie elle-même, qui, par ses leçons de chaque jour, corrige les fausses lueurs de l'esprit, apaise les soubresauts de la passion, dissipe les illusions de la jeunesse, et, nous donnant conscience de nos erreurs, nous rend indulgens à celles des autres? Nous admettrons volontiers l'influence de Platon comme raison secondaire d'une conversion pareille; mais quel philosophe a jamais remplacé l'expérience?

Nous ne voudrions pas laisser croire, — tant d'exemples nous montrent la nature humaine ainsi faite, — que Shelley, calmé à trente ans, aurait, à quarante, renoncé plus complétement encore aux idées, aux rêves de sa jeunesse. Non, l'égoïsme n'aurait jamais conquis une ame aussi élevée, une intelligence aussi éprise de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau. D'ailleurs, ce n'est pas en ce sens que le poète avait marché. Il allait, non vers la réalité, mais vers un autre idéal, plus grandiose, plus pur que le premier : de la sagesse humaine à la sagesse divine, du doute à la foi. Si nous ne nous méprenons complétement, après avoir blasphémé la victime divine du Golgotha,

(1) . . . When early youth had past, he left
His cold fireside and alienated home
To seek strange truths in undiscover'd lands.
(*Alastor, or the Spirit of solitude.*)

Shelley en serait venu à l'adorer, comme la plus magnifique expression de ce dévouement, de cette abnégation sublime qui l'avaient toujours séduit (1); mais il lui était interdit de faire avec le siècle et ses grossiers instincts un de ces pactes honteux qui le désolaient et qu'il avait sévèrement flétris (2), car il était de ces êtres en qui la conscience domine toujours, et dont les lentes dégradations de l'âge ne peuvent altérer la pureté native : organisations d'élite qui, pareilles à ces cristaux fabuleux du temps jadis, se brisent plutôt que d'enfermer une liqueur malfaisante. D'ailleurs il y avait en lui quelque chose d'altier et d'indomptable qui lui faisait dresser un front rebelle devant toute grandeur humaine. Il aimait à mesurer les colosses aux pieds desquels la foule se prosterne, et toujours il les trouvait plus petits que sa pensée. Ce dédain sincère éclate avec puissance dans son admirable sonnet, *Ozymandias :*

« J'ai rencontré un voyageur revenant d'une terre jadis célèbre. Il m'a dit : Deux énormes jambes de pierre, auxquelles manque le tronc qu'elles soutenaient, sont debout dans le désert. Près d'elles, sur le sable qui la recouvre à demi, repose une tête brisée. Le front orgueilleux, la lèvre plissée, le sourire froid et absolu, disent assez que le sculpteur savait rendre ces passions dont l'empreinte, transmise à la nature inerte, survit à la main qui les feignit, au cœur dont elles faisaient leur pâture. Ces mots sont inscrits sur le piédestal : — *Mon nom est Ozymandias, roi des rois. Contemplez mon œuvre, puissans de la terre, et désespérez!* — A côté, rien n'a survécu. Tout autour de cette ruine colossale, nus et sans limites, les sables étendent au loin leur niveau solitaire. »

Le même esprit d'opposition se retrouve dans la tragédie des *Cenci*, œuvre où le génie de Shelley, contenu et concentré par les nécessités du sujet, apparaît, à notre avis, sous son jour le plus favorable. Béatrix n'est plus seulement, dans la pensée du poète, la douce enfant souillée par un amour infâme, et qui, forcée de choisir entre un second inceste et le parricide, met sa vertu sous la garde des dieux infernaux. Elle devient le symbole de l'innocence opprimée. Contre elle se liguent toutes les mauvaises passions que fomente le despotisme. L'avarice du pape favorise les monstrueux débordemens du vieux Cenci, que sa longue impunité pousse aux crimes les plus odieux, au meurtre de ses fils, au déshonneur de sa fille. Shelley a voulu rendre

(1) Dans *la Reine Mab*, dans le *Prométhée délivré*, il est question du Sauveur des hommes. On peut comparer les deux passages, et voir le chemin que le poète avait fait dans la voie que nous venons d'indiquer.

(2) Lire le sonnet *à Wordsworth :*

In honour'd poverty thy voice did weave
Songs consecrate to truth and liberty, —
Deserting these, thou leavest me to grieve
Thus having been, that thou shouldst cease to be.

la religion complice de ces énormes forfaits. Il la montre absolvant à prix d'or le vice audacieux; il la montre encore servant de masque aux trahisons les plus indignes. C'est ainsi qu'il place auprès de Béatrix menacée, tremblante, cherchant appui, un jeune ambitieux, neveu d'un cardinal, promis aux plus hautes dignités ecclésiastiques, qu'elle regarde un moment comme son défenseur naturel. Orsino, — c'est son nom, — a promis de renoncer pour elle aux grandeurs qui l'attendaient. Des terreurs qu'elle éprouve auprès de son père, de l'esclavage par lequel ce monstre prétend réduire l'énergie de cette ame indomptable, l'hypocrite Orsino s'est dit qu'il ferait autant d'armes contre la noble et candide enfant qu'il espère attirer dans ses bras. Nulle pitié, nulle générosité au fond de ce cœur vicié par l'astucieuse politique de la caste à laquelle il doit appartenir un jour. Nul remords chez ce prêtre futur, qui sait déjà comment le remords s'exploite. Ses désirs immondes sont à peine contenus par la crainte de se démasquer trop tôt et le respect involontaire que commande aux plus effrénés l'imposante sérénité d'une ame sans reproche.

Ce caractère, simplement et fortement accusé, fournit à Shelley des effets éminemment tragiques, et nous ne connaissons pas, dans le théâtre anglais moderne, une scène supérieure à celle où Béatrix Cenci, toute palpitante d'horreur, après la lutte horrible où elle a succombé, se retrouve entre sa mère et ce faux ami dont, la veille encore, elle se croyait la fiancée. Quand il arrive, le premier délire est apaisé. Béatrix a tout dit à sa mère. Le calme du désespoir est empreint sur son pâle visage.

« Ami, lui dit-elle, soyez le bien-venu. Depuis notre dernière entrevue, j'ai subi un outrage si grand, si étrange, que, vivante ou morte, il n'est plus de repos pour moi. Ne m'en demandez pas le récit; il est des actes monstrueux, sans forme, indescriptibles: il est des souffrances forcément silencieuses.

ORSINO. — Qui donc a pu vous infliger cet outrage?

BÉATRIX. — L'homme que l'on appelle mon père. Mon père!.. nom redoutable!

ORSINO. — Serait-ce?...

BÉATRIX. — Ce que cela est ou n'est pas, évitez, croyez-moi, d'y songer. Cela est, cela fut, cela ne doit plus être. Donnez-moi donc vos conseils. Je songeais à mourir : une sorte de terreur religieuse m'arrête au seuil du sépulcre; je crains aussi que la mort elle-même n'éteigne pas en moi la conscience d'un crime resté sans expiation. De grace, parlez!

ORSINO. — Dénoncez le coupable, et que la loi vous venge.

BÉATRIX. — Oh! conseiller au cœur de glace! trouverais-je un mot pour révéler le forfait dont je suis victime? Quand ma langue, pareille au scalpel acéré, pourrait retrancher de mon cœur cette souillure secrète qui le dévore; alors même que ma renommée sans tache, par cette impossible révélation, serait livrée à tous, et deviendrait la fable des plus vils, la risée publique, un mot en l'air, un

étonnement,... — cela dit enfin, et cela ne se dira jamais, — songez à l'or du coupable, à la crainte que sa haine inspire, à l'étrange horreur du récit qui l'accuserait, au doute qu'éveille un tel crime, un crime que l'imagination repousse, et dont on ne peut parler qu'à voix basse... n'aurais-je pas bien assuré ma vengeance?

ORSINO. — Voulez-vous donc vous résigner sous l'affront?

BÉATRIX. — Me résigner? — Orsino, vos conseils me profiteront peu, je commence à le croire. (Elle lui tourne le dos et continue, se parlant à elle-même.) Oui, toute résolution doit être prompte et promptement accomplie. Mais quel est donc cet impalpable brouillard de pensées qui s'élèvent, fantôme après fantôme, l'un couvrant l'autre d'un voile obscur?

ORSINO. — Faudra-t-il que le coupable vive? qu'il triomphe dans son crime? que ce crime, — quel qu'il soit, horrible sans doute, — devienne à la longue ton élément, et cela jusqu'à ce que ta perte soit consommée, jusqu'au moment où la honte de n'avoir pas résisté scellera pour jamais ta chaîne infâme?

BÉATRIX, à elle-même. — O mort puissante! ombre à double visage! juge unique! arbitre incorruptible!

(Elle recule de quelques pas, absorbée dans ses réflexions.)

Orsino, pendant quelques instans, se consulte avec la mère éplorée. Celle-ci invoque le ciel, et s'étonne que la foudre n'ait pas encore frappé l'auteur de tant de maux. Plus certain, s'il s'en charge, de voir justice faite, Orsino recule cependant devant le parti à prendre, et tandis qu'ils hésitent encore, n'osant aborder ce sujet terrible, Béatrix revient vers eux.

« Silence, Orsino! (lui dit-elle, interrompant leurs vaines paroles.) Et vous, mère vénérée, tandis que je parlerai, dépouillez, comme des vêtemens hors d'usage, la soumission et le respect, le remords et la crainte, toutes ces entraves de la vie ordinaire, portées dès le berceau, mais qui maintenant doivent tomber devant mes griefs plus sacrés. Je vous l'ai déjà dit, l'atteinte que j'ai subie, et que je dois taire, est de celles qu'il faut punir. Il le faut, et pour le forfait accompli, et pour détourner de moi le fardeau des crimes que chaque jour appesantirait sur mon ame. Il le faut, de peur que je ne devienne... Mais vous ne pouvez, fût-ce en rêve, accepter cette pensée. J'ai prié Dieu, j'ai interrogé mon ame, j'ai dégagé ma volonté des ténèbres qui la voilaient; enfin j'ai déterminé ce qui est juste. — Orsino, es-tu mon ami? ami fidèle, ami trompeur? Engage-moi ton salut avant que je parle.

ORSINO. — Je jure que mon adresse et ma force, mon silence et tout ce que j'ai de facultés serviront tes projets, obéiront à tes ordres.

LUCRETIA. — Pensez-vous que nous ayons à résoudre la mort de cet homme?

BÉATRIX. — Si cette mort est résolue, il faudra frapper sans retard. Nous devons être prompts et hardis.

ORSINO. — Sans doute, mais prudens à l'extrême.

LUCRETIA. — Certes, car les lois jalouses nous puniraient de mort et d'infamie pour avoir usurpé leur rôle vengeur.

BÉATRIX. — De la prudence autant qu'il se pourra; mais, avant tout, point de retard. Orsino, quels moyens employer?... »

Le personnage de Béatrix se soutient à cette hauteur, avec ce caractère de justice implacable, cette absence d'hésitation qui attestent la droiture du cœur et ce qu'on pourrait appeler le fanatisme de l'innocence. Elle n'a ni doutes, ni scrupules avant le meurtre, ni timidité quand il faut frapper, ni remords quand sa vengeance achevée lui laisse le temps de réfléchir. Elle s'est placée au-dessus des lois humaines; elle a rejeté «comme des vêtemens hors d'usage» les préjugés de sexe et de famille; elle obéit aveuglément à la fatalité qui la pousse, et meurt condamnée, mais non coupable à ses propres yeux. C'est bien là l'ange du parricide, — pour nous servir de l'expression appliquée à Charlotte Corday par un poète historien, — ange éblouissant de beauté, de courage, et que ses complices eux-mêmes n'osent accuser tant qu'ils restent soumis à la fascination de ses fermes regards.

Il y a de magnifiques détails dans le *Prométhée délivré*, qui aurait gagné, selon nous, à ne pas excéder les proportions de la tragédie grecque dont il est le complément. Eschyle avait lui-même traité ce sujet dans un drame aujourd'hui perdu; mais il dut nécessairement adopter, malgré leur frappante iniquité, les dogmes de la théogonie païenne, condamner le Titan que Jupiter foudroie, et méconnaître l'origine de leur lutte, où Prométhée fut le champion de la race humaine. Shelley, au contraire, accepte et paie la dette contractée par ses semblables. Jupiter, plus facile à frapper que Jéhovah, lui sert de symbole, et personnifie à ses yeux toutes les tyrannies. Aussi ne le ménage-t-il pas plus qu'il ne ménageait naguère le pape et Cenci. De même que Jupiter avait détrôné Saturne, Demogorgon, fils de Jupiter, et plus puissant que son père, vient à son tour l'arracher de l'Olympe, et l'entraîne avec lui dans les ténébreux abîmes de l'éternité. L'amour, roi du monde, reprend à jamais son empire. Plus de craintes, plus de soucis, plus d'esclavage, plus de haines, plus de mensonges. Les cachots s'ouvrent, les trônes et les autels s'écroulent. Chaînes, épées, tiares, sceptres, tombent en débris sur leurs ruines, emblêmes d'une captivité qui ne renaîtra plus. La terre nage délicieusement au sein d'une atmosphère épurée, et la lune reçoit avec amour ses voluptueuses émanations. Tout devient parfum, lumière, harmonie, et sur le monde régénéré, Prométhée, dont Hercule a brisé les chaînes, s'élève, astre immortel et béni, mille fois plus radieux qu'Apollon.

....Prometheus shall arise
Henceforth the sun of this rejoicing world.

On rencontre, dans tous les poèmes de Shelley, cet élan passionné vers un idéal de quiétude amoureuse, de repos splendide, ces visions rayonnantes d'un Éden vainement poursuivi. Lisez l'*Adonaïs:* la tombe où repose Keats, solitaire et triste au début du poème, s'entoure bien-

tôt de fantômes brillans, de théories aériennes. « Les rêves agiles, ces ministres de la pensée, portés sur les ailes de la passion (1), » viennent soulever la tête glacée du poète, et baigner son corps dans la rosée que versent les étoiles. La mort se dissipe bientôt, brouillard éphémère. Adonaïs se réveille : il s'assimile à tout ce que la nature a de plus charmant; il monte vers le séjour des immortels, «où Chatterton et Lucain, ces glorieux suicides, se lèvent, à son approche, de leurs trônes d'or.» Lisez ensuite l'*Epipsychidion*, invocation d'un poète amoureux à une noble et belle femme, prisonnière dans un cloître. C'est encore le même besoin de s'élancer, hors du monde créé, dans un autre univers plus parfait, tel que l'ame aimante est impérieusement appelée à le rêver. C'est la même espérance d'un paradis solitaire, si souvent cherché par les jeunes cœurs, où les orages et les froids de la vie n'ont jamais accès, où les astres, dans l'azur inaltérable, sourient sans cesse à deux amans sans cesse enivrés l'un de l'autre, où les fleurs de la pensée germent à côté des fleurs terrestres, où le rossignol, ce chantre invisible des nuits heureuses, marie au bruit lointain des flots l'essor palpitant de ses joyeuses sérénades. Shelley convie la belle recluse à une existence de loisir et d'amour... — « La barque est prête, la brise est favorable. Qu'attends-tu donc, infortunée victime ? Écoute le chant des mariniers; vois les alcyons, d'heureux présage, voler sur la mer apaisée... Sœur de mon ame, allons cacher notre bonheur sous les bois embaumés de notre île fleurie. Elle nous attend là-bas, à l'horizon oriental, rougissant sous les feux du matin, comme la fiancée sous la main hardie de l'époux qui va soulever le dernier voile... »

Tout ceci n'était, soyons-en bien persuadés, qu'une fiction poétique, et Shelley marié ne songeait nullement à conduire dans une des Sporades la recluse du couvent florentin; mais peut-être aspirait-il à une de ces chastes liaisons qui ont, elles aussi, leurs ineffables délices, leurs extases, leurs langueurs charmantes, leurs ravissemens, et que protége si bien, contre l'invasion des soucis terrestres, la paix austère du cloître. Peut-être rêvait-il l'amour mystique du paradis. Lui-même l'a dit ainsi, ou plutôt l'a laissé entendre dans le bref commentaire qui précède l'*Epipsychidion*, et, comparant ce poème à la *Vita Nuova*, il en donne l'idée la plus juste.

On sait maintenant quels sont les ancêtres de ce poétique métaphysicien. Cette famille d'esprits est contemporaine du monde, et durera autant que lui. Lorsque Lucain met dans la bouche de Caton ce discours hardi, où sont contestés les oracles d'Ammon, quand il le fait s'écrier en vers éloquens : —« La divinité n'a pas d'autre demeure que la terre, l'onde, le ciel et le cœur du juste... Jupiter est tout ce que

(1) . . . . the quick Dreams
The passion—winged Minesters of thought.

tu vois, tout ce que tu sens en toi-même (1), » nous reconnaissons l'impiété philosophique et aussi le panthéisme de Shelley. Nous le retrouvons en étudiant le caractère d'Épicure, que Voltaire admirait dans les beaux vers de Lucrèce, et quand Baruch Spinoza prélude, par ses négations hardies, aux travaux de l'école allemande moderne, il ne fait que perpétuer les traditions à la fois mystiques et sceptiques qui circulaient sourdement au moyen-âge parmi de nombreuses sectes, — comme celle des pauliciens, — ennemies du dogme chrétien, de la papauté triomphante. Or, depuis Shelley, que de tentatives pareilles aux siennes! et, pour ne parler que des plus illustres, n'y a-t-il pas, soit dans les *Paroles d'un Croyant*, soit dans *Lélia*, bien des pages que l'auteur de *la Révolte d'Islam* et de l'*Epipsychidion* aurait écrites avec bonheur ou lues avec reconnaissance? Bref, se compteraient-ils aisément, les poètes de tout ordre et de tout génie qui ont tour à tour maudit l'organisation sociale actuelle et salué l'avénement d'une ère nouvelle, ère de liberté, de lumière et d'amour?

Selon leurs tendances politiques et religieuses, infidèles ou croyans, conservateurs ou initiateurs, les admirent ou les plaignent, les exaltent ou les déprécient; cela se conçoit. On conçoit aussi que l'ironie des hommes faits s'attaque volontiers aux juvéniles illusions, aux candides espérances, à l'emphase ambitieuse des réformateurs poétiques. Ce qui se concevrait moins, c'est qu'on eût pour des penseurs tels que Spinoza ou Shelley, — leur parenté intellectuelle est des plus proches, — une antipathie sérieuse, un mépris réel. Toute estime est due à leur vie, toute confiance à leur sincérité. Leur courage, leur dévouement désintéressé, restent hors de doute, et leurs grandes facultés ne sont pas de celles qu'on peut nier ou méconnaître. Si, par le malheur de leur nature exigeante et raffinée, ils ont ressenti plus vivement que d'autres les tristes lacunes de la condition humaine; si, rêvant la perfectibilité indéfinie de leur race, ils ont travaillé, avec plus de zèle et moins de prudence, à l'émancipation des intelligences qu'ils jugeaient asservies; s'ils ont, au risque et au détriment de leur bonheur, pris en main la cause du faible contre le fort avec une abnégation plus entière, devons-nous, pour cela, les maudire et persécuter leur mémoire? Ou bien, condamnant à l'oubli les torts douteux de leur esprit, les généreux excès de leur dévouement, n'est-il pas plus juste de jeter, comme l'a dit lui-même l'auteur d'*Alastor*, « quelques fleurs éplorées, quelques guirlandes de cyprès votifs sur la couche solitaire où le poète repose à jamais? »

E.-D. Forgues.

(1) Estne Dei sedes nisi terra, et pontus, et aer,
Et cœlum, et virtus? Superos quid quœrimus ultrà?
Jupiter est quodcumque vides, quodcumque moveris...

HISTOIRE

DE DON PÈDRE I[er]

ROI DE CASTILLE.

QUATRIÈME PARTIE.[1]

XV.

GUERRE CONTRE GRENADE. — 1361-1362.

I.

Abou-Saïd, l'usurpateur de Grenade, n'avait exercé aucun acte d'hostilité contre la Castille; il s'était même empressé, aussitôt qu'il avait appris l'accommodement entre le roi d'Aragon et don Pèdre, d'écrire à ce dernier pour protester de ses intentions pacifiques, et pour offrir le tribut que payait Mohamed, le roi dépossédé (2). Mais ces marques de soumission n'avaient pu calmer le ressentiment de don Pèdre, qui

(1) Voyez les livraisons des 1[er] et 15 décembre 1847, et du 1[er] janvier 1848.
(2) Ayala, p. 324. — *Id.*, p. 331.

revint à Séville ne respirant que la guerre. Il ne pardonnait point au Maure son alliance, ou plutôt ses négociations pour une alliance avec l'Aragonais. D'ailleurs, d'après le droit du moyen-âge, en sa qualité de suzerain, il devait assistance et protection à Mohamed, qui s'était reconnu son vassal : les prétextes ne lui manquaient donc pas pour attaquer l'usurpateur. Mohamed, retiré à Ronda, petite principauté indépendante de Grenade, et relevant du royaume africain des Beni-Merin (1), avait quelques troupes en campagne. Don Pèdre lui prêta de l'argent et lui promit une armée. Les chrétiens, et les Maures fidèles au roi légitime, devaient agir de concert contre Abou-Saïd. Il fut convenu que les places qui se rendraient au roi de Castille seraient réunies à sa couronne, et que celles qui ouvriraient leurs portes à leur ancien maître appartiendraient à Mohamed. Ainsi, en secourant son allié, don Pèdre allait en réalité lui enlever une partie de ses états (2).

Au début de la campagne, les armes castillannes obtinrent quelques succès. Le roi, à la tête des milices andalouses et d'un assez grand nombre de volontaires, s'empara de plusieurs châteaux et défit les Grenadins en deux rencontres. Ces avantages servirent mal d'ailleurs la cause de Mohamed. La protection que lui accordaient les chrétiens ne le rendit que plus odieux aux Musulmans. Contre ses espérances, aucune défection n'eut lieu en sa faveur, et le seul fruit qu'il tirait de son alliance, c'était de voir ses sujets emmenés en esclavage, ses villes saccagées, ses mosqués converties en églises. Don Pèdre semblait ne combattre que pour ses propres intérêts. Je n'entrerai pas dans le détail fatigant de ces courtes et incessantes incursions qu'on appelait alors une guerre, bien différentes de ces grandes opérations combinées par la science stratégique qui décident du sort des empires. L'art de la guerre était alors perdu comme tant d'autres, et il fallut bien du temps pour le retrouver. Je ne dois point oublier cependant de rapporter un fait qui prouvera la persévérance inflexible de don Pèdre à substituer systématiquement, en toute occasion, la loi arbitraire de son despotisme à la licence féodale. Jusqu'alors, les esclaves faits à la guerre devenaient la propriété du seigneur qui les avait gagnés par ses armes ou par celles de ses vassaux. A l'avenir, le roi voulut que tous les captifs lui fussent remis. Peut-être son intention était-elle de les rendre à Mohamed. Don Pèdre promit, il est vrai, de les payer suivant un tarif qu'il fixa; mais, par la faute de ses trésoriers ou par la sienne, la rançon des prisonniers ne fut jamais soldée exactement. De là des

(1) Marmol. *Descrip. de la Africa*, lib. II, p. 214.

(2) Ayala, p. 332. — Suivant les historiens arabes, Mohamed ne voulut prendre lui-même aucune part à cette guerre, et demeura à Ronda dans l'inaction, attendant que le repentir de ses sujets lui rendît sa couronne. Conde. *Hist. de los Arabes*, Ire partie, cap. XXV.

plaintes amères et un vif mécontentement parmi la noblesse, accoutumée à considérer la guerre comme un métier lucratif (1).

Aux courses presque toujours heureuses des Castillans succéda un revers inattendu. Diego de Padilla, maître de Calatrava, et Enrique Enriquez, adelantade de la frontière, avaient entrepris, au commencement de l'année 1362, une chevauchée du côté de Guadix. Ils conduisaient environ mille cavaliers et deux mille fantassins; mais leurs soldats ne marchaient à cette expédition qu'à contre-cœur, sachant que le profit devait revenir au roi seul; en outre, les augures étaient défavorables. A cette époque d'ignorance et de crédulité, les hommes qui faisaient le métier de guides dans ces guerres de surprises et de pillages, passaient pour sorciers, surtout en Andalousie, province infectée de superstitions musulmanes. Rarement les *adalides*, ainsi les appelait-on, se mettaient en route sans avoir tiré des présages. Le vol des oiseaux, la rencontre de certains animaux sauvages, quelque cérémonie magique, leur indiquaient de quel côté il fallait se diriger et quelle serait l'issue de l'entreprise. Bien que condamnées par l'église et méprisées par un petit nombre de gens éclairés, ces pratiques n'en étaient pas moins suivies et respectées par le peuple, et les soldats se croyaient déjà battus quand l'*adalid* ne promettait pas la victoire (2).

Arrivés en vue de Guadix (3), les chrétiens, ne trouvant nul ennemi en campagne, se divisèrent en deux troupes, dont une demeura, non loin de la ville, en bataille au bord d'une petite rivière, et l'autre se dirigea vers Alhama. Les Maures avaient eu connaissance de l'expédition et s'étaient préparés à la recevoir. L'alarme avait été donnée partout : six cents cavaliers grenadins et quatre mille hommes de pied étaient venus secrètement à Guadix renforcer les milices de la ville et des environs. Dès que le détachement envoyé vers Alhama fut hors de vue, les Maures attaquèrent le maître de Calatrava et Enriquez, en ne montrant d'abord qu'une partie de leurs forces. Les bords de la rivière, couverts de roseaux et d'arbustes, des jardins et des haies ne permettaient pas aux chrétiens d'apercevoir les bandes nombreuses sorties de Guadix. Entre les deux troupes était un pont avec une arche fort élevée, suivant l'usage arabe. Là commença l'action. Les génétaires grenadins passèrent d'abord ce pont et furent vigoureusement ramenés. Environ deux cents cavaliers castillans, qui les avaient suivis trop à la chaude, tombèrent au milieu de l'infanterie sortie de la ville et furent repoussés à leur tour. Ils se rallièrent à l'entrée du pont, et là tinrent ferme quelque temps, demandant du secours. Padilla et Enriquez, sans avoir

(1) Ayala, p. 337.

(2) Ayala, p. 337, condamne cette superstition : *lo qual daña mucho en tales fechos desque los omes toman rescelo é miedo en las voluntades.*

(3) Près de Purullena, suivant Suarez. *Hist. del obispado de Guadix*, p. 141.

reconnu le nombre de l'ennemi, eurent l'imprudence d'abandonner le pont, persuadés qu'ils rejetteraient facilement dans la rivière les Maures qui se hasarderaient à le passer devant eux. Le but de cette manœuvre ne fut pas compris par leurs soldats. En voyant les Maures maîtres du pont, l'infanterie crut que tout était perdu, se débanda et prit la fuite. Une partie des génétaires suivit bientôt cet exemple. Les chevaliers de Calatrava essayèrent de couvrir la retraite pendant que l'ennemi s'amusait à piller les bagages; mais ils étaient en trop petit nombre pour lutter contre la multitude toujours croissante des assaillans. La nuit vint qui, empêchant les chrétiens de reconnaître leurs chefs, et ôtant aux faibles le sentiment de la honte, rendit tout ralliement impossible. Dans le désordre d'un combat nocturne, Padilla, blessé au bras, fut pris avec huit de ses plus braves chevaliers. Enriquez parvint à regagner la frontière avec les débris de sa petite armée (1).

Cette victoire inespérée effraya plutôt Abou-Saïd qu'elle ne ranima ses espérances. En effet, il prévoyait bien que don Pèdre, irrité par ce revers, redoublerait d'efforts pour en tirer vengeance. Il apprenait d'ailleurs que le bruit d'une guerre contre les Maures attirait en Castille un grand nombre d'aventuriers de tous les pays voisins. Ce n'était plus à don Pèdre seulement, mais à toute la chrétienté, qu'il allait avoir affaire. La trêve entre la France et l'Angleterre laissait dans l'oisiveté une foule de gentilshommes pour qui la guerre était une passion autant qu'un métier; ils couraient à une croisade nouvelle, entraînés par le goût des aventures et le désir de *faire armes*, pour parler comme Froissart, mobile peut-être plus puissant alors que le zèle religieux. On voyait arriver d'au-delà des Pyrénées un comte d'Armagnac avec une nombreuse suite. De Guyenne, vint une compagnie anglaise amenée par sir Hugh de Calverly (2), destiné à jouer plus tard un grand rôle dans les discordes intestines de la Castille. Enfin, le roi d'Aragon, toujours prêt à sacrifier ses alliés, envoyait quatre cents lances pour combattre le malheureux Abou-Saïd, que naguère il excitait contre le Castillan. Ce ne fut point cependant sans beaucoup de lenteurs et de longues tergiversations que Pierre IV se décida à envoyer ces troupes auxiliaires. Quelque temps il était demeuré sourd aux sommations du roi de Castille qui lui rappelait leurs nouveaux engagemens. Pressé de s'expliquer, il s'excusa d'abord sur une maladie qui ne lui avait point permis de s'occuper d'affaires (3),

(1) Ayala, p. 336 et suiv. — Rades. *Chron. de Calatrava*, 57. — Suarez, *Hist. de Guadix*, p. 141.

(2) C'est, je crois, l'orthographe anglaise de son nom. Il est écrit Caurely ou Carbolay dans les manuscrits d'Ayala, Cavirley dans les registres des Archives d'Aragon, Caurelée dans Froissart.

(3) *Arch. gen. de Ar.* Lettre de Pierre IV à don Pèdre. Barcelone, 8 sept. 1361. Re gistre 1391, p. 74.

puis sur l'éloignement de son amiral, chargé de reconduire le légat avec deux galères qui devaient être pendant vingt jours retenues entre Barcelone et Avignon (1). D'ailleurs, il ne cessait de protester de sa fidélité et de promettre son contingent. Tout en annonçant à don Pèdre le prompt envoi d'une escadre pour combattre les Maures, il s'efforçait de se justifier auprès d'Abou-Saïd et l'assurait de sa neutralité. Un brave chevalier aragonais, Pedro d'Exerica, entraîné par l'enthousiasme religieux ou par l'amour de la gloire, venait de quitter Valence avec une troupe de volontaires pour combattre sous la bannière de Castille. Pierre IV s'empressa de le désavouer. Il n'était pas le maître, disait-il, d'empêcher ses vassaux de faire la guerre pour leur propre compte; quant à lui, sa détermination était prise de ne point intervenir (2). Ce double langage dura tant que la situation d'Abou-Saïd ne fut point désespérée; alors il leva le masque, et fit partir Bernal de Cabrera et Pedro de Luna avec un fort détachement pour donner le coup de grace au vaincu.

L'usurpateur aurait peut-être prolongé sa résistance, s'il eût été soutenu par l'amour de son peuple. Mais les Grenadins amollis ne savaient qu'éclater en murmures; ils l'accusaient d'avoir attiré sur leur pays une tempête qu'il n'était pas en état de détourner. On regrettait tout haut le roi Mohamed et l'heureuse tranquillité de son règne. Au-delà du détroit, les princes africains s'alarmaient également des progrès continuels des chrétiens, mais ils étaient impuissans à s'y opposer. Ils maudissaient la funeste ambition d'Abou-Saïd, qui allait peut-être faire perdre à l'islamisme son dernier boulevard en Espagne.

II.

Abhorré de ses sujets, abandonné par tous ses alliés, désespérant de continuer la guerre, Abou-Saïd ne vit plus qu'un seul moyen de désarmer don Pèdre. « Baise la main que tu ne peux couper, » dit un proverbe arabe. Il le prit pour guide. Accueillant Padilla prisonnier, non point en ennemi vaincu, mais comme un médiateur que le ciel lui envoyait, il le traita avec les plus grands égards, lui déclara qu'il était libre ainsi que ses compagnons, et finit par le conjurer d'intercéder en sa faveur. Gagné par ses caresses, séduit peut-être par ses présens, le maître de Calatrava lui promit de plaider sa cause auprès de don Pèdre, mais en l'avertissant que le meilleur moyen d'obtenir sa merci était la soumission la plus prompte et la plus complète. On dit que, touché par les bons procédés du Maure, il lui jura, selon l'usage du temps,

(1) *Arch. gen. de Ar.* Lettre de Pierre IV à don Pèdre. Barcelone, 25 octobre 1361. Même registre, p. 76.

(2) Zurita, t. II, p. 309.

d'être à l'avenir *son ami et son frère* (1), et que, s'abusant lui-même sur son crédit, il se fit fort d'obliger le roi de retirer sa protection à Mohamed. Quoi qu'il en soit, peu de jours après sa défaite, Padilla quitta Grenade avec les autres prisonniers chrétiens, renvoyés sans rançon comme lui, et se rendit aussitôt à Séville, publiant la générosité du Maure et son vif désir d'obtenir la paix.

Don Pèdre ne pardonnait pas facilement une défaite. Il reçut Padilla avec froideur et lui prouva bientôt que les liens du sang l'empêchaient seuls de le punir. Peu après, un écuyer, nommé Delgadillo, fut condamné à mort pour avoir rendu un donjon mal fortifié (2). La guerre continua, et le roi dirigea lui-même plusieurs courses dans le royaume de Grenade.

A la suite d'une de ces expéditions, Abou-Saïd, cédant peut-être aux conseils de Padilla qu'il croyait tout-puissant à la cour de Castille, se détermina à venir lui-même implorer la clémence du roi et à la mériter par toutes les humiliations. Rassemblant ses trésors, il partit en secret de Grenade et, suivi de quatre ou cinq cents cavaliers seulement, se présenta aux avant-postes castillans. Il annonçait qu'il venait crier merci au roi et demanda qu'on le conduisît en sa présence. Don Pèdre était alors à Séville. Il reçut le prince musulman, assis sur son trône, dans tout l'appareil de sa puissance, entouré de sa cour et des chefs de son armée.

« Sire, dit le trucheman d'Abou-Saïd, mon maître sait que les rois de Grenade sont vassaux et tributaires des rois de Castille. C'est devant son suzerain que mon seigneur porte sa querelle contre Mohamed qui se dit roi de Grenade. A toi appartient de juger entre eux. Or, le sujet de leur querelle, c'est que les Maures, maltraités et foulés par ce Mohamed, ont élu pour leur seigneur Abou-Saïd, par sa naissance issu des rois et par ses vertus digne de l'être. Entre lui et Mohamed seul, le débat ne serait pas douteux; mais le moyen de résister à ta puissance? Ce serait d'ailleurs manquer au devoir de vassal. C'est pourquoi, sire, mon seigneur comparaît devant toi et s'en remet à ta justice, persuadé que ton arrêt fera voir ta magnanimité et la grandeur de ta couronne. » Pendant ce discours, un vieux Maure à barbe blanche, nommé Edris, et qui passait pour le meilleur conseiller d'Abou-Saïd, avait les yeux fixés sur don Pèdre et cherchait à lire sur son visage le sort qu'il réservait au vaincu. A peine l'interprète eut-il achevé qu'Edris s'écria : « Assurément la sentence du roi de Castille fera éclater sa clémence et son équité; mais si, contre toute apparence, elle était favorable à Mohamed, mon maître Abou-Saïd espère obtenir pour lui-même et sa suite la permission de passer la mer et d'aller vivre en Afrique dans une condition privée. »

(1) Rades. *Cron. de Calat.*, p. 57.
(2) Ayala, p. 341.

Don Pèdre répondit avec la gravité d'un juge que Abou-Saïd avait fait sagement de s'en remettre à sa décision; qu'il examinerait les titres des deux prétendans et qu'il prononcerait entre eux suivant la justice. A ces mots, tous les Maures, s'inclinant jusqu'à terre, s'écrièrent en arabe : « Sire, que Dieu te conserve! Nous sommes pleins de confiance en ta grande sagesse et nous nous recommandons à ta merci. » Après cette courte audience, Abou-Saïd, avec sa suite, fut conduit à la Juiverie de Séville, où des logemens lui avaient été préparés. Il était plein d'espoir. Il croyait avoir désarmé la colère de don Pèdre, et il comptait sur les trésors qu'il avait apportés pour gagner la faveur des grands de la cour, au besoin même celle de leur maître.

Quelques jours après, Abou-Saïd et les principaux émirs grenadins furent invités à un repas de cérémonie chez le maître de Saint-Jacques. Ils étaient encore à table, lorsqu'on vit entrer dans la salle, à la tête des arbalétriers de la garde, Martin Lopez, chambellan du roi, exécuteur ordinaire de ses ordres les plus rigoureux. Il arrêta le roi maure et ses principaux conseillers. En même temps on s'assurait de ses compagnons demeurés dans la Juiverie et l'on s'emparait de leurs bagages. Tous ensemble furent conduits dans la prison de l'arsenal après avoir été dépouillés des pierreries magnifiques dont ils se paraient ou qu'ils avaient cachées dans leurs vêtemens. Entassés pêle-mêle dans leur cachot, ils attendirent deux jours la sentence du roi. Après ce délai, on vint chercher le malheureux Abou-Saïd, qu'on revêtit d'une robe de pourpre par dérision. Monté sur un âne et suivi par trente-sept de ses émirs, il fut conduit hors de la ville derrière l'Alcazar, dans un champ destiné aux exercices militaires. Là, tous furent attachés à des poteaux; puis un héraut cria : « Voici la justice qu'ordonne notre seigneur le roi, de ces traîtres qui ont fait mourir le roi Ismaël leur seigneur. » Aussitôt des hommes d'armes et même des chevaliers castillans, caracolant autour des prisonniers comme dans une course de cannes, les prirent pour but de leurs dards et les tuèrent les uns après les autres. On dit que don Pèdre lui-même lança la première javeline contre Abou-Saïd, en lui criant : « Tiens! voici le paiement du mauvais traité que tu m'as fait faire avec le roi d'Aragon. Voilà pour le château d'Ariza que tu m'as fait perdre! » Le Maure blessé répondit fièrement : « Petite est ta chevalerie! » Il expira aussitôt, criblé de traits (1). Quel temps que celui où des chevaliers couraient ainsi la quintaine contre des hommes enchaînés, où l'on voyait un roi remplir publiquement l'office de bourreau! Les têtes d'Abou-Saïd et de ses compagnons furent portées à Mohamed. C'était son présent d'investiture.

Ayala attribue la mort d'Abou-Saïd à l'avarice de don Pèdre enflam-

(1) Ayala, p. 339 et suiv. — Conde. *Hist. de los Ar.*, 4e partie, cap. xxv.

mée à la vue des riches pierreries que le prince musulman apportait à Séville. Mais ces rubis et ces perles si grosses dont notre chroniqueur fait une exacte description, Abou-Saïd venait les offrir à son juge, et le roi, fût-il aussi avide qu'on le représente, n'avait pas besoin de verser le sang pour s'en emparer. Sans doute il avait accepté sérieusement le rôle de juge entre les deux prétendans au trône de Grenade; suzerain de Mohamed, il punissait l'usurpateur du fief de son vassal, et, quelque cruel que fût le châtiment, il exerçait un droit reconnu par les deux princes. La rébellion d'Abou-Saïd et sa trahison étaient avérées, il méritait peut-être son sort; mais son courage, sa noble confiance, auraient dû désarmer la rigueur de son juge. Don Pèdre rappelait avec une sorte de joie farouche que le *roi rouge*, c'était le sobriquet donné par les Castillans à Abou-Saïd, avait négligé de lui demander un sauf-conduit en règle avant de se présenter à son tribunal (1). Ainsi, du droit des gens il faisait une espèce de chicane, et se prévalait de l'omission d'une formalité pour égorger un ennemi trop confiant! Deux causes, à mon avis, décidèrent la mort d'Abou-Saïd : la première, le roi la proclamait en le perçant de sa javeline; il ne lui pardonnait pas l'inquiétude qu'il avait ressentie un moment, et le traité qu'il venait de signer avec l'Aragon. La seconde était un calcul politique. Mohamed rétabli sur le trône et devant tout à don Pèdre serait un allié fidèle, ou plutôt un esclave dévoué, dont la docilité ne ferait jamais défaut. L'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé.

III.

Pour ne pas interrompre le récit des événemens qui mirent fin à la guerre de Grenade, j'ai différé jusqu'ici de rapporter un forfait attribué à don Pèdre et qui a laissé sur sa mémoire la tache la plus odieuse. Peu après la conclusion de la paix entre la Castille et l'Aragon, vers le milieu de l'année 1361, Blanche de Bourbon mourut au château de Jerez (2), où depuis plusieurs années elle était captive. Elle n'avait que vingt-cinq ans, et elle en avait passé dix en prison. Tous les auteurs modernes, d'accord avec les chroniques contemporaines, imputent sa mort à don Pèdre, quelques-uns ajoutent qu'en l'ordonnant, il céda aux instigations de sa maîtresse, Marie de Padilla (3). Ayala, plus explicite et d'une plus grave autorité que les autres, nomme les exécuteurs

(1) Ayala, p. 345.

(2) Ayala, p. 328, *Abrev*. La Vulgaire porte Medina Sidonia, plusieurs manuscrits Medina de la Frontera. La ville de Jerez est désignée dans quelques auteurs par le nom arabe de Medina; de là peut-être la confusion des deux noms. Le tombeau de Blanche existait autrefois à Jerez de la Frontera.

(3) Rainaldi. *An. eccl.*, t. XXV.

du meurtre et en rapporte quelques circonstances. Suivant son récit, le roi aurait commandé le crime à Iñigo Ortiz d'Estuñiga, châtelain de Jerez. Un certain Alphonse Martinez de Urueña, serviteur du médecin du roi, aurait porté l'ordre fatal, et se serait chargé de l'exécution en donnant à Blanche un breuvage empoisonné. Ortiz, en bon chevalier qu'il était, ayant déclaré que, tant qu'il commanderait dans le château, il ne souffrirait pas qu'on attentât aux jours de sa souveraine, fut remplacé par Juan Perez de Rebolledo, simple arbalétrier de la garde. Livrée à ce misérable, la reine mourut aussitôt. Telle est la version d'Ayala, répétée depuis par la plupart des historiens espagnols, et contre laquelle on ne saurait invoquer un témoignage contemporain (1).

Les malheurs de la jeune reine, sa douceur, sa pitié touchante, excitèrent à sa mort l'intérêt général. Victime prédestinée, elle ne connaissait de l'Espagne que ses prisons, où elle avait si long-temps langui, abandonnée de tous, oubliée par sa famille, oubliée par cette noblesse chevaleresque qui fit un moment de son nom un cri de ralliement contre l'autorité du roi. Sa mort fut imputée à don Pèdre et devait l'être; mais l'assertion d'Ayala, tout imposante qu'elle paraisse au premier abord, se réduit, si on la pèse avec impartialité, à l'opinion commune des contemporains. L'humeur sanguinaire de don Pèdre n'autorisait que trop la supposition d'un nouveau meurtre, mais une considération grave doit cependant, à mon avis, suspendre le jugement de l'histoire. Quelque cruauté qu'on lui attribue, il est impossible de nier que les sanglantes exécutions qu'il commanda lui furent toujours dictées, soit par la passion de la vengeance après de graves outrages, soit par une politique poursuivie systématiquement et dont l'unique but était l'abaissement des grands vassaux. Contre la malheureuse Blanche il n'avait pas de vengeance à exercer, et, dans l'état d'abandon où elle languissait depuis dix ans, quel intérêt politique pouvait conseiller sa mort? L'attribuera-t-on à la jalousie de Marie de Padilla? Reine de fait, qu'avait-elle à espérer du meurtre de sa rivale? Poser publiquement une couronne sur sa tête, répondra-t-on sans doute. Mais alors comment expliquer qu'elle ait attendu si long-temps à consommer un crime qui satisfaisait toute son ambition? Rappelons encore que ses ennemis mêmes n'ont pu se refuser à vanter sa douceur. Favorite, on ne lui reprocha jamais d'avoir abusé de son ascendant pour faire le mal; souvent elle réussit à calmer les transports furieux de son amant, et l'on ne cite pas un seul trait de sa vengeance contre les rivales éphémères que lui donna souvent l'inconstance de don Pèdre.

Le moment de la mort de Blanche est précisément celui où elle

(1) Ayala, p. 328 et suiv. — *Romances del rey don Pedro.*

semble inutile au despote qui l'aurait commandée. Alors son pouvoir était trop bien affermi, la reine trop complétement délaissée pour que son nom devînt le signal d'une révolte. La paix avec l'Aragon, la retraite du comte de Trastamare, éloignaient toute inquiétude. Les réclamations même du souverain pontife avaient cessé long-temps avant cette époque. Lorsque le monde entier oubliait Blanche, pourquoi trancher violemment une vie obscure qui s'éteignait dans un donjon?

Une hypothèse se présente, spécieuse au premier abord, qui expliquerait l'intérêt de don Pèdre à faire périr l'innocente victime. Il est certain qu'après la paix avec l'Aragon, il fut question de compléter par un mariage le rapprochement des deux couronnes. Des négociations furent entamées à cet effet, et l'on proposa d'abord l'union du roi de Castille avec une infante d'Aragon, puis celle du fils de don Pèdre et de Marie de Padilla, enfant de dix-huit mois, avec une fille de Pierre IV. La date de ces propositions n'étant pas fixée par l'histoire avec une précision rigoureuse, on est tenté de la placer immédiatement après la mort de Blanche (1). Dès-lors on supposera que don Pèdre, pour pouvoir épouser la princesse aragonaise, a pu acheter sa liberté par un crime. Cependant tout indique que le projet de mariage mis en avant par le roi d'Aragon fut toujours très froidement accueilli par don Pèdre, qui ne se réconcilia jamais sincèrement avec ce prince. La paix qu'il venait de signer à contre-cœur n'était, à ses yeux, qu'une trêve dont il voulait profiter pour se débarrasser de toute inquiétude du côté de Grenade; et la suite du récit prouvera qu'il s'était proposé de recommencer la guerre dès qu'il trouverait une occasion favorable. D'ailleurs, pour que le roi recouvrât sa liberté, il lui fallait non-seulement que Blanche mourût, mais avec elle Marie de Padilla, depuis dix ans traitée en reine et considérée par toute la cour comme sa femme légitime. Or, bien que la mort de Marie ait suivi d'assez près celle de Blanche, personne que je sache ne s'est encore avisé de l'imputer à don Pèdre.

En résumé, si la vie de Blanche fut terminée par le poison, ce fut

(1) J'ai trouvé dans les archives d'Aragon deux pièces réunies sous le même titre : *Super matrimonio*, reg. 1394 *Pacium et Treugarum*, p. 87 et suiv. La première est une procuration passée à Bernal de Cabrera par Pierre IV, pour conclure le mariage de l'infante Jeanne, sa fille, avec le roi de Castille, et régler les intérêts de la jeune princesse. Cette procuration est datée de Barcelone, 17 décembre 1361. La seconde pièce, datée du 19 décembre, est la procuration de l'infante elle-même à Bernal de Cabrera, laquelle, confessant être âgée de plus de quatorze ans et de moins de vingt, renonce, suivant l'usage, au bénéfice d'exciper de sa minorité, et autorise son fondé de pouvoir à stipuler ses conventions matrimoniales. On doit conclure que, pour que le roi d'Aragon et sa fille signassent de pareils actes, la négociation devait être très avancée au milieu de décembre 1361. En effet, le préambule de la procuration du roi porte : *Attendentes quod inter nos et illustrem Petrum regem Castelle tractatur de matrimonio contrahendo inter ipsum regem et inclytam infantissam Iohannam filiam nostram carissimam.* Cfr. Zurita, t. II, p. 308.

un crime inutile, dont on trouverait difficilement un autre exemple dans la vie de don Pèdre. Mais pourquoi ne pas croire que cette mort fut naturelle? Vers le même temps la peste noire reparut en Espagne et dévasta l'Andalousie. D'ailleurs, dix ans de captivité ne suffisent-ils pas pour expliquer la fin prématurée d'une pauvre jeune fille privée de l'air natal, séparée de sa famille, abreuvée d'humiliations et d'outrages? On doit plutôt s'étonner qu'elle ait résisté si long-temps à tant de maux. Quelque autorité qu'ait à mes yeux le témoignage d'Ayala, je ne puis m'empêcher de croire qu'il s'est rendu l'écho d'un bruit populaire, et qu'il a trop facilement admis un crime, qu'il était au surplus dans l'impossibilité de constater.

Tandis que la noblesse castillanne oubliait la jeune princesse naguère son idole, la douceur angélique, la piété édifiante de la captive avait inspiré au peuple la plus vive compassion pour ses malheurs. Ses geôliers, la voyant sans cesse en oraison, la regardaient comme une sainte, et la dépeignaient comme telle aux habitans du voisinage (1). Un jour que le roi chassait aux environs de Jerez, un pâtre l'abordant avec cette familiarité coutumière aux paysans andalous : « Sire, lui dit-il, Dieu m'envoie vous annoncer qu'un jour viendra où vous aurez à rendre compte du traitement que vous faites à la reine Blanche; mais soyez assuré que si vous revenez à elle, comme il est droit, elle vous donnera un fils qui héritera de votre royaume. » La première pensée de don Pèdre fut que cet homme était un émissaire de Blanche. Il le fit arrêter et donna l'ordre qu'on le confrontât avec la prisonnière. On la trouva dans son oratoire, agenouillée devant une image, ignorant entièrement ce qui se passait en dehors des murs de sa prison. Il fut prouvé que le pâtre ne l'avait jamais vue, et qu'il ne faisait que répéter avec plus d'exaltation les discours qu'il entendait tenir à tous les gens de la campagne. On se souvient que don Pèdre avait fait brûler vif un semblable donneur d'avis, mais celui-là était un prêtre, et, des gens de sa robe, le roi attendait toujours quelque trahison. Humain pour les paysans, il fit mettre le pâtre en liberté (2).

(1) L'inscription tracée sur son tombeau à Jerez, assez long-temps après sa mort il est vrai, confirme cette opinion de sainteté.

CHRISTO. OPTIMO. MAXIMO. SACRVM
DIVA. BLANCA. HISPANIARVM. REGINA
PATRE. BORBONEO. EX. INCLYTA. FRANCO
RVM. REGVM. PROSAPIA. MORIBVS. ET
CORPORE. VENVSTISSIMA. FUIT. SED. PRAE
VALENTE. PELLICE. OCCVBVIT. IVSSV
PETRI. MARITI. CRVDELIS. ANNO SALVTIS
MCCCLXI. AETATIS. VERO. SVAE. XXV

Rapportée par M. Llaguno, *ad Ayal.*, p. 328, note 3.

(2) Ayala, p. 329.

Marie de Padilla ne survécut pas long-temps à la reine Blanche. Elle mourut à Séville, emportée par une maladie soudaine, peut-être par l'épidémie qui exerçait ses ravages, au commencement de la guerre contre Grenade. La douleur du roi prouva la sincérité de son attachement. Il lui fit faire des obsèques magnifiques, et dans tout le royaume des services solennels furent célébrés pour le repos de son ame avec une pompe extraordinaire. Marie fut regrettée par le peuple et les grands, car elle avait toujours usé avec modération de sa haute faveur. Morte, elle n'eut plus un ennemi. Jamais on n'attribua à ses conseils aucun acte cruel, et si elle prouva quelquefois son ascendant sur l'esprit de don Pèdre, ce fut toujours pour le détourner des violences où l'entraînaient ses implacables ressentimens. Parmi tous les membres de sa famille, Juan de Hinestrosa paraît avoir été le seul qui ait obtenu complétement la confiance de son maître. Diego de Padilla, bien que traité avec la plus grande faveur, ne fut jamais initié à ses projets. On se rappelle, par exemple, qu'il ignorait le guet-apens tendu à don Fadrique, et qu'il ne fut averti qu'au dernier moment du meurtre de Gutier Fernandez. On en peut conclure que le roi ne fut ni dominé ni circonvenu par les parens de sa maîtresse. Sans doute, les fonctions importantes dont ils furent revêtus, ils les durent au crédit de la favorite, mais ils ne s'en montrèrent pas indignes, et leur naissance leur y donnait des titres. Leur élévation ne choquait aucun des préjugés aristocratiques de l'époque.

XVI.

RENOUVELLEMENT DE LA GUERRE CONTRE L'ARAGON. — 1362-1363.

I.

La guerre contre les Maures avait attiré à Séville un grand nombre de riches-hommes et de chevaliers empressés de prendre part à cette espèce de croisade. Avant de les congédier, lorsque la mort d'Abou-Saïd et la restauration de Mohamed eurent rétabli la paix, le roi tint des cortès générales à Séville, et là, devant les trois ordres assemblés, il déclara solennellement que Blanche de Bourbon n'avait pas été et n'avait pu être son épouse légitime, attendu qu'avant l'arrivée de cette princesse il avait contracté un mariage secret avec Marie de Padilla. Les troubles du royaume l'avaient empêché, disait-il, de le rendre public, et il s'était même vu contraint de se soumettre à un semblant de mariage avec Blanche. A l'appui de cette déclaration, il nommait les témoins qui avaient assisté à la cérémonie religieuse de son véritable mariage avec Marie de Padilla: c'étaient Juan de Hinestrosa, Diego de Pa-

dilla, Alonso de Mayorga, chancelier du sceau privé, et Juan Perez de Orduña, son chapelain.

On sait que le premier de ces témoins était mort, mais les trois autres, présens à la séance, étendirent la main sur les Évangiles et attestèrent que le roi disait la vérité. La légitimation des enfans de Marie de Padilla était la conséquence naturelle de cette révélation. Don Pèdre présenta aux cortès son fils Alonso, agé de deux ans, le déclara l'héritier de sa couronne, et ordonna qu'en cette qualité il reçût les sermens des riches-hommes et des procurateurs des villes. Il y avait déjà quelque temps que l'on avait appris à obéir en Castille; aucune réclamation ne s'éleva, et la cérémonie de la prestation de serment eut lieu dans la forme et avec la pompe accoutumées. Puis un nombreux cortége de dames et de chevaliers alla chercher le corps de Marie de Padilla dans le monastère d'Astudillo (1), où il reposait, et le transporta, avec le cérémonial usité aux funérailles des reines, dans la chapelle des Rois de l'église Sainte-Marie à Séville. Je ne dois point oublier que l'archevêque de Tolède, primat du royaume, prêcha dans cette occasion devant toute la cour et fit l'apologie de la conduite du roi (2). Successeur de Vasco Gutierrez, mort en exil, le nouvel archevêque était bon courtisan. Les temps étaient bien changés. Cette fière noblesse qui, dix ans auparavant, prétendait régenter son souverain et contrôler jusqu'aux actes de sa vie privée, maintenant décimée par le glaive, courbait la tête sous le joug et ne pensait qu'à désarmer son inflexible vainqueur par la servilité de son obéissance.

Il n'est pas facile d'apprécier aujourd'hui la validité de la déclaration faite par don Pèdre dans les cortès de Séville. D'un côté, le serment des témoins a pu être dicté par l'intérêt ou par la crainte, et le roi, qui avait trouvé deux évêques pour bénir son union adultère avec Juana de Castro, ne manquait pas de flatteurs ou de courtisans prêts à se parjurer pour lui plaire. On peut s'étonner encore qu'il ait attendu la mort de Blanche, et même celle de Marie de Padilla, pour un aveu que la favorite et ses parens avaient tant d'intérêt à solliciter, et que la soumission du royaume avait cessé de rendre dangereux. Enfin, cet acte remarquable venant après la fameuse réhabilitation d'Inès de Castro, faite l'année précédente par le roi de Portugal, pourra paraître inspiré par un désir d'imitation assez naturel. Un despote ne fait point un coup d'autorité dans ses états, qu'il ne donne envie à un autre despote de tenter la pareille. Tels sont, en résumé, les motifs qui peuvent rendre suspecte la réalité du mariage de don Pèdre avec Marie de Padilla. Il est juste d'y opposer d'autres présomptions assez spécieuses. Un testa-

(1) Zuñiga. *Anal. eccl. de Sev.*, t. II, p. 162.
(2) Ayala, p. 350.

ment authentique du roi conservé jusqu'à nous en original, testament écrit peu après la session des cortès, répète dans les termes les plus précis la déclaration faite devant cette assemblée. On a peine à taxer de mensonge un acte semblable, écrit dans un moment solennel et pour ainsi dire en présence de la mort. Il faut ajouter que le caractère de Juan de Hinestrosa, tel que l'histoire nous le montre, donne quelque vraisemblance au mariage secret de sa nièce avec le roi. Je répugne à croire que le chevalier qui seul n'hésita pas à suivre son maître lorsqu'il se livrait aux rebelles de Toro ait prostitué sa nièce par un calcul d'intérêt ou d'ambition. Un apologiste de don Pèdre, admettant son mariage avec Marie de Padilla, attribue à ses scrupules de conscience l'éloignement extraordinaire qu'il montra toujours pour la princesse française : mais supposer de pareils scrupules à don Pèdre, n'est-ce pas démentir le témoignage de toute sa vie (1)?

II.

En congédiant les cortès, le roi leur annonça que probablement il aurait bientôt besoin d'en appeler au dévouement de la noblesse et des communes pour repousser un nouvel ennemi. En effet, un danger sérieux menaçait non-seulement la Castille, mais encore toute la Péninsule. La trêve conclue entre la France et l'Angleterre avait laissé sans occupation un grand nombre d'aventuriers qui, ne connaissant d'autre métier que la guerre, la faisaient pour leur propre compte lorsqu'ils ne trouvaient pas de prince qui leur donnât un drapeau et une solde. Réunis en bandes très nombreuses, ou plutôt en une grande armée qu'on nommait *la compagnie blanche* (2), ils pillaient les campagnes et

(1) *Apologia del rey don Pedro*, por el licenciado don Jose Ledo del Pozo, lib. IV, cap. I.

(2) J'ai cherché inutilement l'explication de ce nom de compagnie blanche qu'on trouve dans Ayala, p. 351, et dans d'autres auteurs. On peut choisir parmi les hypothèses suivantes. — Peut-être les aventuriers avaient-ils une espèce d'uniforme, des soubrevestes *blanches*, par exemple, pour les distinguer des autres hommes d'armes, qui portaient le blason de leurs rois ou de leurs seigneurs. — Je proposerai une seconde explication qui me semble préférable. On appelait alors *armes blanches* les armes en plaques de fer forgé par opposition aux hauberts de mailles qui commençaient à disparaître. *Armé à blanc* ou bardé de plaques de fer étaient mots synonymes. Je pense que les aventuriers, en général mieux équipés que les milices féodales, ont pu tirer le nom de compagnie blanche de leurs armures, nouvelles encore, surtout en Espagne. Cuvelier, auteur de la chronique en vers de Du Guesclin, fournit une troisième explication : c'est que les aventuriers portaient des croix blanches.

Il ni avoit en l'ost chevalier ne garçon
Qui ne portast la croix blanche comme coton,
Et la blanche compaigne pourtant l'appeloit-on.
v. 7982.

Mais, suivant Cuvelier, les aventuriers ne prirent la croix qu'en 1365, lorsqu'ils furent

rançonnaient les villes. Plusieurs de leurs chefs, qui étaient venus offrir leurs services pendant la guerre contre Grenade, n'étaient, disait-on, que des espions chargés de reconnaître le pays qu'ils se proposaient d'envahir. A l'exemple des Cimbres leurs prédécesseurs, les aventuriers ne voulaient se jeter sur l'Espagne qu'après avoir épuisé la France. Leurs dévastations s'exerçaient avec une espèce de régularité toute militaire. Déjà, en 1361, un corps considérable de ces pillards avait insulté les frontières d'Aragon, et il avait fallu proclamer l'usage *princeps namque* pour détourner ce torrent dévastateur (1). Ils annonçaient qu'ils viendraient bientôt en plus grand nombre, et qu'ils sauraient s'ouvrir un chemin jusqu'en Castille.

Pour repousser ce flot de barbares, il fallait des forces considérables, et l'imminence du danger obligea sans doute les cortès à fournir au roi les ressources nécessaires à un armement général. Il dirigea rapidement la plupart de ses troupes sur les confins de l'Aragon et de la Navarre, débouché probable des aventuriers venant de France, car la province de Guyenne, gouvernée par le belliqueux Édouard, prince de Galles, était respectée par les chefs des compagnies. Sujets anglais pour la plupart, et protégés plus ou moins ouvertement par le roi d'Angleterre, il n'y avait pas d'apparence qu'ils osassent traverser la Guyenne pour attaquer la Castille par le nord-ouest. Don Pèdre publiait qu'il allait se concerter avec le roi de Navarre pour de grandes mesures commandées par le salut commun. Depuis plusieurs mois, le fléau dont le roi signalait l'approche préoccupait tous les esprits, et personne ne soupçonna que la concentration d'une armée dans le nord-est de la Castille eût un autre motif. L'audace des compagnies d'aventure était connue dans toute l'Europe, aussi bien que l'habileté de leurs capitaines. Souverains d'un peuple de nomades intrépides, ils pouvaient les conduire au travers de tous les dangers en leur montrant l'espoir d'un riche butin. On n'ignorait pas d'ailleurs que le comte de Trastamare avait formé d'étroites liaisons avec les chefs des principales bandes. Son nom pouvait les réunir en une puissante armée, et il était à craindre que le roi de France, intéressé à éloigner de ses états ces hordes dévastatrices, ne fournît au Comte les moyens de se les attacher et de les précipiter sur la Castille.

Don Pèdre, parti de Séville avec une brillante suite, s'avançait à

réunis sous le commandement de Du Guesclin, et l'on voit par la chronique d'Ayala que le nom de compagnie blanche existait auparavant.

(1) Carbonell, p. 189. — *Nos per contrastar llur entrada, fem convocar lo usatge* PRINCEPS NAMQUE. — A cette occasion, don Pèdre écrivit au roi d'Aragon pour lui exprimer son regret de ne pouvoir, à cause de la guerre de Grenade, l'aider à repousser *ces mauvaises compagnies* qui désolaient ses frontières; mais, s'il est nécessaire, ajoutait-il, « j'irai volontiers en personne chasser avec vous ces pillards. » Séville, 24 septembre 1361. *Arch. gen. de Ar.*, reg. 1394, p. 75.

grandes journées vers le nord, précédé par ses ambassadeurs chargés de négocier avec Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, une alliance offensive et défensive. En ce moment, aucune offre ne pouvait être plus agréable à ce prince, brouillé avec la France et menacé de se voir enlever par elle ses domaines en Normandie et au nord des Pyrénées. En outre, la Navarre proprement dite était plus exposée qu'aucune autre province de l'Espagne aux incursions des compagnies; elle devait soutenir leur premier effort. Aussi Charles souscrivit-il avec empressement à tous les articles que lui faisait proposer son puissant voisin. Il se rendit même à Soria, sur le territoire castillan, accompagné des principaux seigneurs de sa cour, parmi lesquels on remarquait le captal de Buch, capitaine illustre, qui s'était signalé en combattant sous les drapeaux anglais. Accueilli avec la plus grande courtoisie, Charles ratifia le traité que les envoyés de Castille venaient de lui soumettre. Les deux rois firent alliance et amitié envers et contre tous, s'engageant, par des sermens solennels, à s'entr'aider dans toutes leurs guerres, et, clause remarquable, à se livrer mutuellement leurs émigrés (1). Le Navarrais croyait le traité tout à son avantage. Souverain d'un pays pauvre et peu étendu, il acquérait la protection du plus puissant des rois de la Péninsule. Menacé d'une guerre avec la France, pour un intérêt particulier à sa maison, il engageait dans sa querelle un prince qui avait une marine formidable et des troupes aguerries. Mais il ne tarda pas à connaître le prix que don Pèdre mettait à sa protection. Après l'échange ordinaire de sermens prêtés la main sur les saints Évangiles, don Pèdre mena Charles à l'écart dans une salle de son palais. Là, en présence de quelques seigneurs, confidens intimes des deux princes, il lui révéla brusquement ses intentions : — « Roi, mon frère, dit-il, nous venons de jurer que le premier de nous qui aurait guerre serait aidé par son allié. Sachez que dès aujourd'hui je réclame de vous l'exécution de vos promesses. Vous ne l'ignorez pas, ce fut bien à contre-cœur que j'ai donné la paix au roi d'Aragon. Attaqué par l'usurpateur de Grenade, il m'a fallu consentir à une trêve avec l'Aragonais pour épargner à l'Andalousie les ravages des Maures qui allaient l'envahir. Cette paix m'a coûté cher, car il m'a fallu rendre maintes villes et maints châteaux gagnés par mes armes. Mais je prétends les reprendre. Je veux m'indemniser de ce que m'a coûté cette guerre qu'il m'a faite à sa honte, et je compte que, fidèle à vos sermens, vous m'aiderez, dans cette entreprise, de vos armes et de votre corps. »

A ces paroles, le roi de Navarre tout troublé répondit en balbutiant pour demander la permission d'en conférer avec les seigneurs de son

(1) Don José Yanguas y Miranda. *Diccionario de Antigüedades de Navarra*, t. III, p. 99. Le traité fut fait à Estella, entre les plénipotentiaires des deux rois, le 22 mai 1362, et ratifié par don Pèdre à Carascosa, le 2 juin suivant.

conseil. Don Pèdre le laissa seul avec eux. La délibération fut courte, car elle n'était pas libre. Une armée castillanne était rassemblée autour de Soria, et en quelques jours elle pouvait inonder la Navarre. D'ailleurs, Charles se sentait pris au piége, entre les mains d'un homme audacieux, accoutumé à ne pas souffrir la contradiction. Obéir ou se perdre, il n'avait pas d'autre choix. Charles, fort tristement, prit le premier parti. Don Pèdre, affectant de ne voir ni son hésitation, ni ses regrets, le remercia comme si son assentiment n'eût pas été arraché par la crainte, et sur-le-champ lui dicta la conduite qu'il avait à tenir. Après lui avoir exposé en quelques mots son plan de campagne, il lui prescrivit de rassembler les troupes navarraises au plus vite, et d'entrer en Aragon du côté de Sos, pendant que l'armée castillanne se porterait sur Calatayud. Le moment était bien choisi pour une invasion. De sa personne, le roi d'Aragon était à Perpignan, à l'extrémité de son royaume, avec presque tout ce qu'il avait de troupes disponibles. Henri de Trastamare et les autres exilés castillans guerroyaient sur les bords du Rhône à la solde du roi de France. Don Fernand d'Aragon était ouvertement brouillé avec son frère, et se plaignait d'avoir été sacrifié par le traité de 1361. Au contraire, don Pèdre se voyait à la tête d'une armée nombreuse, délivré de ses ennemis intérieurs, obéi de son peuple, et, soit par intérêt, soit par crainte, commandant la fidélité de ses alliés. Il venait de réunir dans une ligue dont il était le chef tous les rois de l'Espagne contre l'Aragon (1).

Peu de jours après cette entrevue, vers le milieu de juin 1362, le roi de Navarre, peut-être pour gagner du temps et retarder de quelques jours la prise d'armes à laquelle on le contraignait, envoya son héraut défier le roi d'Aragon, c'est-à-dire lui déclarer la guerre (2). Le prétexte qu'il alléguait était des plus frivoles. Charles se plaignait que, prisonnier du roi de France, il se fût en vain adressé à Pierre IV pour obtenir une diversion en sa faveur. Aux termes des traités, disait-il, le roi d'Aragon aurait dû faire la guerre à la France, et, par son manque de foi, avait rompu lui-même son alliance avec la Navarre (3).

Don Pèdre ne s'embarrassa pas de telles formalités. A peine eut-il congédié le roi de Navarre, qu'il mit toutes ses troupes en mouvement. Dès les premiers jours de juin, le bas Aragon était envahi. Nombre de villes et de châteaux se rendirent sans essayer de se défendre, ou bien furent emportés à la première attaque. Calatayud fut la seule ville qui osa résister. Elle n'avait pas de garnison; mais les bourgeois étaient résolus et dévoués; ils virent sans effroi la nombreuse armée castillanne se déployer autour de leurs murailles. Trente mille hommes

(1) Ayala, p. 353 et suiv.

(2) Le 14 juin 1362. Don J. Yanguas. *Ant. de Nav.*, t. III, p. 100.

(3) Zurita, t. II, p. 312.

de pied, douze mille chevaux l'enveloppaient de toutes parts, et le parc d'artillerie, le plus considérable qu'on eût encore vu en Espagne, trente-six engins mis en batterie à la fois, faisaient pleuvoir sur la malheureuse ville une pluie de pierres et de traits. Pourtant les bourgeois de Calatayud se défendaient avec vigueur. Chaque jour ils faisaient des sorties meurtrières, et telle était leur audace, que le roi d'Aragon leur envoya commander de ne pas s'exposer ainsi inutilement. Calatayud, ainsi que la plupart des villes espagnoles, était divisé en deux factions ennemies depuis un temps immémorial; mais, dans le danger commun, elles s'étaient réconciliées, et maintenant elles ne rivalisaient plus que de dévouement et de courage (1). Cependant le nombre devait l'emporter. Les Castillans s'emparèrent du couvent des Frères Prêcheurs en dehors de la ville et s'y fortifièrent. De là, bientôt après, ils ouvrirent une large brèche au mur d'enceinte, et leurs machines foudroyèrent l'église de Saint-François, où les assiégés s'étaient retranchés après la destruction du rempart. Chaque pouce de terrain coûtait un combat; mais les progrès des Castillans étaient continuels; ils s'avançaient lentement, mais irrésistiblement, au milieu des ruines. Du dehors, les malheureux habitans de Calatayud ne recevaient que des nouvelles décourageantes. Le roi d'Aragon, pris au dépourvu, n'avait ni troupes ni argent. Il était menacé de tous les côtés à la fois. Le roi de Navarre attaquait Sos (2) et Salvatierra (3). Ses coureurs allaient piller et brûler jusqu'aux portes de Jaca. Iñigo Lopez de Orozco, avec une forte division castillanne, marchait sur Daroca, et le bruit courait qu'il allait être suivi de près par une armée auxiliaire, conduite par le roi de Portugal en personne (4). En même temps, plusieurs seigneurs gascons, anciens ennemis de l'Aragon, voulant avoir leur part à la curée, se préparaient à passer les monts et à l'envahir du côté du nord. Tous les yeux se tournaient avec effroi vers Calatayud, et l'on suivait dans une douloureuse anxiété les péripéties de ce siége mémorable. A cette époque, c'était un sujet d'étonnement pour la noblesse, que des bourgeois se battissent si bien, n'ayant point de riches-hommes, point de seigneurs de marque à leur tête. Le comte d'Osuna et quelques chevaliers des familles les plus illustres conçurent le projet hardi de passer au travers de l'armée castillanne et d'aller s'enfermer dans la place assiégée pour diriger les efforts des habitans. Ils partirent de Saragosse avec peu de suite pour n'être point remarqués; mais, comme ils allaient franchir les lignes de l'ennemi,

(1) Zurita, t. II, p. 312.

(2) Ayala, p. 356.

(3) Don J. Yanguas. *Ant. de Nav.*, t. III, p. 100.

(4) Zurita, t. II, p. 311. — Le roi de Portugal ne vint pas en personne, mais il envoya quelques troupes auxiliaires à son allié le roi de Castille.

un guide infidèle révéla leur approche. Cernés dans un petit village, ils furent contraints de se rendre. Don Pèdre les ayant fait conduire devant la brèche, déjà large de plus de quarante brasses, leur offrit ironiquement de les laisser entrer dans la ville pour y courir la fortune de leurs concitoyens. « Vous voyez, leur dit-il, que dès demain, si je veux, un assaut me rend maître de la place. Mais je serais fâché qu'une ville si importante fût saccagée et détruite. Je consens à recevoir les habitans à merci. Exhortez-les vous-mêmes à ne pas s'opiniâtrer dans une résistance inutile. »

Malgré leur situation désespérée, et bien qu'avertis par le comte d'Osuna et ses compagnons qu'ils n'avaient aucun secours à espérer, les braves bourgeois de Calatayud refusèrent de se rendre avant d'en avoir obtenu la permission de leur seigneur. Don Pèdre, sachant bien que, s'il donnait l'assaut, ses soldats ne lui laisseraient que des cendres, permit aux assiégés d'envoyer à Perpignan une députation pour faire connaître au roi d'Aragon l'état de la place et de lui demander de relever les habitans de leur serment de fidélité s'il ne pouvait les secourir. La capitulation de Calatayud mérite d'être rapportée. On convint que si, dans un délai de quarante jours, une armée aragonaise ne se présentait pas pour faire lever le siége, la ville serait remise au roi de Castille; que les habitans auraient la vie sauve, qu'ils conserveraient leurs propriétés et ne seraient pas contraints d'émigrer. Cette clause, qui paraît étrange aujourd'hui, montre quelles étaient alors les lois de la guerre. On a vu que, peu d'années auparavant, la population aragonaise de Tarazona avait été expulsée en masse et remplacée par une colonie castillanne. Le vainqueur rendait hommage à la valeur des bourgeois de Calatayud. Le roi d'Aragon loua leur fidélité et reconnut qu'ils avaient fait tout ce qui est possible à de braves gens pour lui conserver la place. Hors d'état de les secourir, il les engagea lui-même à pourvoir de leur mieux au salut de leurs personnes et de leurs biens, et, les exonérant de l'hommage prêté à sa couronne, il leur permit de devenir sujets du roi de Castille et de lui prêter serment comme à leur seigneur (1).

Au moyen-âge, les campagnes étaient toujours de courte durée. Il n'y avait pas d'armées permanentes. Les vassaux des seigneurs appelés aux armes par le roi, les contingens fournis par les villes, ne pouvaient long-temps demeurer éloignés de leurs travaux ordinaires. Après une bataille ou un siége, l'usage était de les renvoyer pour quelque temps dans leurs foyers. Les seules troupes qui méritassent alors le nom de régulières, consistaient dans la milice des ordres militaires et quelques

(1) Ayala, p. 356-362. — Zurita, t. II, p. 3. — Villani, autorité très suspecte, prétend, lib. X, cap. XCVIII, que don Pèdre fit tuer six mille habitans de Calatayud.

bandes peu nombreuses entretenues par les rois et attachées à la garde de leur personne. On ne doit donc pas s'étonner qu'après la prise de Calatayud la grande armée castillanne se dissipât sans pousser plus loin ses avantages. Le roi lui-même alla chercher quelques jours de repos au milieu des délices de Séville. Pour observer la frontière et garder les places conquises, il laissait les trois maîtres avec leurs chevaliers et deux mille hommes d'infanterie. C'en était assez pour tenir en haleine un ennemi qui n'osait se montrer en rase campagne.

III.

Une grande affliction attendait don Pèdre à son arrivée dans sa capitale. Son fils Alphonse, qu'il venait de proclamer héritier de sa couronne, mourut dans ses bras, victime de la terrible épidémie qui désolait l'Espagne. La peste noire, qui avait fait tant de ravages en 1350, à laquelle avait succombé don Alphonse, reparaissait au bout de douze ans, plus cruelle que jamais. On remarqua qu'elle sévit surtout dans les provinces qui avaient été le théâtre de la guerre. Calatayud souffrit plus qu'aucune autre ville; le fléau frappa indistinctement et la garnison castillanne et les bourgeois décimés par le siége (1).

Pendant les instans de relâche que lui laissaient la douleur de don Pèdre et la dissolution de l'armée castillanne, le roi d'Aragon se hâta de rappeler le comte de Trastamare et de solliciter des secours auprès du roi de France. Bien que don Henri eût acquis une triste expérience de la foi qu'il devait avoir dans les promesses de Pierre IV, la fortune avait trop intimement uni leurs intérêts pour qu'il ne se rendît pas aussitôt aux instances de son ancien protecteur. Capitaine d'aventure aux gages du roi de France, il n'avait pas abandonné ses projets sur la Castille. Au moment où don Pèdre assiégeait Calatayud, et sans doute avant que le roi d'Aragon réclamât de nouveau ses services, le Comte signait à Paris, avec les ministres du roi Jean, un traité remarquable dans lequel il est facile de deviner ses desseins ambitieux. Il s'engageait à conduire *hors de France* les grandes compagnies qui désolaient le royaume (2). Où devait-il les mener? C'était le secret du Comte et du

(1) Ayala, p. 363.

(2) Selon certain traité, sur ce fait de nouvel, par nous et par noble et puissant homme, messire Arnould d'Audeneham, chevalier maréchal de France, avecque les gens des compaignies estant à présent au dit royaume, nous mettrons à tout notre pouvoir, sans fraude et sans mauvais engin, hors du dit royaume de France, sans jamais y retourner pour faire la guerre, les gens des dites compaignies, c'est à savoir toutes celles avecque lesquelles le dit traictié a été fait par nous et par le dit maréchal; item que nous mettrons tout notre povoir à enmener avec nous hors du dit royaume l'Arceprestre (Arnaud de Cervole) et aussi à mettre hors du dit royaume tous les gens du dit Arceprestre, etc. Paris, 13 août 1362. Archives du royaume, section historique, carton J. 603-58. Voyez aussi dom Vaissette. *Hist. du Lang.*, t. II, p. 316.

Dauphin, régent pendant la captivité de son père. Nul homme n'eut à un plus haut degré que don Henri le talent de gagner la confiance de tout ce qui l'approchait. Arrivant en Aragon, proscrit et vaincu, il devint en un moment le favori de Pierre IV et l'instrument de tous ses projets. Il sut tirer de ce prince avare des subsides considérables, et, bien que maltraité par la fortune, il conserva toujours auprès de lui la position d'un souverain indépendant plutôt que celle d'un vassal à sa solde. Obligé de quitter l'Aragon, don Henri parvint, au bout de quelques mois de séjour en France, à s'attacher un grand nombre de capitaines d'aventure. Il n'avait pas eu de peine à rendre le nom de don Pèdre odieux à la cour de France; mais ce qui était plus difficile, il avait réussi à se représenter lui-même comme son antagoniste le plus redoutable et comme le seul espoir de la Castille. Toutefois un obstacle inconnu, mais dont il n'est pas difficile de deviner la nature, l'empêcha de conduire alors en Espagne ces redoutables bandes qu'il se flattait d'armer contre don Pèdre. En ce moment, ni la France ni l'Aragon ne pouvaient lui fournir de subsides, et, sans argent, il était impossible de se faire suivre par les aventuriers (1). Il ne put donc amener à Pierre IV que sa suite ordinaire de bannis castillans, et cependant, lorsqu'il reparut en Espagne, son exil semblait l'avoir grandi. Il n'était déjà plus comme autrefois un capitaine d'aventure; il se présentait comme un souverain prédestiné à une couronne chancelante et qu'il s'apprêtait à saisir. En 1357, il était entré en Castille avec le titre de procurateur du roi d'Aragon, pour lui gagner des villes et des terres, aujourd'hui, il allait conquérir un royaume pour lui-même, et l'Aragonais se faisait son auxiliaire. Les rôles avaient changé : maintenant Pierre IV demandait un salaire à son ancien procurateur. Au commencement de l'année 1363, dès leur première entrevue, qui eut lieu à Monzon, ils s'engagèrent à détrôner don Pèdre à frais communs et à se partager la Castille. Voici leur traité, aussi remarquable par l'importance des stipulations que par l'absence de toutes les formes diplomatiques alors en usage :

« Le roi d'Aragon : Nous vous promettons à vous, don Henri, comte de Trastamare, de vous aider à conquérir le royaume de Castille bien et réellement, à condition que vous nous donnerez, et serez tenu de nous livrer en franc et libre alleu, avec investiture royale, la sixième partie de tout ce que vous gagnerez au royaume de Castille, là où nous serons de notre personne, ou représenté par un de nos vassaux. Et tout de même que nous sommes tenu de vous aider à conquérir ledit royaume, ainsi serez-vous tenu vous-même de nous aider à l'encontre

(1) Le roi de France ne s'était engagé à lui donner qu'une solde de 10,000 livres par an, encore n'était-ce pas de l'argent comptant qu'on lui fournissait, mais on lui cédait des terres dont le revenu était censé équivaloir à 10,000 livres. Voir le traité déjà cité.

de tout homme au monde, et ce, avec ce que vous aurez conquis, et à être l'ami de nos amis et l'ennemi de nos ennemis. Écrit de notre main à Monzon, le dernier jour de mars, l'an 1363. — Et moi, le comte don Henri, je vous promets, sire roi, que j'accomplirai à bon escient tout ce que je dois accomplir à votre égard, selon qu'il est dit par vous ci-dessus. Écrit de ma main, le jour que dessus. — *Rex Petrus*. — Moi, le Comte (1). » Ce traité, écrit de la main même des deux princes, était destiné sans doute à demeurer secret jusqu'au jour où il pourrait recevoir son exécution. L'un et l'autre avaient intérêt à en dérober la connaissance au public : don Henri, pour ne pas ruiner son crédit en Castille en révélant les concessions qu'il faisait à un roi étranger; Pierre IV, pour ne pas paraître rompre d'une manière éclatante avec son frère don Fernand, dont il avait autorisé naguère les prétentions au trône de Castille, et qu'il sacrifiait à un aventurier son ennemi. L'infant s'était opposé de toutes ses forces au rappel du comte de Trastamare; il avait été soutenu dans le conseil même du roi par un grand nombre de seigneurs aragonais qui voyaient avec jalousie la faveur du bâtard castillan (2); mais ses efforts avaient été inutiles, et il ne cachait pas son dépit.

Il fallait beaucoup d'assurance et une hardiesse en quelque sorte prophétique pour songer en ce moment au partage de la Castille. Jamais conquête ne sembla plus loin de se réaliser. Au contraire, l'ascendant de don Pèdre paraissait plus irrésistible que jamais. Pendant que l'hiver suspendait les hostilités, il s'était ménagé un puissant auxiliaire. Il suffisait que la France se montrât favorable au roi d'Aragon pour que l'Angleterre en prît ombrage et fût disposée à soutenir l'ennemi déclaré de ce prince. Vers la fin de l'année 1362, des ambassadeurs castillans s'étaient rendus en Guyenne auprès du prince de Galles, sous prétexte de concerter avec lui des mesures pour repousser l'invasion des compagnies, mais en réalité pour lui proposer une alliance avec leur maître. Elle fut conclue à Bordeaux au commencement de l'année 1363. Par ce traité, le roi de Castille et celui d'Angleterre se garantissaient mutuellement l'intégrité de leurs possessions, et déclaraient, suivant la formule chevaleresque du moyen-âge, qu'ils se faisaient amis et s'unissaient contre tous les hommes du monde (3).

Fort de cette puissante protection, don Pèdre revint à Calatayud et recommença ses ravages dans le bas Aragon aussitôt que le printemps lui permit de reprendre les hostilités. Aucune armée ennemie ne tenant la campagne, la guerre se réduisait à une suite de siéges. Quan-

(1) *Arch. gen. de Ar. Legajo de Autografos*. Appendice.
(2) Zurita, t. II, p. 321.
(3) Rymer, t. III, 2e partie, p. 73. — Ayala, p. 364.

tité de petites villes et de châteaux tombèrent au pouvoir des Castillans. Tarazona se rendit par capitulation; Cariñena fut emportée d'assaut. Les chroniqueurs aragonais prétendent que le vainqueur souilla son triomphe par d'horribles cruautés. Suivant leur récit, don Pèdre, irrité de l'héroïque résistance des bourgeois de Cariñena, les aurait tous fait massacrer, réservant les principaux d'entre eux pour les faire périr de sang-froid dans d'épouvantables supplices (1).

IV.

Qu'on me permette d'abandonner pour un instant le récit monotone d'une guerre du moyen-âge, pour appeler l'attention du lecteur sur un monument curieux qui fait connaître quelques traits du caractère de don Pèdre. Je veux parler de son testament fait à Séville pendant l'hiver de 1362, tandis qu'il se préparait à recommencer la guerre où nous le laissons engagé. Cette pièce, qui se conserve encore en original, me paraît digne d'être analysée. Aucun autre document ne révèle mieux les vues et les desseins du prince dont je me suis proposé d'écrire la vie.

Après les formules religieuses consacrées alors pour de tels actes, le roi fixe le lieu de sa sépulture. Son tombeau doit être placé dans la chapelle neuve qu'il fait bâtir à Séville. A sa droite doit reposer Marie de Padilla, qu'il appelle la reine sa femme; à sa gauche don Alphonse son fils, qu'il nomme l'infant. Puis il règle l'ordre de la succession au trône. D'abord il y appelle Beatriz, sa fille aînée; à son défaut, Constance, enfin Isabelle, toutes les trois filles de Marie de Padilla, et qualifiées d'infantes de Castille; enfin un fils naturel, qui ne doit hériter de la couronne que dans le cas où les trois princesses mourraient sans postérité. Le nom de ce fils et celui de sa mère sont aujourd'hui un problème. Partout où ils sont mentionnés, on observe dans l'acte original les traces d'une altération évidente, des surcharges maladroites. Le parchemin gratté grossièrement, percé en quelques endroits, la couleur de l'encre, des lacunes, une orthographe sensiblement moderne, trahissent l'œuvre d'un faussaire inhabile. Aux noms tracés originairement, on a substitué ceux de don Juan, fils de doña Juana de Castro. Or, l'existence de ce fils est plus que problématique, aucun auteur contemporain n'ayant constaté sa naissance. Il n'est pas douteux que le testament n'ait été altéré assez long-temps après la mort du roi, et, suivant toute apparence, avec l'intention d'embellir quelque généalogie. M. Llaguno, excellent juge en ces matières, a cru reconnaître

(1) Cfr. Ayala, p. 366. — Zurita, t. II, p. 318. — Abarca, *An. de Ar.*, attribue la prise de Cariñena à la mésintelligence entre l'infant don Fernand et don Henri, qui refusèrent de réunir leurs forces pour secourir la place.

sous les surcharges que le nom primitivement écrit était celui de don Fernand, fils de doña Maria de Hinestrosa, femme de Garci Laso Carrillo. Cette conjecture est d'autant plus probable, que les amours du roi avec cette dame sont attestés par Ayala, et, en outre, parce qu'il est naturel de supposer à don Pèdre une préférence pour ce fils appartenant à la famille des Padilla.

En appelant à lui succéder en premier lieu l'infante Beatriz, le roi lui commande de se marier à l'infant de Portugal, auquel il l'avait déjà fiancée, et qu'il désigne pour être roi avec elle. Ici paraît, à mon sentiment, cette pensée constante de don Pèdre, l'agrandissement de la Castille, qui, avec le Portugal, ne doit plus former qu'un royaume. A défaut de l'infant de Portugal, doña Beatriz est libre de se choisir un époux; cependant, sous peine de malédiction et de déshérence, son père lui défend de se marier soit avec don Henri, soit avec don Tello, soit avec don Sanche, dont il rappelle l'ingratitude et les trahisons. Cette défense peut paraître singulière, vu les étroites relations de parenté existant entre doña Beatriz et les trois bâtards frères du roi. Peut-être a-t-elle pour but de déjouer quelque projet conçu à cette époque et tendant à terminer les guerres civiles de la Castille par une union entre les bâtards et la famille royale.

Ayant ainsi déterminé l'ordre de succession, don Pèdre s'occupe du partage de son trésor particulier entre ses enfans. Ses filles sont avantagées, son fils n'a qu'un legs médiocre. Il fait six parts de ses biens meubles, parmi lesquels figurent une grande quantité de pierreries. Beatriz aura trois parts, Constance deux, Isabelle une seule. Le roi désigne minutieusement les perles, les joyaux, les objets précieux qu'il lègue à chacune des infantes, les armes qu'il réserve à son fils. Je ne le suivrai pas dans cette énumération, intéressante pour l'antiquaire, et je passe à des dispositions plus remarquables. Suivant l'usage, le prince ordonne quelques fondations pieuses pour le salut de son ame, et notamment, ce qui lui fait honneur, le rachat de mille captifs chrétiens chez les Maures. Immédiatement après ces dispositions, dictées par un sentiment religieux, on en trouve d'autres dont le motif est bien différent sans doute. Quatre femmes qu'il désigne doivent recevoir, la première 2,000 doubles castillannes, les autres 1,000 doubles seulement, à la condition pour toutes d'entrer en religion. Cette dernière clause, où perce une jalousie despotique qui survit à la mort, ne permet pas de douter qu'il ne s'agisse de maîtresses obscures. En effet, leurs noms ne sont cités dans aucune chronique, et, sans ce testament, ils seraient parfaitement inconnus. Mari Ortiz, sœur de Juan de Sant Juan, semble la préférée, car elle a le legs de 2,000 doubles. Les autres sont Mari Alfon de Fermosilla, Juana Garcia de Sotomayor et Urraca Alfon Carrillo. La forme de ces noms n'indique point

une naissance illustre (1), et l'on remarquera qu'aucun n'est précédé du mot doña, qui cependant, à cette époque, s'accordait par courtoisie à des femmes dont les pères ou les maris n'avaient point le privilége du don.

Le roi recommande à sa fille et à ses successeurs de maintenir dans leurs offices tous ses loyaux serviteurs, et, en termes exprès, il nomme Diego de Padilla, son beau-frère, les maîtres de Saint-Jacques et d'Alcántara, le prieur de Saint-Jean Garci Gomez Carrillo (2), Martin Lopez, son chambellan, Martin Yanez, son trésorier, Mateo Fernandez, chancelier du sceau privé, Rui Gonzalez, son grand-écuyer, enfin Zorzo, capitaine des arbalétriers de sa garde, qui avait battu une escadre aragonaise.

La question de la tutelle de ses enfans était assurément la plus grave que le roi eût à résoudre. On aurait dû croire que son choix tomberait sur Diego de Padilla, oncle de ses filles, et plus intéressé qu'aucun autre à la conservation de leurs droits. Cependant c'est le maître de Saint-Jacques, Garci Alvarez, que le roi appelle à ces importantes fonctions, et, à son défaut, Garci Carrillo, prieur de Saint-Jean, bien qu'il fût allié à une famille en hostilité ouverte contre lui. Malgré la faveur constante dont il jouissait auprès de son maître, Diego de Padilla n'avait jamais possédé sa confiance. J'en ai rappelé plusieurs preuves (3).

J'ai cru devoir analyser en détail ce document remarquable, car mon but n'est pas seulement de faire connaître les événemens arrivés sous le règne de don Pèdre, mais encore d'étudier le caractère de ce prince si diversement jugé. Son testament peut être regardé comme l'expression de ses pensées intimes, et, à ce titre, méritait, ce me semble, d'être examiné avec un soin particulier. Le despote s'y révèle à chaque ligne, mais il a sa grandeur.

Don Pèdre ne crut point qu'un testament suffît pour assurer la couronne à l'aînée de ses filles. Il voulut consacrer ses droits par un acte encore plus solennel et demanda aux représentans de la nation, pour l'infante Beatriz, le serment qu'ils avaient prêté, l'année précédente, à son frère don Alphonse. Contre l'usage, il convoqua les cortès en dehors des frontières de la Castille, à Bubierca, ville aragonaise dont il venait de s'emparer. En réunissant l'assemblée au milieu d'un camp, sur une terre conquise par ses armes, peut-être voulait-il montrer que les limites du royaume avaient reculé et qu'il régnait partout où il avait planté sa bannière. Ce ne fut pas la seule innovation que l'on vit dans ces cortès dont les actes sont malheureusement peu connus. L'infante

(1) Mari au lieu de Maria, Alfon au lieu de Aldonza.

(2) V. § XII. — V.

(3) *Testamento del rey don Pedro. Cronica de Ayala.* Ed. Llaguno, p. 558 et suivantes.

Beatriz ayant été solennellement proclamée héritière de la couronne, le roi prévit et régla, comme il l'avait fait dans son testament, les droits éventuels de ses deux autres filles pour le cas où leur aînée mourrait sans postérité. Je ne trouve point qu'il ait été fait mention du fils naturel, appelé dans son testament à succéder aux infantes. Peut-être le roi craignait-il de trop exiger de l'obéissance de ses peuples. Après avoir reçu le serment des cortès, il fit rédiger un procès-verbal de la séance, auquel tous les députés présens apposèrent leur signature, formalité singulière et tout à fait inusitée à cette époque. Puis, comme s'il eût voulu associer toute la nation à sa vengeance, il fit proclamer, au milieu de l'assemblée, la liste des seigneurs bannis du royaume et déclarés coupables de haute trahison (1). Cette table de proscription était la plus longue qui eût encore paru. Nulle protestation ne se fit entendre; mais l'arrêt n'en fut pas moins vivement désapprouvé par toute la noblesse. C'en était fait de ce privilége si cher aux riches-hommes de changer à leur gré de patrie et de suzerain. Esclaves maintenant, ils voyaient le glaive toujours levé contre quiconque essaierait de rompre ses chaînes.

XVII.

OPÉRATIONS MILITAIRES DANS LE ROYAUME DE VALENCE. — MORT DE L'INFANT D'ARAGON. — DÉFECTION DU ROI DE NAVARRE. — 1363.

I.

Les succès obtenus par don Pèdre avaient stimulé le zèle de ses alliés. Gil Carvalho, maître de l'ordre portugais de Saint-Jacques, lui amena trois cents hommes d'armes d'élite. L'infant Louis de Navarre et le captal de Buch rejoignirent ses drapeaux avec un corps nombreux, apportant la nouvelle de quelques conquêtes déjà faites en Aragon par le roi de Navarre (2). Enfin, le roi de Grenade, Mohamed, envoya à l'armée castillanne un capitaine musulman que les auteurs contemporains traitent de chevalier et qu'ils nomment don Farax, fils de Redouân. C'était contre le royaume de Valence que ce dernier auxiliaire devait opérer avec six cents génétaires grenadins. En demandant au conseil de sa bonne ville de Murcie un accueil hospitalier pour ses alliés musulmans, le roi de Castille l'engageait à réunir ses milices à la cavalerie maure « pour ra-

(1) Ayala, p. 366. — Ayala n'a point fait connaître les noms des seigneurs proscrits par don Pèdre; on ignore quels ont été les motifs de cette réticence. Il est certain qu'il n'était pas lui-même compris dans cette liste, bien que quelques auteurs modernes l'aient avancé.

(2) Entre autres celle de Salvatierra, partido de Cinco Villas, diocèse de Pampelune. Yanguas, *Ant. de Nav.*, t. III, p. 100.

vager le territoire d'Orihuela, pour y faire *guerre cruelle* et couper la tête à tous les Aragonais qui tomberaient entre leurs mains. Gardez mes ordres, ajoutait le roi; ceux qui se rendraient coupables de désobéissance, la paieraient de leur vie.» Depuis quelque temps, cette formule accompagnait tous les mandemens royaux (1).

Malgré le nombre et l'ardeur des troupes castillannes, la forte ligne militaire de l'Èbre, obstacle presque insurmontable pour une armée de cette époque, arrêtait leurs progrès dans le nord de l'Aragon. Don Pèdre avait résolu de tourner ses armes contre le royaume de Valence. Il espérait y trouver un pays plus riche, une résistance moins opiniâtre de la part des habitans; enfin il se flattait encore peut-être que l'ancienne rivalité entre les Valenciens et les Aragonais rendrait ses conquêtes plus faciles. Avec le gros de ses forces, il marcha résolûment contre la capitale, pendant que les contingens de Murcie et les Maures de Farax attaquaient le midi de la province. Sur sa route, peu de villes osèrent lui résister : Teruel, Castel-Favib, Segorbe, Murviedro furent successivement occupées par ses troupes; Daroca seule se défendit avec bonheur. Plus l'armée castillanne s'avançait vers le sud, plus elle s'affaiblissait, obligée de laisser des détachemens dans toutes les places qui tombaient en son pouvoir. Les hommes de guerre contemporains ont blâmé don Pèdre d'avoir ainsi disséminé ses forces au lieu de les tenir réunies pour un coup décisif. Le 21 mai 1363, il arriva en vue de Valence. Il en reconnut l'enceinte et désespéra de pouvoir l'enlever d'un coup de main. Dans sa marche précipitée, il n'avait pu se faire suivre par ses machines; d'ailleurs, il n'était pas prudent d'entreprendre en ce moment le siége d'une place si bien fortifiée, car on annonçait l'approche du roi d'Aragon avec des forces considérables. Pendant huit jours les Castillans escarmouchèrent aux portes de Valence, et cependant la plaine fertile qui l'entoure, et qu'on nomme avec raison son *verger* (*la Huerta*), était livrée à d'affreux ravages. Du couvent de la Zaydia, où don Pèdre avait établi son quartier, il voyait brûler les moissons, arracher les vignes, couper les oliviers, incendier les hameaux et les métairies isolées (2). C'est ainsi qu'on faisait la guerre au moyen-âge. Don Pèdre avait quelque goût pour les arts, et Séville est encore fière des monumens qu'il a bâtis. Il fit enlever d'un château de plaisance, ancienne demeure des rois d'Aragon, plusieurs colonnes antiques de jaspe, et ordonna qu'elles fussent transportées à Séville pour servir à la décoration de l'Alcazar, où il faisait faire de grandes constructions (3).

Déjà la plaine de Valence, si riche et si fertile, était changée en un

(1) Cascales, *Hist. de Murcia*, p. 107.
(2) Ayala, p. 369. — Zurita, t. II, p. 319.
(3) Zurita, *ibid.* — *Arch. gen. de Ar.*, reg. 1293 *Secr.*, p. 127.

désert quand le roi la quitta pour se porter au devant de l'armée aragonaise. Elle était forte de trois mille hommes d'armes, commandés par Pierre IV en personne, ayant sous ses ordres les bannières du comte de Trastamare, de l'infant don Fernand, de don Tello et de don Sanche. Peut-être alors l'armée castillanne se trouvait-elle inférieure en nombre. Au lieu d'offrir la bataille, don Pèdre fit ses dispositions pour la recevoir et se retrancha dans une forte position au pied des remparts de Murviedro. De son côté, l'Aragonais ne montra pas moins de prudence. Après s'être avancé jusqu'au pont d'Almenara, à deux lieues environ de Murviedro, il fit halte sans vouloir passer le Rio-Canales qui le séparait des avant-postes castillans. De part et d'autre on se défiait, mais chacun était déterminé à ne pas abandonner la position avantageuse qu'il avait choisie. Plusieurs jours se passèrent de la sorte. L'abbé de Fécamp, à qui le cardinal Gui de Boulogne en quittant l'Espagne avait laissé les pouvoirs du saint-siége, profita de l'inaction des deux armées pour parlementer avec leurs chefs. D'abord s'adressant à l'infant Louis de Navarre, comme désintéressé dans la querelle, il obtint qu'il s'abouchât avec le roi d'Aragon; puis il détermina ce dernier à faire porter à don Pèdre des propositions d'accommodement. Le comte de Denia fut chargé d'un premier message, et bientôt après Bernal de Cabrera eut plusieurs entrevues avec le roi de Castille dans le château de Murviedro. On se rappelle que, l'année précédente, il avait été question de cimenter la paix par le mariage de don Pèdre avec une princesse aragonaise; ce projet fut repris et discuté plus sérieusement peut-être que la première fois. Les avantages obtenus par les armes castillannes dans les deux dernières campagnes, l'occupation d'un grand nombre de villes du royaume de Valence, obligeaient le roi d'Aragon à consentir à une cession de territoire. Ses envoyés ne cherchèrent qu'à en dissimuler l'humiliation. Maintenant ils proposaient que les villes de Tarazona et de Calatayud, déjà au pouvoir des Castillans, fussent considérées comme la dot de l'infante Jeanne, qui devait épouser don Pèdre. Alicante, Orihuela et quelques châteaux, ainsi qu'une fraction du territoire de Valence contiguë au royaume de Murcie, devaient pareillement être réunis à la Castille. En retour, on demandait que don Pèdre rendît Teruel, Segorbe et ses autres conquêtes récentes dans le royaume de Valence; et, par une nouvelle fiction diplomatique, cette restitution devait être la dot de l'infante Isabelle, troisième fille de don Pèdre, dont on demandait la main pour le duc de Gerone, fils aîné du roi d'Aragon et son héritier présomptif (1). Telles furent les propositions soumises à don Pèdre, qui prou-

(1) Ayala, p. 372. — Zurita, t. II, p. 320. — Selon Ayala, c'est l'infante Beatriz, fille aînée de don Pèdre, qui devait se marier avec l'infant don Alonso, dernier fils de Pierre IV, et âgé alors d'un an seulement. C'est une erreur évidente.

vaient bien la détresse de son adversaire, à moins qu'elles ne cachassent quelque arrière-pensée et qu'elles n'eussent d'autre but que de gagner du temps, et d'arrêter ainsi les progrès des Castillans.

Implacable dans ses ressentimens, don Pèdre voulait avant tout se venger de ses anciens ennemis. Il demanda que le roi d'Aragon fît arrêter ou tuer le comte de Trastamare et l'infant don Fernand (1). Pour avoir leurs têtes, il eût volontiers consenti à rendre une partie du territoire qu'il venait de conquérir. Entre deux hommes tels que don Pèdre et Pierre IV, une pareille clause ne devait pas empêcher la ratification d'un traité. Il est vraisemblable qu'elle fut discutée; et, s'il faut ajouter créance au chroniqueur Ayala, Bernal de Cabrera se serait engagé, au nom de son maître, à donner la satisfaction demandée (2). Ainsi, un double meurtre allait sceller la réconciliation des deux souverains, et précéder l'union de leurs enfans. C'était, à vrai dire, la seule condition qui pût obliger don Pèdre à se résigner à un mariage pour lequel il semble avoir toujours montré une vive répugnance. En ce moment surtout, amoureux d'une dame nommée doña Isabel, dont il avait eu un fils, il était beaucoup plus disposé à lui donner une couronne qu'à partager la sienne avec la fille de son ancien ennemi (3). Déjà il faisait traiter doña Isabel comme une reine. Il voulait que partout où elle passait on lui rendît des honneurs extraordinaires; il exigeait même que les évêques lui fissent cortége (4). Cependant les plénipotentiaires aragonais et castillans étaient d'accord sur les clauses patentes du traité. Ils s'étaient entre-donné la main, puis l'avaient baisée, enfin s'étaient embrassés selon l'antique usage d'Espagne (5). Le roi de Navarre s'était rendu garant des conventions souscrites de part et d'autre, et avait fait occuper par ses troupes plusieurs villes que les deux parties contractantes remettaient entre ses mains comme gages de leur bonne foi (6). La paix semblait assurée, il ne manquait plus que l'approbation définitive des deux souverains. En ce moment l'un et l'autre s'étaient éloignés de Murviedro; le roi d'Aragon était à Castellon de la Plana, don Pèdre au château de Mallon dans le royaume de Valence.

II.

Malgré la réconciliation opérée par les soins de Pierre IV entre le comte de Trastamare et l'infant don Fernand, peu après la bataille de

(1) Ayala, p. 372. — Zurita, t. II, p. 321.

(2) Ayala, p. 373. — Zurita admet l'existence de ce traité secret.

(3) Ayala, p. 373.

(4) Cascales, *Hist. de Murcia*, p. 137.

(5) Zurita, p. 321.

(6) *Id., ibid.*

Najera, les deux princes se haïssaient mortellement, et la cour d'Aragon était toujours divisée par leurs intrigues. L'importance de don Henri s'était fort augmentée depuis son retour et surtout depuis le traité secret de Monzon. Déjà il affichait assez hautement le rôle de prétendant et de libérateur de la Castille; il voulait être considéré comme le chef des bannis et le seul compétiteur de don Pèdre. Bien que Pierre IV ne le traitât point encore ouvertement comme un souverain, il favorisait en toute occasion ses visées orgueilleuses et lui montrait une partialité manifeste. Don Fernand avait sur la couronne de Castille des prétentions beaucoup mieux fondées que don Henri, car la légitimité des enfans de Marie de Padilla demeurait toujours suspecte, et leur reconnaissance par les cortès de Séville et de Bubierca n'avait d'autre valeur que celle d'un acte arraché par la crainte. Que si don Pèdre mourait jeune, il y avait grande apparence que la nation n'hésiterait pas entre un enfant incapable de gouverner et un prince belliqueux dont les titres aux yeux de bien des gens étaient les seuls légitimes. Autour de don Fernand se groupaient les plus considérables des riches-hommes émigrés de Castille. Possesseur de vastes domaines en Aragon, disposant d'une petite armée et d'une clientelle nombreuse, l'infant était trop puissant pour ne pas donner ombrage à un prince aussi méfiant et aussi jaloux de son autorité que l'était Pierre IV. Jamais il n'avait vu dans ce frère qu'un rival et qu'un ennemi; il frémissait en songeant que ce prince, aujourd'hui son vassal, pourrait devenir un jour un souverain plus puissant que lui. Dans le comte de Trastamare, au contraire, il trouvait cette docilité et cette souplesse qui plaît aux despotes. A quelque prix qu'un banni achète la protection dont il a besoin, il la reçoit comme un bienfait. De là cette préférence accordée au comte de Trastamare, et ces engagemens extraordinaires qu'on n'avait pas craint de contracter avec un aventurier.

Lorsque l'agression imprévue des Castillans obligea Pierre IV à chercher partout des soldats, l'infant et plusieurs riches-hommes aragonais s'opposèrent vivement à l'admission de la compagnie d'aventure que don Henri commandait. « Pourquoi chèrement acheter les services d'un étranger, disaient-ils, tandis qu'on récompense si mal les nôtres? Nos soldats réclament en vain leur solde; on accorde tout à ceux du bâtard de Castille. » Ces représentations furent vaines; don Henri reparut en Aragon et le roi défendit à tout autre qu'à lui de recruter en France (1). Il était évident que cet ordre ne tendait qu'à diminuer les forces et l'importance de don Fernand; néanmoins, en dépit du roi, un grand nombre d'aventuriers, la plupart émigrés castillans, après avoir passé les monts avec le comte de Trastamare, le quittèrent pour aller

(1) Zurita, t. II, p. 321.

se ranger sous la bannière de l'infant d'Aragon qu'ils considéraient comme leur seigneur naturel. Chose remarquable, les premiers à donner l'exemple de cette désertion furent les frères mêmes de don Henri, don Tello et don Sanche. Le roi d'Aragon s'en montra vivement offensé, mais au milieu d'une guerre cruelle, pressé par un ennemi tel que don Pèdre, la prudence l'obligeait à dissimuler son ressentiment. Il ne le laissait percer que par une suite d'humiliations et de tracasseries systématiques dont il abreuvait son frère, tandis qu'il affectait des égards toujours plus flatteurs pour don Henri (1).

Furieux de voir les bandes du bâtard toujours bien payées, tandis que les siennes manquaient du nécessaire, l'infant ne ménagea ni les plaintes ni même les menaces. A Saragosse, lassé de réclamer inutilement la solde due à ses troupes, il entra de vive force dans la maison d'un trésorier du roi, fit briser ses coffres à coups de hache, et en distribua le contenu à ses gens (2). Ce coup hardi avait lieu au moment même où don Pèdre menaçait Valence, et la ville risquait d'être prise, si les renforts que l'infant amenait n'eussent mis l'armée aragonaise en mesure de se présenter pour en faire lever le siége. Sans doute l'action s'excusait par le péril pressant, par la nécessité de satisfaire les soldats et de les retenir sous le drapeau, lorsqu'on avait tant besoin de leurs services; mais Pierre IV oublia qu'il devait peut-être à cette violence la conservation de la seconde ville de son royaume. A ses yeux, c'était un acte de brigandage, bien plus, un acte d'autorité, et il ne le pardonna pas. L'inimitié flagrante entre les deux frères était habilement entretenue par le comte de Trastamare, et chaque jour il s'efforçait de l'envenimer davantage. Résolu de pousser à bout l'infant, dont il connaissait le caractère violent et impétueux, il conseillait au roi toutes les mesures qui pouvaient porter l'irritation à son comble et amener enfin une explosion terrible. Pour l'exécution de ce complot il trouva un auxiliaire puissant dans un de ses propres ennemis, Bernal de Cabrera, et, sans se concerter, tous les deux travaillèrent avec une égale ardeur à la perte de don Fernand (3). Cabrera haïssait également l'infant et le comte de Trastamare, non-seulement comme les deux hommes qui lui disputaient son autorité, autrefois toute-puissante en Aragon, mais encore comme les adversaires déclarés de sa politique.

(1) La conduite de Pierre IV à l'égard de l'infant était d'ancienne date. En 1358, lorsque don Fernand rentra à son service, il lui avait promis une pension de 150,000 sous barcelonais; elle fut toujours fort mal payée. Les réclamations de l'infant devenant très pressantes en 1361, le roi lui envoya un mandat sur son trésorier, mais en même temps il défendait secrètement à cet officier d'y avoir aucun égard. Ce trait peint Pierre IV. *Arch. gen. de Ar.* Lettre du roi d'Aragon. Barcelone, 23 décembre 1361, registre 1293 *Secretorum*, p. 107.

(2) Zurita, t. II, p. 323.

(3) Feliù, *An. de Cataluña*, p. 277.

Il avait toujours conseillé à son maître de faire la paix avec la Castille, et de ne pas exposer son royaume aux plus grands malheurs pour les intérêts d'étrangers turbulens. On l'accusa d'avoir été gagné par don Pèdre, mais cette imputation, que rien n'autorise, n'est pas nécessaire pour expliquer sa conduite. Représentant du parti aragonais à la cour de Pierre IV, il était nécessairement l'ennemi déclaré du parti des Castillans émigrés.

Dès que les préliminaires du traité conclu à Murviedro furent connus, l'infant, qui venait de s'opposer de tous ses efforts à un accommodement avec le roi de Castille, annonça hautement que, ses services devenant inutiles à son pays, il allait le quitter et passer en France, pour offrir son épée au régent, assuré qu'il traiterait suivant leurs mérites les braves gens qu'il avait sous ses ordres. Sa troupe, ou, comme on disait alors, sa compagnie, était d'environ mille lances, composée d'émigrés castillans et de ses vassaux aragonais, tous vieux soldats dévoués à sa fortune. A cette déclaration, Pierre IV témoigna la plus grande surprise, et fit dire à son frère qu'il le conjurait de rester à son service, promettant de lui donner toute satisfaction à l'avenir. En ce moment, l'armée aragonaise était divisée en deux camps fort rapprochés l'un de l'autre, mais qui s'observaient avec toutes les précautions que l'on prend en présence de l'ennemi. D'un côté, l'infant occupait Almanzora avec ses hommes d'armes; de l'autre, le roi s'était logé à Castellon de la Plana avec les troupes de sa maison et la compagnie du comte de Trastamare. Après d'assez longs pourparlers, don Fernand parut se rendre aux représentations des envoyés du roi et aux prières qui lui étaient adressées par un grand nombre de riches-hommes aragonais dont il connaissait l'affection pour sa personne. Il consentit à demeurer en Aragon, et accepta l'entrevue qu'on lui proposait à Castellon, pour entendre, de la bouche même de son frère, la confirmation du traité qui l'attacherait pour toujours à son service. Pierre IV le reçut à bras ouverts, et le retint à dîner avec quelques seigneurs aragonais et castillans. On était au 10 juillet, temps des plus fortes chaleurs. Après le repas, l'infant se retira dans une salle basse pour y faire la sieste, selon l'usage espagnol. Rarement alors un grand seigneur se séparait de ses familiers, espèce de garde commandée par la prudence autant que par le faste féodal. Don Fernand faisait la sieste avec quatre de ses chevaliers, deux Castillans et deux Aragonais. L'un des premiers était Diego Perez Sarmiento, autrefois fort avant dans la faveur de don Pèdre, et qu'on a vu passer en Aragon peu après la bataille d'Araviana. Tout à coup un alguazil de cour se présente à la porte de la salle, réveille l'infant et lui déclare, au nom du roi, qu'il est son prisonnier. « Prisonnier! s'écrie don Fernand sautant à bas du lit de repos; qui ose arrêter les gens de ma sorte? » Et il tire son épée. « Plutôt

mourir les armes à la main que se rendre! » s'écrie à son tour Perez Sarmiento. L'alguazil s'enfuit. Aussitôt ils se barricadent avec des meubles et se disposent à vendre chèrement leur vie. A peine le premier cri d'alarme avait-il retenti dans le logis du roi, que le comte de Trastamare paraissait à la tête d'une troupe nombreuse et armée de toutes pièces, précaution qui indiquait assez que la cause du tumulte lui était connue d'avance. Tandis que les uns s'efforcent de briser à coups de hache les portes de la salle basse, d'autres percent le plafond pour tirer par les ouvertures sur les cinq victimes dévouées. Dans cette extrémité, l'infant, n'écoutant que son courage, ouvre lui-même la porte, et, l'épée au poing, se précipite sur les assaillans, suivi des deux bannis de Castille. Soit lâcheté, soit trahison, les deux chevaliers aragonais sautèrent par la fenêtre et parvinrent à se sauver. En apercevant don Henri, l'infant s'élance sur lui comme un furieux, et, du premier coup, abat mort à ses pieds un écuyer du Comte qui s'était jeté devant son maître. Sans autres armes que leurs épées, ces trois hommes, exaltés par le désespoir, firent un instant reculer la foule de leurs adversaires; mais que pouvait le courage contre une troupe nombreuse et couverte de fer? L'infant, blessé d'abord par Pero Carrillo, majordome du comte de Trastamare, tomba le premier percé de coups. Sarmiento et son compagnon se firent tuer sur son corps (1).

A la nouvelle de ce meurtre, portée en un instant au camp d'Almanzora, don Tello et don Sanche, persuadés que le roi d'Aragon leur réservait le même sort, crient aux armes, déploient la bannière de l'infant et se mettent en bataille, avec toute sa compagnie, à l'entrée du bourg. Ils virent bientôt arriver don Henri avec ses Castillans, renforcés de plusieurs bandes aragonaises. De part et d'autre on poussa le cri de guerre; on baissait les lances et l'on allait se charger, quand un héraut, revêtu de son tabard aux armes d'Aragon, s'avança entre les deux troupes et cria, au nom du roi, que les bannis n'avaient rien à craindre, s'ils demeuraient dans le devoir, et que le roi ne les croyait pas complices de la trahison dont leur chef venait de porter la peine. En même temps le Comte, ôtant son armet, appela les principaux cavaliers de la compagnie de l'infant, et les conjura de ne pas s'exposer à une perte certaine en refusant d'obéir aux ordres du roi d'Aragon. Désormais que don Fernand était mort, ses soldats n'avaient plus qu'à opter entre deux partis : quitter l'Espagne, ou servir fidèlement le prince qui les avait accueillis dans ses états. Il se hâta d'ajouter qu'ils pouvaient librement déclarer leur choix; mais, promesses, flatteries, il n'oublia rien pour séduire ces hommes déjà découragés. Habitués à la vie d'aventure, la plupart n'avaient d'autre moyen d'existence que leur lance et leur che-

(1) Ayala, p. 374. — Zurita, t. II, p. 322. — Carbonell, p. 190 et suiv.

val. Don Henri faisait briller à leurs yeux l'or du roi d'Aragon, et les assurait qu'à l'avenir leur solde serait exactement payée. Presque tous consentirent à s'enrôler dans sa compagnie. Après l'infant, le comte de Trastamare tenait le premier rang parmi les émigrés de Castille, et il devait hériter naturellement d'une armée dont il venait de faire égorger le chef. Don Tello et don Sanche, se voyant abandonnés, se soumirent comme les autres, et don Henri incorpora sans opposition les bannis d'Almanzora dans ses propres troupes (1). Quelques seigneurs aragonais, moins confians que les émigrés dans les promesses d'amnistie de leur maître, quittèrent sa cour avec précipitation. Le vicomte de Cardona s'enfuit de Castellon avec tous ses vassaux, et ne se crut en sûreté que lorsqu'il se trouva dans son manoir féodal (2).

III.

La mort de don Fernand semblait devoir rendre plus facile la ratification de la paix. Il avait été convenu entre les plénipotentiaires castillans et aragonais, et le roi de Navarre, qui avait accepté le rôle d'arbitre, que l'exécution de la principale clause patente du traité, c'est-à-dire la remise des places cédées réciproquement, aurait lieu le 20 août. Le 4 du même mois, on se réunit à Tudela en Navarre pour régler les dernières formalités. Là les Castillans, élevant des difficultés nouvelles, prétendirent ajourner la remise des places qui devaient être rendues au roi d'Aragon. On commença à craindre qu'ils n'eussent des instructions secrètes pour rompre le traité. L'armée castillanne, loin de se disperser, recevait chaque jour des renforts; sur toute la frontière de Castille, on ne voyait que préparatifs de guerre; enfin à Séville, où s'était rendu don Pèdre pendant les conférences de Tudela, on équipait avec activité une flotte formidable, à laquelle devaient se rallier dix galères envoyées par le roi de Portugal. Tout annonçait que don Pèdre réunissait ses forces pour une nouvelle campagne. Dans la triste situation de ses affaires, le roi d'Aragon ne pouvait se flatter qu'elle lui serait plus heureuse que les précédentes, à moins qu'il ne parvînt à diviser ses ennemis.

On sait que le roi de Navarre n'avait pris part à la guerre que contraint par une espèce de surprise. Il avait autant que l'Aragonais à redouter l'ambition de don Pèdre, et son intérêt manifeste était de s'opposer à l'agrandissement d'un si dangereux voisin. Mélange de timidité, d'avarice et de perfidie, le caractère du roi de Navarre se résume dans le surnom de *Charles-le-Mauvais* que lui donnèrent ses contemporains

(1) Ayala, p. 374 et suiv. — Zurita, t. II, p. 322. — Carbonell, p. 190.
(2) Zurita, p. 322. — Carbonell, p. 190.

et que la postérité a confirmé. Un petit prince n'existait alors qu'à force de ruse et de duplicité. Il méritait ainsi le renom de politique. Il s'agissait pour le roi d'Aragon d'acheter son alliance, ou tout au moins sa neutralité. Ici commence une suite d'intrigues obscures, dans lesquelles Pierre IV, Charles et le comte de Trastamare luttent de fourberie, de défiance et de mauvaise foi. Une entrevue secrète fut proposée par Pierre IV au roi de Navarre, à l'instigation de don Henri, suivant Zurita, qui paraît avoir consulté sur ces négociations des documens perdus aujourd'hui (1). Si don Henri donna le conseil, l'Aragonais ne se préoccupa d'abord que de ses propres intérêts. Les deux rois se virent le 25 août avec beaucoup de mystère dans le château de Uncastillo sur la limite de leurs états. Charles, combattu entre la cupidité et la crainte que lui inspirait la puissance de don Pèdre, après de longues hésitations, finit par promettre une alliance secrète, à condition qu'elle lui fût chèrement payée. Je rapporte d'après le consciencieux annaliste d'Aragon, qui malheureusement a négligé de faire connaître ses autorités, les principales conditions du pacte conclu entre les deux fourbes couronnés. D'abord une somme d'argent considérable, qui devait être comptée au Navarrais dans un délai de quatre mois; plusieurs places importantes, remises entre ses mains, répondaient du paiement; car quelle confiance pouvait-on avoir dans une promesse, quand on n'avait pas de gages pour la garantir? Le roi d'Aragon s'engageait encore à lui donner des subsides pour solder ses troupes, même dans le cas où elles n'agiraient pas immédiatement contre la Castille. Enfin on stipula que si Charles, par quelque moyen que ce fût, parvenait à faire périr don Pèdre ou à le livrer au roi d'Aragon, ce dernier paierait la tête de son ennemi par un don de 200,000 florins, et la cession de la ville et du territoire de Jaca (2).

On a déjà vu que dans toutes les transactions diplomatiques on cherchait à resserrer les ligues politiques par des mariages. Pierre IV demanda la main d'une sœur du roi de Navarre pour son fils, le duc de Gerone, naguère fiancé à la fille de don Pèdre par le traité de Murviedro. En cas d'agression des Français, l'Aragon devait prendre parti pour la Navarre et défendre ses possessions en-deçà et au-delà des monts. En résumé, Charles obtenait du roi d'Aragon les avantages qu'il avait trouvés dans son alliance avec la Castille, et de plus des subsides, qui, à ses yeux, avaient beaucoup plus de prix qu'une protection incertaine. A ces conditions, il s'engageait à se déclarer contre don Pèdre, toutefois en conservant la faculté de choisir le moment qu'il jugerait le plus favo-

(1) Zurita, t. II, p. 324. — Je n'ai pas trouvé de traces de ces négociations dans les archives de Barcelone, mais Zurita est si exact ordinairement que je ne doute pas qu'il n'ait eu à sa disposition des renseignemens positifs.

(2) Zurita, t. II, p. 324.

rable, en d'autres termes, celui où il croirait n'avoir aucun danger à courir (1).

Je ne dois point oublier les précautions minutieuses et fort étranges, concertées entre les deux rois pour assurer l'accomplissement exact de toutes ces conventions. Elles montrent le point de raffinement où était arrivée la politique au XIVe siècle. On pense bien que des hommes qui connaissaient leurs nombreux parjures ne se fiaient point à des sermens prononcés devant les autels. Il leur fallait des gages réels et solides contre leur mauvaise foi. On stipula d'abord que les places offertes par Pierre IV en garantie des subsides promis seraient remises à un chevalier aragonais, nommé Pierre Alaman, et désigné par le roi de Navarre, et que ce chevalier commencerait par se *dénaturer*, c'est-à-dire se reconnaîtrait le vassal de Charles et lui prêterait serment. Ce changement de nationalité avait pour but d'exonérer le gouverneur dépositaire d'une place de l'obéissance due à son seigneur naturel. Le Navarrais demanda encore que Bernal de Cabrera, dont il se défiait, souscrivît le traité et se rendît garant de sa loyale exécution, enfin qu'à cet effet, il se fît son homme-lige et vînt résider dans ses états. A ce soin de multiplier leurs cautions, les deux rois montraient le peu de confiance qu'ils avaient en leurs propres sermens; ils avouaient que la parole de leurs chevaliers valait mieux que la leur. Un point important et difficile, c'était de cacher toutes ces transactions à don Pèdre, même pour peu de temps; surtout la remise des places et l'échange des otages pouvaient les trahir. Pierre IV consentait bien à livrer son ministre, mais il demandait en retour l'infant Louis de Navarre. On convint que le prince se laisserait surprendre et serait fait prisonnier par don Henri, qui le garderait pour le compte de l'Aragonais (2).

Les deux rois étaient d'accord, mais, quand il fallut faire part de ces conventions à Bernal de Cabrera, on rencontra l'opposition la plus opiniâtre. Le rusé ministre n'eut pas de peine à deviner l'influence du comte de Trastamare dans toutes ces intrigues. Il comprit que le bâtard ne voulait l'éloigner de la cour d'Aragon que pour y dominer seul et peut-être pour le perdre lui-même. Long-temps il refusa de changer de nationalité. Vaincu par les instances et les promesses de Pierre IV, il céda enfin, quoiqu'à regret, et prêta le serment d'hommage au roi de Navarre, mais avec cette restriction qu'on ne pourrait exiger de lui rien de contraire au service du roi d'Aragon ou du duc de Gerone son fils. Quant à confier sa personne au Navarrais, son nouveau suzerain, il était trop prudent pour y consentir, et trouva sans cesse quelque prétexte pour demeurer en Aragon.

(1) Zurita, t. II, p. 324.
(2) *Id.*, *ibid.*

Le traité de Uncastillo fut signé par les deux rois et par un certain nombre de riches-hommes, enfin par le comte de Trastamare; mais quelques articles demeurèrent secrets pour ce dernier. Dépouillé d'une partie de ses états, Pierre IV n'abandonnait pas l'espoir de faire des conquêtes en Castille, et déjà les partageait avec son nouvel allié. Il avait stipulé, conjointement avec Charles, que, s'ils parvenaient à chasser don Pèdre de ses états, les royaumes de Murcie et de Tolède seraient réunis à l'Aragon, et que Charles aurait, pour sa part des dépouilles, la Castille vieille et l'Alava, provinces qui, à une époque fort reculée, avaient fait partie de la couronne de Navarre. Tous deux se garantirent cette augmentation de territoire contre don Henri, pour le cas où il tenterait d'y mettre obstacle (1). C'était la troisième fois que Pierre IV partageait la Castille en imagination, d'abord avec don Fernand, puis avec don Henri, maintenant avec le roi de Navarre, et toujours sans y posséder un pouce de terrain. Cette présomption est singulière dans un prince si prudent, que son ardente ambition n'aveuglait pas au point de poursuivre une chimère. N'est-ce point une preuve, au contraire, de sa clairvoyance et de son jugement? Tandis que don Pèdre semait au loin la terreur, une vaste tempête se formait derrière lui. Ce n'était plus une faible partie de sa noblesse qui voulait reconquérir ses priviléges, c'était toute la nation castillanne qui, fatiguée du despotisme, tendait les bras à un libérateur. Pierre IV connaissait bien la situation de son ennemi et ne désespérait pas.

Peu après, l'infant Louis de Navarre, chevauchant mal accompagné sur la frontière d'Aragon, tomba dans une embuscade et fut emmené prisonnier par le comte de Denia, chevalier aragonais, fils de l'infant En Père et frère d'armes du comte de Trastamare. En apprenant ce coup, les capitaines castillans crient à la trahison et courent aux armes.

(1) Zurita, t. II, p. 324. — Suivant Ayala, p. 379, l'entrevue des deux rois aurait eu lieu à Sos (V. plus bas) et non à Uncastillo. Il rapporte que les souverains alliés, après avoir signé le traité dont nous avons fait connaître les principales dispositions, voulurent le sceller par l'assassinat de don Henri; mais le châtelain de Sos, ne se prêtant pas à cette trahison, le coup fut manqué. Telle est la version d'Ayala, à mon sentiment tout-à-fait invraisemblable. A cette époque, il est évident que don Henri jouissait de la plus haute faveur auprès du roi d'Aragon. Il venait d'en obtenir le meurtre de l'infant don Fernand, ce qui n'avait pas été fort difficile, sans doute; mais, ce qui l'était davantage, il commençait à supplanter Cabrera, médiateur infatigable de la paix avec la Castille, et le perdait dans l'esprit de Pierre IV. Comment admettre qu'au moment où il prouvait ainsi son influence sur le roi d'Aragon, ce prince ait songé à le faire périr? Enfin, si pareil projet eût été conçu, il ne pouvait avoir d'autre motif que le désir d'obtenir, par cet assassinat, la paix avec la Castille. Or, quel était le but de l'alliance des rois d'Aragon et de Navarre, sinon de poursuivre la guerre à outrance? Ayala répète probablement les rumeurs répandues parmi les émigrés castillans, qui, depuis la mort de l'infant, s'attendaient toujours à quelque nouvelle trahison de Pierre IV. Cfr. Ayala, p. 379 et suiv. — Zurita, t. II, p. 324.

Ils demandent qu'on leur livre le château de Castel Favib, qui, conformément aux conventions de Murviedro, avait été remis en dépôt à un gouverneur navarrais, qui l'occupait au nom de son maître, arbitre et garant du traité. Soit que les Castillans ne fussent pas dupes de la feinte surprise de l'infant don Louis, soit qu'habitués par leur maître à ne rien ménager, ils soupçonnassent le gouverneur d'intelligence avec l'Aragonais, parce qu'il refusait de leur ouvrir ses portes, le château est investi, et, après une vigoureuse résistance, la garnison navarraise et les Aragonais qui la soutenaient sont passés au fil de l'épée (1).

De toutes parts les hostilités recommencent. Don Pèdre, quittant Séville au premier bruit de guerre, accourt sur la frontière de Murcie, et, trouvant déjà ses troupes réunies, il se jette dans le royaume de Valence; en quelques jours il emporte Elche, Alicante et plusieurs autres places qui avaient fait autrefois partie de l'apanage de l'infant don Fernand. Il éclatait en plaintes contre la mauvaise foi de ses ennemis, et jurait d'en tirer une vengeance exemplaire. Les apparences étaient en sa faveur, et cette fois il semblait repousser une provocation déloyale. Soit qu'il ne connût pas encore les nouveaux engagemens du roi de Navarre, soit qu'il méprisât trop ce prince pour le craindre, il tourna ses efforts vers le sud, et il annonçait le dessein de marcher sur Valence dès que sa flotte serait en état de faire une diversion puissante sur la côte (2).

Cette brusque invasion, les progrès irrésistibles des Castillans, en augmentant les alarmes du roi d'Aragon, servaient puissamment les projets ambitieux de don Henri. Plus le péril était pressant, plus il sentait grandir son rôle. Général d'une armée déjà nombreuse, reconnu par les émigrés comme prétendant à la couronne de Castille, il exigeait maintenant que le roi d'Aragon l'avouât hautement comme tel. Il paraît qu'un certain découragement régnait alors parmi les bannis castillans. Soit défiance dans le succès, soit regret de la mort de l'infant, leur ancien chef, beaucoup d'entre eux parlaient de passer en France, d'y prendre du service et de mener la vie d'aventure dans un pays où tant d'étrangers avaient trouvé la fortune. Don Henri entretenait ces dispositions, et se vantait assez publiquement de la faveur dont il jouissait auprès de la cour de France et des offres magnifiques qu'il en avait reçues. Annoncer le désir ou l'intention de repasser les Pyrénées, était un sûr moyen de faire payer plus chèrement ses services au roi d'Aragon, qui voyait l'ennemi au cœur de son royaume.

Le 10 octobre 1363, un nouveau traité fut signé à Benifar, entre le roi d'Aragon et don Henri, pour confirmer et pour expliquer les cour-

(1) Zurita, t. II, p. 325.
(2) Ayala, p. 380. — Zurita, t. II, p. 325.

tes conventions de Monzon. Il s'agissait de déterminer exactement quelle était cette sixième partie de la Castille qui devait être cédée par le prétendant. Don Henri s'obligea de livrer à Pierre IV le royaume de Murcie et dix villes importantes des deux Castilles (1), à titre d'indemnités pour les dépenses considérables qu'allait entraîner la conquête. De son côté, le roi promit de conduire lui-même une armée aragonaise pour appuyer l'invasion. Informé que don Henri traitait secrètement avec le roi de Navarre, car chacun des trois alliés avait ses intrigues particulières, il craignit que Charles n'enchérît sur son marché. Il stipula que, quelle que fût la part de ce dernier dans la conquête de la Castille, la part de l'Aragon serait trois fois plus considérable. Il est à remarquer que ce traité si important ne fut signé, contre l'usage, que par deux témoins seulement, simples chevaliers et huissiers d'armes du roi d'Aragon (2). On se rappelle que le traité de Monzon avait été écrit de la main même des deux princes. Cette fois encore on tenait à s'envelopper d'un profond mystère. Ces conventions furent acceptées sans difficulté par le comte de Trastamare, mais il se montra exigeant pour les garanties qui devaient en assurer l'exécution. Il demanda des otages, et, dans une affaire aussi grave, il ne lui fallait pas des otages ordinaires. D'abord il voulut qu'un fils du roi, l'infant don Alonso, fût remis à un tiers qu'il devait nommer, pour être retenu dans un château fort. Puis il désigna encore les fils des principaux conseillers de Pierre IV, car les enfans, comme plus faciles à garder que les hommes, étaient préférés par les négociateurs prudens. Il eut soin de demander le petit-fils de Cabrera, son ennemi, afin d'avoir une garantie contre la mauvaise foi de ce ministre, qu'il soupçonnait, non sans raison, de vouloir acheter à ses dépens la paix avec la Castille. Le roi d'Aragon promit son propre fils, et obtint le consentement et la signature de ses conseillers, et celle de Cabrera lui-même, suivant toute apparence, sans leur communiquer les clauses du traité que leurs enfans devaient garantir (3). Ce n'était encore rien que d'avoir des promesses et des promesses signées, il fallait que les otages fussent remis réellement, et les conseillers du roi, Cabrera surtout, témoignaient

(1) Requena, Moya, Otiel, Canyet, Cuenca, Molina, Medina Celi, Almazan, Soria, Agreda. On remarquera que dans le traité de Uncastillo Pierre IV se réservait *tout le royaume de Tolède*.

(2) *Arch. gen. de Ar.* Benifar, 10 octobre 1363. Registre 1543 *Varia*, p. 66 et suiv. Voir à l'Appendice.

(3) *Arch. gen. de Ar.* Convention pour échange d'otages. Benifar, 6 octobre. *Indice alfabétrio del rey don Pedro IV*, nº 528. — Ratification de la convention précédente. Benifar, 10 octobre 1363. *Indice* nº 524. On observera que les engagemens entre le roi et le Comte ne sont point relatés dans ces deux dernières pièces. La première est signée par tous les seigneurs dont les fils doivent servir d'otages, tandis que le traité d'alliance et de partage n'est signé que par deux témoins obscurs.

tant de répugnance à s'en séparer, qu'il était assez évident que leur adhésion avait été surprise ou contrainte (1). En attendant, don Henri, tranquille spectateur des progrès de don Pèdre, ne s'occupait que de faire subsister sa compagnie et de lui procurer des quartiers commodes. Il savait que le moment était proche où il faudrait se soumettre à toutes ses exigences.

IV.

Le roi de Navarre, d'un autre côté, ne montrait pas plus d'empressement à servir son nouvel allié, qui, dans l'épuisement de ses finances, ne pouvait lui fournir les subsides promis. Seulement, en sa qualité d'arbitre élu pour l'exécution du traité de Murviedro, il prononça contre don Pèdre et s'autorisa de sa décision, non pour lui faire la guerre, mais pour observer la neutralité. C'était déjà beaucoup, mais Pierre IV voulait obtenir davantage. Il fit demander à Charles une seconde entrevue, et il fut convenu que don Henri s'y trouverait, car il avait assez de soldats maintenant pour qu'on traitât avec lui de puissance à puissance. Rien ne peint mieux les mœurs atroces du xiv[e] siècle que les contrats sans cesse renouvelés, les sermens prodigués sans pudeur, et surtout la défiance que se témoignaient en toute occasion ces princes, qui venaient de se jurer, la main sur les Évangiles, une amitié éternelle. Le château de Sos, sur la frontière de Navarre, fut choisi pour la conférence. Avant de s'y rendre, don Henri voulut que le commandement de la place fût remis à un seigneur aragonais qu'il désigna; il fixa le nombre d'hommes qui composeraient la garnison et celui que chaque roi amènerait à sa suite. Lorsqu'il entra lui-même à Sos, il laissa devant les fossés huit cents hommes d'armes de sa compagnie. Là, on débattit de nouveau les conditions d'une alliance entre les deux rois, puis celles d'un traité particulier de ceux-ci avec le comte de Trastamare. A défaut d'argent, Pierre IV promit de livrer au Navarrais plusieurs villes de son royaume comme nantissement des subsides dont la pénurie de son trésor l'obligeait à demander l'ajournement. Puis les trois confédérés procédèrent au partage de la Castille, en modifiant le traité de Benifar et en faisant à Charles des avantages considérables. Il devait avoir la Castille vieille et la Biscaïe, et quelques villes de la Castille neuve, entre autres Soria et Agreda, naguère cédées au roi d'Aragon. Quant à ce dernier, sa part se composait des royaumes de Murcie et de Tolède. Don Henri donna en otages sa fille, doña Léonor, son fils naturel, nommé don Alonso Enriquez, et les enfans de plusieurs émigrés. Le roi de Navarre livra l'infant don Martin, son fils,

(1) Feliù, *An. de Cataluña*, 2,275.

et plusieurs jeunes enfans des premières familles de son royaume. Le comte de Trastamare exigea en outre que tous les seigneurs navarrais prêtassent serment sur l'eucharistie de l'accompagner dans son expédition en Castille et de le servir fidèlement, à peine d'être déclarés infames et traîtres (1).

Malgré tant de sermens, tant de minutieuses précautions, le traité de Sos eut le sort de tant de conventions qui l'avaient précédé. Le roi d'Aragon ne fournit point de subsides et le roi de Navarre continua d'observer la neutralité. Quant à don Henri, seul il gagnait à ces négociations, où il était traité en souverain. Les concessions qu'on lui demandait lui coûtaient peu, car il donnait ce qu'il ne possédait pas encore. En retour, il obtenait du roi d'Aragon le sacrifice du seul homme qui pût encore déjouer ses projets ambitieux. La perte de Bernal de Cabrera fut résolue à Sos et bientôt après accomplie.

Le refus plus ou moins adroitement dissimulé de livrer son petit-fils en otage n'était pas la première marque qu'il eût donnée de son opposition à l'agrandissement du comte de Trastamare. Il n'avait jamais cessé de conseiller au roi de lui retirer sa protection et de faire une paix sincère avec la Castille. Même en ce moment, Cabrera la croyait encore possible. D'ordinaire les despotes voient avec plaisir les rivalités de leurs vassaux : la jalousie et la haine de leurs courtisans leur font quelquefois connaître la vérité. Tout en suivant les conseils de don Henri, Pierre IV eût peut-être continué à ménager Cabrera, si la haine du bâtard n'eût été puissamment secondée par le roi de Navarre, par la reine d'Aragon et par une grande partie des sujets de Pierre IV. Les Catalans surtout, irrités de longue main par l'administration partiale et tyrannique de Cabrera, refusèrent au roi de lui accorder des subsides, s'il ne faisait justice d'un ministre abhorré (2). Seul contre tous, n'ayant d'autre appui qu'un maître ingrat et sans cœur, Cabrera, sentant son crédit s'affaiblir de jour en jour, avait à plusieurs reprises témoigné le désir d'abandonner le timon des affaires. Il annonçait l'intention de résigner tous ses emplois et de finir sa vie dans la retraite. Peut-être n'était-il pas sincère, en offrant ainsi de laisser le champ libre à ses ennemis. A cette époque, il était rare qu'une pareille renonciation ne fût le prélude d'une révolte ouverte, et les rois du XIVe siècle avaient accoutumé de n'éloigner un ministre de leurs conseils que pour l'envoyer à l'échafaud. Pierre IV refusa d'accepter la résignation de Cabrera. A plusieurs reprises, il l'assura de la continuation de ses bonnes graces. A force de promesses et de flatteries, il parvint à trom-

(1) Je rapporte, d'après Zurita, le traité de Sos, dont je n'ai pu trouver aucune trace dans les archives d'Aragon. D'après cet annaliste, toujours si exact, le traité de Sos aurait eu lieu le 2 mars 1364. Zurita, t. II, p. 327 et suiv.

(2) Zurita, t. II, p. 335.

par sa défiance et à l'attirer dans le château d'Almudover, où il s'était rendu avec don Henri et le roi de Navarre peu de temps après les conférences de Sos. Il est étrange que le vieux politique qui venait de faire tomber l'infant don Fernand dans un piége semblable ne reconnût le péril que lorsqu'il se trouvait déjà entre les mains de ses ennemis. A peine était-il arrivé au château d'Almudover, que le roi de Navarre et don Henri vinrent demander compte au roi d'Aragon d'un bruit répandu, disaient-ils, dans toute l'armée : on venait de les avertir que tous les deux allaient être assassinés par son ordre (1). En ce temps, pareille rumeur n'avait rien de bien improbable, et c'est Pierre IV lui-même qui nous fait connaître cette accusation, concertée, suivant toute apparence, entre les ennemis de Cabrera. Le roi se justifia et voulut rechercher les auteurs de cette calomnie. Aussitôt chacun lui nomma son ministre. Celui-ci, prévenu du complot, avait déjà pris la fuite. Il n'en fallut pas davantage pour qu'on le déclarât coupable des crimes les moins avérés et les plus absurdes (2). Poursuivi chaudement et bientôt arrêté, il fut remis à son nouveau suzerain, le roi de Navarre, qui, après l'avoir gardé quelque temps dans un cachot, honteux peut-être du rôle de bourreau, le livra à Pierre IV, son seigneur naturel. Après un jugement dérisoire, Bernal de Cabrera eut la tête tranchée (3). Son fils, le comte d'Osuna, prisonnier en Castille depuis le siége de Calatayud, obtint de don Pèdre la faveur d'être mis à rançon. Bientôt après il prit du service en Castille, et, s'étant dénaturé, accepta le commandement d'une des galères envoyées en croisière sur les côtes d'Aragon (4).

Le comte de Trastamare trouvait des rois pour tuer ses ennemis politiques; il se chargeait de venger lui-même ses injures particulières. Parmi les seigneurs castillans attachés à sa fortune, Pero Carrillo tenait le premier rang dans sa petite cour. Il était son majordome. Depuis sa fuite de Séville, en 1350, il ne l'avait jamais abandonné. C'était à lui que la comtesse de Trastamare devait sa délivrance; c'était lui qui avait porté le premier coup à l'infant d'Aragon. Jamais sa fidélité ne s'était démentie au milieu des intrigues et des dissensions continuelles qui partageaient les émigrés en factions ennemies. On cherchait une cause à un attachement si rare à cette époque, et on l'attribuait tout bas à l'amour que doña Juana, sœur de don Henri, avait inspiré à Pero Carrillo. J'ai raconté comment

(1) Carbonell, p. 191.

(2) On alla jusqu'à l'accuser d'avoir chargé l'amiral Françes Perellòs d'insulter le roi de Castille dans le port de San-Lucar, et d'avoir ainsi provoqué cette guerre contre laquelle il n'avait cessé de protester. Zurita, t. II, p. 335, verso.

(3) Zurita, lib. IX, cap. LII et LVII.

(4) *Ibid.*, t. II, p. 338, 340.

cette dame, mariée d'abord à don Fernand de Castro, l'avait quitté au bout de fort peu de temps pour aller vivre en Aragon auprès de son frère. Son mariage avait été cassé pour cause de parenté, et don Fernand avait voué une haine mortelle à don Henri, l'accusant d'avoir pris ce prétexte pour rompre une union qu'il avait d'abord favorisée. En Aragon, doña Juana distingua Carrillo et parut agréer ses hommages. L'orgueil du bâtard s'indigna qu'un simple chevalier oubliât le respect dû au sang des rois. C'est un proverbe espagnol, « qu'à secrète injure il faut secrète vengeance. » Au milieu d'une partie de chasse, don Henri, ayant attiré Carrillo dans un lieu écarté, le tua d'un coup de javeline. Dans les mœurs du temps, cet assassinat pouvait passer pour un acte honorable. Un frère était le maître de sa sœur et le gardien jaloux de son honneur. Aussi Ayala, soigneux d'ordinaire d'excuser les crimes du prince auquel il dut sa fortune, rapporte-t-il ce meurtre sans commentaire, le tenant, sans doute, pour justifié suivant les lois de la chevalerie (1).

XVIII.

GUERRE DANS LE ROYAUME DE VALENCE. — 1364-1365.

I.

Tandis que le roi d'Aragon et le comte de Trastamare luttaient d'astuce et de perfidie, tandis qu'ils assassinaient leurs plus fidèles serviteurs, don Pèdre ravageait impunément le royaume de Valence et venait mettre le siége devant la capitale. Maître de la plupart des villes aux environs, il établit son quartier au Grao, petit port à une demi-lieue de Valence, afin de couper les communications des assiégés avec la mer et d'assurer les siennes avec sa flotte, attendue de moment en moment. Valence avait une garnison nombreuse, un gouverneur fidèle et courageux; mais elle était mal approvisionnée, car l'invasion des Castillans avait détruit la récolte l'année précédente et fait refluer dans la ville presque toute la population des campagnes. Après quelques jours de blocus, le pain manqua. Les habitans n'avaient plus que du riz pour se nourrir, et encore en petite quantité. Si les secours demandés au roi d'Aragon avec instance et à plusieurs reprises tardaient quelques semaines, Valence était perdue. Don Pèdre, qui n'ignorait pas la détresse des assiégés, se bornait à fermer le passage à tous les convois, et, renfermé dans son camp, attendait avec patience que la famine combattît pour lui. Ses quartiers étaient fortifiés avec soin; nul ennemi ne tenait la campagne, et il n'avait à repousser que des sorties qui ne pouvaient

(1) Ayala, p. 301.

avoir de résultat. S'endormant au milieu de cette sécurité trompeuse, il ne soupçonnait pas même qu'il y eût une armée aragonaise sur la rive droite de l'Èbre.

Après beaucoup de temps perdu dans ses négociations avec le roi de Navarre, Pierre IV, songeant enfin à la situation alarmante de Valence, avait obtenu, à force de prières, que don Henri réunît ses troupes à l'armée aragonaise. Alors, se croyant en état d'offrir la bataille, il s'avança vers Valence à marches forcées, tandis que sa flotte, chargée de munitions de toute espèce, suivait ses mouvemens en longeant la côte. Instruit de la position des Castillans, il espérait tomber à l'improviste sur leurs quartiers et obtenir une victoire facile en les surprenant dispersés. Son armée, composée d'environ trois mille hommes d'armes (1) et de sept à huit mille fantassins, s'avançait rapidement, côtoyant le rivage hors des routes frayées, et, bien qu'éloigné encore de l'ennemi, le roi avait donné l'ordre, pour mieux dérober son approche, qu'on n'allumât point de feux pendant la nuit. Probablement don Pèdre serait demeuré jusqu'au dernier moment dans la sécurité la plus complète, si un avis envoyé par un traître ne lui eût révélé l'imminence du danger. Don Tello n'avait jamais cessé d'entretenir des relations secrètes avec lui, soit que, incertain du succès, il voulût se ménager à tout événement les moyens de rentrer en grace, soit que, jaloux de don Henri, il sacrifiât ses propres intérêts à la haine qu'il portait à ce frère dont l'autorité lui était insupportable. On sait que, lors de son expédition en Castille, il avait déjà médité une défection, découverte et déjouée par la vigilance du comte de Trastamare. Cette fois, par une nouvelle trahison, il envoya un de ses écuyers à don Pèdre pour l'avertir de l'approche et des projets de l'armée aragonaise (2). De grandes fumées sur les tours de Murviedro, signal d'alarme donné par les avant-postes castillans, confirmèrent bientôt le rapport de l'écuyer, en même temps que d'autres feux allumés sur les montagnes annonçaient aux habitans de Valence l'arrivée de leurs libérateurs (3). Don Pèdre ne perdit pas un moment. A la tombée de la nuit, il rassembla toutes ses troupes, leva son camp, et le matin il était à Murviedro, occupant une position avantageuse et barrant la route qui conduit à Valence.

Les Castillans étaient en bataille au pied des remparts de Murviedro quand l'armée aragonaise se montra dans la plaine. Un engagement semblait inévitable. Pierre IV se hâta de ranger ses soldats, et, courant le long des bataillons à mesure qu'ils se formaient, il les harangua et les exhorta à faire leur devoir. « Je jure, dit-il à ses hommes d'armes,

(1) Ayala, p. 382. — Carbonell, p. 191, v., donne au roi d'Aragon 1,722 hommes d'armes. Probablement il ne compte que les Aragonais et non les Castillans de don Henri.

(2) Carbonell, p. 191. — Ayala. p. 382.

(3) Ayala, *ibid.* — Feliù, *Hist. de Cataluña*, t. II, p. 280.

de frapper moi-même le premier coup. Que les pieds de devant de vos chevaux soient sur les pieds de derrière de mon cheval (1). » Cependant don Pèdre ne quittait point les hauteurs. Après une halte assez longue pour lui offrir le combat, l'infanterie aragonaise se replia sur les montagnes et s'y retrancha en face des Castillans, pendant que la gendarmerie, tournant à gauche de la route frayée, se rapprocha de la mer et poursuivit en bon ordre le long de la grève sa marche sur Valence. Il lui fallait passer un ruisseau assez profond (2) sur un pont étroit, et l'on pouvait craindre que l'ennemi ne profitât du moment où la moitié de cette cavalerie serait déjà passée pour tomber sur l'arrière-garde. Le comte de Trastamare s'offrit avec sa compagnie pour couvrir le défilé, mais le roi d'Aragon ne voulut céder ce poste d'honneur à personne. « Tant qu'il y aura cent de mes hommes d'armes, dit-il, sur la rive gauche en face de l'ennemi, je demeurerai à leur tête (3). » Don Pèdre, avec le gros de ses forces, observait, sans faire un mouvement, le défilé de la colonne aragonaise; seulement il détacha contre elle ses génétaires andalous et les Maures auxiliaires. Mais ce fut en vain que cette cavalerie légère essaya d'engager une escarmouche à coups de traits ou d'arrêter l'ennemi en voltigeant autour de son arrière-garde; la gendarmerie aragonaise, bardée de fer, ne daigna pas faire attention à des adversaires indignes d'elle. Sans rompre ses rangs, sans déranger son ordre de marche, elle continua son mouvement et arriva bientôt dans la Huerta sans avoir été entamée. En même temps la flotte jetait l'ancre au Grao, et débarquait des vivres et des munitions, qui furent aussitôt dirigés sur Valence. Les habitans accueillirent Pierre IV avec des transports de joie qui prouvaient la détresse où ils avaient été réduits. Chacun se pressait sur son passage; on baisait ses mains, son armure, jusqu'au harnais de son cheval (4). Ces témoignages d'amour des Aragonais pour leur maître contrastaient étrangement avec les sentimens que don Pèdre inspirait à ses vassaux. Il n'avait réussi qu'à se faire craindre.

C'était la seconde fois que, dans le même lieu et presque dans les mêmes circonstances, don Pèdre refusait une bataille décisive ou perdait l'occasion de la livrer. La première fois, on peut supposer que, voyant son armée affaiblie par les détachemens laissés dans ses nouvelles conquêtes, il crut de la prudence de ne pas hasarder un engagement général contre un ennemi supérieur en nombre; mais maintenant ses forces étaient au moins égales à celles du roi d'Aragon, et, pour expliquer son inaction, il faut chercher un autre motif. L'attitude nouvelle du comte de Trastamare, les espérances audacieuses des deux rois al-

(1) Carbonell, p. 192.
(2) Probablement la rivière de Murviedro.
(3) Carbonell, p. 192.
(4) *Ibid.*, p. 192.

liés, ce partage résolu du royaume de Castille, n'étaient point de vaines bravades; don Pèdre le savait trop bien. Aux yeux du vulgaire, il semblait à l'apogée de sa puissance; mais lui-même se sentait mortellement atteint au milieu de ses victoires, et c'est en vain qu'il essayait de dérober le secret de sa faiblesse à ses adversaires. Un sourd mécontentement agitait tout son royaume et présageait une catastrophe prochaine. Il ne pouvait plus frapper, car ses sujets n'avaient pas une seule tête pour qu'il l'abattît. Pourtant il ne voyait autour de lui que des esclaves dociles; mais l'obéissance inaccoutumée de ces riches-hommes, naguère si turbulens, était un symptôme qui redoublait ses inquiétudes. Il ne se faisait point illusion sur la haine que lui portaient ses peuples, fatigués de la guerre et indignés de son despotisme. Comment eût-il osé engager le combat contre une armée dont un tiers se composait de bannis castillans, parens, amis, compatriotes de ses riches-hommes dont la loyauté lui était si suspecte! La défection, l'hésitation seule d'un corps de troupes aurait suffi pour entraîner sa ruine. C'était ainsi que la bataille d'Araviana avait été perdue, et il se voyait entouré de gens qui eussent regardé une défaite comme le signal de leur délivrance. Don Pèdre avait encore un autre motif pour temporiser. Il attendait sa flotte, sur laquelle il comptait plus que sur son armée de terre, car la plupart de ses vaisseaux étaient commandés par des étrangers dont il se croyait sûr. Enfin cette guerre de siéges qu'il faisait lui offrait de grands avantages. Ses troupes vivaient aux dépens de l'ennemi, dont elles ravageaient le territoire; chaque ville, chaque château qui tombait en son pouvoir lui donnait le moyen de satisfaire quelques-uns de ses nobles avides; le butin facile retenait le soldat dans le devoir. Telles étaient, à mon avis, les considérations qui l'engageaient à traîner la guerre en longueur. Toutefois il se gardait bien de les avouer; il se plaignit même de n'avoir pu obliger le roi d'Aragon d'en venir à une bataille décisive. « Il fait la guerre en Almogavare (1), » disait-il. On appelait ainsi une milice irrégulière, composée surtout de Catalans, marcheurs infatigables, aussi habiles à surprendre l'ennemi qu'à se dérober à sa poursuite. Bien que les Almogavares eussent battu en Morée les barons de France et leurs hommes d'armes, la gloire de leurs exploits ne faisait point oublier qu'ils étaient des paysans sauvages, et leur nom était presque une injure pour des chevaliers, même aragonais, qui se pi-

(1) Ce nom, d'origine arabe, vient, dit-on, de leur coiffure, qui consistait en un camail de fer couvrant la tête et les épaules. C'était une armure introduite par les arabes en Espagne. On la voit dans une des peintures de l'Alhambra. Les armes offensives des Almogavares consistaient en plusieurs javelots et une hache d'une forme particulière. Jamais ils ne couchaient dans une maison et supportaient la faim et la soif avec une étonnante persévérance. Leur cri de guerre était *hierro despierta!* fer, réveille-toi! Voir la chronique de Muntaner et l'expédition des Catalans en Morée par Moncada.

quaient de faire la guerre en prud'hommes, suivant les principes. Le reproche de don Pèdre piqua au vif le roi d'Aragon, et il s'empressa d'y répondre par un cartel en forme, offrant au roi de Castille de se présenter à jour fixe, avec toutes ses forces, dans une plaine désignée entre Murviedro et Valence, pour y vider leur querelle dans un seul combat (1). De fait, au jour indiqué, il s'avança jusqu'à une lieue de Murviedro et attendit son adversaire en ordre de bataille; mais don Pèdre ne tint pas plus compte de cette bravade que du défi qui l'avait précédée.

II.

Pendant douze jours, les deux armées demeurèrent dans l'inaction : les Aragonais à Valence, les Castillans à Murviedro. Enfin on signala la flotte de Castille forte de quatre-vingts voiles, dont vingt galères de Séville, dix de Portugal, et le reste vaisseaux de transport. Aussitôt don Pèdre, laissant toute sa cavalerie dans son camp, s'embarqua avec l'élite de ses arbalétriers, et fit voguer contre la flotte ennemie. Celle-ci, inférieure en nombre, s'était réfugiée dans le Xucar près de Cullera. L'embouchure étroite de la rivière, les retranchemens qui la défendaient, enfin la présence de Pierre IV et de toute son armée bordant le rivage, ne permettaient pas aux Castillans de tenter une attaque de vive force. Quelques jours se passèrent en reconnaissances, en escarmouches, en efforts inutiles pour attirer l'ennemi au combat ou pour forcer l'entrée de la rivière. Don Pèdre, pour bloquer plus étroitement la flotte aragonaise, fit couler dans le chenal trois de ses navires (2). Il ne quittait pas son vaisseau et surveillait lui-même, avec son activité ordinaire, les mouvemens de l'ennemi. Tout à coup un vent d'est violent mit sa flotte dans le plus grand danger d'être jetée à la côte. Les pilotes pratiques de ces parages désespéraient de pouvoir résister à la tourmente. A chaque instant, les Aragonais, accourus sur la grève, s'attendaient à voir le roi de Castille tomber entre leurs mains. Sa capitane, mouillée fort près de terre, était plus exposée que le reste de ses navires. Du rivage, on suivait ses manœuvres de détresse; lui-même, pendant tout un jour, put voir ses ennemis lui préparer des fers. Successivement, son vaisseau perdit trois ancres dont les câbles rompirent. Une quatrième ancre résista par fortune et le sauva. Vers le coucher du soleil, le vent tomba, et la flotte castillanne, malgré ses avaries, parvint à profiter de l'embellie pour gagner le large. Au plus fort de la tempête, don Pèdre avait fait vœu, s'il échappait à la furie de la mer, d'aller en pèlerinage à l'église de Notre-Dame del Puch, voi-

(1) Carbonell, p. 192.
(2) Feliù, *An. de Cataluña*, t. II, p. 280.

sine de Murviedro et célèbre par ses miracles. C'est la seule fois, je pense, que la grandeur du péril lui arracha quelques paroles qui témoignaient de ses sentimens religieux. Sincère ou non, de retour à Murviedro, ce vœu fut accompli fidèlement, et il se rendit à l'église del Puch en chemise, pieds nus et la corde au cou, comme un condamné qui vient d'obtenir sa grace (1).

Bientôt après, il quitta le royaume de Valence pour retourner à Séville, laissant une partie de son armée pour garder les places qu'il avait prises dans cette campagne et la précédente. Sa santé, altérée par de rudes fatigues, l'obligeait à prendre quelque repos pendant les chaleurs accablantes de l'été. D'ailleurs, la campagne s'était prolongée plus qu'à l'ordinaire, et l'on a vu qu'il était résolu à ne point livrer bataille. Peut-être encore le désir de consacrer les grandes constructions qu'il faisait élever dans l'Alcazar de Séville contribua-t-il à le ramener plus tôt dans sa résidence de prédilection. C'est alors qu'il fit l'inauguration de ce palais célèbre, remarquable par l'élégance de son architecture encore tout arabe, et qu'il y traça l'inscription qui se lit au portail du monument : « Très haut, très noble, très puissant conquérant, don Pèdre, roi de Castille et de Léon, fit construire ce palais et cette façade, l'an de l'ère MCCCCII (2). »

Au reste, son séjour à Séville ne fut pas de longue durée. Dès le mois d'août, apprenant que le roi d'Aragon avait fait une démonstration contre Murviedro, il reparut dans le royaume de Valence et recommença cette guerre de siéges et de pillages qui semblait n'avoir d'autre but que la ruine complète du pays. Ses courses s'étendirent depuis Calatayud jusqu'au-delà d'Alicante. La cavalerie légère andalouse, par la rapidité de ses mouvemens, lui donnait un grand avantage sur son adversaire, qui n'avait à lui opposer que sa pesante gendarmerie. Parmi le grand nombre de villes et de châteaux qui tombèrent en son pouvoir dans le courant de cette campagne, Castel-Favib fut la seule place qui soutint un siége en règle. Les habitans s'étaient révoltés, avaient massacré la garnison castillanne, et, pour les réduire, il fallut que le roi vînt les attaquer avec le gros de ses forces, et amenât des machines qui battirent ses remparts pendant un mois. Pour construire ces engins et les diriger, le roi fit venir de Carthagène deux Maures, fils d'un ingénieur célèbre qu'on nommait maître Ali (3). On sait qu'alors en Espagne les musulmans presque seuls cultivaient les sciences et les arts. Ce furent des architectes maures qui construisirent les palais de Séville, et, pour détruire des murailles comme pour en élever, il fallait avoir recours aux connaissances supérieures des artistes arabes.

(1) Ayala, p. 384.
(2) Zuñiga, *An. de Sev.*, t. II, p. 165.
(3) Ayala, p. 387. — Cascales, *Hist. de Murcia*, p. 137.

Après la prise de Castel-Favib, don Pèdre s'était porté contre Orihuela, une des places les plus importantes du royaume de Valence. Le roi d'Aragon résolut de tout risquer pour en prévenir le siége. Il rallia toutes ses troupes disponibles, et les réunit vers la fin de novembre autour d'Algecira, au nombre de trois mille hommes d'armes et quinze mille fantassins. Le 1er décembre, il les mit en mouvement avec un grand convoi de vivres, et, le surlendemain matin, toute cette armée se déployait dans un lieu nommé Campo de la Matauza, fort près de Lix, où campait le roi de Castille. Les Aragonais avaient fait dix-huit lieues d'Espagne en deux jours, marchant hors des routes frayées et parmi des landes désertes. Le royaume de Valence, si peuplé et si riche sous la domination des Maures, avait bien changé d'aspect. On en jugera par le fait suivant, rapporté dans les mémoires de Pierre IV. Son armée, s'avançant sur une ligne immense, faisait lever à chaque instant une quantité de gibier innombrable. Pendant la marche, on tua dix mille perdrix et assez de lièvres pour en remplir cent charrettes. Voilà ce qu'était devenue cette terre si fertile, si bien cultivée autrefois (1).

Malgré la fatigue de la route, les Aragonais, égayés par cette chasse miraculeuse, étaient pleins d'ardeur et de confiance, persuadés que cette fois ils allaient terminer la guerre par une bataille. Pierre IV partageait ces espérances; il comptait surprendre son ennemi au dépourvu et ne cachait pas son assurance de la victoire. En arrivant à son quartier, il se jeta sur un matelas pour prendre quelque repos avant la journée du lendemain. « Dormez maintenant, sire, lui dit le comte de Trastamare, vous voilà au terme de ces marches si pénibles. Mais c'est ainsi que les grands rois écrasent leurs faibles adversaires! Par votre diligence, vous avez crevé aujourd'hui l'œil droit du roi de Castille votre ennemi (2). » Cette confiance des Aragonais, cette certitude de la victoire était fondée sans doute sur leurs intelligences secrètes avec les mécontens de l'armée castillanne. Don Pèdre cependant ne se laissa pas surprendre. Averti par ses coureurs, il s'était hâté de faire sortir de Lix toutes ses troupes et les avait rangées en bataille. Il avait six mille chevaux, hommes d'armes ou génétaires, et onze mille fantassins. Au lever du soleil, les deux armées se trouvèrent en présence, assez rapprochées pour que de part et d'autre on pût distinguer les bannières. Don Pèdre réunit tous ses capitaines pour tenir conseil. « Le roi d'Aragon, dit-il, marche sur Orihuela, pour nous empêcher d'en faire le siége. Devons-nous l'attaquer? » Il se fit un grand silence. Chacun regardait le maître de Calatrava, Diego de Padilla, comme pour l'engager à parler au nom de tous. « Sire, dit le Maître, il y a long-temps que Dieu a

(1) Carbonell, p. 194, verso.
(2) *Id.*, *ibid.*

fait la part de la maison de Castille et la part de la maison d'Aragon; et, si l'on divisait la Castille en quatre parties, un quart de ce pays ferait un royaume plus grand que n'est celui d'Aragon. Maître de toute la Castille, vous êtes le plus grand roi d'entre les chrétiens, et, sans mentir, je pourrais ajouter du monde entier. M'est avis que, si vous attaquez aujourd'hui le roi d'Aragon avec toute votre puissance, vous le vaincrez et serez roi de Castille et d'Aragon, voire, avec l'aide de Dieu, empereur d'Espagne. » Padilla, considéré comme le beau-frère du roi et confident de ses rêves ambitieux, révélait peut-être en ce moment les plus secrètes pensées de son maître. Après lui, tous les autres capitaines, croyant connaître les intentions du roi, furent unanimes pour conseiller la bataille et présager la victoire. Pendant qu'ils parlaient, don Pèdre, debout et agité, mangeait un morceau de pain qu'il venait de demander à un page. « — Ainsi, reprit-il, vous êtes tous d'accord que je doive donner bataille à l'Aragonais? Eh bien! moi, je vous dis que, si j'avais pour mes vassaux naturels ceux qu'a le roi d'Aragon, je me battrais sans crainte contre vous et contre toute l'Espagne. Mais savez-vous quels sont mes vassaux à moi?... Avec ce morceau de pain, je nourrirais tout ce que j'ai de loyaux serviteurs en Castille (1)! » Sur cette brusque réponse, le roi, laissant tous ses capitaines stupéfaits et confus, remonta à cheval et donna l'ordre de rentrer à Lix, abandonnant la route à l'armée aragonaise, qui se mit aussitôt en devoir de ravitailler Orihuela. Elle passa, enseignes déployées, en vue du camp ennemi, où chacun déplorait avec plus ou moins de sincérité l'humeur méfiante de don Pèdre. Il perdait, disait-on, l'occasion la plus favorable de détruire son adversaire, et il imprimait une tache de déshonneur aux armes de Castille. Plusieurs de ses capitaines osèrent lui adresser de vives représentations; il fut inébranlable et repoussa durement ces donneurs d'avis. Il semblait qu'il eût le secret de quelque trahison tramée contre sa personne, et s'il ne punissait pas, c'est sans doute que les traîtres étaient trop nombreux.

Après avoir fait entrer le convoi dans Orihuela et en avoir augmenté la garnison, le roi d'Aragon, reprenant la route de Valence, vint encore braver l'armée castillanne et défiler à peu de distance de ses lignes. Cette fois, comme la précédente, don Pèdre se refusa absolument à engager le combat. Seulement, vaincu par les importunités de

(1) « E lo dit rey de Castiella pres lo dit pa e dix aytales paraules o semblants : A mi semeia que vosotros todos seades de acuerdo que ponga batalla al rey de Aragon, de que yo digo en verdat, que si yo tomasse con mi los que el dito rey de Aragon tiene en si, e los havia por mis vassallos o por mis naturales, que senes todo miedo pelearia con todos vosotros e con toda Castella e abun con toda Hespanya, e por que sepais yo en que vos tiengo, es asin, que con este pan que tiengo en mi mano pienso que se hartarian cuantos leales ay en Castella. » Carbonell, p. 195, verso.

son chambellan Martin Lopez, il consentit à lui confier deux mille génétaires pour tâter l'ennemi et le harceler dans sa marche. A la tête de ces deux mille chevaux, Martin Lopez chargea si vigoureusement l'arrière-garde aragonaise qu'il la mit dans le plus grand désordre, et l'on croit que la victoire eût été complète si le reste de l'armée eût appuyé l'attaque de cette cavalerie légère (1). Cet avantage stérile fut bientôt effacé par un revers. Un convoi castillan que le maître d'Alcántara conduisait à Murviedro se laissa surprendre par un détachement aragonais sorti de Valence. Le Maître perdit la vie dans cet engagement qui eut bientôt les conséquences les plus funestes pour don Pèdre, car la garnison de Murviedro était mal pourvue de vivres et comptait sur ce convoi pour se ravitailler. Cependant le roi ne fit aucune tentative pour lui porter secours (2). L'approche de l'hiver le ramena en Andalousie et termina la campagne. Martin Lopez, pour prix de son brillant fait d'armes, obtint la maîtrise d'Alcántara. Il jouissait déjà de la plus haute faveur; on a vu par quels services il l'avait méritée.

IV.

Nul plan arrêté, nulle suite dans les guerres du moyen-âge. Après quelques semaines passées à Séville, don Pèdre en repartit pour aller mettre le siége devant Orihuela, qu'il avait laissé approvisionner sous ses yeux. Mais, avant de rentrer sur le territoire ennemi, il passa par Carthagène, et là il fit massacrer les capitaines et les équipages de cinq galères aragonaises capturées récemment par sa flotte. La chiourme seule fut épargnée pour être répartie sur les vaisseaux des vainqueurs. On voit que l'insolence de Perellòs devait coûter cher aux marins catalans. Ces galères avaient été prises dans un engagement sur la côte de Barbarie, où le comte d'Osuna, fils de Bernal de Cabrera, montait la capitane de Castille et se distingua par sa valeur à combattre contre ses compatriotes (3). Dans les deux camps il y avait des émigrés, et c'étaient les plus ardens à souffler le feu de la guerre.

Le siége d'Orihuela commença en même temps que celui de Murviedro. Les deux rois en pressaient les travaux avec une égale activité, chacun espérant obliger son adversaire à renoncer à son entreprise; mais chacun s'obstinait de son côté et voulait une victoire pour lui seul, indifférent au sort de ses lieutenans. Ce fut en vain que le gouverneur de Murviedro envoya message sur message à don Pèdre pour l'instruire de sa position presque désespérée. Le roi n'y répondait qu'en redoublant ses attaques contre Orihuela. Après huit jours de combats

(1) Cfr. Ayala, p. 388. — Zurita, lib. IX, cap. LIX. — Carbonell, p. 195 et suiv.
(2) Ayala, p. 389.
(3) Zurita, t. II, p. 340. — Ayala, p. 391.

et d'assauts continuels, les Castillans s'emparèrent de la ville; mais rien n'était fait, tant que le château tenait encore. Il passait alors pour une des meilleures forteresses de l'Espagne, et son gouverneur, brave chevalier, riche-homme d'Aragon, nommé Martinez Eslaba, était résolu à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tant qu'il put animer ses soldats par sa présence et son exemple, ils soutinrent vaillamment toutes les attaques de l'ennemi, mais il fut grièvement blessé, ses gens perdirent courage et mirent bas les armes. On dit que, quelques chevaliers castillans l'ayant appelé pour parlementer, il parut aux créneaux sans défiance, et cependant le roi, qui se trouvait en ce moment dans une bastide élevée au pied du rempart, ordonna à deux arbalétriers de le viser. Eslaba, frappé de deux carreaux à la tête, mourut peu de jours après la reddition d'Orihuela, empoisonné par les chirurgiens du roi, suivant un chroniqueur qui n'a pas trouvé apparemment que deux flèches suffisaient pour faire mourir un si preux chevalier (1). Satisfait de sa conquête, don Pèdre, laissant dans Orihuela une garnison considérable, repartit pour Séville, sans se mettre aucunement en peine de la situation de Murviedro, que la famine avait réduite aux abois.

Devant cette place abandonnée ou plutôt trahie par son maître, le roi d'Aragon avait rencontré une résistance à laquelle il ne s'attendait pas. Le prieur de Saint-Jean, qui commandait la garnison, faisait des sorties continuelles et semblait plutôt assiéger le camp aragonais que défendre sa forteresse. Cependant la famine allait bientôt triompher de tant de courage. Le pain manqua dans la place dès les premiers jours du siége. On tua les mulets, puis les chevaux de guerre; enfin ces alimens vinrent à manquer. Nul espoir d'être secouru. Au milieu des délices de Séville, don Pèdre oubliait les souffrances de ses fidèles soldats. Dans cette extrémité, le prieur crut devoir conserver à son maître de braves gens à qui l'épuisement allait ôter bientôt jusqu'à la ressource de mourir les armes à la main. Il obtint la capitulation la plus honorable, c'était de sortir de la ville avec armes et bagages et de rentrer en Castille escorté par un détachement aragonais. Murviedro ayant été rendu au roi d'Aragon, la garnison, composée d'environ six cents hommes d'armes démontés et d'un nombre proportionné de fantassins, fut reconduite à la frontière par le comte de Trastamare et sa compagnie. Ce n'était pas sans dessein que don Henri avait accepté cette mission. Habile à séduire, il mit tous ses talens en usage pour corrompre ces vaillans soldats qu'il n'avait pu vaincre. Ses caresses, les éloges qu'il leur prodiguait, ses soins pour les malades et les blessés produisirent sur eux plus d'effet que ses armes. Il leur représentait qu'ils avaient été in-

(1) Ayala, p. 391.

dignement sacrifiés. A leur retour, au lieu des récompenses dues à leur courage, c'était la vengeance d'un tyran impitoyable qui les attendait, car don Pèdre punissait la mauvaise fortune comme une trahison. Puis, il vantait avec adresse la puissance de l'Aragonais, son allié généreux, armé pour sa querelle et pour la délivrance de la Castille. Surtout il annonçait avec emphase l'arrivée des compagnies d'aventuriers, l'élite des deux nations les plus belliqueuses de l'Europe. Leurs chefs, disait-il, lui amenaient de par delà les monts une armée innombrable, et lui-même, à leur tête, allait purger la Castille du monstre qui l'opprimait. Sans annoncer ouvertement ses prétentions à la couronne, il laissait deviner que de lui seul dépendait le repos de la Castille; que de lui seul il fallait attendre honneurs, emplois, récompenses de toute espèce. A ceux qui, abandonnant un maître ingrat, voudraient passer sous ses drapeaux, il offrait une solde avantageuse et l'espoir de partager sa fortune; mais il ne prétendait contraindre le choix de personne : « Quiconque, disait-il, dès à présent ou plus tard, mécontent de don Pèdre, cherchera un seigneur plus libéral et plus juste, qu'il vienne à moi, sûr d'être bien accueilli, car je n'ai pris les armes que pour rendre à la noblesse castillanne ses antiques priviléges, aujourd'hui foulés aux pieds. » Tels étaient les discours du Comte et de ses émissaires en ramenant aux frontières de Castille la garnison de Murviedro. Un assez grand nombre de soldats, se laissant gagner à ses promesses, s'enrôla sous sa bannière. Les autres, bien qu'effrayés pour eux-mêmes de la défection de leurs camarades, mais fidèles à leur serment, rentrèrent dans leur patrie plutôt pour s'y cacher que pour demander le prix de leurs services. Touchés de la courtoisie du prétendant, déjà gagnés à demi, et pleins de défiance dans la fortune de don Pèdre, ils allaient répandre partout les louanges de don Henri et annoncer l'approche des terribles auxiliaires dont on menaçait la Castille depuis quatre ans (1).

Pendant que Murviedro résistait encore, un nouveau traité fut signé par Pierre IV et don Henri, au milieu des travaux du siége. Il reproduisait la substance des conventions précédentes relatives au partage de la Castille, à l'alliance offensive et défensive des deux parties contractantes; enfin il la resserrait encore en stipulant le mariage de doña Leonor, fille du roi d'Aragon, avec don Juan, fils aîné du comte de Trastamare, aussitôt que les deux fiancés auraient atteint l'âge légal pour cette union (2). En attendant, l'infante d'Aragon devait être re-

(1) Ayala, p. 392 et suiv.

(2) C'est-à-dire quatorze ans pour le jeune homme et douze ans pour sa fiancée. *Arch. gen. de Ar. Capitula facta per dom. regem et comitem olim Trastamaræ, nunc regem Castellæ, apud locum seu obsidionem Muri-veteris.* Sans date, registre 1548, p. 70 et suiv., art. 7

mise à la garde de la comtesse de Trastamare, qui la conduirait dans le château d'Opoll ou celui de Taltaull, donnés par Pierre IV comme sûretés du contrat, jusqu'à la conquête de la Castille (1). La dot de la jeune princesse, fixée à 200,000 florins d'or, devait être avancée à don Henri pour subvenir aux dépenses de l'expédition qu'il méditait (2). Outre cette somme, il était autorisé à vendre les terres et châteaux qu'il tenait du roi d'Aragon, jusqu'à la concurrence de 70,000 florins. On lui payait encore l'arriéré dû à sa compagnie, plus deux mois d'avance pour la solde de mille hommes d'armes et mille fantassins; enfin, les comtes de Denia et de Foix devaient le suivre en Castille avec un corps auxiliaire et demeurer avec lui tant qu'il aurait besoin de leurs services, à condition que don Henri s'engageât à les défendre *comme sa propre personne* (3). Pour la première fois, dans ces conventions si souvent reproduites, les prétentions du bâtard au trône de Castille étaient clairement exprimées, et le dernier article portait que le Comte, devenu roi, ferait reconnaître pour son successeur son fils don Juan, et présenterait l'infante Leonor aux cortès comme leur reine future (4).

XIX.

ARRIVÉE DE LA GRANDE COMPAGNIE EN ESPAGNE. — 1366.

I.

Lorsque la nuit, dans les solitudes de l'Afrique, au milieu des cris confus poussés par la foule des animaux sauvages qui se disputent leur proie, le rugissement d'un lion se fait entendre, soudain toutes ces clameurs cessent, et il se fait un grand silence. C'est l'hommage de la terreur rendu au roi du désert. Ainsi, sur l'annonce que la grande compagnie était en marche pour passer les Pyrénées, un calme étrange succéda tout à coup à ces interminables escarmouches qui désolaient l'Espagne depuis si long-temps. Retirés chacun dans sa capitale, les deux rois se préparaient silencieusement à un dernier effort. Ils sentaient que la guerre allait changer de face, et que le moment solennel d'un duel à mort était venu.

Après de longues négociations, les capitaines des aventuriers français et anglais, en paix les uns avec les autres depuis les trêves conclues entre leurs princes, mais non point oisifs, car ils dévastaient la France de concert, s'étaient décidés à chercher une proie nouvelle dans

(1) *Arch. gen. de Ar. Capitula,* etc., art. 9.
(2) *Ibid. Replications e aditions feytes per lo senyor rey,* etc., art. 6.
(3) *Ibid. Replications,* etc., art. 4.
(4) *Ibid.*, art. 7.

la Péninsule. Les relations que le comte de Trastamare avait conservées avec quelques-uns d'entre eux, les promesses du roi d'Aragon, celles du roi de France et du pape, enfin quelques subsides distribués à propos, avaient rallié les différentes bandes et leur avaient fait accueillir avec joie le projet d'une invasion en Castille. Le roi de France surtout, plus intéressé que personne à débarrasser son pays de ces hôtes incommodes, avait puissamment secondé les sollicitations pressantes de don Henri et du roi d'Aragon. Lui-même avait donné un chef aux aventuriers, et ce chef était l'homme en qui reposait toute sa confiance, le meilleur de ses capitaines, le fameux Bertrand Du Guesclin. A lui seul, en effet, convenait la difficile mission d'organiser une armée avec ces hordes de pillards, de les discipliner et de les entraîner loin du pays qu'elles dévastaient, pour tenter une entreprise hasardeuse et chercher un profit incertain.

Issu d'une famille illustre de Bretagne, Du Guesclin s'était attaché de bonne heure à la maison de France, et la servait avec le plus entier dévouement. Toute sa vie se passa en efforts pour accomplir la fusion en une monarchie puissante des nombreuses seigneuries qu'une vassalité équivoque rattachait à la couronne. Il paraît avoir eu cette vertu oubliée au moyen-âge, le patriotisme; non point cette affection étroite à une province, à une ville, mais un dévouement éclairé au bonheur et à la gloire d'un grand peuple. Né Breton, il s'était fait Français. Son courage, son activité, son adresse aux exercices militaires, ses succès et ses revers même lui avaient acquis, jeune encore, le renom *d'une bonne lance* et d'un capitaine consommé. Sous des traits grossiers et ignobles, sous l'apparence d'une vigueur brutale, il cachait une finesse profonde, et savait être, comme le général de Macchiavel, tour à tour lion et renard. Dans les camps, ses larges épaules, son corps *ossu*, son visage noir et brûlé par le soleil, ses poings énormes (1), qui faisaient voltiger une lourde hache d'armes comme un léger roseau, imposaient le respect aux gens de guerre à une époque où le poids des armures faisait de la force physique la première qualité du soldat. Dans les conseils, il était avisé, souple, quelquefois éloquent, mêlant à propos l'audace à la prudence, et se faisant pardonner son bon sens par des bouffonneries. Pauvre capitaine d'aventure, il sut toujours commander l'obéissance des grands seigneurs que la volonté du roi lui donnait pour lieutenans, et telle était son adresse à ménager toutes les susceptibilités d'une noblesse orgueilleuse et indisciplinée, que les faveurs dont il fut comblé

(1) Li uns à autre dit : il est bien aprestez
Pour meurdrire marchans, maints en a desrobez.
Regardez qu'il est fort, con a les poins carrez!
Il est fort et poissant et moult noir et halez.
Chronique en vers de Du Guesclin, v. 1619.

n'excitaient point l'envie et ne semblaient que la juste récompense de ses services.

Du Guesclin s'était rendu à Châlons-sur-Saône pour conférer avec les chefs des aventuriers. Il ne leur apportait que les promesses des deux rois et quelques faibles à compte; mais, ce qui valait mieux, il leur offrait son épée, sa réputation, sa vieille expérience. Soldat depuis vingt-cinq ans, ami ou ennemi des capitaines d'aventure, il avait l'estime de tous. S'enrôler sous un pareil général, c'était s'engager dans une entreprise profitable. Son nom seul était une garantie de succès. Après avoir réuni les principaux chefs français, gascons et anglais, Bertrand leur exposa ses desseins avec cette rude franchise qui lui était ordinaire, et qui chez lui était peut-être plutôt un calcul qu'une habitude prise dans les camps. « Vous menez une vie de brigands, leur dit-il. Tous les jours vous risquez de vous faire tuer dans des pilleries qui ne vous enrichissent guère. Je viens vous proposer une entreprise digne de bons chevaliers, et je vous ouvre un pays neuf. En Espagne, gloire et profit vous attendent. Vous y trouverez un roi riche et avare. Il a de grands trésors; il est l'allié des Sarrasins, à demi païen lui-même; il s'agit de conquérir son royaume, et de le donner au comte de Trastamare, notre ancien camarade, bonne lance, vous le savez, gentil chevalier, libéral, qui partagera avec vous cette terre que vous lui gagnerez sur les Juifs et les Sarrasins du méchant roi don Pèdre. Allons, camarades, *faisons à Dieu honneur et le diable laissons* (1)! »

Parmi les capitaines des aventuriers se trouvaient beaucoup de gentilshommes issus de familles illustres, nourris d'idées chevaleresques, amoureux de gloire autant qu'ils étaient avides de butin, susceptibles même d'un certain enthousiasme religieux. Détrôner un prince cruel, suspect d'hérésie, meurtrier d'une jeune et belle princesse, se partager ses trésors, quoi de plus attrayant, de plus romanesque? C'était mettre en action le vieux thème héroïque chanté par les ménestrels et les jongleurs. Le discours de Du Guesclin fut accueilli par d'unanimes acclamations. Pour les soldats, étrangers aux sentimens raffinés qui entraînaient leurs chefs, peu leur importait l'ennemi à combattre, pourvu qu'il fût riche. « Messire Bertrand, disaient-ils, donne tout ce qu'il gagne à ses hommes d'armes. Il est le père du soldat. Marchons avec lui! » L'accord fut bientôt fait. Pour des gens qui ne voyaient dans la guerre qu'une spéculation, suivre un chef heureux et habile, c'était s'assurer de gros bénéfices.

Lorsque Du Guesclin revint à Paris rendre compte de sa mission et prendre congé du roi, Charles V, l'embrassant devant toute sa cour, s'écria que son brave Breton avait plus fait pour son service que s'il lui

(1) Chronique de Du Guesclin, v. 7304.

eût gagné une province. Il disait vrai, les compagnies, en évacuant la France, lui rendaient son royaume.

Sans perdre de temps, Du Guesclin réunit toutes les bandes et en forma une armée considérable. Un assez grand nombre de volontaires illustres se joignirent aux aventuriers, attirés par la réputation de leur général et le désir de *faire armes*, comme on disait alors. On vit accourir sous sa bannière le maréchal d'Audeneham, qui, peu d'années auparavant, avait échoué dans une mission semblable à celle où Du Guesclin venait de réussir. Le maréchal était alors prisonnier sur parole du prince de Galles, et, à son exemple, maints braves chevaliers, maltraités par la fortune dans la dernière guerre, se mirent gaiement en route pour l'Espagne, dans l'espoir de réparer leurs pertes et de regagner leurs rançons aux dépens de don Pèdre. Un prince du sang royal, le comte de La Marche, ne dédaigna pas de s'enrôler parmi cette troupe de hardis volontaires. Parent de l'infortunée Blanche, il avait juré de tirer vengeance de son meurtrier. Le sire de Beaujeu, également parent de Blanche, partit avec lui. Ils étaient les seuls qu'un mobile purement chevaleresque conduisît en Espagne.

Toutes les bandes réunies s'élevaient à plus de douze mille hommes, la plupart gendarmes, c'est-à-dire cavaliers pesamment armés. Les deux tiers étaient Français ou Bretons, le reste Anglais, ou Gascons sujets du roi d'Angleterre. Aucun de ces derniers ne s'était inquiété de demander à Édouard III la permission de servir contre un prince allié de la Grande-Bretagne. Alors chaque capitaine se croyait libre de louer sa lance à qui le payait mieux, et les plus scrupuleux, en s'enrôlant au service d'un chef étranger, stipulaient seulement qu'ils ne combattraient pas contre leur légitime suzerain. Sir Hugh de Calverly conduisait les bandes anglaises. Long-temps adversaire de Du Guesclin, il était aujourd'hui son plus habile lieutenant.

A cette époque, l'équipement des hommes d'armes, Français et Anglais, était fort supérieur à celui des Espagnols. On en voit la preuve dans l'étonnement que causa à ces derniers la vue des armures en usage parmi les guerriers du Nord (1). Elles se composaient, au XIVe siècle, de plaques d'acier ou de fer forgé qui recouvraient toutes les parties du corps, et qu'on attachait par-dessus un pourpoint de cuir épais, ou même quelquefois par-dessus une cotte de mailles, comme si l'on eût voulu combiner et réunir les avantages du harnais moderne et de l'ancienne panoplie. D'ordinaire, au moment du combat, les hommes d'armes mettaient pied à terre et raccourcissaient leurs lances

(1) Ayala, *Abrev.*, p. 399. — Passage curieux où le chroniqueur nomme, d'après leurs noms français, toutes les pièces des armures de plaques, inconnues en Espagne avant l'arrivée de la grande compagnie.

pour les manier plus facilement (1). On ne se servait guère des chevaux de bataille, nommés *coursiers*, que pour la poursuite ou la retraite; quelquefois, mais rarement, pour faire une trouée dans la ligne ennemie (2). L'infanterie anglaise était la meilleure, ou plutôt la seule de l'Europe. Armés de grands arcs en bois d'if, les fantassins anglais s'abritaient derrière des pieux plantés en terre, et, protégés ainsi contre la cavalerie, décochaient des flèches longues d'une aune, auxquelles peu de cuirasses pouvaient résister. Telle était leur réputation de dextérité, que, par allusion au nombre de flèches qu'ils portaient dans leurs carquois, on disait sur la frontière d'Écosse qu'un archer anglais tenait vingt-quatre Écossais dans sa trousse. Dans les armées françaises l'arbalète était préférée à l'arc; mais cette arme n'était maniée avec adresse que par des étrangers, Génois pour la plupart et chèrement soldés. Les meilleures armes, les meilleurs soldats de France et d'Angleterre étaient rassemblés sous le même drapeau dans la compagnie blanche. Leur tactique était aussi nouvelle que leurs armures pour le pays qu'ils allaient envahir. Les Espagnols, accoutumés à la guerre d'escarmouches rapides contre les Maures, avaient adopté leur manière de combattre. Couverts de cottes de mailles légères ou de hoquetons de toile piquée (3), montés sur des chevaux vifs et légers, leurs génétaires lançaient des javelines au galop, puis tournaient bride sans se soucier de garder leurs rangs. Sauf les ordres militaires, mieux armés et mieux disciplinés que les génétaires, la cavalerie espagnole était hors d'état de résister en ligne aux gendarmes anglais ou français. L'infanterie, composée des contingens fournis par les villes et de paysans amenés par leur seigneur, n'avait guère d'autre arme défensive qu'une rondache. Elle combattait avec des zagaies ou des frondes, et n'était redoutable que derrière des rochers ou des murailles. En plaine, elle ne pouvait disputer la victoire à des soldats sans patrie, couverts de fer, également exercés à combattre de près et de loin. Tout indiquait donc que l'entrée de la grande compagnie en Espagne allait jeter dans la balance un poids irrésistible.

II.

Elle se mit en mouvement dès le milieu de l'année 1365. Malgré l'enthousiasme que lui montraient ses nouveaux soldats, Du Guesclin avait jugé prudent de les éloigner au plus vite du pays où ils avaient leurs habitudes, car il était à craindre que l'inconstance naturelle à de

(1) Froissart appelle cette opération *retailler* les lances.

(2) On l'essaya vainement à Poitiers. V. Froissart.

(3) *Perpuntes*. Ayala, p. 99. *Abrev*. — Cavallo alforado. Traités du roi d'Aragon avec don Henri.

pareilles recrues ne les ramenât bientôt à leur ancien genre de vie. Il se hâta donc de les diriger vers le midi de la France. Sur leurs bannières et leurs soubrevestes des croix étaient peintes, et il publiait qu'il les menait en Chypre contre les Sarrasins (1). Sans doute il n'espérait pas donner le change au roi de Castille; mais probablement il avait voulu fournir aux capitaines anglais un prétexte pour demeurer sous sa bannière, car il était bruit que le prince de Galles, aux termes de son traité avec don Pèdre, allait interdire à ses sujets de porter les armes contre un souverain allié de l'Angleterre (2). Au reste toute l'armée connaissait déjà le but de l'expédition, et, malgré les croix arborées sur ses enseignes, elle pensait beaucoup plus à faire du butin qu'à gagner des indulgences.

Ces nouveaux croisés, aussi redoutables aux églises qu'aux châteaux et aux chaumières, se trouvaient encore sous le poids d'une excommunication lancée par le saint-siége. Il fallait les relever de cet anathème avant de les mener dans un pays où ils prétendaient soutenir la cause de la religion; aussi leur général voulait en passant demander une absolution au pape. Mais il avait encore un autre dessein. Convaincu que ses soldats ne se montreraient dociles que s'ils étaient bien payés, il se proposait de remplir sa caisse militaire aux dépens du trésor apostolique. Vers la fin de l'année 1365, les habitans de Villeneuve-lès-Avignon virent avec effroi la compagnie blanche asseoir son camp devant leurs remparts. L'alarme fut grande à la cour du saint-père. Aussitôt il dépêcha aux chefs des aventuriers pour leur intimer l'ordre d'évacuer le territoire de l'église, sous promesse de les relever de l'excommunication qu'ils avaient encourue. La mission avait ses dangers, et ce ne fut pas sans hésitation que le cardinal de Jérusalem consentit à s'en charger. A peine eut-il traversé le Rhône qu'il se trouva en présence d'une troupe d'archers anglais qui lui demandèrent avec insolence s'il leur apportait de l'argent (3)? « De l'argent! » criaient une foule de soldats farouches accourus sur son passage. Conduit à la tente de Du Guesclin, le cardinal fut accueilli avec la plus grande politesse; mais on lui signifia que la compagnie ne quitterait la terre papale qu'après avoir reçu un subside considérable. Quelques chefs exprimaient leur regret d'élever de pareilles prétentions et protestaient de leur respect pour l'église; mais ils avouaient qu'ils n'avaient pas d'autorité sur leurs troupes. D'autres, raillant sans pitié le cardinal, lui disaient que, prêts à exposer leurs vies pour la plus grande gloire de la

(1) *Chron. de Du Guesclin*, v. 7549 et suiv.

(2) Rymer, *De impediendo soldarios qui in comitiva se ponunt, ne ingrediantur in Hispaniam*. 6 décembre 1365.

(3) Bien soyez-vous venus, apportez-vous argent?
Chron. de Du Guesclin, v. 7510.

foi, ils méritaient bien les secours de l'église. Du Guesclin lui représenta tout le danger que courait le saint-père s'il différait de solder la contribution demandée. « Nos gens, dit-il, sont devenus prud'hommes malgré eux, et bien facilement ils retourneraient à leur ancien métier. » Malgré l'imminence du péril, le pape voulut essayer le pouvoir des foudres apostoliques, et résista quelque temps; mais il reconnut bientôt qu'il ne faisait qu'irriter l'audace des bandits campés à ses portes. Des fenêtres de son palais il voyait les maisons de plaisance et les métairies de Villeneuve livrées au pillage. Déjà s'allumaient des incendies. A chaque instant les aventuriers menaçaient d'attaquer le pont Saint-Bénézet, ou, passant le fleuve sur des barques, de se répandre dans les riches campagnes d'Avignon. Cependant Du Guesclin répondait aux plaintes qu'on lui adressait de toutes parts : « Que voulez-vous? mes soldats sont excommuniés. Ils ont le diable au corps, et nous n'en sommes plus les maîtres. » Bientôt on ne disputa plus que sur le montant de la contribution, et, après quelques pourparlers, les chefs de la compagnie blanche voulurent bien se contenter de 5,000 florins d'or. Les bourgeois d'Avignon s'empressèrent d'avancer la plus grande partie de cette somme, qui peut-être ne leur fut jamais remboursée (1). Absous et chargés de butin, les aventuriers s'éloignèrent gaiement en célébrant les louanges de leur nouveau capitaine. Tels furent leurs adieux à la France.

III.

Cependant les négociations continuaient avec beaucoup d'activité entre les rois d'Aragon et de Navarre. Jusqu'au dernier moment, Charles protestait contre l'entrée de la compagnie en Espagne. En France, il

(1) L'auteur de la chronique en vers de Du Guesclin raconte cet exploit de son héros avec la malignité ordinaire aux poètes du moyen-âge, toujours pleins d'irrévérence contre l'église. Suivant cette version, adoptée sans examen par l'histoire, Du Guesclin aurait exigé que la contribution entière fût soldée par le trésor apostolique, disant qu'il n'allait pas se battre pour les intérêts des bourgeois d'Avignon, mais bien pour ceux du saint-père. Rien de moins fondé. Il résulte d'une requête manuscrite du conseil municipal d'Avignon, conservée dans les archives de la préfecture de Vaucluse, que la rançon du territoire de l'église fut acceptée par Du Guesclin sans qu'il fît la moindre observation sur son origine. Mais il paraît que, dans la suite, le cardinal de Jérusalem, vicaire d'Avignon, prétendit mettre à la charge de la ville les 5,000 florins payés aux aventuriers, bien qu'elle ne se fût engagée, dans le principe, à contribuer que pour une somme de 1,500 florins. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre dans cette pièce fort obscure par sa détestable latinité. J'en dois la communication à l'obligeance de M. Achard, archiviste de Vaucluse, qui l'a découverte et a bien voulu me permettre de la publier. Il n'a pu trouver aucun renseignement sur le résultat de la réclamation présentée au saint-père. — Cfr. Nostre-Dame, *Hist. de Provence*, p. 422. — *Chron. de Du Guesclin*, v. 7693-7724. — Appendice.

avait appris à connaître les aventuriers, et, tremblant que ses états ne devinssent le théâtre de la guerre, il ne cessait de conjurer Pierre IV de les éloigner de ses frontières (1). Le traité de Sos n'avait été observé ni d'une part ni de l'autre, et le roi d'Aragon avait trop de prudence pour donner des subsides à un allié d'aussi mauvaise foi que le roi de Navarre. Son trésor, d'ailleurs, était épuisé par les exigences de don Henri et des aventuriers, et il était hors d'état de faire de nouveaux sacrifices. L'année précédente, il avait été réduit à saisir et faire fondre les ornemens d'or et d'argent renfermés dans les églises, jusqu'aux calices et aux encensoirs, pour subvenir à la solde de ses troupes (2). En attendant, il s'efforçait d'amuser le Navarrais par de nouvelles promesses. Il marchandait avec lui. Une alliance déclarée étant trop chère, on en était venu à débattre les conditions d'une neutralité partiale, que Charles voulait se faire bien payer (3). D'abord il demandait que le fils aîné du roi d'Aragon épousât l'infante de Navarre *sans dot* (4), puis que Pierre IV lui garantît ses états contre les attaques de la France (5); enfin, et c'était sans doute là le point capital de la négociation, qu'en considération de sa bonne volonté, on lui comptât 40,000 florins d'or, subside dont le motif serait déguisé par la cession faite à l'Aragon de quelques châteaux sans importance (6). Bientôt le roi de Navarre voyait qu'il était trop exigeant, et se rabattait à 20,000 florins (7). De son côté, le roi d'Aragon consentait au mariage de son fils (8), déjà engagé avec plusieurs princesses par autant de traités différens, promettait des subsides pour l'avenir, et publiait des ordres pour interdire l'entrée de ses états à la grande compagnie (9). Je passe sons silence les sermens

(1) *Arch. gen. de Ar.* Propositions adressées au roi d'Aragon par Mosen Juan de Arellano de la part du roi de Navarre. Art. 4, reg. 1205, p. 61 et suiv.

(2) « Axi com son retaules d'argent, creus, calzers, y lanties, y encensers. » Carbonell, p. 193.

(3) *Arch. gen. de Ar.* Propositions de Mosen J. de Arellano, reg. 1205, p. 61 et suiv. « Que tenido non seu de fazer guerra de su persona ni de su regno. » Art. 1.

(4) *Ibid.* « Que non le sia tengut donar ni livrar terres ni argent, e sera li fet e assignat dodari e cambra axi tal como fo à doña Maria de Navarra. » Art. 2.

(5) *Ibid.*, art. 4.

(6) *Ibid.* « Quel dito rey d'Arago considerando la buena voluntat del dito rey de Navarra e las misiones que ha feyto por causa de los sobre dichos castiellos prometa de dar al dito rey de Navarra 40,000 florines d'oro. » Art. 6.

(7) Réponses du roi d'Aragon aux propositions précédentes. Art. 6, reg. 1205, p. 63 et suiv.

(8) *Ibid.* Additions aux propositions. Le roi d'Aragon consent au mariage à condition qu'il enverra des gens de confiance pour *voir l'infante à loisir*, connaître sa santé, sa personne, et prendre des informations sur son caractère *Para veer la infanta a huella* (pour *huelga*) *la sanidat e apostamiento de su persona e haver informacion de su persona.* J'ai cru devoir rapporter cette preuve singulière de la prudence de la diplomatie au moyen-âge.

(9) *Ibid.* Réponse du roi d'Aragon à l'art. 4 des propositions de J. d'Arellano — Lettre

échangés entre les deux princes, et sans cesse renouvelés, car, chose étrange, on ne se lassait pas de ces formalités qui ne trompaient plus personne. En même temps qu'il traitait avec le roi de Navarre, Pierre IV envoyait à ses ambassadeurs à Paris des instructions secrètes pour conclure une alliance offensive et défensive avec la France, dont le but devait être la ruine du Navarrais et le partage de ses états (1). Ainsi, au moment où les plus belles provinces de son royaume étaient aux mains de ses ennemis, Pierre IV rêvait toujours la conquête de la moitié de l'Espagne. Mais tout semblait possible avec les aventuriers pour auxiliaires. Don Henri et le roi d'Aragon pressaient leur marche par de fréquens messages et faisaient de grands préparatifs pour les recevoir. Des vivres et des guides sûrs devaient les attendre aux passages des montagnes (2). Tous les bannis castillans et un corps de volontaires aragonais commandé par le comte de Denia se rassemblaient sur la frontière de Castille. Suivant une dernière convention signée à Saragosse, Pierre IV ne devait pas prendre part personnellement à l'expédition. Il se tenait prêt à profiter des premiers succès de don Henri pour ressaisir les villes occupées par les Castillans dans le royaume de Valence. Ses capitaines avaient ordre de pousser leur pointe jusque dans le royaume de Murcie, et de s'en emparer s'il leur était possible, en vertu du traité de partage conclu à Benifar et ratifié à Murviedro, puis finalement à Saragosse. Persuadé que le salut de son royaume dépendait entièrement de ce dernier effort, le roi d'Aragon n'avait reculé devant aucun sacrifice. Son trésor était épuisé, mais il vendait ses biens patrimoniaux (3), et trouvait de nouvelles ressources pour solder les

du roi d'Aragon à Jordan d'Urries. Huerta de Serra, 2365. Il professe de son intime amitié avec le roi de Navarre, et ordonne, sous peine de son indignation, que les *ports* des montagnes soient fermés à toute troupe étrangère. Reg. 1205, p. 58. — Autre lettre, dans le même sens et de même date, adressée au conseil de Jaca. Même reg., p. 59.

(1) *Arch. gen. de Ar.* Instructions envoyées à Mosen F. Perellòs, ambassadeur de Pierre IV en France, 12 novembre 1364. Reg. 1295 *Secretorum*, p. 111. — Nouvelles instructions semblables en 1365. Même reg., p. 115. — Nouvelles instructions à Perellòs, datées de Tortose, 15 août 1365. Reg. 1293 *Secret.*, p. 93. — Projet d'un traite avec le duc d'Anjou pour faire la guerre au roi de Navarre. Sans date; probablement des premiers jours de l'année 1366. Reg. 1293, p. 135. — Lettre à Perellòs sur le même sujet. Barcelone, 10 septembre 1366. *Ibid.*, p. 137. — Traité d'alliance offensive et défensive avec la France contre le roi de Navarre, signé à Toulouse, 29 septembre 1366. On convient que le duc d'Anjou attaquera le roi de Navarre en personne avec 400 glaives (lances) au moins. Les états du roi de Navarre situés au sud des Pyrénées appartiendront au roi d'Aragon; ce dernier fournira 400 lances au roi de France pour l'aider à s'emparer des autres possessions du roi de Navarre. Reg. 1293, p. 144 et suiv.

(2) *Arch. gen. de Ar.* Lettre de Pierre IV. Saragosse, 26 février 1366. Registre 1213, p. 16.

(3) *Arch. gen. de Ar.* Acte de vente passé par le roi. Saragosse, 12 mars 1366. Registre 1213, p. 42 et suiv. Voici le préambule : « Quantas nobis nostræque rei publicæ oppressiones et dampna, quantaque pericula comminaret mora solutionis quam facere ha-

douze mille mercenaires qui allaient décider du sort de la Castille et de l'Aragon.

Ils parurent enfin, précédés de quelques journées par leurs chefs, que Pierre IV reçut à Barcelone avec de grands honneurs. Dans un festin qu'il leur donna, Du Guesclin s'assit à la droite du roi, qui avait à sa gauche l'infant Raymond Berenger, son oncle (1). Mais le Breton n'était pas homme à se contenter de ces faveurs royales; il venait réclamer les subsides promis à ses troupes et en exiger de nouveaux. Pierre s'était engagé à délivrer aux chefs de la grande compagnie 100,000 florins d'or, à la condition qu'elle traverserait ses états sans y commettre de désordres. Il fallut ajouter à cette somme un supplément de 20,000 florins (2). Cependant les aventuriers, qui avaient passé les monts dans le courant de janvier, se montrèrent encore plus indisciplinés en Aragon qu'ils ne l'avaient été en France. Se croyant déjà en pays ennemi, ils mettaient tout à feu et à sang sur leur passage. Entrés dans Barbastro, ils pillèrent les maisons, massacrèrent les bourgeois ou les mirent à la torture pour en tirer rançon. Quelques-uns de ces malheureux, réfugiés dans la principale église, essayèrent de s'y défendre; les aventuriers mirent le feu aux toitures et brûlèrent ainsi plus de deux cents personnes (3).

Tout était permis à ces étrangers, et telle était l'épouvante qu'ils inspiraient, qu'on leur savait gré comme d'un bienfait du mal qu'ils ne faisaient point. Les sujets du roi d'Aragon s'adressaient aux capitaines français et anglais pour obtenir des faveurs de leur maître, et ces recommandations, peut-être intéressées, étaient toujours accueillies avec faveur (4).

IV.

Tandis que cette effroyable avalanche descendait du haut des Pyrénées, don Pèdre s'apprêtait de son mieux à en soutenir le choc. Ordonnant partout des levées, parcourant lui-même son royaume en tout sens pour donner plus d'activité aux préparatifs de guerre, il avait assigné Burgos comme point de réunion aux différens corps de son armée. De sa personne il s'y rendit lui-même au commencement de l'année 1366, lorsque déjà l'ennemi mettait le pied sur le territoire cas-

bemus comiti Trastameræ et istis gallicanis agminibus, quæ divina magestas in nostrum auxilium contra regem Castellæ nostrum hostem publicum exaltavit, etc. »

(1) Carbonell, p. 196.

(2) *Id.*, *ibid.*

(3) Zurita, t. II, p. 342.

(4) *Arch. gen. de Ar.* Priviléges accordés à maître Robert d'Estanten, bourgeois de Saragosse, à la prière de messire Hugh de Calverly. Saragosse, 1er mars 1366. Reg. 1213 Sigilli secreti, p. 24.

tillan. A Burgos, le roi trouva des troupes nombreuses, mais peu aguerries, intimidées d'ailleurs par les rumeurs effrayantes sur le nombre, la valeur, la férocité des nouveaux adversaires qu'elles allaient avoir à combattre. Ses meilleurs soldats se trouvaient dans le royaume de Valence, disséminés çà et là, gardant les villes dont il s'était emparé dans ses dernières campagnes (1). S'il remarquait moins de découragement parmi les riches-hommes et les chevaliers rassemblés autour de sa bannière, ce n'était pas sans une cruelle inquiétude qu'il se rappelait tous les motifs qu'ils avaient de le haïr. N'étaient-ils pas les parens, les amis de tant de seigneurs sacrifiés à ses soupçons, assassinés par ses ordres ou flétris par une sentence de trahison? Était-ce pour le défendre ou pour le livrer à son ennemi que toute cette noblesse montrait tant d'empressement aujourd'hui? Chaque jour des bruits alarmans venaient redoubler son anxiété. Naguère la crainte d'une défection l'avait empêché de risquer une bataille décisive, lorsque, à la tête de troupes victorieuses, il s'était avancé jusqu'au cœur de l'Aragon; combien de nouveaux motifs pour redouter une trahison, maintenant que don Henri, avec les meilleurs soldats de la France et de l'Angleterre, venait en Castille tendre la main aux mécontens! Dans la situation où se trouvait don Pèdre, tout excitait sa méfiance, jusqu'aux témoignages de fidélité et de dévouement qu'à l'approche du péril lui donnaient ses plus loyaux serviteurs. La prudence aurait dû lui conseiller de dissimuler ses soupçons et ses inquiétudes : il les trahissait par un redoublement de brusquerie et de hauteur. Il accusait au hasard, éclatait sans cesse en plaintes irréfléchies, et semblait provoquer la défection par des menaces déjà devenues impuissantes.

Tandis que, partagé entre cent résolutions contraires, il attendait l'orage, plongé dans un découragement apathique, il vit arriver à Burgos le seigneur d'Albret, vassal du roi d'Angleterre, que sa haine contre les rois de Navarre et d'Aragon rendait un allié naturel de la Castille. Compagnon d'armes ou parent de quelques-uns des chefs de la grande compagnie, le seigneur d'Albret venait offrir à don Pèdre son entremise pour les attirer à son service, ou du moins pour les obliger à quitter celui du comte de Trastamare. Il semblait facile surtout de débaucher les bandes d'Anglais et de Gascons, qui avaient un prétexte spécieux pour abandonner Du Guesclin dans la désapprobation publique que le prince de Galles venait de donner à une expédition dirigée contre un prince ami de l'Angleterre. Il suffisait d'indemniser les capitaines et d'offrir une paie avantageuse aux soldats. Sans argent, nul traité n'était possible avec les chevaliers d'aventure. Don Pèdre, libéral seulement avec ses maîtresses, rejeta les offres du seigneur d'Al-

(1) Ayala, p. 405.

bret, renouvelées bientôt après, et tout aussi inutilement, par Iñigo Lopez de Orozco, qui vint lui porter des propositions formelles de la part de plusieurs chefs anglais (1). Cependant les caisses du roi étaient pleines, et c'était alors le seul avantage qu'il eût sur ses ennemis. On a peine à concevoir un tel aveuglement d'un prince qui mesurait cependant toute la grandeur du péril.

L'hiver, en retardant l'ouverture de la campagne, avait retenu les aventuriers sur le territoire aragonais assez long-temps pour que leurs hôtes sentissent cruellement le fardeau de leur présence. Leurs excès furieux attiraient des représailles, et les montagnards belliqueux de l'Aragon et de la Navarre répondaient à leurs pillages en attaquant leurs convois et en massacrant leurs traînards (2). Il était temps de lancer enfin cette horde détestée sur le pays ennemi.

Au commencement de mars 1366, sir Hugh de Calverly commença le premier les hostilités en attaquant Borja, ville d'Aragon occupée depuis long-temps par les troupes de Castille (3). A l'approche de l'avant-garde anglaise, la garnison abandonna la place en toute hâte, entraînant dans sa fuite un corps considérable de troupes castillannes cantonnées à Magalon. Après ce facile succès, toute l'armée de don Henri se mit en mouvement; elle entra sans obstacle en Navarre, y traversa l'Èbre et franchit la frontière de Castille au milieu de mars, non loin d'Alfaro. Sans s'amuser au siége de cette forte place, gardée par Iñigo de Orozco, elle se dirigea rapidement sur Calahorra, ville plus considérable, mais médiocrement fortifiée. Là, les partisans de don Henri s'étaient donné rendez-vous et s'apprêtaient à l'accueillir. Don Fernand de Tovar, l'évêque de Calahorra et quelques autres riches-hommes, chargés par don Pèdre de mettre cette place en état de défense, furent les premiers à en ouvrir les portes aussitôt que parurent les bannières ennemies (4).

Cette première défection était grave; elle prouvait combien don Pèdre était détesté. C'était à Calahorra que don Henri devait afficher publiquement ses prétentions. La scène était préparée, les rôles appris d'avance. Il s'agissait de donner solennellement la couronne au chef de la grande compagnie. Bertrand Du Guesclin au nom des Français, sir Hugh au nom des Anglais, le comte de Denia, chef des Aragonais auxi-

(1) Ayala, p. 397 et 405.

(2) *Arch. gen. de Ar.* Mandement du roi d'Aragon pour *repeupler* le bourg de Pina saccagé (*barreyado*) par les compagnies de France. Saragosse, 24 février 1366. Reg. 1213 Sigilli secr., p. 15. — Ordre du roi pour faire rendre au comte d'Urgell cinquante bêtes à cornes enlevées par les habitans de Perthusa sur les Français qui les avaient prises à Antillon, domaine de ce comte. Saragosse, 5 mars 1366. *Ibid.*, p. 24. — Appendice.

(3) Ayala, p. 400.

(4) *Id.*, *ibid.*

liaires, avaient préparé un simulacre d'élection. Pour ces preux chevaliers, la question n'avait rien d'embarrassant; ils croyaient que le métier d'aventure menait à tout, même au trône. Du Guesclin prit la parole pour ses compagnons. « Soyez roi, dit-il à don Henri; vous devez faire cet honneur à tant de nobles chevaliers qui vous ont reconnu pour chef dans cette chevauchée. D'ailleurs don Pèdre, votre ennemi, refuse le combat, et par là il reconnaît lui-même que le trône de Castille est vacant (1). » Cette éloquence toute militaire devait être fort goûtée par les douze mille bandits qui entouraient l'orateur. Du peuple de Castille, il n'en fut point question dans la harangue de Du Guesclin; il lui suffisait de montrer les aventuriers humiliés de n'être pas commandés par un roi. Malgré des argumens si spécieux, don Henri, avec une feinte modestie, résista assez long-temps pour que les Castillans joignissent leurs instances à celles des capitaines étrangers. Il céda enfin et se laissa ceindre la couronne. Aussitôt don Tello, déployant l'étendard royal, traversa le camp au cri de : Castille! Castille! au roi Henri! Puis, accompagné de bruyantes acclamations, il alla planter la bannière au sommet d'un monticule, sur le chemin de Burgos. Alors chacun s'empressa de demander quelque grace au nouveau roi, comme pour lui donner le plaisir de faire un acte de souveraineté. Il ne refusa personne et se montra libéral à donner ce qu'il fallait gagner à la pointe de la lance. Cette comédie jouée, l'armée se remit en marche et se dirigea sur Burgos à grandes journées sans rencontrer d'obstacles. Les villes n'attendaient pas la sommation des hérauts pour envoyer leurs clés, et de toutes parts arrivaient à l'envi nobles et bourgeois, empressés de baiser la main de leur nouveau maître. C'était à qui viendrait plus vite faire ses offres de service et en solliciter la récompense. Devant Briviesca seulement on s'aperçut de la présence d'un ennemi. Men Rodriguez de Senabria commandait dans la place, autrefois familier de don Henri, maintenant serviteur fidèle de don Pèdre. Il essaya de se défendre; un combat assez vif s'engagea aux barrières; mais, le gouverneur ayant été renversé et pris par un chevalier gascon, la garnison mit bas les armes avant de soutenir l'assaut (2).

V.

La terreur et la confusion régnaient à la cour de don Pèdre. Elles furent portées au comble lorsqu'on y apprit que Briviesca n'avait pu arrêter un seul jour la marche impétueuse des aventuriers. Malgré le nombre des troupes réunies à Burgos, on voyait bien que le roi n'ose-

(1) Ayala, p. 401.
(2) *Ibid*, p. 402.

rait livrer bataille, encore moins s'enfermer dans une place, alors assez médiocrement fortifiée, pour y subir les hasards d'un siége. Don Pèdre, retiré dans son palais, était inaccessible, ne donnait aucun ordre, et ne faisait rien pour encourager ses partisans encore très nombreux, surtout parmi le peuple et la bourgeoisie. Cependant l'ennemi avançait toujours. Ses coureurs avaient paru à quelques lieues de Burgos; une seule marche pouvait l'amener devant la ville. La veille du dimanche des Rameaux, un mouvement inaccoutumé se fit remarquer dans le palais, on sellait les chevaux et les mules, on chargeait précipitamment les bagages. Six cents cavaliers maures, gardes ordinaires de don Pèdre, commandés par don Mohamed-el-Cabezani, envoyé du roi de Grenade, étaient en bataille devant les portes. Aussitôt le bruit se répand que le roi va partir. Aucun des magistrats n'était prévenu. Il n'avait instruit de ses desseins aucun des riches-hommes qui étaient venus lui offrir leur épée; nulle disposition pour la défense de la place, aucune pour la sûreté d'un trésor considérable renfermé dans le donjon. Le roi semblait avoir tout oublié, tout, excepté une vengeance à exercer, une trahison à punir. On venait, par son ordre, de mettre à mort dans l'enceinte du château Juan de Tovar, le frère du gouverneur de Calahorra, qui avait rendu sa ville au prétendant.

Le peuple, rassemblé autour du palais, contemplait dans un muet abattement ces apprêts de départ. A la vue du roi, des cris de désespoir se mêlèrent aux acclamations. Les principaux de la bourgeoisie se jetèrent à ses pieds, et, les larmes aux yeux, le conjurèrent de ne pas les abandonner. — « Nous avons des vivres et des armes, disaient-ils, nous voulons nous défendre. Tout ce que nous possédons au monde, sire, nous vous l'offrons. Mais restez avec vos fidèles sujets. » — D'une voix mal assurée, le roi répondit qu'il les remerciait de leur fidélité. Son départ cependant était nécessaire. Il était instruit que le Comte et la compagnie avaient résolu de marcher sur Séville, et il fallait pourvoir à la sûreté des infantes et du trésor royal. — Quelques bourgeois essayèrent de lui représenter combien il était improbable que don Henri pensât à se diriger sur l'Andalousie. Au contraire, les rapports les plus récens témoignaient qu'il tournait toutes ses forces contre Burgos. Malgré ces observations, le roi demeura inébranlable. Alors les magistrats de la ville lui demandèrent respectueusement quels ordres il leur donnait en les quittant ainsi au moment du péril. — « Faites au mieux que vous pourrez, » répondit-il avec impatience. — « Sire, reprit l'orateur des bourgeois, nous voudrions avoir l'heur de défendre cette ville, qui est vôtre, contre vos ennemis; mais, puisque vous-même, disposant de tant de bons cavaliers, ne croyez pas pouvoir la défendre, que voulez-vous que nous fassions? » Don Pèdre gardant le silence, l'alcade reprit : — « S'il arrivait, sire, ce qu'à Dieu ne plaise,

que nous nous vissions en telle nécessité que résister fût impossible, veuillez, par avance, nous relever du serment de foi et hommage que nous vous avons prêté. Nous vous le demandons une fois, deux fois, trois fois. » — « J'y consens, » dit le roi. Sur-le-champ un notaire prit acte de cette déclaration. Puis un des trésoriers demanda ce qu'il fallait faire des sommes confiées à sa garde et déposées dans le château. — « Défendez le château, » s'écria le roi sautant à cheval. — « Mais, si la ville est prise, le château ne peut se défendre!... » Sans daigner répondre, le roi piqua des deux, suivi des cavaliers grenadins, les seules troupes à la fidélité desquelles il se fiât encore (1).

Parmi les riches-hommes réunis à Burgos, un bien petit nombre l'accompagna dans sa retraite (2); la plupart demeurèrent dans la ville ou aux environs pour attendre l'événement, ou plutôt s'occupèrent dès-lors de traiter avec don Henri aux conditions les plus avantageuses. En voyant le roi s'abandonner lui-même, le découragement s'était emparé de ses plus fidèles serviteurs. Les commandans des places situées en avant de Burgos croyaient faire preuve de dévouement en abandonnant leurs remparts pour suivre leur maître dans sa fuite; mais le plus grand nombre se déclarait pour le vainqueur. Tous les ponts-levis s'abaissaient devant la bannière de Castille portée par les aventuriers, et il avait suffi au prétendant de se montrer pour enlever au roi légitime la moitié de ses états.

Au moment où don Henri passait la frontière, don Pèdre avait dépêché des courriers à tous les gouverneurs des places conquises en Aragon, et surtout dans le royaume de Valence, avec ordre de les évacuer au plus vite, de brûler les maisons, de démanteler les fortifications s'ils le pouvaient, et de le rejoindre avec tous leurs soldats. Le rendez-vous qu'il leur assigna était Tolède; car il conservait encore l'espoir d'arrêter l'ennemi aux passages des montagnes qui divisent les deux Castilles. Autant que l'on peut juger de son plan aujourd'hui, il se flattait qu'en cédant du terrain à son adversaire, en l'attirant pour ainsi dire au cœur de ses états, il pourrait le détruire par cette guerre de chicane qui lui était familière, et il comptait sur l'intempérie du climat, la fatigue et la misère, pour dégoûter les aventuriers et priver don Henri de ses principales forces. Telle a été souvent la tactique des généraux espagnols, toujours couronnée de succès, lorsque le peuple s'est déclaré contre les envahisseurs. Mais la cause de don Pèdre n'était pas soutenue par l'opinion nationale, et il ne tarda pas à reconnaître qu'il ne devait plus compter sur ses sujets. En recevant ses lettres, quelques-uns de ses capitaines, il est vrai, gagnèrent à la hâte la Cas-

(1) Ayala, p. 402 et suiv.
(2) Pero Lopez Ayala suivit le roi jusqu'à Tolède. Ayala, p. 404.

tille neuve ou se replièrent sur le royaume de Murcie; mais la plupart, croyant que tout était perdu pour don Pèdre, se dispersèrent après avoir vendu au roi d'Aragon les places qu'ils avaient ordre de démanteler (1).

Dès que don Pèdre eut quitté Burgos, les bourgeois, déjà découragés et témoins des mauvaises dispositions des riches-hommes demeurés dans leurs murs, pensèrent à leur salut et ne balancèrent plus à envoyer une députation à don Henri. Les lettres de créance remises par le conseil de la commune à ses mandataires étaient adressées au comte de Trastamare; mais elles leur enjoignaient de le reconnaître comme roi, dès qu'il aurait juré de garder les libertés et les priviléges de la ville. Dans cette rapide révolution, nobles et bourgeois ne songeaient qu'à leurs intérêts; chacun cherchait à obtenir du nouveau maître quelque faveur particulière. Au lieu de conquérir son royaume, don Henri allait l'acheter. Il jura de maintenir les antiques franchises de Burgos, promit même, dit-on, d'exempter la ville de tout impôt (2), et immédiatement après les portes s'ouvrirent pour son entrée triomphale. Dès le lendemain, il s'y fit couronner en grande pompe dans l'église du monastère de las Huelgas. A cette cérémonie assistèrent beaucoup de riches-hommes et des députations de plusieurs grandes villes de la Castille, car la fuite précipitée de don Pèdre semblait à toute l'Espagne un aveu de son impuissance, et, comme l'avait dit Du Guesclin, une abdication de sa souveraineté. Les premiers actes du prétendant furent des graces accordées aux hommes qui de capitaine d'aventure l'avaient fait roi. L'argent qu'il trouva dans le château de Burgos, et que le trésorier de don Pèdre s'empressa de lui remettre, une contribution extraordinaire imposée aux Juifs de la ville, servirent à payer la solde de ses mercenaires étrangers et mainte défection subalterne. Des titres de noblesse, des concessions de terres, des fiefs royaux furent distribués avec une libéralité inouie jusqu'alors aux principaux de ses compagnons d'armes et particulièrement aux chefs de la grande compagnie. A Bertrand Du Guesclin il donna le comté de Trastamare, et il y ajouta la riche seigneurie de Molina avec d'immenses domaines. Sir Hugh de Calverly reçut le titre de comte de Carrion et l'apanage considérable qui en dépendait. Le comte de Denia, chef des auxiliaires aragonais, que don Henri pendant son exil avait nommé son frère d'armes, ne fut point oublié; il devint marquis de Villena et obtint en partage tous les biens qui avaient composé la dot de la comtesse de Trastamare. Devenu roi, don Henri ne voulait rien garder de sa fortune privée. Don Tello reprit le titre de seigneur de Biscaïe, et eut en-

(1) Ayala, p. 404. Abr., note 4.

(2) Cascales, *Hist. de Murcia.* Lettre de don Pèdre au conseil de Murcie, p. 199, v

core l'investiture de la seigneurie de Castañeda. Don Sanche, son frère, ne fut pas moins bien traité, et sa part fut l'immense héritage du fameux don Juan d'Alburquerque, qui, depuis la mort de son fils, avait été dévolu à la couronne. Anciens serviteurs, compagnons d'exil, transfuges ou adversaires ralliés se disputaient le riche butin donné par la victoire. Il semblait que don Pèdre n'eût grossi le domaine royal que pour fournir aux prodigalités de son ennemi. Pour la première fois en Castille, les titres de comte et de marquis, jusqu'alors réservés aux membres de la famille royale, furent donnés à des riches-hommes ou même à des capitaines étrangers (1). Telle fut la générosité ou plutôt la profusion du nouveau roi, qu'elle donna lieu à une expression proverbiale long-temps usitée en Espagne. *Faveurs de Henri*, ainsi appelat-on désormais les graces obtenues avant d'avoir été méritées (2).

VI.

Pendant que don Henri se faisait couronner à Burgos, don Pèdre entrait en fugitif dans Tolède et s'y arrêtait quelques jours comme étonné de n'être pas poursuivi; mais les nouvelles qu'il recevait de tous les côtés ne faisaient qu'accroître son abattement. Malgré la jonction de quelques troupes arrivées du royaume de Valence, il se sentait moins que jamais en état de tenter la fortune des armes. Un reste de terreur qu'il inspirait encore avait bien pu lui rallier plusieurs milliers de soldats, mais il ne se dissimulait pas que son prestige était perdu et qu'il ne pouvait plus se faire obéir. Tolède n'étant pas, à ses yeux, un asile plus sûr que Burgos, il se disposa à l'abandonner bientôt pour gagner l'Andalousie. Après avoir exhorté les habitans à se défendre avec courage, il leur laissa pour gouverneur Garci Alvarez, maître de Saint-Jacques, avec quelque six cents hommes d'armes; puis il courut à Séville, conservant à peine l'espoir de prolonger la lutte dans un pays qu'il aimait et sur lequel, plus qu'en aucune autre de ses provinces, s'étaient répandues ses faveurs. Au lieu de se faire suivre par les troupes aguerries revenues du royaume de Valence, il les distribua fort imprudemment dans quelques villes de la Castille neuve, sous le commandement de seigneurs qu'il croyait encore attachés à sa personne, et ne garda auprès de lui qu'un petit nombre de riches-hommes qui, possédant des domaines en Andalousie, pouvaient y exercer une influence utile à sa cause. Ceux qu'il laissait en arrière attendirent à peine qu'il fût éloigné pour faire leur soumission au vainqueur. Ni le souvenir de ses bienfaits, ni la crainte de ses vengeances, n'arrêtaient plus personne.

(1) Pellicer. *Justificacion de la grandeza de don Fernando de Zuniga*, p. 1 et suiv.
(2) *Mercedes Enriqueñas.*

Les hommes qui s'étaient toujours montrés les ministres dociles de son despotisme cherchèrent à faire oublier leurs viles complaisances par un empressement encore plus lâche à s'humilier devant le prince qu'ils avaient si long-temps persécuté. Iñigo de Orozco, chargé de défendre Guadalajara, courut en porter les clés à Burgos. Le maître de Calatrava, don Diego de Padilla, le frère de celle que don Pèdre avait déclarée reine, ne fut pas un des derniers à venir baiser la main qui déshéritait d'un trône les filles de sa sœur (1). Garci Alvarez, un peu moins empressé que les autres, fit mine de vouloir résister dans Tolède, mais seulement le temps nécessaire pour se faire acheter sa défection. Il était maître de Saint-Jacques par la volonté de don Pèdre, depuis la mort de don Fadrique, et Gonzalo Mexia, vieux serviteur de don Henri, émigré depuis les premiers troubles, avait pris le même titre de son côté et avait été reconnu en qualité de Maître par les chevaliers de l'ordre, exilés comme lui. Entre ces deux rivaux à la maîtrise de Saint-Jacques, le choix de don Henri ne pouvait être douteux. Garci Alvarez, voyant l'Alcazar et le pont d'Alcántara au pouvoir des bourgeois insurgés, se trouva heureux d'obtenir, en échange de sa renonciation, deux domaines considérables et une grosse somme d'argent (2). A ce prix il vendit Tolède, ou plutôt la partie de la ville que ses troupes occupaient encore. Don Henri y fut reçu aux acclamations du peuple excité par le clergé et la noblesse, sur lesquels avait durement pesé le despotisme de don Pèdre. Pendant quinze jours il tint sa cour à Tolède, recevant les hommages et les soumissions des villes qui de toutes parts lui envoyaient leurs députés. Les procurateurs de Cuenca, d'Avila, de Madrid, de Talavera, vinrent prêter le serment de fidélité entre ses mains et reçurent en échange la confirmation de leurs priviléges, peut-être même des franchises nouvelles. Henri n'avait pas oublié la conduite des Juifs de Tolède, qui, quelques années auparavant, avaient puissamment contribué à l'expulser de leurs murs. De même qu'à Burgos, une forte amende punit leur attachement à la cause de don Pèdre. La Juiverie de Tolède fut contrainte de payer la solde des aventuriers, et cette contribution arbitraire fut exigée avec la dernière rigueur (3). Ces avanies étaient agréables au peuple castillan et surtout au clergé. Les ecclésiastiques, maltraités par don Pèdre, saisissaient avec empressement l'occasion de se venger et animaient le bas peuple à se soulever contre un prince que le ciel abandonnait. D'un côté, le roi légitime fuyant entouré de génétaires musulmans, de l'autre, l'usurpateur rançonnant les Juifs, il n'en fallait pas davantage pour établir dans l'esprit de la populace l'impiété de l'un et la foi fervente de l'autre.

(1) Ayala, p. 410.
(2) *Id.*, p. 411.
(3) *Id.*, p. 412.

Arrivé à Séville, don Pèdre n'y trouva que le découragement et les symptômes de mutinerie qu'il avait observés sur toute sa route. Les Andalous, dont les campagnes avaient été souvent ravagées par les Maures, ne voyaient pas sans une extrême inquiétude les préparatifs du roi de Grenade pour secourir son allié. On avait entendu don Pèdre s'écrier, dans un moment de colère, que, s'il était trahi par ses sujets, il pouvait au moins compter sur la fidélité du roi Mohamed, qui lui devait sa couronne. Ces paroles imprudentes étaient commentées avec malveillance par les prêtres et par les émissaires du prétendant. Ils publiaient que don Pèdre attendait une puissante armée de Grenade, et qu'il allait remettre entre les mains des Maures les principales villes de l'Andalousie. Quelques-uns ajoutaient qu'il avait promis à son allié Mohamed d'abjurer la foi chrétienne, et que, comme le comte Julien, il allait sacrifier à sa vengeance sa religion et sa patrie. La populace accueillit ces rumeurs absurdes, qui, chaque jour, devenaient plus menaçantes. Des attroupemens séditieux se formaient dans les rues voisines de l'Alcazar, et y bloquaient en quelque sorte le malheureux roi. Bientôt il en vint à douter qu'il pût s'y maintenir avec le petit nombre de soldats qui lui restaient fidèles. Dans cette extrémité, après avoir pris conseil du maître d'Alcántara, Martin Lopez, de Mateo Fernandez, son chancelier, et de Martin Yanez, son trésorier, il se détermina à quitter Séville pour aller implorer le secours du roi de Portugal, son oncle et son ancien allié.

Avant les derniers revers de don Pèdre, l'union la plus intime régnait entre les deux princes, et ils avaient résolu de la resserrer encore par un mariage entre leurs enfans. Doña Beatriz, fille aînée de Marie de Padilla, héritière présomptive de la couronne de Castille, devait épouser don Fernand, fils aîné du roi de Portugal; mais l'âge de la princesse n'avait pas permis que le mariage fût encore célébré. Toutefois don Pèdre, confiant dans la parole de son allié, aussitôt après son arrivée à Séville, s'était empressé d'envoyer sa fille en Portugal, avec la dot stipulée au traité d'alliance, et de plus une somme d'argent considérable, ainsi que quantité de pierreries qui avaient appartenu à Marie de Padilla. Peu de jours après, ayant fait venir à Séville tout l'or et l'argent monnayé qu'il gardait dans le château d'Almodovar del Rio, il le fit embarquer sur une galère, et chargea Martin Yanez de se rendre avec ce trésor à Tavira, en Portugal, pour y attendre de nouveaux ordres. Quant à lui, renfermé dans l'Alcazar, et presque assiégé par ses sujets, il suivait avec anxiété les mouvemens de don Henri, hésitant encore à quitter son royaume. La révolte éclatant vint abréger ses incertitudes. La populace ameutée se porta en masse contre l'Alcazar pour lui donner l'assaut; elle s'était déjà emparée de l'arsenal et des galères. Il n'y avait pas un moment à perdre. Le roi, mon-

tant à cheval, sortit presque furtivement de Séville avec les deux infantes Constance et Isabelle, et une fille naturelle de don Henri, qu'il gardait auprès de lui comme un otage depuis plusieurs années. Il était suivi du maître d'Alcántara, Martin Lopez, de son chancelier et de quelques chevaliers de sa maison. On dit que, malgré sa triste opinion de l'inconstance des hommes, il ne put s'empêcher de témoigner amèrement sa surprise en voyant le petit nombre de serviteurs qui s'associaient à sa fortune. Il eût été imprudent d'ailleurs d'attendre plus long-temps les amis fidèles qu'il pouvait laisser en arrière; car à peine était-il sorti de l'Alcazar, que la populace enfonça les portes et mit tout au pillage (1). Pendant qu'il s'éloignait à la hâte, son amiral, le Génois Boccanegra, descendait le Guadalquivir avec quelques galères, et cinglait vers les côtes de Portugal. Il venait de quitter le royaume de Valence sur l'ordre du roi, et, l'ayant rejoint à Tolède, il l'avait accompagné jusqu'à Séville. Là finit son dévouement. Maintenant il voulait se concilier les bonnes graces du maître que l'on attendait, et, pour première preuve de son nouveau zèle, il se mit à la poursuite du vaisseau qui portait Martin Yanez et le trésor de don Pèdre. Il l'atteignit dans les eaux de Tavira, et le captura sans peine; peut-être, comme on le soupçonna depuis, Yanez était-il d'accord avec le Génois pour se laisser prendre (2).

Malgré ses inquiétudes sur le sort du navire chargé de ses dernières ressources, don Pèdre, au lieu de gagner Tavira, ne chercha qu'à se rapprocher au plus vite du roi de Portugal, qui se trouvait alors au château de Vallada, près de Santarem. Il ne tarda pas à connaître l'accueil qui l'attendait sur la terre étrangère. A Coruche, sur la rive gauche de la Guadiana, il rencontra sa fille doña Beatriz, que lui renvoyait ignominieusement cet allié dans lequel il mettait toute son espérance. Sans prendre la peine de colorer son manque de foi, le roi de Portugal faisait reconduire la jeune princesse hors de ses états avec cette réponse : « Que l'infant don Fernand ne voulait plus l'épouser (3). » Presque en même temps un seigneur portugais vint lui signifier, de la part de son maître, qu'on ne pouvait le recevoir à Santarem, ni lui donner un asile en Portugal. On dit que don Pèdre écouta ce message d'un air sombre, sans répondre une parole. Puis, demeuré seul avec un des chevaliers de sa suite, il fouilla dans son escarcelle, en retira quelques pièces d'or, et les jeta par-dessus le toit de la maison où il s'était arrêté. Surpris de cette action, le chevalier lui représenta qu'il ferait mieux de donner cet or à quelqu'un de ses serviteurs, au lieu de

(1) Ayala, p. 413. Abr.
(2) Ayala, p. 414.
(3) *Id.*, *ibid.* — Cfr. Duarte do Liao, *Chronicas dos reis de Portugal*, p. 222 et suiv.

le semer ainsi sur cette terre inhospitalière : — « Oui, je sème, dit le roi avec un sourire farouche, mais un jour je viendrai récolter. » Le chevalier se tut et le laissa à ses rêves de vengeance (1).

Repoussé du Portugal, don Pèdre essaya de rentrer en Castille et s'approcha de la ville d'Alburquerque, mais on lui en ferma les portes, et il eut la douleur de voir la moitié de sa petite troupe l'abandonner pour se joindre à la garnison rebelle. Force lui fut de repasser encore une fois la frontière, et, vaincu par la nécessité, il s'humilia jusqu'à faire demander au roi de Portugal un sauf-conduit et une escorte pour traverser ses états et se rendre en Galice. Là, du moins, il espérait trouver un ami fidèle, don Fernand de Castro, qui commandait en maître dans cette province.

Le roi de Portugal lui dépêcha aussitôt le comte de Barselòs et don Alvar, son favori, frère de la fameuse Inès de Castro; mais déjà les égards dus au malheur semblaient une contrainte pénible envers un prince si manifestement trahi par la fortune. Les deux chevaliers déclarèrent au fugitif qu'ils s'exposeraient à la colère de l'infant, fils de leur maître, s'ils l'accompagnaient suivant leurs instructions. Cependant une somme de 6,000 doubles avec le présent de deux épées magnifiques et de ceintures d'argent richement travaillées (2) les détermina à le conduire jusqu'à Lamego. Là, en se séparant du roi, ils exigèrent qu'il leur remît la jeune Léonor, fille de don Henri, que le roi de Portugal voulait rendre à son père, pour lui faire oublier la protection dérisoire qu'il avait accordée un instant au roi fugitif (3).

Une légende romanesque s'attache à cette jeune fille. On l'appelait Léonor-des-Lions. Quelques années auparavant, s'il faut ajouter foi au témoignage d'un vieux chroniqueur, don Pèdre l'avait fait jeter toute nue dans une fosse où il gardait des lions affamés. Ces animaux, moins féroces que lui, respectèrent l'innocente enfant et ne lui firent aucun mal. La leçon de générosité que lui donnaient les lions ne fut point perdue pour don Pèdre. Il avait fait élever Léonor avec soin, et la gardait moins comme une prisonnière que comme la compagne de ses filles (4).

Réduit à une escorte d'environ deux cents cavaliers, le roi traversa rapidement et non sans danger la province portugaise de Tras-os-Montes, et toucha de nouveau le territoire castillan à Monterey, petite ville de Galice située sur l'extrême frontière. Celui qui naguère commandait en maître absolu à toute la Castille, qui, par ses armées, oc-

(1) Duarte do Liao, *Chronicas dos reis de Port.*, t. II, p. 224.

(2) Ces ceintures, en usage au XIVe siècle, et nommées *ceintures d'honneur*, parce que les chevaliers seuls avaient droit de les porter, se composaient de larges plaques de métal réunies par des anneaux; on les ceignait fort bas.

(3) Ayala, p. 415.

(4) Duarte do Liao, *Chron. dos reis de Port.*, t. II, p. 225.

cupait les plus belles provinces de l'Aragon, après avoir, en moins de deux mois, perdu ses conquêtes et ses états héréditaires, rentrait aujourd'hui furtivement dans son royaume, traînant sur des chevaux épuisés ses trois filles, exténuées par les veilles et les fatigues; il tremblait que chaque défilé, chaque hameau, ne recélât une embuscade ou une trahison. Après ces deux mois d'angoisses continuelles, de déceptions amères, de souffrances morales et physiques de toute espèce, ce dut être pour don Pèdre un moment de bonheur que celui où quelques voix loyales saluèrent son retour en Castille. A Monterey, il trouva des cavaliers envoyés par don Fernand de Castro, pour lui annoncer que ce seigeur était en marche avec des forces considérables pour le joindre. Des lettres de Zamora l'informaient encore que, bien que la ville fût soulevée, le château demeurait fidèle, et son gouverneur, Juan Gascon, promettait de réduire les rebelles dès qu'il recevrait quelques renforts (1). La poursuite de don Henri avait été si rapide, que les gouverneurs attachés à don Pèdre avaient pu contenir l'insurrection partout où la présence de l'usurpateur et des aventuriers ne lui avait pas prêté des forces irrésistibles. Astorga, Soria, Logroño, tenaient encore pour le roi légitime et semblaient résolues à se défendre vigoureusement.

VII.

A peine sur le sol de Castille, le premier soin de don Pèdre fut d'écrire au prince de Galles et au roi de Navarre pour leur rappeler ses traités et leur demander des secours. Bientôt don Fernand de Castro accourut à Monterey, et lui présenta les principaux des riches-hommes galiciens, tous pleins d'ardeur et de résolution. Ils amenaient leurs vassaux en armes, cinq cents cavaliers et deux mille fantassins. Avec cette petite armée, protégée par les âpres montagnes de la Galice, que jamais cheval de Castille n'a franchies impunément (2), on pouvait attendre avec sécurité la réponse du prince anglais et du roi de Navarre. Fernand de Castro, le maître d'Alcántara et quelques-uns des plus dévoués serviteurs du roi opinaient pour reprendre immédiatement l'offensive. Rien de plus facile, suivant eux, que de pénétrer dans le château de Zamora, qui avait une porte donnant sur la campagne. Une sortie vigoureuse les rendrait maîtres de la ville, et de là on se porterait sur Logroño. Don Fernand ne doutait pas que la présence de don Pèdre ne ranimât aussitôt ses partisans et qu'il ne réussît à rétablir son autorité dans des provinces que le prétendant avait traversées à la course plutôt

(1) Ayala, p. 416 et suiv.

(2) C'est une opinion populaire en Espagne que nul cheval étranger ne peut vivre au-delà de quelques jours en Galice.

qu'il ne les avait soumises. Mais, d'un autre côté, Mateo Fernandez, chancelier du sceau privé, et quelques autres, confidens comme lui des plus secrètes pensées de leur maître, remontraient qu'il était dangereux d'exposer la personne du roi, par un coup de désespoir, aux dangers d'une trahison nouvelle. A les entendre, les dispositions de la Galice étaient incertaines, et l'on parviendrait difficilement à conduire hors de leur pays les montagnards armés par don Fernand. Le plus sûr moyen de s'assurer la victoire, c'était d'obtenir l'appui du prince de Galles et de presser l'exécution du traité d'alliance offensive et défensive conclu deux années auparavant. Le caractère loyal et les sentimens chevaleresques du prince ne permettaient pas de douter qu'il ne s'empressât de voler au secours de son allié. Avec l'épée du plus grand capitaine de son siècle, le roi rentrerait dans son royaume et disperserait en un instant tous ses ennemis. Tels furent les conseils de Fernandez, telles étaient probablement les intentions de don Pèdre. A sa méfiance naturelle, au découragement, suite inévitable de ses revers, se joignaient de vives inquiétudes pour la sûreté de ses trois filles, compagnes de sa fuite. Il ne se sentait plus le courage de braver de nouveaux dangers avec elles. La réponse qu'il reçut du roi de Navarre acheva de le décider. Charles-le-Mauvais hésitait encore entre les deux frères; mais, à travers les promesses vagues qu'il faisait au roi vaincu, il était facile de voir qu'il allait se déclarer pour le vainqueur.

La Navarre demeurant neutre, ou plutôt suspecte de partialité pour don Henri, c'eût été le comble de l'imprudence que de s'appuyer à ses frontières pour recommencer les hostilités dans le nord de la Castille. Il fut résolu que le roi s'embarquerait à la Corogne et qu'il se rendrait auprès du prince de Galles, à Bordeaux. Pendant qu'il négocierait pour l'entrée d'une armée anglaise en Espagne, don Fernand de Castro, avec le titre d'adelantade des royaumes de Galice et de Léon, devait réchauffer le zèle des provinces du nord et soutenir la guerre contre l'usurpateur. Avant de s'éloigner, le roi récompensa sa fidélité en lui donnant le titre de comte de Lemos.

Quittant Monterey après un séjour de trois semaines, don Pèdre se dirigea vers Saint-Jacques de Compostelle. Les fêtes de la Saint-Jean y attiraient en ce moment une foule de pèlerins de toutes les parties de la Péninsule, et c'était le lieu le plus propre pour y recueillir des renseignemens exacts sur l'état des esprits et la situation des différentes provinces. L'archevêque de Saint-Jacques, don Suero, natif de Tolède et apparenté aux plus illustres familles de cette ville, vint au-devant de don Pèdre avec une suite de deux cents cavaliers. Il fut reçu froidement. Il est vrai qu'il semblait se présenter à contre-cœur, et la sincérité de ses offres pouvait d'autant plus facilement être mise en doute,

que tous ses parens, à Tolède, s'étaient déclarés pour don Henri, et que leur défection avait entraîné celle de leurs concitoyens. La vue de don Suero parut rappeler au roi la perte de la plus importante ville de son royaume. L'entrevue, gênée par la contrainte, fut courte. Après avoir présidé à la célébration de la fête, l'archevêque alla coucher à son château de la Rocha, probablement parce qu'il avait cédé au roi son palais dans la ville. Le lendemain, après l'heure de la sieste, il fut mandé par don Pèdre. Aussitôt il se rendit à Saint-Jacques avec une suite peu nombreuse, composée presque exclusivement d'ecclésiastiques. Arrivé dans la ville et sur la place de la cathédrale, il aperçut le roi se promenant sur une des terrasses de l'église. En ce moment un écuyer galicien, nommé Fernand Perez Churrichao, bien monté, la lance au poing, suivi de quelques cavaliers, parut derrière le prélat dont il avait l'air de grossir l'escorte. Tout à coup, lorsque l'archevêque mettait pied à terre sur le parvis même de la cathédrale, Churrichao et ses compagnons fondirent sur lui, et, en un clin d'œil, dispersèrent son escorte. Du haut de la terrasse, don Pèdre leur criait de ne pas tuer l'archevêque. Celui-ci et un chanoine qui l'accompagnait se jetèrent dans l'église, espérant y trouver un asile; mais les assassins les y suivirent l'épée haute et les percèrent de mille coups au pied même de l'autel. Assurés que leurs victimes avaient cessé de vivre, ils remontèrent à cheval, traversèrent toute la ville sans obstacle et gagnèrent la campagne (1).

On ne manqua pas d'attribuer à don Pèdre la mort de don Suero, et bien des présomptions se réunissaient pour l'en rendre responsable. Devant ses familiers, il avait laissé voir sa haine contre le prélat et l'avait accusé de complicité avec les rebelles de Tolède. En outre, au moment même où l'archevêque était massacré au milieu du chœur, le père de Churrichao se trouvait auprès du roi, comme s'il fût venu garantir la fidélité de son fils à exécuter une vengeance commandée. Enfin le séquestre mis aussitôt sur tous les biens du prélat, ses forteresses données à don Fernand de Castro, cet empressement à recueillir les fruits du crime, ne semblaient-ils pas en désigner clairement le véritable auteur? Toutefois Ayala, dont j'emprunte ces détails, rapporte que dans la suite don Pèdre nia constamment toute participation à ce forfait (2). Cette assurance est grave de la part d'un prince qui se croyait un droit absolu sur la vie de ses sujets, et qui, loin de désavouer ses actes les plus cruels, exprima souvent le regret d'avoir épargné quelques-uns de ses ennemis. Peut-être la mort de don Suero ne fut-

(1) Ayala, p. 418. Abr.
(2) Ayala, p. 418.

elle que le résultat d'une vengeance particulière. Il est probable que le roi avait ordonné qu'on s'assurât de sa personne, mais non qu'on l'assassinât. Dans les temps d'anarchie et de révolution, les haines privées se déguisent souvent sous le nom d'attentats politiques, et il ne serait point extraordinaire que Churrichao eût outrepassé ses ordres, si toutefois il en avait reçu. Au reste, cette sanglante exécution fit perdre au roi plusieurs de ses partisans les plus dévoués. Alvar de Castro, frère de don Fernand, se rendait à Saint-Jacques pour offrir ses services, lorsqu'il apprit le meurtre du prélat. Sur-le-champ il rebroussa chemin, s'enferma dans son château et se déclara pour don Henri. Son exemple fut imité par plusieurs riches-hommes galiciens (1).

Parvenu à la Corogne, don Pèdre y trouva un envoyé du prince de Galles, qui l'engageait à se rendre en Angleterre auprès du roi Édouard IV, lui promettant d'avance l'accueil le plus favorable. Sur cette assurance, il s'embarqua aussitôt avec ses trois filles et ce qu'il avait pu sauver d'or et de joyaux. Il lui restait encore environ trente mille doubles et des pierreries pour une valeur très considérable.

P. Mérimée.

(La dernière partie au prochain n°.)

(1) Ayala, p. 418.

REVUE MUSICALE.

L'ART DU CHANT EN ITALIE. — LES CONTRALTI. — MADEMOISELLE ALBONI.

A une époque où tant d'esprits se laissent séduire par les magnificences de l'instrumentation au point de négliger la mélodie vocale, il n'est pas sans intérêt de rappeler quelle a été l'influence du chant, et particulièrement du chant italien, sur les destinées de l'art musical. En ce moment même, une cantatrice d'élite rend au public parisien des émotions, des jouissances que les opéras nouveaux lui donnent trop rarement occasion de goûter. Dans l'accueil fait à Mlle Alboni, il y a, pour ainsi dire, un double succès, succès pour l'artiste, succès pour la grande école dont elle est un si digne représentant. Apprécier en même temps l'école et la cantatrice, montrer comment a agi sur le développement de l'opéra la méthode qui, avant Mlle Alboni, a triomphé tant de fois et si glorieusement sur la scène moderne, ce sera peut-être démontrer suffisamment l'erreur de ceux qui cherchent à faire prévaloir dans l'opéra les forces instrumentales sur la mélodie. Entre le système des grands maîtres italiens et le système qui tend aujourd'hui à prédominer, on ne peut prononcer avec certitude, si l'on n'interroge, outre l'histoire même des compositeurs, l'histoire curieuse et trop négligée de leurs interprètes.

Ici, à vrai dire, une difficulté se présente, et, pour la faire bien comprendre, nous n'avons qu'à rappeler un mot du célèbre chanteur Farinelli. En 1770, le docteur Burney, à qui l'on doit une assez bonne *Histoire de la Musique*, parcourait l'Italie, dans l'intention d'y recueillir les documens nécessaires au livre qu'il publia quelques années après. Il se trouvait un jour à Bologne, dans la bi-

bliothèque du *padre* Martini avec Farinelli, qui, montrant du doigt au voyageur anglais les livres du savant italien, lui dit : « Ce qu'il a fait restera, tandis que personne n'aura une idée exacte du talent que j'ai possédé, et mon nom s'effacera aussi vite de la mémoire des hommes que les transports d'admiration dont j'ai été l'objet pendant quarante ans de ma vie. » Celui qui s'exprimait ainsi était cependant l'un des plus grands virtuoses qui eussent jamais existé. La réflexion de Farinelli sur la fragilité de ces gloires bruyantes, sur le sort réservé à ces artistes divins qui, après avoir enivré les générations contemporaines et les avoir tenues suspendues à leurs lèvres inspirées, échappent à peine à un éternel oubli, est aussi vraie qu'elle est triste. Le temps, qui répare tant d'injustices, nous semble être ici bien rigoureux. L'art d'émouvoir par les inflexions de la voix humaine, dans le cadre d'une action dramatique, est un art très compliqué; il exige de celui qui veut y exceller les qualités les plus rares. Si l'on savait tout ce qu'il faut d'étude et de patience avant qu'un chanteur parvienne à maîtriser son organe et à exprimer avec fidélité les sentimens qu'il éprouve! Le son qui s'envole de ses lèvres, tout imprégné, pour ainsi dire, de l'essence de son ame et reflétant les mille couleurs de la passion, a été, comme le diamant, soumis, pendant des années, à la lime du lapidaire. Des artistes éminens, Guadagni, Pacchiarotti, Ansani ou Mme Pisaroni, dépensent à l'édification d'une gloire éphémère un ensemble de qualités qui suffiraient à la création d'une œuvre durable, et après de longues années de lutte, après avoir consumé des trésors d'intelligence et de sensibilité, après mille triomphes où ils ont vu à leurs pieds les puissans de la terre, ces grands chanteurs s'éteignent dans une vieillesse solitaire, entourés seulement de quelques souvenirs charmans, ayant traversé la vie comme un rêve d'amour.

La raison d'une si triste destinée, on la devine : c'est qu'il est presque impossible d'écrire l'histoire de ces oiseaux de paradis au mélodieux ramage. Le mot de Farinelli n'est que trop vrai. Comment transmettre à la postérité, par la froide parole, une inflexion de voix, un regard, un geste, une pause, ces mille nuances de l'art et de la beauté qui caractérisent le style d'un grand virtuose? Il serait plus aisé de fixer la lumière et de peser la chaleur. Pour donner une idée, même très imparfaite, du talent d'un Rubini, par exemple, il ne suffirait pas de dire quelles étaient l'étendue et la flexibilité de sa voix, la musique qu'il aimait à interpréter; il faudrait encore tenir compte des qualités mystérieuses du timbre, du tissu plus ou moins serré de la vocalisation, du temps où l'artiste a vécu, de la révolution musicale qui l'a produit ou dont il a pu être le promoteur, car il y a eu des chanteurs de génie qui ont aidé à l'éclosion d'une nouvelle forme de l'art. On voit que pour peindre ces visages charmans, pour en reproduire les contours avec la morbidesse de la vie et tous les caprices de la lumière, ce ne serait pas assez d'une main délicate et de la sagacité d'un critique jointe à la sensibilité d'un poète; il faudrait encore une connaissance approfondie de la musique, de son histoire, et surtout de l'art de chanter. En remplissant au moins quelques-unes de ces conditions, on pourrait essayer de ranimer les plus belles de ces images adorées dont le temps a déjà terni les couleurs; on réussirait peut-être à réveiller pour quelques grands virtuoses un peu de cette admiration passionnée dont ils furent l'objet, *negli anni felici*. Quelque difficile que soit une pareille tâche, la critique ne doit négliger aucun effort pour en surmonter les ob-

stacles. Les annales du chant italien, dont Mlle Alboni fait revivre les traditions avec tant d'éclat devant le public parisien, se rattachent par un lien étroit, nous espérons le prouver, aux annales mêmes de l'art musical.

Les premiers bégaiemens de l'art de chanter commencent avec la musique moderne. Il en suit les mouvemens et en partage les destinées. A mesure que l'échelle des sons perceptibles à notre oreille s'agrandit et s'allonge, progression qui forme le caractère essentiel et l'histoire même de la musique européenne depuis le IVe siècle de notre ère, la voix humaine s'efforce aussi d'étendre la sphère de son action et d'élever son diapason, et alors l'art de la diriger et de la moduler se complique et devient plus difficile, car plus il y a de degrés à parcourir, et plus il faut d'habileté pour les lier ensemble, les polir et composer ainsi un tout mélodique. Il en est de notre organe auditif comme de l'œil, dont l'éducation perfectionne la sensibilité, et qui parvient à la longue à discerner et à goûter des nuances qu'il n'apercevait pas au premier abord. La relation de l'oreille avec notre organe vocal est même si intime, que la délicatesse de l'une influe toujours sur la flexibilité de l'autre.

Le plain-chant ecclésiastique, formé des débris de la musique grecque, dont on fut obligé de simplifier le système pour l'accommoder aux besoins et à l'inexpérience des fidèles, cet assemblage d'antiques mélopées sans rhythme, sans modulation et sans tonalité précise, dont l'altération donna le jour à un art nouveau, comme les langues modernes naquirent de la corruption de la syntaxe latine et de l'instinct suprême des peuples, — le plain-chant n'exigeait pas de ceux qui l'interprétaient une bien grande habileté vocale. La connaissance des signes et des tons, le respect de la prosodie latine, dont les lois réglaient seules la valeur relative des notes, voilà toute la science nécessaire à un clerc musicien, à un chantre ou *cantor* des huit premiers siècles de notre ère. Comment d'un système si contraire en apparence à toute innovation musicale l'esprit humain s'est-il élevé à la création du chant moderne? Il ne faut, pour résoudre ce problème, que se rappeler combien il est difficile de comprimer l'essor de la fantaisie, combien il est difficile aussi à l'homme d'exprimer la pensée d'un autre sans y mêler le souffle de sa propre spontanéité. Ennuyé de l'uniformité et de la lenteur monotone de la psalmodie grégorienne, le chanteur chercha à la varier par de légères vocalises ou broderies de son invention, qu'il plaçait ordinairement sur la note finale du ton. Ces caprices mélodiques inventés par l'instinct du chanteur le plus habile durent entraîner l'oreille hors des limites de la tonalité indécise du plain-chant et lui donner le pressentiment de combinaisons nouvelles et de plaisirs ignorés. Lorsque le rhythme naquit peu à peu du contact des langues modernes avec la mélodie populaire, et qu'il se dégagea lentement de la chanson naïve comme un souffle du sentiment et un écho de la vie, il ne tarda pas à faire irruption aussi dans le chant ecclésiastique, et l'influence du rhythme, jointe aux fioritures et aux mille caprices que se permettaient les chanteurs, finit par altérer le caractère du plain-chant et par le rendre presque méconnaissable. Tous les théoriciens du temps, observateurs jaloux, comme toujours, des règles établies, s'élèvent contre ce désordre, dont ils étaient loin de soupçonner l'importance, puisque c'était le chaos précurseur d'une grande révolution de l'art, l'avénement de la musique mesurée, qui s'émancipait du joug de la prosodie latine.

Toute la musique du XVIe siècle, ces madrigaux à quatre, à cinq et à six parties, d'une harmonie si pure et si élégante, ces chansons, ces airs de ballet si nombreux qu'on chantait en Europe dans toutes les réunions de la société polie, furent les premiers résultats de cette révolution accomplie par le sentiment et la fantaisie des chanteurs. C'étaient eux qui avaient guidé la plume des plus grands contre-pointistes, leurs excursions vocales avaient éveillé l'imagination des compositeurs, élevé le diapason, purgé l'harmonie de tout élément barbare, et provoqué le développement d'une mélodie plus ample et plus colorée. Ce furent les chanteurs qui inspirèrent à Palestrina sa réforme de la musique d'église, et ce furent encore quelques virtuoses de génie qui créèrent le drame lyrique à la fin du XVIe siècle. Le chant, qui avait eu une si grande influence sur les transformations successives de la musique, prit un nouvel essor à partir de cette époque. Les opéras de Monteverde, de Cavalli, de Cesti, et de presque tous les compositeurs qui ont précédé Alexandre Scarlati, n'étaient guère qu'une longue suite de récitatifs solennels, d'une allure très lente, interrompus fréquemment par de longs repos. L'idée mélodique flottait encore incertaine, et se dégageait à peine des limbes de l'harmonie dissonnante et de la modulation, qui ne faisaient également que de naître. Le rayonnement de la passion en ses mille nuances, le contraste des divers sentimens dans des formes mélodiques longues, amples et développées comme l'air, le duo, le trio, etc., n'existaient pas encore, et devaient être le partage d'une époque plus fortunée, du XVIIIe siècle, l'âge d'or des grands virtuoses.

L'influence des chanteurs dut grandir, on le comprend, en raison des glorieux résultats qu'elle produisait. L'idolâtrie du chant se traduisit bientôt en un fait significatif qui mérite de nous arrêter. Dans les premiers opéras italiens, on n'employa d'abord que deux espèces de voix : le ténor et le soprano. La voix de basse ne fut admise dans l'opéra *buffa* qu'à l'époque de Pergolèse, dans la première moitié du XVIIIe siècle. La partie de soprano fut chantée primitivement par des femmes et par des enfans. La fille de Jules Caccini, l'un des créateurs du drame lyrique, et la fameuse Archilei, ont été les plus célèbres cantatrices dramatiques de la fin du XVIe siècle, les premières *dive* qui aient été couronnées de roses et de sonnets. Les enfans sujets à la mue, dont la voix inégale et faible se refuse à l'expression des sentimens énergiques, furent bientôt écartés de la scène lyrique, et l'on vit apparaître à leur place des voix et des êtres exceptionnels qui devaient exercer sur l'art de chanter et sur la musique dramatique une action excessive peut-être, mais, sous bien des rapports, salutaire.

Les chanteurs castrats, déjà connus dans l'antiquité, se montrèrent en Italie dès la fin du XIIe siècle. Un canoniste de ce temps les désigne d'une manière indirecte : *Olim cantorum ordo, non ex eunuchis ut hodiè fit*, etc. Une bulle du pape Sixte-Quint, adressée au nonce apostolique en Espagne, nous apprend que depuis long-temps les castrats étaient admis comme chanteurs dans les principales églises de la Péninsule. Au commencement du XVIe siècle, il y en avait déjà six dans la chapelle de l'électeur de Bavière, dirigée alors par le divin Orland de Lassus, le contemporain et le rival de Palestrina. Ils s'introduisirent dans la chapelle papale vers la fin du XVIe siècle, où ils remplacèrent les enfans et des espèces de hauts-ténors ou *contraltini*, qui chantaient la partie

de soprano en voix de fausset aigu, et qu'on appelait à cause de cela *falseti*. Ces *falseti* étaient presque tous Espagnols; le dernier, Giovanni de Sanctos, mourut à Rome en 1625. Le premier castrat qu'on ait entendu dans la chapelle du pape, en 1601, s'appelait Rossi. Déjà très nombreux vers 1650, cinquante ans après, les castrats jouaient sur tous les théâtres de l'Italie; il paraît que c'est le royaume de Naples qui avait le privilége de fournir au monde ces victimes de la sensualité musicale. Le docteur Burney affirme que la plupart venaient de la petite ville de Leccia, dans la Pouille, et, bien que le crime de la castration fût puni de mort par les lois de l'état, les mœurs, plus fortes que les lois, avaient endormi la vigilance des magistrats et fait tomber en désuétude une pénalité qui contrariait si violemment, disait-on alors, *les progrès de l'art et l'amour du vrai et du beau*. Pour éluder la loi, on prenait toutes sortes de prétextes (1). Le duc de Wurtemberg avait fait venir à sa cour, en 1772, deux chirurgiens de Bologne, qui étaient chargés de lui fournir à discrétion des *soprani* pour sa chapelle. Il faut lire quelques écrivains du XVIIIe siècle, et surtout le président de Brosses, pour se faire une idée du caractère étrange, de l'humeur fantasque, de la vanité puérile et de l'insolence de ces êtres maladifs que leurs talens admirables et l'engouement du public avaient rendus tout-puissans. Les directeurs, les compositeurs, les *dilettanti*, les princes et les femmes les entouraient d'hommages, les comblaient de richesses et de faveurs. On pourrait tirer de l'histoire des principaux castrats tout un recueil de curieuses anecdotes qui montreraient la nature humaine sous un assez triste jour : ce qu'il importe d'indiquer ici, c'est la part qu'ils eurent dans les destinées de la musique moderne et particulièrement de l'opéra italien.

Fixée par la mutilation à la partie de l'échelle musicale qui appartient aux femmes, la voix des castrats se divisait en deux espèces : en voix de soprano et de contralto. Dans un genre comme dans l'autre, cette voix factice était soumise à toutes les modifications de timbre, de sonorité et d'égalité qui peuvent caractériser l'organe naturel de chaque sexe. Il y en avait de belles, de fortes, d'étendues et de flexibles, de sourdes, de faibles et de rudes. L'opération, qui se faisait ordinairement à l'âge de dix ou douze ans, n'était pas toujours une garantie que l'artiste conserverait la pureté de son organe. Il arrivait très souvent que le sacrifice s'accomplissait sans assurer à la pauvre victime aucune compensation. Lorsque l'opération avait réussi, l'enfant entrait dans l'un des nombreux conservatoires que l'Italie possédait à cette époque, ou bien il se mettait sous la direction d'un maître particulier qui se chargeait de toute son éducation musicale. Après huit et dix ans d'études constantes et minutieuses, le jeune artiste s'essayait sur la première scène venue, et se préparait à conquérir une renommée que lui disputaient de nombreux compétiteurs. Une fois devenu célèbre en Italie, il était recherché dans toutes les cours de l'Europe. Partout il était accueilli avec enthousiasme, comblé de faveurs et de richesses par les femmes, les grands seigneurs et les rois. On en a vu même quelques-uns devenir les premiers personnages de l'état, comme Farinelli, qui fut tout-puissant à la cour des rois d'Es-

(1) Les lois pénales contre la castration étaient si peu sérieuses et si peu redoutées, qu'un voyageur qui parcourut l'Italie dans la seconde moitié du XVIIIe siècle assure avoir lu au-dessus de la porte d'un barbier : *Qui si castra ad un prezzo ragionevole.*

pagne, Philippe V et Ferdinand VI, où, pendant vingt-cinq ans, il eut l'influence d'un premier ministre.

On pourrait croire que ces êtres chétifs et malheureux devaient être nécessairement des chanteurs froids et maniérés, des comédiens ridicules, aussi monstrueux au moral qu'au physique : on serait dans l'erreur. Non-seulement ils possédaient, pour la plupart, une voix étendue, sonore, éclatante, flexible, qu'ils avaient rompue à toutes les difficultés de la vocalisation; mais, doués souvent d'une belle figure, d'un goût éclairé et d'une méthode savante qu'ils s'étaient formée par douze ou quinze ans de travail, ils parvenaient à exprimer toutes les nuances de la passion, faisaient tressaillir toute une salle et arrachaient des larmes aux hommes les plus froids ou les plus graves, tels que Philippe V ou le grand Frédéric. On ne peut se faire une idée des transports d'admiration que souleva Guadagni, par exemple, lorsqu'il chanta pour la première fois, à Vienne, le rôle d'Orphée, que Gluck avait écrit pour lui. Toute la cour impériale, toutes les femmes, Gluck lui-même, pleuraient à chaudes larmes en l'écoutant chanter, avec un style inimitable, l'air sublime de : *Che farò senza Euridice*. N'a-t-on pas vu, de nos jours, Napoléon ne pouvoir contenir son émotion, lorsque Crescentini chantait, sur le théâtre des Tuileries, l'air fameux de *Romeo et Juliette*, de Zingarelli : *Ombra adorata aspettami!*

Si nous insistons sur cette adoration de la voix humaine, qui se résumait, au XVIIIe siècle, en un fait si monstrueux, c'est qu'il y a dans le rôle rempli alors par les castrats l'explication de tout le mouvement musical de cette époque. La musique vocale traversa alors une de ses plus belles périodes, et on comprend aussi que l'art de chanter, devenu en Italie l'objet d'un culte si général, dut atteindre rapidement, dans ce pays, à sa plus haute perfection. C'est du XVIIIe siècle que datent les meilleures traditions de cet art, et l'école du chant italien retrouve ses vraies origines dans ce passé si plein de brillans souvenirs. L'histoire de la musique vocale, pendant le dernier siècle, peut se diviser en deux périodes, durant lesquelles l'influence des grands chanteurs italiens se montre également dominante. La première période est remplie par Scarlati, Leo, Durante, Porpora, Jomelli; elle se prolonge jusqu'en 1760; dans la seconde, on voit apparaître successivement Piccini, Sacchini, Guglielmi, Cimarosa, Paisiello, groupe de génies immortels qui ferment ce cycle de merveilles. Si l'on examine la musique de Scarlati, de Durante, de Leo, de Porpora et même celle de Pergolèse dans ses opéras sérieux, on est frappé de la quantité de modulations incidentes dont elle est embarrassée. On voit que ces maîtres étaient encore préoccupés de la grande découverte de Monteverde, qui datait à peine d'un siècle, et qu'ils cherchaient bien plus à piquer la curiosité de l'oreille par le rapprochement et la succession de diverses tonalités qu'à toucher par la simplicité du dessin mélodique et l'expression profonde des paroles. Ils étaient encore sous le charme de la conquête de la modulation que venait de faire l'esprit humain, et ils s'abandonnaient au dangereux plaisir que procure la difficulté vaincue. Il en est toujours ainsi, soit au commencement de la période où la langue de l'art vient de se former, soit lorsque toutes les formules mélodiques paraissent épuisées, et rien ne ressemble tant à notre musique moderne, toute hérissée de dissonnances et de modulations, que celle des compositeurs italiens de la première moitié du XVIIIe siècle. Leur idée mélodique est en général assez

courte, coupée incessamment par de nombreuses cadences, surchargée de petites notes, comprimée dans un tissu d'accords très mordans. Le bouton harmonique n'était pas encore assez mûr, et il ne devait s'épanouir que dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. C'est alors, en effet, que, sous l'influence d'un groupe de génies immortels et d'admirables virtuoses, on vit éclater cette mélodie italienne large, flottante, limpide, colorée, fleur d'une incomparable beauté, expression d'un moment unique dans l'histoire, où la maturité de l'art s'alliait à la jeunesse du sentiment.

C'est pendant cette période fortunée qu'on a entendu les virtuoses les plus étonnans et que l'art de chanter s'est élevé, pour ainsi dire, à son idéal. Un opéra alors ne renfermait que deux ou trois situations fort simples, dont le sujet était toujours la peinture des tourmens ou de l'ivresse de l'amour. L'amour est la seule passion dramatique qui ait inspiré les compositeurs italiens du XVIII[e] siècle, c'est lui qui règne presque exclusivement dans le théâtre de Métastase. Il y a dans l'histoire de l'art, comme dans la vie des individus, des momens où la domination impérieuse d'un sentiment comprime tous les autres et absorbe toutes les forces de la vie. Tel a été le rôle de l'amour dans les opéras sérieux italiens de la seconde moitié du dernier siècle. Ce n'est qu'après l'avénement de Gluck et celui de Mozart, que la musique dramatique s'essaya à peindre des caractères plus mâles, des passions plus compliquées et plus austères; jusqu'alors elle avait flotté à la surface de l'ame, elle préludait à ses glorieuses destinées par des caprices adorables, et quelques années d'épreuve lui étaient encore nécessaires avant qu'elle pût pénétrer *nella citta dolente, nell' éterno dolore*. Un beau cantabile, précédé d'un récitatif qui en préparait l'épanouissement; un duo composé d'un adagio que les deux personnages disaient l'un après l'autre, et qui se terminait par un allegro brillant et passionné; quelquefois un trio et plus rarement un quatuor, le tout accompagné très simplement et de manière à mettre en relief la mélodie vocale qui se développait ainsi dans toute sa plénitude, voilà quels étaient les élémens d'un opéra *seria*, qui suffisaient pour charmer le public pendant toute une soirée et toute une saison. Un air comme *Per questo dolce amplesso*, de Hasse, que Farinelli chanta tous les jours, pendant vingt-cinq ans, au roi d'Espagne Ferdinand VI, un duo comme celui de *l'Olympiade*, de Paisiello : *Nè giorni tuoi felici*, c'était tout un drame émouvant, où le cri de la passion s'exhalait à travers les prestiges de la fantaisie. Ces notes, parfumées de volupté et toutes frémissantes d'amour, allaient remuer les cordes les plus secrètes du cœur. L'assemblée tout entière était suspendue au bout d'un point d'orgue, comme l'Olympe à la chaîne d'or de Jupiter. Ce fut un beau temps que celui où l'on put entendre chanter ensemble sur le même théâtre Cafarelli et Gizzielo, Farinelli et Bernachi, la Mingotti et la Faustina, Pachiarotti et la Gabrielli, Marchesi et la Grassini. Ces virtuoses admirables étaient presque tous d'ingénieux et d'excellens musiciens, qui donnaient aux idées qu'ils interprétaient une valeur bien au-dessus de ce qu'avait cru y mettre le compositeur. Les morceaux qu'on écrivait pour eux n'étaient le plus souvent que de simples canevas mélodiques, qu'ils brodaient de leurs inspirations. C'étaient des poètes qui improvisaient sur un thème donné des chefs-d'œuvre de grace et de passion.

Malheureusement un tel triomphe, en exaltant outre mesure l'amour-propre

des artistes, devait les entraîner dans une voie déplorable. Les castrats se montrèrent bientôt d'une insolence insupportable; ils forçaient les plus grands compositeurs à subir leurs caprices. Ils changeaient tout, ils transformaient tout au gré de leur vanité. Ici ils voulaient un air, là un duo, écrits dans certaines conditions, avec tel ou tel autre accompagnement. Ils étaient les rois et les tyrans des théâtres, des directeurs et des compositeurs. Voilà pourquoi on trouve dans les œuvres les plus sérieuses des plus grands maîtres du xviiie siècle de longues et froides vocalises exigées par les castrats pour faire briller la *bravura* et la souplesse de leur gosier. « Je te prie de chanter ma musique et non la tienne, » dit un jour le vieux et redoutable Guglielmi à un virtuose insolent, en le menaçant d'un coup d'épée. C'est qu'en effet la musique vocale et tout le système lyrique italien du xviiie siècle étaient bien plus l'œuvre des virtuoses que celle des compositeurs.

Lorsque l'accroissement des forces de l'orchestre et la variété des effets de l'instrumentation, lorsque surtout l'influence de la littérature française et les graves préoccupations qui vinrent assaillir l'esprit humain dans les dernières années du xviiie siècle eurent fait éprouver le besoin de voir au théâtre une action plus sérieuse, des morceaux d'ensemble plus développés et une orchestration plus puissante, alors tout le monde comprit que le temps était arrivé d'agrandir le cadre et de renouveler les formes de la musique dramatique. Cette révolution, qui était prévue et désirée par tous les bons esprits de l'Italie, le père Martini, l'abbé Conti, Eximeneo, Planelli, fut accomplie par Gluck. Mozart suivit ses traces et fit jouer à l'orchestre un rôle plus important encore. Enfin Rossini, en rajeunissant, au commencement de ce siècle, l'orchestre de Mozart, et en retrempant, pour ainsi dire, la mélodie italienne dans les sources amères de la passion moderne, édifia une œuvre admirable, où l'art de chanter se transforme et s'encadre dans un tableau plus compliqué, sans porter atteinte aux belles traditions du xviiie siècle. Ici s'ouvre dans l'histoire de cet art une nouvelle et brillante période, qui aujourd'hui même, malgré les empiétemens de l'instrumentation, est encore loin, nous l'espérons, de toucher à son terme.

Dans l'opéra italien, agrandi par le génie de Rossini, qui le fit ainsi participer aux progrès de l'esprit humain et à ceux de l'art musical, le chanteur, tout en conservant toujours le rôle important, dut cependant se soumettre à des exigences inconnues jusqu'alors et se conformer aux lois d'une vérité dramatique plus sérieuse. L'expression du sentiment par la mélodie vocale fut complétée par les accompagnemens plus variés de l'orchestre, qui, en intervenant d'une manière active dans la peinture de la passion, laissa moins de liberté à la fantaisie du virtuose. Le chanteur fut alors obligé de respecter davantage la pensée du maître, de se conformer au plan du morceau qu'il était chargé d'exécuter, de laisser au rhythme son intégrité, de le suivre dans ses ondulations, de faire manœuvrer la voix humaine au milieu d'une grande conflagration harmonique et par-dessus une sonorité puissante. Les succès obtenus par les grands artistes du xviiie siècle avaient néanmoins trop bien démontré l'importance du chant considéré comme élément essentiel du drame lyrique pour que la révolution opérée par Rossini, en agrandissant le rôle de l'orchestre, compromît la fraîcheur et la flexibilité de l'organe vocal. La mélodie, mise en évidence et accompagnée sobrement, ne cessait pas de flotter limpide et lumineuse; elle laissait

au chanteur le temps de respirer, d'épanouir son imagination, et de semer l'espace qu'il parcourait de caprices, de *gorgheggi* adorables, qui embellissaient la vérité sans la dénaturer. Le vrai caractère de cette révolution, c'est que le virtuose dut échanger sa royauté absolue contre une royauté limitée, mais encore glorieuse, et se contenter d'être la partie saillante d'un tout complexe et puissant.

Cette révolution musicale et des raisons plus graves de convenance et d'humanité firent disparaître les castrats de l'opéra italien. Les deux derniers qu'on ait entendus en Europe furent Crescentini et Veluti, qui chantait encore à Londres en 1826. Rossini les remplaça par des *contralti* féminins, et, de même qu'il s'était trouvé d'admirables virtuoses pour propager dans toute l'Europe les créations des maîtres italiens du XVIIIe siècle, il se forma toute une famille de chanteuses incomparables qui rendirent le même service aux chefs-d'œuvre de la nouvelle école musicale. La Gaforini, la Malanotte, la Marcolini, la Mariani, Mme Pisaroni, Mme Pasta et Mme Malibran, tels sont les principaux représentans de ce groupe de *contralti* qui exercèrent sur le talent de Rossini une influence remarquable. C'est à ce groupe aussi que se rattache Mlle Alboni.

Parmi ces cantatrices, les unes personnifient le côté sérieux, les autres le côté comique du génie italien. Il en est de merveilleusement douées qui réussissent dans les deux genres. La première de toutes, suivant l'ordre chronologique, la Gaforini, excellait surtout dans la musique bouffe; Elisabeta Gaforini a été l'une des plus charmantes virtuoses du commencement du XIXe siècle. Elle brilla en Italie et dans les principales villes de l'Europe, à peu près de 1796 à 1815. Elle possédait une voix de contralto très souple et très sonore qui montait au *fa* et descendait au *la*. Cette cantatrice se fit particulièrement admirer dans *la Dama soldato* de Federici, dans le *Ser Marc' Antonio* de Pavesi, et dans *il Ciabatino* (1). Le nom d'Adélaïde Malanotte est consacré par le souvenir d'un chef-d'œuvre immortel. Rossini trouva la Malanotte, en 1813, à Venise, où elle arrivait recommandée par quelques succès obtenus dans des concerts publics et sur des scènes secondaires. Il écrivit pour elle le rôle de Tancredi. Dès-lors la réputation de la Malanotte se répandit avec éclat dans toute l'Italie, et son nom y vit encore à l'ombre de l'heureux et brillant génie dont elle fut la cantatrice bien-aimée et dont elle inaugura la gloire immortelle. Unissant toutes les graces de la femme à une voix de contralto puissante, pure et facile, la Malanotte chantait avec autant de vigueur que de sentiment, et savait allier la grace de la fantaisie aux mouvemens les plus pathétiques. C'est elle qui, mécontente du premier air que lui avait écrit le jeune maëstro, en exigea un autre et donna lieu, par ce caprice de *prima donna assoluta*, à la création de la fameuse cavatine : *Tu che accendi*, que le monde entier sait par cœur. Lorsque, dans le beau duo de Tancredi et d'Argirio, la Malanotte, brandissant son épée, lançait cette phrase incomparable : *Il vivo lampo di questa spada!* elle arrachait à la salle entière

(1) Les deux vers suivans, qui se trouvent au bas d'un portrait de la Gaforini, gravé à Milan en 1805, témoignent de la grande sensation qu'elle a produite et comme femme et comme cantatrice :

La vedi o l'odi, éguale è il tuo periglio :
Ti vince il canto, e ti rapisce il ciglio.

des cris et des élans d'enthousiasme. On n'aurait pu guère prévoir alors la triste fin qui lui était réservée. Après quelques années de triomphe et d'enivrement, la cantatrice merveilleuse pour qui fut composé l'air : *Di tanti palpiti e di tante pene...*, cet hymne de la jeunesse et de l'amour qu'elle a probablement inspiré, la Malanotte mourut délaissée et presque folle à l'âge de quarante-sept ans.

La musique bouffe italienne trouva dans Marietta Marcolini, comme dans la Gaforini, un digne et charmant interprète. Marietta Marcolini commença à se distinguer comme cantatrice vers 1805. Sa belle voix de contralto, qui ne montait tout au plus qu'au *fa dièse,* était d'une flexibilité surprenante. Rossini eut l'occasion de la connaître d'abord en 1811, à Bologne, où, âgé de dix-neuf ans, il écrivit pour elle *l'Equivoco stravagante.* En 1812, il la retrouva à Milan, et composa pour la Marcolini *la Pietra del Paragone;* puis, en 1813, *l'Italiana in Algeri* à Venise, dans la même année et dans la même ville qui virent naître *Tancredi.* C'était une cantatrice délicieuse dans l'opéra buffa. Elle avait un *brio,* un entrain, une gaieté aimable et facile, qui se communiquaient et rayonnaient comme la lumière. Les airs de bravoure, écrits à sa demande, qui terminent *la Pietra del Paragone* et *l'Italiana* sont restés comme un doux témoignage de l'admirable flexibilité de sa voix et de l'heureux ascendant qu'elle avait su prendre sur le génie du premier compositeur dramatique de notre temps.

Une vocation toute différente appelait la Pisaroni à l'interprétation des chefs-d'œuvre tragiques de Rossini. Benedeta-Rosamonda Pisaroni naquit à Plaisance en 1793. Après avoir appris la musique sous la direction d'un maître obscur de sa ville natale, elle prit des leçons de chant du fameux castrat Marchesi, qui lui enseigna les principes de la belle école du XVIIIe siècle. Lorsqu'elle débuta à l'âge de dix-huit ans par les rôles de la Griselda et de la Camille de Paër, Mme Pisaroni avait une voix de soprano aigu. Après une grave maladie qu'elle fit vers 1813, elle perdit plusieurs notes dans le registre supérieur, tandis que les cordes basses acquirent une sonorité puissante et inattendue. Alors elle se vit obligée de chanter les rôles écrits pour la voix de contralto, et devint l'une des plus grandes cantatrices de son temps. Mme Pisaroni racheta l'inégalité de sa voix par un style grandiose et *di portamento* qui rappelait la manière large de Pachiarotti et de Guadagni. Elle vint à Paris en 1827, et débuta par le rôle d'Arsace de *Semiramide.* Toute la salle fut transportée d'enthousiasme lorsqu'on entendit Mme Pisaroni dire d'une voix formidable : *Eccomi in Babilonia.* Elle fut auss admirable dans le duo avec Assur : *È dunque vero, audace?* et dans celui du second acte entre Semiramide et Arsace : *Eh! ben a te ferisci?* Elle prouva à Mme Malibran que la jeunesse, la voix, l'énergie et même les soudainetés du génie ne peuvent pas toujours lutter avec avantage contre un style simple, grand et vrai. Rossini écrivit pour Mme Pisaroni le rôle de Malcolm dans *la Dame du Lac,* et puis le rôle de Ricciardo dans *Ricciardo e Zoraïde.*

Ce fut aussi un talent merveilleusement préparé pour traduire les créations sérieuses de Rossini qu'on admira dans Judith Negri, si célèbre sous le nom de Mme Pasta. Née à Como d'une famille israélite, en 1798, elle étudia d'abord la musique dans une petite école fort obscure, et puis fut admise au conservatoire de Milan, alors placé sous la direction d'Asioli. Sa voix sourde, inégale et pâteuse de mezzo-soprano eut beaucoup de peine à s'assouplir, et jamais Mme Pasta ne fut complétement maîtresse de cet organe rebelle. Elle s'essaya d'abord sur

un théâtre d'amateurs, et puis sur celui de Brescia. Elle vint à Paris pour la première fois en 1816, et y passa entièrement inaperçue. Ce ne fut qu'à partir de l'année 1822 que la réputation de Mme Pasta se répandit en Europe. Belle, intelligente, passionnée, Mme Pasta suppléa aux imperfections de son organe par un travail incessant, par un style noble, tendre et savant. Tragédienne de premier ordre, dont Talma lui-même admirait le geste élégant et vrai, Mme Pasta soumettait ses moindres inspirations au contrôle d'un goût épuré, et ne livrait rien à l'aventure. Ses intonations et ses pauses étaient combinées d'avance. Personne n'a chanté à Paris le rôle de Tancrède comme Mme Pasta. Elle fut sublime dans celui de Roméo de Zingarelli, et, dans la Nina de Paisiello, elle rappela la célèbre Coltellini et les prodiges du grand siècle de l'art.

On sait que des qualités tout opposées ont placé Mme Malibran au premier rang des grandes cantatrices dramatiques du XIXe siècle. La fille du ténor Garcia avait reçu avec la vie tout un héritage de passions. Douée d'une voix étendue et nerveuse qui allait jusqu'à l'*ut* aigu des *soprani* et descendait au *fa* des *contralti*, elle ne rencontrait aucune difficulté au-dessus de son audace et de sa merveilleuse facilité. Elle chantait tous les rôles et tous les genres; sémillante dans celui de Rosina du *Barbier de Séville*, passionnée dans celui de Desdemona d'*Otello*, elle eut l'ambition, la fougue, l'éclat et les inégalités du génie. Tel qu'il est toutefois, son talent résume admirablement les instincts les plus divers, les facultés les plus rares des grands chanteurs de l'Italie. Il n'a été donné à personne d'unir avec autant d'éclat et de spontanéité la passion tragique et la verve bouffonne. Dans cette singulière dualité résident l'originalité de Mme Malibran et son vrai titre à la gloire.

Une vive impulsion donnée à la musique bouffe, les bases de l'interprétation des chefs-d'œuvre de la musique tragique jetées avec éclat et puissance, tels sont, nous venons de le voir, les grands résultats qui assignent à quelques cantatrices modernes une place toute particulière dans les annales de l'art italien. Aujourd'hui il n'y a plus, en quelque sorte, le même rôle à remplir. Ce n'est plus l'épanouissement d'une grande école qu'il s'agit de seconder; cette école s'est formée, elle a donné ses chefs-d'œuvre, sa révolution est accomplie; mais à ce mouvement si fécond a succédé une réaction fâcheuse : le culte de l'instrumentation tend partout à remplacer celui du chant. L'interprétation des chefs-d'œuvre du commencement de ce siècle retrouve, en présence de ces tentatives, une sorte d'à-propos; seulement elle est moins favorisée par les sympathies générales. Il s'agit de lutter, au nom des plus belles traditions de l'art, contre ce qu'on cherche à leur substituer. La mission du chanteur devient plus difficile, mais aussi elle gagne en importance. Jamais la situation musicale n'a exigé plus impérieusement que l'art du chant trouvât dans des talens d'élite des défenseurs inspirés; jamais aussi l'orchestre n'a disputé plus énergiquement à la mélodie la place que les compositeurs italiens du XVIIIe siècle lui avaient conquise. C'est au milieu d'une telle situation que s'est présentée à nous une cantatrice héritière de la méthode qui a illustré, depuis la création même du drame lyrique, tant de virtuoses italiens. On comprend quelle curiosité et quel intérêt ont dû se porter sur les débuts de Mlle Alboni.

Rossini, qui n'aurait pas dédaigné de surveiller l'éducation musicale de la jeune cantatrice, lui aurait répété, assure-t-on, en l'engageant à aborder la

scène, les mots du vieux Porpora à son élève, le fameux Cafarelli : *Va, ma fille, tu es maintenant la première cantatrice de l'Europe. N'imite personne, fais tout le contraire de ce que tu entendras faire autour de toi, et tu peux être certaine de marcher alors dans la voie du salut.* Ce mot précise vivement le rôle difficile et brillant qui pourrait appartenir, parmi les cantatrices modernes, à Mlle Alboni.

Marietta Alboni est née dans une petite ville de la Romagne, à Césène. Sa voix est un véritable contralto des plus suaves et des plus sonores. Elle descend au *fa* de la clé de basse et monte jusqu'à l'*ut* aigu des *soprani*, c'est-à-dire qu'elle parcourt une étendue de deux octaves et demie. Le premier registre commence au *fa* d'en bas et arrive jusqu'à celui du *medium :* c'est le vrai corps de la voix de Mlle Alboni, et le timbre admirable de ce registre colore et caractérise tout le reste. Le second registre s'étend depuis le *sol* du *medium* jusqu'au *fa* d'en haut, et la *quarte* supérieure, qui en forme la troisième partie, n'est plus qu'une élégante somptuosité de la nature. Il faut entendre avec quelle habileté incroyable l'artiste se sert de ce magnifique instrument! C'est la vocalisation perlée, légère et fluide de la Persiani, jointe à l'éclat et à la pompe de style de la Pisaroni. Rien ne peut donner une idée de cette voix toujours unie, toujours égale, qui vibre sans effort et dont chaque note s'épanouit comme un bouton de rose. Jamais de cri, jamais de contorsion prétendue dramatique qui vous brise et vous ensanglante le tympan sous prétexte de vous attendrir, comme si un vers de Virgile ou de Racine, qui pénètre facilement jusqu'au cœur, était pour cela et moins vrai et moins beau. Sans doute la voix admirable de Mlle Alboni n'est pas sans quelques imperfections; elle compte plusieurs cordes faibles et un peu sourdes, comme *sol, la, si, do,* notes qui servent de transition entre la voix de poitrine, d'une beauté sans pareille, et le registre des sons super-laryngiens, appelés vulgairement *sons de tête.* Lorsque la cantatrice n'y prend pas garde, cette petite *lande* s'agrandit, et ces notes paraissent alors un peu étranglées. On sent bien que la virtuose glisse sur ce petit *pont des soupirs* avec toute sorte de précautions et qu'elle se trouve bien heureuse quand elle est arrivée à une corde réelle de sa voix de contralto qu'elle fait ressortir et vibrer avec d'autant plus de sonorité. Souvent elle se sert du contraste de ces deux registres avec un goût exquis, en appuyant légèrement sur la note mixte avant de s'élancer sur le terrain solide de sa voix de poitrine, qu'elle gouverne avec une autorité suprême. Nous l'avons entendue faire une gamme depuis l'*ut* aigu des *soprani* jusqu'au *fa* des basses; cette gamme fuyait devant l'oreille avec la rapidité de l'éclair, sans qu'on en perdît une seule note, et tout cela était exécuté avec une désinvolture désespérante pour la médiocrité.

Lorsque Mlle Alboni se fit entendre à l'Opéra, il y a quelques mois, elle excita l'enthousiasme général. Malgré le succès prodigieux qu'elle obtint alors, dans quatre concerts, avec deux ou trois morceaux choisis pour faire ressortir les qualités merveilleuses de sa voix et de sa vocalisation, on put craindre que cette admirable virtuose ne fût moins brillante au théâtre, dans une action dramatique qui exigerait plus de force et plus de variété. Cette crainte ne saurait plus exister aujourd'hui. Mlle Alboni a débuté au Théâtre-Italien par le rôle d'Arsace de la *Semiramide* de Rossini. Elle y a déployé les mêmes qualités

supérieures de cantatrice et certaines nuances de style que les péripéties de la scène ont fait éclater pour la première fois. Ainsi elle est admirable dans le duo du premier acte : *Serbami ognor*, et dans l'andante de l'air qu'elle chante au commencement du second acte, après avoir appris le nom de son père : *In si barbara sciagura*. Sa voix incomparable et son style pathétique et tendre arrachent des larmes aux cœurs les plus aguerris, et avec quelle élégance, avec quelle émotion pénétrante elle exhale cette phrase adorable : *Or che il ciel ti rende il figlio*, du duo du second acte!

Sans nul doute, Mlle Alboni n'est point une tragédienne comme Mme Pasta, ni même comme Mme Grisi. On pourrait désirer dans son talent si exquis un peu plus de force, d'accent et de profondeur. Elle n'a pas fait ressortir avec assez d'énergie le récitatif du premier acte : *Eccomi alfine in Babilonia*, que Mme Pisaroni disait avec tant de majesté et d'ampleur, et nous l'avons trouvée également un peu molle dans le duo avec Assur : *È dunque vero audace*. La syllabe, un peu trop caressée et amortie par la cantatrice, n'est pas articulée avec assez de netteté. Aussi le rôle de la Cenerentola, que Mlle Alboni vient d'aborder après celui d'Arsace, lui est-il infiniment plus favorable, en ce qu'il exige moins de passion et de contrastes dramatiques que de grace et de flexibilité vocale. Depuis Mlle Mombelli, qui en 1823 révéla pour la première fois au public parisien les beautés de cette délicieuse partition de Rossini, et qui se fit surtout remarquer par le *brio* et la vigueur qu'elle déployait dans le finale du premier acte et dans l'admirable sextuor du second, aucune cantatrice italienne n'a chanté la partie de la Cenerentola avec autant de charme et de suavité que Mlle Alboni. Je sais bien qu'à la rigueur on pourrait exiger plus de verve, de mordant et de vivacité comiques; mais il semble que l'expression de la gaieté qui jaillit et rayonne soit aussi étrangère à la nature de son talent que le cri de la douleur. Mlle Alboni se plaît dans les régions tempérées, dans le style de demi-caractère, qui lui permet de dérouler, sans effort, toutes les délicatesses de son organe incomparable. Si l'on veut avoir une idée d'une vocalisation parfaite jointe à l'une des plus belles voix de contralto qui aient existé, il faut entendre chanter par Mlle Alboni l'air final de *la Cerenentola :*

Non più mesta
A canto al fuoco...

Le rôle de Malcolm de *la Dame du Lac*, qu'on vient de reprendre au Théâtre-Italien, n'ajoutera rien à la réputation de la cantatrice. Dans cette création nouvelle, Mlle Alboni a déployé, comme dans *la Cenerentola* et la *Semiramide*, plus de grace et de douceur que d'énergie dramatique. Quoi qu'il en soit des imperfections que nous avons dû signaler dans son talent, Mlle Alboni est une cantatrice de premier ordre et de la grande école du XIXe siècle, qui a produit les Gaforini, les Malanotte, les Marcolini, les Pisaroni. Douée d'une sûreté de goût qu'aurait pu envier la Malibran, supérieure peut-être à la Pasta par le charme du style, possédant une voix plus étendue et moins inégale que celle de la Pisaroni, Marietta Alboni est une virtuose éminente, qui laissera un nom de plus dans l'histoire de l'art. Cette musique mélodieuse, calme et sereine expres-

sion de l'amour, que l'on rencontre dans certains compositeurs du XVIII[e] siècle et dans quelques opéras de Rossini, ne saurait avoir, nous le croyons, un plus délicat interprète.

En suivant l'art de chanter depuis les commencemens de la musique moderne, nous pensons avoir démontré combien il avait aidé à l'épanouissement des formes mélodiques, aux progrès de l'harmonie et à la création de l'opéra. La connaissance de l'influence qu'a eue cet art sur le développement des idées et de la science musicales nous permet de mieux apprécier la crise fatale dont il semble menacé aujourd'hui. Séduits par les effets nouveaux et variés de l'orchestre, par l'étendue de son échelle, excités par les mœurs de la société nouvelle à reproduire au théâtre le délire des passions extrêmes à l'aide d'une sonorité puissante, quelques compositeurs ont exigé de la voix humaine des efforts qui en ont altéré la fraîcheur et la flexibilité. On a méconnu les sages limites fixées par la nature aussi bien à la capacité de l'oreille qu'à l'étendue de notre organe vocal, on a écrit des opéras comme des symphonies, on a confondu et mêlé tous les genres, et l'art de chanter n'a plus été que l'art de pousser des cris et de lutter à force de poumons contre le bruit de plus en plus envahissant de l'orchestre. Plus de nuances, plus de vocalisation, plus de phrases limpides et saillantes où le chanteur ait le temps de déployer sa voix et puisse pénétrer chaque note du souffle de son ame. La masse instrumentale, les combinaisons harmoniques et les gros effets d'ensemble ont étouffé la mélodie vocale, l'abus du rhythme a corrompu l'oreille, et la force a de nos jours vaincu la grace, aussi bien en musique et dans l'opéra italien que dans les autres manifestations de l'esprit humain. Il s'agit de rétablir l'ordre dans cette confusion d'élémens hérétogènes. Toute atteinte portée à l'art de chanter, qu'on ne l'oublie pas, est une atteinte portée à la musique même. Laissons à la symphonie et à la musique purement instrumentale son domaine infini, le domaine de la poésie lyrique avec ses béatitudes et ses extases, et conservons à l'opéra, conservons à la voix humaine l'expression d'un sentiment du cœur dans une mélodie sereine. L'art de chanter doit rester aujourd'hui ce qu'il était autrefois, le guide du compositeur dramatique; l'instinct divinateur des grands virtuoses a de tout temps été pour la scène lyrique une source précieuse d'inspirations qu'il faut craindre de tarir. Du jour où la patrie de Monteverde, de Scarlati, de Pergolèse, de Cimarosa, de Paisiello et de Rossini méconnaîtrait ce principe salutaire, elle perdrait toute son influence sur les destinées de l'art musical, et l'opéra italien n'existerait plus.

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1848.

Un événement dont on commençait à désespérer à force de l'espérer toujours, la prise d'Abd-el-Kader, a heureusement inauguré la nouvelle année. Nous devons dire que la France s'est montrée digne de ce présent de la fortune en n'en faisant pas trop de parade; il faut rendre justice au bon goût que le public a généralement montré en cette occasion; il eût été malséant pour un grand pays de triompher de sa victoire sur un seul homme. La chute de ce célèbre et implacable ennemi de notre domination en Afrique a été un fait heureux; mais cependant il était dit qu'Abd-el-Kader nous donnerait de l'embarras même quand il serait entre nos mains. Autrefois on ne savait où le prendre; maintenant on ne sait où le mettre. Il nous paraît impraticable qu'il soit envoyé à Saint-Jean-d'Acre ou à Alexandrie, comme il en avait témoigné le désir; le sentiment public se prononce à cet égard d'une manière sur laquelle le ministère ne saurait se méprendre. Laisser Abd-el-Kader planter sa tente en Orient, ce serait laisser s'établir en vue et à proximité de nos possessions d'Afrique un foyer de conspirations permanentes aussi dangereuses que l'état de guerre. L'ancien émir serait là sur le passage de toutes les caravanes qui vont en pèlerinage au tombeau de la Mecque, et qui prendraient de lui le mot d'ordre en attendant son retour. Il y a un principe que le ministère doit commencer par poser, c'est qu'un gouvernement est libre de ratifier ou de ne pas ratifier des conditions faites ou acceptées par un chef militaire. Toutefois il faut reconnaître qu'il y a, outre la question de droit, une question de convenance; il vaudra certainement mieux pour tout le monde qu'elle puisse être résolue sans blesser même les apparences.

La chambre des pairs a, comme d'habitude, pris les devans dans la discussion de l'adresse, et, ce qui ne lui est pas aussi habituel, elle est entrée dans les débats parlementaires avec une vivacité et une ardeur qui ne peuvent qu'exciter l'émulation de la plus jeune chambre. Dès le début de la session, les amateurs de scan-

dale ont eu la bonne fortune de rencontrer une trouvaille; il faut leur rendre cette justice, qu'ils l'ont largement exploitée. Nous n'avons pas à nous arrêter sur les détails d'un incident qui n'a déjà fait que trop de bruit, qui en a fait beaucoup plus qu'il ne le méritait. Nous ne sommes pas de ceux qui prennent plaisir à déconsidérer le pouvoir; nous ne le ferions pas, même s'il était aux mains de nos adversaires, et ce que nous regrettons, c'est que ce sentiment ne soit pas partagé par tous les hommes qui ont été et qui peuvent revenir aux affaires. Ceux pour qui le pouvoir est toujours un ennemi ont le droit de se faire des armes de tout ce qui leur tombe sous la main : à ceux-là on n'a rien à dire; mais il en est d'autres qui abusent peu courtoisement des nécessités qui interdisent la représaille et des exigences qui arrêtent la riposte. Nous n'en dirons pas davantage sur ce chapitre.

L'esprit public a évidemment besoin d'autres alimens. Le bruit exagéré fait à l'occasion d'un abus qui, du reste, n'existe plus, passera bientôt; ce qui ne passera pas, nous le croyons, c'est ce désir vague et général de réformes politiques qui s'était déjà manifesté dans la dernière session, et qui n'a fait que se développer depuis l'ouverture de la session actuelle. Parmi les conservateurs eux-mêmes, il en est un certain nombre qui paraissent peu disposés à se contenter des réformes sur le sel et sur la poste; ils éprouvent des besoins plus relevés, et répondent en cela à un sentiment qui prend de plus en plus de la consistance. La sécurité même que donne au ministère l'appui d'une forte majorité est une raison pour qu'on se montre plus exigeant envers lui; plus il sera fort, moins on lui permettra d'être immobile.

Le cabinet fera bien de ne point négliger ces signes précurseurs. Il ne peut se dissimuler qu'il règne dans l'opinion publique, et même dans l'esprit de beaucoup de ses amis, une sorte de panique d'autant plus dangereuse qu'elle est indéterminée; il fera sagement de ne pas la laisser grandir. Si c'est un besoin réel et sérieux, il faut lui donner satisfaction; si ce n'est qu'une panique, il faut l'aborder franchement, la saisir et la mettre en présence d'elle-même. Dans tous les cas, il est évident que les questions de réformes politiques sont mûres pour la discussion, lors même qu'elles ne le seraient pas encore pour l'application. Le ministère ne peut pas les abandonner plus long-temps aux banquets et aux places publiques; il doit comprendre qu'il serait inutile de chercher à les mettre sous le boisseau. Dans l'intérêt même du pouvoir et des idées d'ordre et de gouvernement, ces questions doivent être portées à la tribune; elles ne peuvent que gagner à être élucidées et à passer par le creuset d'une discussion sérieuse et régulière.

Ce sujet n'a été abordé que passagèrement dans la chambre des pairs par un discours de M. de Mesnard, un des membres éminens du parti conservateur; mais il sera repris dans la même chambre avant la fin de la discussion de l'adresse, qui paraît devoir se prolonger jusqu'à mardi ou mercredi. Les questions extérieures ont jusqu'à présent absorbé presque tout le débat; les affaires de la Suisse ont, aujourd'hui même, donné à M. de Montalembert l'occasion de prononcer un discours qui le place au premier rang des orateurs de son pays. Hier déjà M. le duc de Broglie avait présenté un lumineux tableau de toute la question; ce qu'a dit l'ambassadeur à Londres, nous l'avions nous-mêmes exposé à différentes reprises depuis deux mois. M. le duc de Broglie a surtout condensé

avec infiniment d'art et de logique la substance des dépêches qui ont été communiquées aux chambres.

La publication de ces pièces nous paraît de nature à justifier la marche que le gouvernement a suivie dans cette longue et difficile affaire. En dernier résultat, il se trouve que, s'il n'y a pas eu en Suisse d'intervention armée, c'est à lui qu'on le doit. On aura la ressource de dire que ce résultat n'était pas celui qu'il cherchait; mais, en lisant attentivement la correspondance de M. Guizot, on verra cependant que, s'il considérait le triomphe du parti radical en Suisse comme un grand mal, il regardait comme un mal plus grand encore une intervention armée qui aurait gravement compromis la paix générale. Il ressort évidemment des pièces communiquées aux chambres que, sans les remontrances, sans la résistance même du gouvernement français, le gouvernement autrichien aurait pris des mesures actives contre le parti dominant dans la diète long-temps avant qu'elles eussent été provoquées par des hostilités ouvertes, et aurait, pour prévenir une guerre civile en Suisse, risqué une guerre générale en Europe. Ainsi, dès le mois d'octobre 1846, M. de Metternich, alarmé par la révolution de Genève, exprimait sa conviction qu'une intervention étrangère deviendrait tôt ou tard légitime et nécessaire, et M. Guizot, de son côté, objectait qu'une pareille mesure, sans une nécessité évidente et impérieuse, ne résoudrait rien et serait mal accueillie par les deux partis rivaux qui se partageaient la confédération. Plus tard, au mois de juin 1847, quand la rupture de la paix entre les cantons semblait devenir de plus en plus inévitable, M. de Metternich voulait encore aller au-devant de l'événement, et faisait faire au cabinet français des propositions plus formelles. Il proposait qu'avant que la diète s'engageât par un vote, les puissances prissent les devans pour l'arrêter, et déclarassent officiellement qu'elles ne souffriraient pas que le principe de la souveraineté cantonale fût violé, ou que l'état de paix matérielle fût troublé, de quelque côté que dût venir l'agression. M. de Metternich se disait convaincu que cette seule déclaration suffirait pour arrêter la diète et pour contenir le parti radical; mais cette démarche que suggérait le cabinet autrichien renfermait un grave péril : elle engageait nécessairement les puissances dans la voie de l'intervention armée. M. Guizot jugeait avec raison que poser un pareil ultimatum, c'était s'enlever toute liberté d'action, et que, si la diète ne s'arrêtait pas d'elle-même, les puissances s'obligeaient d'avance à l'arrêter par la force. Pour qu'une intervention armée fût suffisamment justifiée, il fallait que la Suisse rompît la première les liens qui l'attachaient à l'Europe et les traités qui lui garantissaient la neutralité et l'inviolabilité. Or, la Suisse n'en était pas encore là, et M. Guizot, se basant sur ces principes, déclarait même au cabinet autrichien que, s'il croyait devoir agir de concert seulement avec les deux autres cours du Nord, le gouvernement français serait, de son côté, obligé de prendre les mesures nécessaires pour s'opposer à cette intervention. Cette déclaration est formulée, dans la dépêche du 25 juin, en des termes très nets, et elle suffirait seule pour montrer que le gouvernement français, loin de se mettre, comme on l'a prétendu, à la remorque du cabinet autrichien, a mis dès le principe une barrière à son intervention.

Toutefois M. Guizot ne se refusait pas à faire une démarche collective pour prévenir la diète des conséquences qui résulteraient de toute atteinte portée par

elle aux bases sur lesquelles reposait la confédération; mais, pour que cette démarche fût plus efficace, il importait qu'elle fût faite avec le concours unanime des grandes puissances : la participation des deux grands états constitutionnels de l'Europe à cette mesure aurait servi de contre-poids à l'action des trois cours du Nord. Il ne paraît pas que M. de Metternich fût très porté à solliciter l'adhésion de l'Angleterre, et l'initiative qui fut prise à cet égard appartient tout entière à M. Guizot. Ce fut alors que M. Guizot prépara le projet de note collective dans lequel il offrait à la Suisse la médiation des cinq puissances, en proposant de prendre le pape pour arbitre de la question religieuse, et les cinq cours elles-mêmes pour arbitres de la question politique. Ce projet ne rencontra pas d'abord l'adhésion du cabinet anglais; lord Palmerston y fit beaucoup d'objections; il affecta de supposer aux cours du continent des arrière-pensées sinistres et de croire qu'on voulait *poloniser* la Suisse. Quelles furent les raisons qui changèrent sa manière de voir? nous ne saurions le dire avec certitude, quoique nous ayons lieu de croire que de très hautes influences ne furent pas étrangères à ce changement. Il y a une raison plus claire encore, c'est que lord Palmerston vit que, s'il ne voulait pas s'accorder avec les autres, les autres s'accorderaient sans lui; il eut peur des représailles de 1840, et il se ravisa.

Nous n'avons pas besoin de revenir sur les faits qui ont rendu la médiation inutile, ils sont suffisamment connus. La note collective est arrivée trop tard, cela est incontestable; mais nous croyons qu'on fait beaucoup trop d'honneur à l'adresse de lord Palmerston en lui attribuant ce résultat. Le cabinet anglais s'est trompé comme les autres; il ne prévoyait probablement pas plus que nous que la lutte serait si promptement terminée en Suisse. Tout le monde savait certainement quelle en devait être l'issue définitive, personne ne se doutait qu'elle pût être aussi immédiate, et, en dernier résultat, le gouvernement français peut dire à juste titre qu'il avait ramené l'Europe à ses propres vues et à sa propre politique, car non-seulement il avait empêché une intervention isolée, mais encore il avait prévenu toute chance de collision générale en réunissant les cinq puissances dans une démarche commune.

Cette communauté est pour le moment suspendue. Ainsi, dans la conférence qui se tient depuis quelque temps à Paris, l'Angleterre a cessé d'être représentée; et comme la Russie n'avait pas fait remettre à la diète la première note collective, elle n'a point pris part non plus à celle qui vient d'être rédigée et qui ne sera présentée qu'au nom des trois cabinets de France, d'Autriche et de Prusse. Dans cette note, les trois gouvernemens reconnaissent que, le *Sonderbund* ayant cessé d'exister au moment où la médiation avait été proposée, il était naturel que la diète eût rejeté cette proposition; mais ils déclarent qu'ils considèrent toujours la souveraineté cantonale comme la base de la confédération, qu'à leurs yeux cette souveraineté n'existe pas tant que les cantons vaincus sont occupés militairement, et que la Suisse ne sera pas rendue à une condition régulière tant que tous les cantons n'auront pas recouvré le libre exercice des droits sur le maintien desquels sont fondées les relations de la confédération avec l'Europe.

Le pape Pie IX et les souverains d'Italie qui marchent sur sa trace glorieuse devront être sensibles à l'hommage qui leur a été rendu dans la chambre des pairs. On comprend jusqu'à un certain point la réserve que le gouvernement avait gardée dans le discours de la couronne sur les affaires d'Italie, mais il ap-

partenait aux autres branches de la législature, comme représentant plus directement l'opinion publique, de rompre un silence qui aurait pu être pris pour de l'oubli. C'est donc pour obéir à un sentiment universellement manifesté par la chambre que la commission de l'adresse a ajouté à son projet un témoignage de sympathie et d'admiration en faveur des princes libéraux de la péninsule. Du reste, M. le ministre des affaires étrangères avait lui-même provoqué cette manifestation par la lecture d'une très remarquable dépêche adressée par lui à l'ambassadeur de France à Rome, M. le comte Rossi. On ne peut s'empêcher de reconnaître que les dépêches récemment publiées par M. Guizot détruisent en grande partie les accusations dirigées contre sa politique à l'égard de l'Italie. Nous avons pu nous-mêmes regretter quelquefois que le gouvernement français ne parût pas donner aux libéraux italiens l'appui qu'ils devaient naturellement attendre de lui, mais nous ne voudrions pas demander plus que ce que M. Guizot promet dans ses dépêches, principalement dans celle qu'il a citée à la chambre des pairs. Tout ce qu'il nous reste à désirer, c'est que le gouvernement mette ses actes toujours d'accord avec ses paroles. La chambre des députés suivra nécessairement l'exemple que vient de lui donner la chambre des pairs; sans doute même, la commission de l'adresse prendra à cet égard l'initiative. Rien ne sera plus propre que ces encouragemens de la législature française à soutenir les souverains et les peuples d'Italie dans la tâche difficile et glorieuse qu'ils ont entreprise, et à entretenir en même temps chez les uns l'esprit de libéralisme, et chez les autres l'esprit de modération.

Du reste, il faut en convenir, à quelques exceptions près, les populations italiennes ne paraissent pas vouloir se départir de cette modération qui seule peut assurer leur succès. Nous ne croyons pas qu'il convienne de s'alarmer outre mesure de quelques rumeurs qui se produisent de temps en temps à Gênes ou à Livourne; c'est l'habitude journalière de ces ports de la Méditerranée, où le commerce rassemble une population bigarrée, turbulente, toujours avide de bruit et de désordre. L'intérieur du pays est assez calme; la reddition de Pontremoli aux troupes de Modène s'est opérée le plus paisiblement du monde. Les gens de Pontremoli avaient d'abord juré de mourir comme ceux de Fivizanno, ils voulaient ensuite se donner à la Sardaigne; mais on leur a fait entendre que la donation pourrait bien n'être pas acceptée. Quant à la première résolution, on n'y a point donné suite, vu l'inutilité d'un semblable sacrifice. C'était sagement pensé, et l'*Italia* de Pise leur a donné là-dessus de fort bons conseils en les engageant à se réserver pour des jours plus heureux.

A Rome, on avait fait bruit, dans ces derniers temps, de certaines résolutions du gouvernement qui étaient, disait-on, l'indice d'une réaction dans le sens rétrograde. Les imaginations italiennes sont promptes à s'alarmer. Que le pape aille dire la messe dans une église appartenant aux jésuites; que le secrétaire d'état adresse la parole à quelque personnage soupçonné d'appartenir de près ou de loin à la compagnie, aussitôt les têtes s'échauffent, on voit une conjuration et une crise dans la circonstance la plus insignifiante; et quand, après cela, le gouvernement publie quelque nouvel édit de réforme, l'allégresse renaît, la patrie est sauvée, et l'on monte au Capitole remercier les dieux protecteurs. La patrie a donc été encore une fois sauvée dernièrement, et le *motu-proprio* du 29 décembre a prouvé aux Romains ce qu'ils devraient savoir, que les intentions

du pape ne sont pas moins favorables à la réforme qu'il y a six mois. Cet édit organise le conseil des ministres; il établit la division des divers départemens et règle jusque dans les plus minutieux détails les attributions de chacun d'eux. Le secrétaire d'état pour les affaires extérieures, à qui est déférée la présidence du conseil, sera toujours un cardinal. Cette disposition nous semble impliquer tacitement l'admissibilité des laïques aux autres ministères. Il y a convenance, en effet, à ne pas placer des ecclésiastiques à la tête d'administrations comme celles de la guerre et de la police, et l'opinion qui les en éloigne est aujourd'hui assez bien établie à Rome pour permettre d'espérer que ces deux ministères seront occupés par des laïques. Le ministère de grace et de justice était aussi dans la pensée de tout le monde et dans les résolutions du gouvernement destiné à l'avocat Silvani, député de Bologne, président de la section de législation, et dont l'Italie déplore la perte récente. Toutes les autres parties du décret, celle qui établit la responsabilité des ministres, celle qui crée un corps d'auditeurs analogue à celui qui a été annexé à la consulte d'état, méritent une égale approbation. Chaque ministre enfin devra soumettre au souverain un projet de règlement intérieur pour son département. La consulte d'état, de son côté, après de longues discussions, a terminé la rédaction du sien, et elle a emporté à la majorité de 4 voix la publicité des débats. On sait que sur ce point la résistance du gouvernement avait été assez vive, et c'est une véritable victoire d'opposition.

En Angleterre, le trait distinctif d'un ministère whig se manifeste une fois encore dans le déficit du revenu. On peut appeler cela simplement du malheur; mais c'est du malheur qui se représente régulièrement quand les whigs arrivent au pouvoir. Les chiffres parlent, et ils ont une éloquence irréfragable. Les Anglais ne peuvent pas s'empêcher de voir que, depuis qu'ils ont changé de ministère, ils ont changé de budget. Ainsi, d'après les dernières publications du revenu, la diminution a été, sur le trimestre passé, de plus de 27 millions; elle a été, sur l'année, de plus de 55 millions. Pourtant le choc produit par le changement des tarifs avait eu son effet, et on ne saurait accuser le *free trade* tout seul d'avoir ainsi dérangé les sources du revenu public.

Malgré cet état fâcheux du trésor, l'Angleterre paraît se disposer à charger son budget d'une dépense nouvelle. Depuis une quinzaine de jours, la presse anglaise discute gravement les probabilités d'une descente d'une armée française sur les rivages d'Albion. Les Anglais ont cru devoir naguère se moquer beaucoup des fortifications de Paris; nous pourrions aujourd'hui prendre notre revanche, car, pour eux, il ne s'agit de rien moins que de fortifier toutes leurs côtes. Toute cette panique a eu pour origine une lettre du vieux duc de Wellington, qui, après avoir long-temps circulé dans les clubs, a fini par être livrée à la publicité. Le mémoire du duc sur l'état des défenses nationales est le pendant de la brochure de M. le prince de Joinville sur les forces navales de la France. Toujours est-il qu'on est parvenu à mettre dans la tête du peuple anglais qu'avec les bateaux à vapeur, le roi Louis-Philippe ou son successeur pourrait, en un clin d'œil, jeter cinquante mille hommes sur les côtes de la Grande-Bretagne, et en ce moment-ci John Bull est poursuivi par le cauchemar d'une invasion. En dernier résultat, cette controverse militaire aura pour effet de grossir encore le budget de la guerre et de la marine, car le ministère de lord John

Russell n'est pas assez fort pour résister à la *pression du dehors*, et ce sera un embarras de plus pour le chancelier de l'échiquier.

Les malheurs de l'Europe ont fait la fortune de l'Amérique; le Nouveau-Monde a recueilli ce que perdait l'ancien; les États-Unis ont été heureux dans la guerre, heureux dans la paix. Le président de l'Union a ouvert le congrès par un message de la longueur accoutumée; c'est déjà un avantage des monarchies de n'être pas aussi prolixes et aussi verbeuses que les républiques. Le message de M. Polk est fait pour flatter toutes les passions de ses concitoyens, et la guerre avec le Mexique y occupe naturellement la place la plus considérable. M. Polk se donne beaucoup de peine pour prouver que le Mexique a été l'agresseur, et que les États-Unis n'ont fait qu'user de représailles; c'est une peine dont le moindre défaut est d'être inutile; les Américains du Nord feraient mieux de rejeter la responsabilité de leurs conquêtes, comme ils l'ont déjà fait plus d'une fois, sur la Providence ou sur la fatalité. C'est une force invincible qui les pousse; ils ne s'arrêteront plus désormais qu'aux extrémités de leur continent. Ils absorberont le Mexique, parce que la race qui l'occupe n'est plus capable de le posséder ni de le faire valoir, et parce que la terre appartient à qui sait l'occuper et l'exploiter. L'annexion du Mexique est une conséquence forcée de l'annexion du Texas; la race septentrionale s'étend et se développe par le simple effet de sa supériorité. On a dit quelque part que l'histoire des Américains dans le Texas était celle du chien dans le garde-manger. Les Mexicains, ne pouvant coloniser eux-mêmes le Texas, y appelèrent les Américains; les hardis pionniers y plantèrent leurs tentes, y apportèrent l'esprit des institutions sous lesquelles ils étaient nés; ils commencèrent par se rendre indépendans, mais la force d'attraction les ramena insensiblement dans le cercle de leur ancienne nationalité. La première morsure était faite à ce grand corps, on pourrait dire à ce grand cadavre de l'Amérique espagnole; morceau par morceau, il finira par passer tout entier dans la gueule toujours avide et toujours bruyante de la démocratie du nord. En ce moment, les États-Unis se contentent de deux provinces, le Nouveau-Mexique et la Californie. Ils les prennent à titre d'indemnité; il est bien juste qu'ils couvrent les frais de la guerre : or, comme le Mexique est sans ressources pécuniaires et plongé au contraire dans la banqueroute, il est clair que la seule indemnité possible est une cession de territoire. Il y a d'ailleurs une autre raison pour que les États-Unis gardent la Californie : c'est que, les Mexicains étant hors d'état de l'utiliser, elle pourrait tomber sous la main de quelque autre puissance, et, comme on le sait, les États-Unis ne peuvent point souffrir qu'aucune nation étrangère mette le pied sur leur continent pour y fonder de nouvelles possessions. L'Amérique est aux Américains; cette déclaration, déjà faite autrefois par le président Monroe, reproduite depuis par plus d'un de ses successeurs, M. Polk l'a renouvelée solennellement dans son dernier message, et elle fait maintenant partie du droit public des États-Unis. Après tout, cela regarde l'Angleterre beaucoup plus que nous; c'est une déclaration qui touche le Canada aussi bien que la Californie. Est-ce pour prendre ses précautions que l'Angleterre se fait en ce moment une querelle avec l'état du Nicaragua, et menace d'en occuper le territoire? Les États-Unis sont trop occupés avec le Mexique pour se brouiller actuellement avec l'Angleterre; il est probable qu'ils attendront encore avant de mettre à exécution la maxime de M. Polk.

Au sein même de l'Union, il y a tout un parti qui proteste contre les projets indéfinis de conquête. Les hommes les plus éminens de la république, M. Clay, M. Calhoun, M. Webster, cherchent à mettre une digue à ce torrent. Dans le congrès, ils balancent la majorité; ils l'ont même obtenue dans la chambre des représentans sur l'élection du président; c'est le candidat whig qui a été nommé. Ce n'est là du reste qu'un succès partiel et passager; l'élection prochaine du président de la république mettra les partis plus sérieusement en présence; c'est vers ce but que se dirigent tous les efforts, et la guerre du Mexique est naturellement le terrain sur lequel les candidats prennent position. Or, il est bien à craindre que, dans un pareil moment d'excitation publique, l'ascendant n'appartienne à ceux qui flattent le plus les passions populaires.

La seule considération qui aurait pu arrêter ou faire hésiter les États-Unis, c'est celle des dépenses nécessitées par la guerre. Ainsi, il est certain qu'en 1845 leur dette publique était presque nulle : elle n'atteignait pas le chiffre de cent millions de francs. Aujourd'hui elle a monté à près de deux cent cinquante millions; mais les États-Unis, outre leurs ressources permanentes, ont eu cette année des ressources accidentelles très considérables. Comme nous le disions tout à l'heure, ils se sont enrichis de la misère de l'Europe; pendant que nos contrées du vieux monde souffraient de la disette des grains et de la perte presque complète de la pomme de terre, l'Amérique avait des récoltes magnifiques, et elle a été pour l'Europe ce grenier qu'était autrefois la Sicile pour les Romains. L'Angleterre seule a versé dans ses anciennes colonies plusieurs centaines de millions qui s'y sont répandus dans toutes les classes et y ont porté un accroissement de prospérité. Cette ressource n'est pas régulière, il est vrai, et elle ne se renouvellera pas cette année dans les mêmes proportions; mais les États-Unis ont encore à leur disposition des ressources permanentes qu'ils n'épuiseront pas de long-temps. Ainsi le président propose, pour subvenir aux frais de la guerre, de donner plus d'activité à la vente des terres nationales, et d'établir sur le thé et le café, qui entrent maintenant en franchise, un droit de 25 pour 100. Un autre signe de la prospérité de l'Union, c'est qu'elle a très bien supporté la dernière réduction des tarifs. Les partisans de l'industrie nationale avaient beaucoup crié contre ce premier pas fait dans les voies de la liberté commerciale; cependant l'épreuve a été très favorable au nouveau tarif, ce qui prouve que l'industrie indigène des Américains est déjà assez forte pour se passer d'une protection exagérée. Il ne faut donc pas compter que les États-Unis se laisseront effrayer par la dépense; ils pourront bien s'endetter, mais ils se paieront avec des territoires, et tôt ou tard ils y retrouveront leur argent.

Les changemens que nous avions signalés comme probables dans le ministère espagnol ne se sont pas encore réalisés; nous croyons cependant qu'ils ne seront pas différés pour long-temps, car le bruit est assez généralement répandu à Madrid que le général Narvaez a l'intention de revenir occuper l'ambassade d'Espagne à Paris. Dans ce cas, il est probable que M. Mon deviendrait le chef d'un nouveau cabinet. M. Mon a eu, ces jours derniers, comme président du congrès, la tâche de gouverner quelques-unes des séances les plus orageuses que les cortès aient vues depuis long-temps. Plusieurs membres du parti conservateur avaient, comme on sait, proposé la mise en accusation de M. Salamanca, ancien ministre des finances, sous la prévention de concussion. Accusé en séance pu-

blique d'avoir détourné une somme de 25 millions de réaux, M. Salamanca s'est trouvé mal, et s'est excusé le lendemain de ne pouvoir assister à la discussion. La prise en considération de la proposition a été adoptée par une forte majorité. C'est, dit-on, contrairement aux désirs du général Narvaez que toute cette affaire a été soulevée, et le ministère a résolu de ne point y prendre part. On croit même que l'accusation ne sera pas poussée plus loin.

Des bruits alarmans, mais très exagérés, ont été répandus sur la santé de la reine Isabelle, et ont donné lieu, de la part des journaux anglais, à une recrudescence de controverse sur la question de succession. Nous ne voyons pas de raison de les suivre dans ce débat que rien jusqu'à présent ne justifie.

La querelle tant soit peu puérile qui menaçait depuis une année le repos de l'Orient est enfin terminée, et les relations de la Porte avec la Grèce vont être reprises. Le cabinet grec a remis à M. Persiani, le représentant de la Russie à Athènes, une lettre pour le ministre des affaires étrangères de la Porte. Dans cette lettre, le gouvernement hellénique exprime à l'envoyé du sultan, M. Mussurus, son regret du malentendu du 21 janvier 1847, et lui donne l'assurance qu'il sera reçu à Athènes avec les égards dus au représentant d'une puissance alliée. La Porte, de son côté, a adressé aux grandes puissances un *memorandum* dans lequel elle se déclare satisfaite de la démarche du gouvernement grec, et toute l'affaire se trouve ainsi terminée. Ce n'était pas la peine de faire tant de bruit.

Nous voudrions que la Grèce pût résoudre aussi facilement ses questions intérieures que ses petits embarras extérieurs; malheureusement la tâche n'est pas aussi aisée, et le jeune royaume hellénique paraît avoir une certaine peine à s'habituer au régime constitutionnel. La dernière insurrection de Patras a montré combien le gouvernement central avait peu de prise sur les provinces. Pendant quatre jours, la ville est restée au pouvoir de quelques régimens révoltés. Les autorités légales s'étant absentées, les consuls étrangers se sont faits les intermédiaires d'une capitulation avec les insurgés; pendant ce temps, le préfet ou nomarque, qui était allé prendre l'air, a rassemblé des troupes et est rentré en ville; les insurgés se sont réfugiés à bord d'un bâtiment anglais, en sauvant la caisse comme le *Sonderbund*. Nous avons déjà dit, et nous répétons qu'il vaudrait beaucoup mieux pour la Grèce que les gouvernemens européens ne la prissent pas pour terrain de leurs rivalités. Au lieu d'avoir un parti français et un parti anglais, la Grèce ferait mieux d'avoir tout simplement un parti grec. Si le gouvernement hellénique traite aussi lestement qu'il l'a fait dans ces derniers temps le régime constitutionnel, il n'en aura pas pour bien long-temps. Ainsi, pour faire capituler l'opposition du sénat, il n'a rien trouvé de mieux que de créer d'un seul coup de filet trente-cinq nouveaux sénateurs; c'est une manière assez commode de se procurer une majorité, mais ce sont de ces expériences hasardeuses auxquelles il ne faut pas soumettre les institutions nouvelles, si on ne veut pas les faire éclater. Pendant plusieurs années, les représentans de la France et de l'Angleterre à Athènes ont été à l'état d'antagonisme direct et public; le ministre de France, M. Piscatory, est maintenant appelé à d'autres fonctions, où son énergie et sa résolution bien connues ne seront pas superflues; si le gouvernement anglais avait à cœur l'intérêt bien entendu de la Grèce, il rappellerait lui-même un représentant qui ne pourra laisser dans ce pays que de regrettables souvenirs, et les deux grandes puissances constitution-

nelles de l'Occident s'uniraient pour assurer le repos et le développement d'un état nouveau qui a grand besoin de secours.

La question de la jonction des deux chemins de fer de Versailles va de nouveau être portée devant les chambres. Cette question embrasse de nombreux intérêts; elle soulève surtout de vives passions. Dans une assemblée générale des actionnaires de la rive gauche, tenue le 13 décembre dernier, on s'en souvient peut-être, les partisans de la fusion et leurs adversaires se sont livré une lutte acharnée; après une discussion animée, les premiers se retirèrent en protestant; la majorité vota le rejet des offres du gouvernement, qui proposait aux deux compagnies de se réunir pour l'exploitation en commun de la ligne de Chartres. Depuis l'agitation est allée croissant, et, à l'approche de la discussion qui va s'ouvrir dans le parlement, la rive gauche renouvelle ses réclamations, elle pétitionne et proteste contre un projet qui ne tendrait, dit-elle, à rien moins qu'à la ruiner complétement.

Tout ce bruit, tout ce mouvement, sont-ils bien sérieusement motivés? En définitive, où veulent en venir les actionnaires de la rive gauche? Ces mêmes capitalistes qu'on ameute aujourd'hui sont-ils menacés de quelque péril nouveau et imprévu? Jusqu'à présent, ils ne s'étaient point cru lésés et avaient accepté comme équitable et nécessaire à la fois le projet du gouvernement, qui, pressé d'accorder à l'une ou à l'autre des deux compagnies la tête du chemin de fer de l'ouest, n'avait vu que dans une association la conciliation possible de deux intérêts également respectables. C'est en 1844 que fut votée la ligne de Paris à Rennes, et dès le 1er février 1845 ces deux compagnies signaient un premier traité d'union. Dans cette même session, une loi fut présentée pour accorder la concession aux deux compagnies réunies, mais elle resta à l'état de rapport; portée de nouveau devant les chambres, elle fut définitivement adoptée le 21 juin 1846. Cette loi autorisait le ministre des travaux publics à concéder directement aux représentans des deux compagnies réunies le chemin de Versailles à Rennes, par Chartres, le Mans et Laval, avec embranchement du Mans sur Caen, et de Chartres sur Alençon. Sur la ligne principale de Versailles à Rennes, la compagnie adjudicataire devait seulement poser la voie; quant aux deux embranchemens, elle les construisait en totalité. La concession ne pouvait être accordée qu'après la dissolution et la fusion définitive des deux compagnies de la rive droite et de la rive gauche d'après les bases des traités déjà signés. Ces diverses formalités devaient être remplies dans un délai de six mois, et, dans le cas contraire, le ministre des travaux publics était autorisé à procéder par voie de concurrence à l'adjudication de la voie de Rennes et de ses embranchemens. La loi du 21 juin 1846 stipulait en outre formellement que les travaux de raccordement des chemins de fer de Versailles avec celui de Versailles à Chartres seraient exécutés sans délai, conformément aux deux lois du 11 juin 1842 et du 19 juillet 1845, et à cet effet un crédit de 2 millions était ouvert au ministre des travaux publics sur l'exercice de 1846. Enfin une somme de 50 millions était affectée à l'exécution, par l'état, des terrassemens et des travaux sur la ligne principale de Chartres à Rennes.

Ainsi, tout semblait concilié à cette époque; il ne restait plus qu'à exécuter les traités. Malheureusement la crise financière survint, et rendit impossible la formation d'une compagnie dont le capital devait être de 120 millions. La soumission des deux compagnies de Versailles fut ajournée, et le gouvernement reconnut l'impossibilité de tenter une adjudication.

Cependant, grace aux crédits votés par les chambres, les travaux de terrassement exécutés par l'état entre Versailles et Chartres, sur une longueur de 74 kilomètres, marchaient avec activité, et il devenait indispensable de poser la voie de fer laissée à la charge de l'association qui n'avait pu encore se constituer. Pour ne pas perdre un temps précieux et pour utiliser des dépenses considérables, il était urgent de prendre un parti. Le gouvernement porta à la chambre des députés une proposition d'après laquelle les deux compagnies de Versailles seraient chargées de fournir et de poser à leurs frais la voie jusqu'à Chartres, et d'acquérir le matériel nécessaire à l'exploitation. C'était une solution provisoire, mais la chambre des députés pensa qu'elle engageait trop l'avenir; il lui parut qu'il était préférable de donner à l'état lui-même le soin de poser la voie de Versailles à Chartres, et, dans cette vue, elle alloua un crédit de 10 millions. Cette mesure, qui conciliait l'intérêt du présent sans engager l'avenir, laissait au gouvernement la faculté de déterminer ultérieurement les clauses de la concession en pleine et entière liberté.

Aujourd'hui les travaux de terrassement sont achevés, les rails sont posés; en vertu de l'ordre exprès des chambres, on va mettre la main aux travaux de raccordement, et avant très peu de temps la circulation pourra être établie sur toute la ligne de Versailles à Chartres. Voilà donc un chemin de 74 kilomètres auquel il ne manque que les moyens d'exploitation, un chemin précieux pour l'approvisionnement de Paris, et qui est une première satisfaction accordée aux intérêts de l'ouest. Il serait impossible d'en retarder d'un seul jour l'ouverture; mais, tandis que le gouvernement proposait la réunion des deux compagnies de Versailles comme l'expédient le plus prompt pour la mise en exploitation, sauf à procéder plus tard à une concession définitive, la résistance obstinée de la compagnie de la rive gauche est venue menacer de paralyser ses intentions et de compromettre un grand intérêt public.

La rive gauche veut le chemin de l'ouest pour elle seule. Tout ou rien. Vainement lui objectera-t-on le manque de capitaux nécessaires pour une telle entreprise, l'impossibilité de suffire aux besoins du service avec un chemin dans de fort mauvaises conditions de solidité, un matériel incomplet et défectueux, une gare où, faute d'espace, ne peuvent aborder les marchandises; la compagnie ne voit dans tout cela qu'un projet de sacrifier les quartiers de la rive gauche à ceux de la rive droite, de ruiner la moitié de Paris pour faire les affaires de tel ou tel banquier influent. Certes, le gouvernement est disposé à concourir autant qu'il est en son pouvoir à l'accroissement et à la prospérité de chaque quartier de Paris, et, si cela ne dépendait que de lui, le boulevard du Maine serait aussi riche et aussi populeux que la Chaussée-d'Antin; mais est-il le maître de détourner sur un point ou sur un autre le courant et l'activité des affaires? Dans la question du chemin de fer de l'ouest, il ne s'agit pas d'ailleurs de discuter les prétentions rivales de deux faubourgs, mais bien de savoir s'il n'est pas au-dessus de ces querelles un intérêt de premier ordre dont, à l'exclusion de tout autre, le gou-

vernement doit se préoccuper. Cet intérêt, c'est que d'une manière ou d'une autre le chemin de fer de Chartres soit promptement rattaché à la capitale, et le sera-t-il si on l'abandonne exclusivement à la compagnie de la rive gauche? Évidemment non. Le chemin de la rive gauche n'est point en état de supporter cette charge. Ses finances sont obérées, et ce n'est qu'à la tolérance du gouvernement qu'il doit de ne pas voir dès demain son matériel saisi en paiement de la créance de 5 millions dont il est débiteur envers l'état. En le pressant d'opérer sa jonction avec la rive droite, le gouvernement lui a donné un conseil utile et salutaire, d'accord en cela avec le sentiment public, qui, dès les premiers jours, et bien avant qu'il fût question de la ligne de l'ouest, voyait dans l'association des deux compagnies le seul moyen de les sauver toutes deux d'une ruine certaine, et de réparer l'idée insensée de deux voies parallèles exploitant en concurrence la ligne de Paris à Versailles.

Il faut donc, nous en revenons toujours là, il faut que le chemin de Chartres s'ouvre, à quelque prix que ce soit. Il faut aussi qu'il soit raccordé avec les deux lignes de Versailles et profite du bénéfice de la double entrée à Paris. Le raccordement des deux lignes est peu coûteux; il est indiqué par la nature des choses et la situation des lieux. Chacun a pu remarquer, en effet, que l'intervalle qui les sépare est à peine de 600 mètres vis-à-vis de Viroflay. Le raccordement avec la direction oblique et les courbes qu'il comporte n'aurait pas plus de 1,200 mètres et ne coûterait pas plus de 500,000 francs. « Serait-il possible, disait avec beaucoup de raison dans son rapport M. Collignon, serait-il possible qu'on hésitât à effectuer un raccordement dont les résultats se présentent dans les proportions d'un intérêt général du premier ordre? Si la construction simultanée des deux chemins de Versailles a été une faute, on ne la réparera pas en sacrifiant un de ces chemins à l'autre, mais bien en tirant du capital total qu'ils ont absorbé le meilleur parti possible, et en incorporant les deux chemins, ramenés à la loi commune, dans le système général de nos grandes lignes. »

Il est évident que le chemin de l'ouest, mis en communication directe avec la ligne du Hâvre et de Rouen, verra s'accroître la circulation de ses marchandises en raison des facilités que présentera pour les transbordemens une gare commune. Le réseau de l'ouest, rattaché à celui du nord, épargnera au commerce des transports et un camionnage coûteux dans l'intérieur de Paris; telle denrée qui ne trouverait que sur la rive droite des retours avantageux n'arrivera pas, s'il faut qu'elle débarque sur la rive opposée, et n'est-il donc enfin d'aucun intérêt pour les treize départemens de l'ouest de pouvoir à leur gré aborder la capitale par deux voies opposées, suivant que leurs affaires les appelleront sur l'une ou l'autre rive?

C'est à tort d'ailleurs qu'on a mis en avant l'intérêt des quartiers de la rive gauche pour repousser le double raccordement; nous croyons au contraire que l'intérêt bien entendu de ces quartiers est que la ligne de l'ouest ait dans Paris deux entrées convenablement organisées, qui facilitent la circulation et multiplient les rapports. Les villes ne gagnent jamais rien à se retrancher dans des intérêts exclusifs et égoïstes; pour qu'elles grandissent, le plus sûr moyen, c'est que la richesse et la production se multiplient autour d'elles.

Les chambres ne se sont jamais arrêtées aux argumens qu'on opposait au double raccordement, qui, d'abord vivement combattu, a fini par être adopté

par ceux-là même qui l'avaient condamné dès le principe. Non-seulement la loi du 21 juin 1846 le consacre, comme nous l'avons dit, par un article formel, mais encore les deux compagnies de Versailles, et même les représentans de la rive gauche, dans une pétition adressée à M. le ministre des travaux publics, le 24 avril 1847, en ont reconnu la nécessité. Cette nécessité est admise par tout le monde, dans l'intérêt bien entendu du commerce général, des populations de l'ouest et de la ville de Paris. Si donc l'on admet le raccordement des deux voies, et par conséquent la double entrée dans Paris, que signifient les prétentions de la rive gauche à l'exploitation exclusive de toute la ligne? Qu'y a-t-il en définitive au fond de toute cette agitation? De petits calculs, de petites combinaisons, de mesquines influences, de petits profits pour quelques-uns. Les honorables députés et conseillers municipaux des arrondissemens de la rive gauche qui se sont mis à la tête de cette croisade ont trouvé là une occasion, les uns de fonder, les autres de consolider leur popularité. MM. Vavin et Jouvencel se sont fortifiés dans leurs colléges. M. Considérant, faisant avec eux assaut de dévouement, aura conquis quelques voix de plus pour sa prochaine élection. Tout le monde y aura gagné, excepté les actionnaires, le public et l'état.

REVUE SCIENTIFIQUE.

Le domaine des sciences s'étend et s'agrandit chaque jour davantage. Malgré les mémorables découvertes que nous ont léguées les siècles passés, le champ des spéculations est si vaste, la mine si féconde, qu'on ne doit jamais craindre de voir les efforts des savans rester infructueux. Ces progrès n'ont pas lieu uniformément sur tous les points à la fois. Tantôt l'attention d'un petit nombre seulement d'adeptes est excitée par de sublimes recherches sur les propriétés de certaines courbes dont les géomètres s'occupent depuis vingt siècles, tantôt le genre humain tout entier apprend avec étonnement qu'il existe un agent qui a le pouvoir, don précieux! de suspendre et de dompter la douleur. Aux yeux du vulgaire, chaque découverte brille et s'efface à son tour. Aujourd'hui, c'est le nom de M. Le Verrier qui est dans toutes les bouches; demain, ce sera celui de l'inventeur du coton-poudre ou du chloroforme. Mais la gloire, qui n'est pas la même chose que la renommée, n'obéit pas à ces caprices du vulgaire. Elle décerne des récompenses durables aux hommes qui ont fait des œuvres durables, et livre aux applaudissemens fugitifs de la foule les hommes qui n'ont travaillé que pour la popularité.

Nos lecteurs se souviennent peut-être de l'exposé que nous avons fait dans le temps de la belle découverte de M. Le Verrier (1). Parvenant, par la seule force du calcul, à démontrer qu'il devait exister au-delà des limites connues du système solaire une planète que nul œil mortel n'avait encore aperçue, mais dont les effets se faisaient sentir sur Uranus, ce jeune astronome, dont le nom n'était

(1) Voyez le numéro du 15 octobre 1846.

guère sorti jusqu'alors de l'enceinte de l'Institut, se vit tout à coup entouré d'une célébrité aussi large que méritée, surtout depuis que son heureuse prédiction se trouva confirmée par un habile astronome de Berlin, M. Galle, qui eut le mérite et le bonheur de découvrir la planète à la place même que notre illustre compatriote lui avait assignée dans le ciel.

On se rappelle l'effet prodigieux qu'une telle découverte produisit dans le public. En France, toutes les classes de la société voulurent s'associer à ce succès national. A l'étranger, toutes les académies, tous les princes de l'Europe s'empressèrent de donner à M. Le Verrier les témoignages les moins équivoques de leur admiration. Des *meetings* même furent organisés en Amérique. Jamais découverte scientifique n'avait été récompensée par des suffrages plus universels.

Encouragés, excités par les applaudissemens unanimes qui éclatèrent à cette occasion, les astronomes s'appliquèrent avec un redoublement de zèle à explorer le ciel dans l'espoir de découvrir quelque nouvelle planète. Pareille chose était arrivée au commencement de ce siècle, lorsque Piazzi, découvrant à Palerme la planète Cérès, donna l'impulsion aux observateurs allemands qui, presque coup sur coup, révélèrent aux habitans de la terre l'existence de trois autres planètes : Pallas, Junon et Vesta. C'est ainsi que les découvertes remarquables aident doublement au progrès des sciences, par les nouvelles clartés qu'elles répandent sur la route, comme par l'émulation qu'elles donnent aux esprits inventifs.

C'est à M. Hencke, astronome de Giessen, qu'on doit la découverte de deux planètes nouvelles sur les quatre dont s'est enrichie depuis deux ans l'astronomie. Après avoir constaté, le 8 décembre 1845, l'existence d'une petite planète à laquelle l'illustre directeur de l'observatoire de Berlin, M. Hencke, donna le nom d'Astrée, ce même M. Hencke découvrit, le 1er juillet 1847, une autre planète qui a été appelée Hébé. Depuis lors, on doit la connaissance de deux autres planètes, Iris et Flore, à M. Hind, astronome anglais, qui a observé la première le 13 août, et l'autre le 18 octobre de l'année dernière. Désormais les noms de MM. Galle, Hencke et Hind resteront associés à quelques-unes des plus brillantes découvertes dont l'astronomie pratique se soit enrichie dans notre siècle. Il serait injuste de séparer leur nom de celui de M. Hencke, qui, par l'heureuse direction qu'il a su donner aux travaux d'une foule d'amateurs en Allemagne, est parvenu à faire construire de grandes cartes célestes à l'aide desquelles les astronomes reconnaissent avec facilité les changemens qui ont pu avoir lieu dans le ciel. Quand ils ne sont pas le résultat d'une erreur dans les cartes, les changemens qu'on observe dans l'aspect du ciel deviennent d'ordinaire l'occasion d'une découverte. En effet, si, à la place où un astre était marqué sur une de ces cartes célestes, les observateurs n'aperçoivent plus rien au bout de quelque temps, ils en concluent que probablement l'astre auquel ils avaient cru pouvoir assigner une place déterminée a changé de position, et qu'au lieu d'être ce qu'on appelle communément une étoile fixe, c'était une planète ou une comète. Alors ils s'attachent à le retrouver; et, si leurs efforts ne sont pas infructueux, l'astronomie s'enrichit d'une découverte nouvelle. Il en est de même lorsqu'un astre apparaît à une place où il n'en existait pas auparavant. Nous parlons ici du cas le plus ordinaire, car il est arrivé que le ciel ait brillé de clartés inconnues jusqu'alors, ou que des astres aient disparu, sans qu'on puisse expliquer de tels phénomènes par l'existence d'une planète ou d'une comète.

Dans une autre occasion, peut-être, nous reviendrons sur l'apparition et la disparition singulières de certains astres. Aujourd'hui cela nous éloignerait trop de notre sujet. Disons seulement que, dernièrement encore, M. Graham et M. de Vico ont signalé de pareilles disparitions, qui sont devenues un sujet d'étude pour les astronomes. Il y a lieu d'espérer que les observateurs français qui n'ont pas été assez heureux pour découvrir aucune des nouvelles planètes dont s'est enrichie l'astronomie moderne, profiteront de cette occasion pour prendre complétement leur revanche. La France a les yeux fixés sur eux, et nous sommes assurés qu'ils ne tromperont pas les espérances du pays. Déjà M. Valz, directeur de l'observatoire de Marseille, prenant l'initiative, a demandé à l'Académie des Sciences d'appuyer un projet de recherches systématiques qui seraient faites dans certaines régions du ciel, avec le but spécial de découvrir de nouvelles planètes. Renvoyé par l'Académie à la section d'astronomie, ce projet ne saurait manquer de recevoir, à l'Observatoire de Paris, une direction éclairée et d'utiles encouragemens.

Nous avons dit qu'aucune des planètes nouvellement découvertes n'avait été observée d'abord à Paris. C'est probablement pour répondre avec avantage à ces succès répétés des astronomes étrangers que M. Arago, obéissant à un juste sentiment de fierté nationale, avait déclaré d'une manière solennelle devant l'Institut que, pour lui, la planète découverte à l'aide d'admirables calculs par M. Le Verrier porterait le nom de l'inventeur et n'en aurait jamais d'autre! Dès cette époque, la *Revue* avait manifesté des doutes sur la possibilité de faire adopter un tel nom par les astronomes, qui avaient pris l'habitude de donner le nom de quelque divinité à toutes les planètes. Nos doutes étaient fondés; le nom proposé par M. Arago a été abandonné. La planète découverte par le géomètre français a reçu le nom de *Neptune*, et M. Arago a dû être très péniblement affecté, le jour où il a vu apparaître ce nom dans la *Connaissance des temps* de 1849, ouvrage officiel pour les astronomes, dans lequel le nom de la planète *Le Verrier* avait d'abord figuré.

Ce n'est pas seulement au nom de la planète découverte par M. Le Verrier que quelques personnes se sont attaquées. Sur la foi d'une assertion émise dans un journal par un astronome américain, M. Peirce, on a prétendu que la masse de Neptune était trop petite pour produire sur Uranus les effets que M. Le Verrier avait annoncés. C'est en discutant les observations du satellite de Neptune faites par M. Lassell de Liverpool, qui avait découvert ce satellite, que M. Peirce avait trouvé vingt-un jours pour la durée de la révolution du satellite. De là, d'après des principes bien connus des astronomes, il avait déduit une masse de Neptune beaucoup trop faible pour que cette planète pût exercer sur Uranus une action telle que M. Le Verrier l'avait déterminée. Si les assertions de M. Peirce eussent été fondées, tout l'édifice élevé par M. Le Verrier se serait écroulé. Sa planète, suivant l'expression employée par des envieux, aurait été *escamotée* par l'astronome américain. Heureusement, d'après la détermination faite par M. Lassell lui-même, il a été constaté que M. Peirce s'était trompé, et que la durée de la révolution est de six jours environ. Ce résultat a été depuis confirmé par M. Otto Struve de Poulkova, et M. Peirce lui-même, dans une seconde lettre insérée dans le même journal, a reconnu implicitement son erreur. Nous attendons des astronomes de Paris la publication des observations qu'ils

ne sauraient manquer d'avoir faites sur un point qui intéresse à un si haut degré l'honneur de l'astronomie française.

Nous ne ferons pas mention des luttes que M. Le Verrier a eu dernièrement à soutenir contre d'autres savans français. A quoi bon s'arrêter à de pareils spectacles? Est-ce donc la première fois que certaines personnes ont essayé de briser les idoles qu'elles avaient présentées d'abord avec complaisance à l'adoration de la foule? Ces difficultés, ces jalousies sont inséparables du véritable mérite; mais nous avons l'assurance qu'elles ne seront jamais provoquées par aucun de ces illustres savans dont le nom est si cher au pays. En possession, à la Faculté des sciences de Paris, d'une chaire au pied de laquelle les auditeurs accourent par centaines, en correspondance habituelle avec tous les astronomes de l'Europe, qui aiment à le prendre pour interprète de leurs découvertes auprès de l'Institut, jouissant d'une célébrité universelle à un âge où d'autres commencent à peine à faire entendre leur voix, que manque-t-il à M. Le Verrier? Il est vrai qu'un projet de règlement, en discussion dans ce moment-ci à l'Académie des Sciences, contenant certaines dispositions qui tendent à limiter les droits dont les membres de cet illustre corps ont joui jusqu'à présent, pourrait donner quelques inquiétudes à des hommes qui, comme M. Le Verrier, sont appelés à prendre souvent la parole; mais nous avons l'assurance que ces inquiétudes ne tarderont pas à se dissiper. L'Institut est un corps trop haut placé pour que l'espoir de faire prévaloir des intérêts personnels puisse se présenter sérieusement à l'esprit d'aucun académicien. Si, par suite d'un règlement dont les effets n'auraient pas été bien calculés, le journal de l'Académie des Sciences, les *Comptes-rendus*, pouvait cesser d'offrir à chaque membre les moyens d'une publication libre et prompte de leurs travaux ou des débats qui s'élèvent parfois entre eux, un nouveau journal ne tarderait pas à venir satisfaire les besoins essentiels de la publicité académique. Mais ne discutons pas une hypothèse inadmissible. Ce serait là le signal d'une scission à laquelle la science n'aurait rien à gagner et que nous repoussons de toutes nos forces.

Il est des questions dont l'intérêt scientifique disparaît devant des considérations éminemment pratiques et qui touchent aux intérêts les plus chers de la société. De ce nombre est la recherche des divers moyens propres à reconnaître la falsification des farines. Les classes pauvres sont particulièrement intéressées à la solution de ce problème. On sait en effet que le pain de qualité inférieure dont elles se nourrissent supporte bien plus facilement que le pain de première qualité le mélange de matières étrangères plus ou moins pauvres en principes alimentaires. Depuis long-temps, la société d'encouragement pour l'industrie nationale avait appelé sur un sujet aussi important l'attention des chimistes et celle des boulangers. De nombreuses recherches avaient été entreprises, et plusieurs récompenses avaient encouragé les efforts des expérimentateurs. La solution néanmoins devait se faire long-temps attendre, et ce n'est que récemment qu'un résultat sérieux est venu couronner une longue série d'expériences. Ces lenteurs, ces tâtonnemens s'expliquent : il s'agissait, ne l'oublions pas, d'un problème doublement délicat, puisque ni l'hygiène publique, ni la probité commerciale ne pouvaient admettre qu'une seule chance en pareille matière fût laissée au doute ou à l'erreur. Si à la certitude des moyens proposés se joignait un mode d'exécution facile et prompt, à la portée de ceux-là même qui ne sont point

exercés à la pratique des manipulations chimiques, la découverte pouvait être regardée comme ayant atteint un certain degré de perfection.

Ces conditions viennent d'être remplies. Un agrégé de chimie à l'université de Gand, déjà connu par des expériences sur la cause des explosions des machines à vapeur et par des recherches sur la liquéfaction de l'acide carbonique, M. Donny, vient de découvrir un moyen simple, facile et sûr de constater la falsification des farines. A peine avait-il annoncé, par l'organe de M. Dumas, à la société d'encouragement les résultats qu'il avait obtenus, qu'une commission s'empressa de répéter ses expériences, afin d'en vérifier l'exactitude. La justesse des assertions de M. Donny fut bientôt reconnue, et dès-lors cette question, qui avait si légitimement préoccupé les chimistes et les industriels, parut enfin toucher à une solution définitive.

Les substances étrangères au moyen desquelles on falsifie habituellement les farines sont la fécule de pomme de terre, des poudres calcaires et quelquefois, mais plus rarement, les farines de vesce, de pois, de maïs, de riz, de sarrasin. Une falsification qui paraît avoir été employée sur une grande échelle en Belgique consiste à immiscer à la farine des céréales du tourteau de la farine de graine de lin. M. Donny a successivement cherché les moyens de constater la supercherie par des procédés variés qui décèlent les caractères propres à chacune des substances frauduleusement introduites dans le commerce des farines. Déjà un illustre chimiste, M. Gay-Lussac, avait enseigné qu'en triturant dans un mortier un mélange de farine de froment et de fécule de pomme de terre, la fécule se laisse écraser la première, parce que les grains qui la composent ont un volume bien plus grand, une texture bien plus lâche que les granules de la farine de froment. L'exiguïté, la forme et la densité de ces derniers les mettent à l'abri des contusions et les préservent d'une déchirure. Aussi la fécule de pomme de terre, après avoir été ainsi broyée et délayée dans l'eau, peut passer au travers d'un filtre, qui retient les grains de la farine de froment. Si l'on verse alors une dissolution d'iode dans le mélange formé par l'eau et la fécule, on le voit se colorer en bleu. Il n'en serait pas de même si la farine était pure; on obtiendrait à peine une légère nuance vineuse. On voit qu'un tel procédé laissait encore beaucoup à désirer. La forme, la surface plus ou moins polie du mortier, du pilon, la force variable dépensée par l'opérateur, la durée de l'expérience, pouvaient amener une grande variété dans les résultats. Avec de telles chances laissées à l'erreur, il n'était évidemment pas permis de regarder la question comme résolue.

Le procédé de M. Donny est fondé sur des considérations d'un autre ordre. On sait que les grains de fécule grossissent d'une manière très remarquable quand ils sont projetés dans une eau faiblement alcaline. Il restait à savoir si les grains de la farine de froment étaient aussi sensibles que ceux de la fécule de pomme de terre à l'action de la soude ou de la potasse. Or, les expériences de M. Donny lui ont appris que les globules de froment n'augmentent pas considérablement de volume, tandis que ceux de fécule de pomme de terre acquièrent des dimensions relativement énormes. Les caractères différentiels entre les granules des deux substances étant connus, il devenait très aisé de procéder à l'opération. On place sur une lame de verre la farine que l'on suppose mélangée de fécule, on la délaie dans une liqueur alcaline (obtenue par la dissolution de 1 gramme 75 centi-

grammes de potasse caustique dans 100 grammes d'eau distillée), et l'on observe avec le microscope ou une simple loupe les phénomènes qui s'y passent. L'œil le moins exercé constate aussitôt le volume énorme des grains de fécule, dont le diamètre est dix fois plus grand que celui des granules de blé. La différence est encore plus facile à saisir quand on verse de l'eau iodée sur le mélange préalablement desséché, car, la fécule prenant une couleur bleue, les contours des granules sont mieux dessinés. Veut-on poursuivre la fraude dans un pain suspect, il suffit d'en prendre un gramme, de l'humecter avec une dissolution de potasse, d'en exprimer par une légère pression le liquide qui doit être ensuite examiné à l'aide du microscope. Il est vrai que la cuisson altère un peu la forme des granules que l'on ne reconnaît plus que difficilement de prime-abord; mais ceux-ci se détachent avec une plus grande netteté, quand la matière a été desséchée et humectée ensuite avec une dissolution d'iode. Le procédé de M. Donny permet de constater dans la farine la quantité la plus minime de fécule de pomme de terre. On concevrait même la possibilité d'en découvrir un seul grain, si l'on avait le temps et la patience de le chercher.

La fécule de pomme de terre n'est pas, nous l'avons dit, la seule substance qu'on emploie dans la falsification des farines. Il fallait donc, pour ne laisser aucune prise à la fraude, rechercher les moyens de combattre les autres procédés de sophistication. Quand la farine de froment est combinée avec celle des légumineuses, le mélange a une odeur et une saveur qui inspirent la méfiance. La farine de haricot empêche une panification régulière, et celle de pois, qui se mélange mal avec celle de froment, est reconnaissable par une teinte verdâtre qui se présente à l'œil sous forme de stries et de plaques. Ces diverses farines renferment toutes une substance découverte par M. Braconnot, et connue en chimie organique sous le nom de *légumine,* substance que l'eau dissout comme du sucre, et que le vinaigre précipite au contraire au fond du vase qui renferme la dissolution. Si, sous l'influence des mêmes réactifs appliqués aux matières contenues dans la farine de froment, les mêmes phénomènes de dissolution et de précipitation ne se reproduisaient pas, rien ne serait plus facile que de distinguer d'une farine pure celle qui serait adultérée par des farines de légumineuses. Malheureusement des expériences comparatives plusieurs fois répétées par M. Donny n'ont pas permis de saisir entre les altérations déterminées par l'eau et le vinaigre, dans les farines de féverolle et les farines de froment, des caractères différentiels bien tranchés. Le vinaigre troublait dans les deux cas, quoiqu'à divers degrés, l'eau qui avait servi au lavage des deux sortes de farine. C'est donc à un autre procédé qu'il faut avoir recours. M. Donny fait remarquer que la farine des légumineuses renferme toujours des fragmens d'un tissu cellulaire dans l'intérieur duquel sont emprisonnés des granules d'amidon. Or, ceux-ci, comme on le sait, sont solubles dans la potasse, qui laisse d'ailleurs la charpente celluleuse parfaitement intacte. Une farine qui, après avoir été soumise à l'action de la potasse sur le porte-objet microscopique, présente ce tissu cellulaire, est donc sophistiquée avec des farines de légumineuses. Le mélange a-t-il été fait avec la farine de vesce ou de féverolle, M. Donny indique des caractères qui, dans l'un et l'autre cas, dénoncent la falsification. Si, dit-il, on expose successivement le mélange à l'action des vapeurs de l'eau-forte (acide azotique) et à celle de cet alcali volatil que, dans le langage scientifique, l'on nomme ammo-

niaque, la farine de féverolle prend une couleur pourpre, tandis que les autres farines se couvrent d'une nuance jaunâtre. La sophistication est d'autant plus commune que la farine de féverolle s'associe très bien à celle de froment; elle procure à la pâte une certaine ténacité, et concourt puissamment à donner à la croûte cet aspect roussâtre que l'on aime à voir sur le pain. Elle a cependant le désavantage de communiquer à la mie une teinte grise désagréable.

C'est encore à l'aide de l'examen microscopique que M. Donny constate d'une manière certaine la présence des farines de maïs et de riz dans la farine de froment. Les premières contiennent toujours des fragmens anguleux qui ne sont autre chose que des débris de la couche extérieure des graines. Celles-ci sont en effet dures, tenaces et coriaces, de sorte qu'elles se brisent en petits éclats sous la pression, plutôt qu'elles ne se réduisent en une poudre homogène. Ces fragmens ont une forme prismatique et peuvent être assez justement comparés à ce qu'on appelle dans le commerce de l'amidon en aiguilles. Pour essayer un mélange de ces substances, M. Donny malaxe la farine suspecte sous un filet d'eau. Un verre surmonté d'un tamis de soie est disposé pour recevoir le liquide qui entraîne les grains amylacés et en même temps les autres petits corps irréguliers. Les premières parties qui se précipitent au fond du vase doivent seules être recueillies et examinées. A l'aide d'un verre grossissant, on aperçoit sans peine les fragmens qui caractérisent les farines de riz, de maïs et de sarrasin. Quant à ceux de la graine de lin, ils sont carrés, d'une couleur rouge et inattaquables par la potasse. Or, la potasse dissout l'amidon. Aussi peut-on les retrouver dans le pain qui a été soumis à l'action de cet alcali, lors même que, sur cent livres de la farine employée, il n'y aurait eu que deux ou trois livres de tourteau de lin.

M. Donny a déjà répété souvent ses expériences dans plusieurs établissemens. M. le ministre de la marine, dont la sollicitude avait été éveillée à la nouvelle de ces heureux résultats, confia bientôt au chimiste de Gand la mission d'examiner les farines contenues dans les ports de Brest, Cherbourg, Lorient, Nantes, Rochefort, Bordeaux et Toulon. Cette mission a été remplie par M. Donny avec un zèle et un désintéressement qu'on ne saurait trop louer. D'après les ordres de M. le ministre de la marine, l'appareil et les réactifs du chimiste belge seront placés dans tous les ports du royaume, envoyés dans les colonies et mis à bord des bâtimens de l'état destinés à faire des voyages de long cours. Nous ne doutons pas que l'administration de la guerre, celle des hôpitaux, des prisons, en un mot tous nos établissemens publics, n'adoptent, à l'exemple de l'administration de la marine, cet ingénieux moyen d'assurer au pauvre, au soldat, la bonne qualité d'un aliment qui est sa principale nourriture.

Parmi les services que la science peut rendre aux classes laborieuses, il en est un dont Buffon a pu dire qu'il « produirait plus de biens réels que tout le métal du Nouveau-Monde. » Nous voulons parler de la naturalisation en Europe, mais surtout en France et en Algérie, de certains animaux domestiques étrangers. Originaires de l'Amérique, à laquelle ils appartiennent uniquement, les lamas, les alpacas et les vigognes y préfèrent certaines contrées au-delà desquelles on ne les rencontre plus. Selon Grégoire de Bolivar, leur véritable patrie est le Pérou, où ils étaient les seuls animaux domestiques connus avant l'arrivée des Espagnols. Ils habitent la chaîne des Cordilières et affectionnent les lieux élevés où l'air est vif et

léger et où règne une froide température. On a cru long-temps qu'en les faisant descendre de leurs hautes montagnes pour les contraindre d'habiter les plaines, on les exposait à une mort certaine. Dans les premiers temps qui suivirent la conquête du Pérou, des Espagnols transportèrent plusieurs de ces animaux en Europe; il paraît même qu'un lama fut amené vivant du Pérou en Hollande, en 1558, mais ces premières tentatives d'acclimatation échouèrent généralement, et ainsi s'accrédita l'opinion que les lamas, les alpacas et les vigognes ne pouvaient vivre loin des Cordilières. L'erreur était ici d'autant plus regrettable, qu'on pouvait espérer de ces animaux de très grands services. Haut d'environ quatre pieds, long de cinq ou six y compris la tête et le cou, le lama fait la fortune des Indiens depuis Potosi jusqu'à Caracas. Il sert de bête de somme, et, après sa mort, il fournit dans sa chair une bonne nourriture. Sa laine est l'objet d'un commerce fort étendu, et on en fait des vêtemens; les Espagnols utilisent sa peau dans la fabrication des harnais. Le lama porte environ une charge de cent cinquante livres; il marche avec une extrême lenteur, et ne peut guère parcourir dans une journée que l'espace de quatre ou cinq lieues; mais son tempérament doux, sa sobriété, sa patience, rachètent amplement cet inconvénient. La conformation de ses pieds fourchus et armés d'une sorte d'éperon lui permet d'ailleurs de se hasarder avec confiance sur les terrains les plus impraticables. Les lamas se reproduisent dès l'âge de trois ans; à douze ans, ils sont dans toute leur vigueur; à quinze, ils sont épuisés et ne tardent pas à mourir. L'alpaca est une variété zoologique du lama. Il n'en est pas de même de la vigogne, qui est sauvage et fuit à l'approche de l'homme avec une grande rapidité. La laine de l'alpaca est plus précieuse que celle du lama, qui est surtout employé comme bête de somme. Quant à la toison de la vigogne, elle sert à faire d'excellentes couvertures et des tapis d'un très grand prix; elle ne le cède en rien au plus beau poil des chèvres du Thibet.

La question de la naturalisation des lamas, des alpacas et des vigognes fut agitée, nous l'avons dit, aussitôt après la conquête du Nouveau-Monde. Elle ne fut abandonnée pendant quelque temps que faute d'avoir été convenablement étudiée. On n'avait pas su placer les lamas qu'on se proposait de naturaliser dans des conditions climatériques analogues à celles au milieu desquelles la nature les avait fait naître. Depuis les premières et malheureuses tentatives des Espagnols, des essais plus intelligens ont été tentés, et aujourd'hui M. I. Geoffroy Saint-Hilaire a pu annoncer à l'Académie des Sciences que ce curieux problème d'histoire naturelle générale devait être regardé comme résolu. Une série d'expériences heureuses, dont plusieurs pays ont été le théâtre, ne permet plus en effet de regarder comme impossible la naturalisation des lamas. Les succès obtenus par lord Derby, dans son parc, près de Liverpool, le magnifique troupeau de lamas et de ses congénères que possède le roi Guillaume II aux portes de La Haye, sont une preuve irrécusable que l'Europe offre dans ses végétaux comme dans son climat toutes les ressources nécessaires pour la conservation de ces animaux. C'est par erreur qu'on a cru long-temps que les plantes des Cordilières, et particulièrement l'*icho*, étaient un élément indispensable de la nourriture des lamas, des alpacas et des vigognes. Une vigogne qui a vécu quelques années à la ménagerie du Muséum s'était nourrie avec du papier pendant une longue traversée, et avait conservé pour cette espèce d'aliment

une prédilection particulière. Le troupeau d'essai du roi de Hollande est composé de trente-quatre individus qui paissent l'herbe de la prairie, et qui se contentent pendant l'hiver d'un peu d'avoine et de foin sec. Ces animaux se sont développés et reproduits en Hollande comme dans les Cordilières.

Les expériences faites en France pour assurer la naturalisation des lamas n'ont pas été moins heureuses que les essais tentés en Hollande et en Angleterre. Si elles ont plus tardivement abouti à un résultat décisif, cela tient uniquement aux circonstances tout exceptionnelles qui ont contrarié plus d'une fois les efforts de nos naturalistes. Au commencement de notre siècle, le roi d'Espagne Charles IV avait en effet consenti à faire venir pour la France, sur la demande de l'impératrice Joséphine, un troupeau de lamas assez considérable qui resta six années à Buenos-Ayres sans qu'il fût possible de l'embarquer, et dont neuf individus seulement arrivèrent à Cadix en 1808, au milieu des guerres qui agitaient l'Espagne. Plus tard, la société de géographie, à l'occasion du prix fondé par M. le duc d'Orléans pour encourager la naturalisation des plantes alimentaires et des animaux utiles, proclamait l'importation en France du genre lama comme un des premiers besoins du pays. Le prince lui-même avait adressé à ce sujet des recommandations très pressantes à M. de Castelnau, qui partait pour le Pérou; mais, lorsque ce voyageur eut rassemblé à Lima une trentaine de ces animaux, il eut la douleur d'apprendre que les bâtimens de l'état, n'ayant reçu aucun ordre à cet égard, ne pouvaient se charger du transport. Nous avons lieu d'espérer que ces obstacles ne se présenteront plus. Déjà la ménagerie du Muséum possède des lamas dont quelques-uns sont nés dans cet établissement. M. le ministre de la marine s'est empressé d'annoncer à l'Académie des sciences, au sein de laquelle avait été discutée la question de la naturalisation des lamas, qu'il avait donné des ordres pour que la marine de l'état favorisât, partout où l'occasion s'en présenterait, les efforts des naturalistes. Toutefois des essais ne pourront être entrepris avec de grandes chances de succès, si, comme le conseille M. de Castelnau, on n'embarque de Lima pour Marseille une vingtaine de lamas et d'alpacas qu'il serait facile de transporter en partie dans les Alpes, en partie dans l'Algérie. Les montagnes de l'Afrique doivent être favorables à l'acclimatation des lamas, qui serait pour notre belle colonie une nouvelle source de richesses. Ainsi se trouverait justifié le nom d'*Elaphocamelus* (chameau-cerf) que Matthiole leur a donné, car les lamas pourraient rendre, dans la partie montagneuse de l'Afrique, les mêmes services qu'on obtient tous les jours des chameaux dans ses plaines sablonneuses.

Les expériences sur la falsification des farines et les recherches sur la naturalisation des animaux utiles nous révèlent la même tendance. Jamais plus qu'aujourd'hui la chimie et les sciences naturelles n'ont cherché à étendre le domaine de leurs applications; jamais elles ne se sont plus sérieusement préoccupées de faire servir leurs découvertes au bien-être de la société. C'est là une direction féconde, et, en présence des résultats importans que nous venons de signaler, on ne peut nier qu'un intérêt général ne s'attache aux progrès de la science dans une voie où nos sympathies la suivront toujours.

— Le public philosophique apprendra avec intérêt que M. Cousin vient de réunir dans un cadre régulier et de fixer sous une forme définitive (1) le vaste ensemble de fragmens composés aux différentes époques de son active et glorieuse carrière, et qui touchent aux points les plus délicats de l'histoire de la pensée spéculative. On reconnaît partout, dans ces divers morceaux, le caractère d'un penseur qui ne cultive point l'érudition pour elle-même, mais qui entreprend de donner à l'histoire de la philosophie la valeur et la portée d'une science, et d'asseoir une école nouvelle sur la base d'une critique approfondie de tous les systèmes du passé. Tout le monde connaît le grand morceau sur Abélard, où sont débrouillées pour la première fois les obscures origines de la scolastique et qui restera le point de départ et le modèle de tous les travaux que la philosophie du moyen-âge attend encore. Les articles célèbres sur Xénophane et Zénon d'Élée portent la lumière sur le berceau même de la pensée humaine; on ne peut trop y admirer un genre de critique et d'érudition que la France ne sera point accusée d'avoir dérobé à l'Allemagne; je parle de cette érudition forte et sobre, plus occupée de bien user de ses ressources que de les étaler, qui ne se borne point à entasser les textes, mais qui les interprète, et sait aussi, en les interprétant, se défendre des vaines conjectures et des fantastiques analogies; je parle de cette critique à la fois sévère et élevée, également propre à déchiffrer une date incertaine et à semer les grandes vues, et qui possède enfin l'art merveilleux d'animer les recherches les plus arides par le feu de l'imagination, par la grace et la majesté d'un beau langage. Il faut citer encore, parmi les fragmens qui se rapportent à la philosophie contemporaine, les jugemens portés sur Laromiguière et Maine de Biran. M. Cousin ne cède point à l'attrait banal du plaisir facile et puéril de critiquer ses maîtres; il se complaît à mettre au grand jour leurs pensées les plus originales, ce qui ne l'empêche pas d'user des droits d'une sérieuse discussion, toujours libre dans sa déférence respectueuse et dans sa loyale équité. D'autres fragmens, moins étendus, méritaient cependant de prendre place à côté de ces grands morceaux. M. Cousin les a soumis à un triage sévère, et nous croyons qu'il a bien fait de retrancher tous les articles qui n'avaient qu'un intérêt de circonstance. On peut dire que tout ce qui reste est digne de l'histoire.

La publication que nous annonçons aujourd'hui est le complément naturel et nécessaire des deux séries de cours où M. Cousin a récemment réuni toutes les parties de son enseignement. Ces diverses leçons, si l'on excepte celles qui sont consacrées aux systèmes de Locke, de Reid et de Kant, contiennent surtout des vues générales sur la philosophie et sur son histoire. Le second volume de la deuxième série pose les fondemens d'une histoire universelle de la philosophie; il détermine les lois de la formation successive ou simultanée des systèmes, de leur progrès continu ou de leur retour nécessaire; il peint, ou plutôt il esquisse toutes les grandes époques, toutes les grandes doctrines, toutes les grandes figures philosophiques. M. Cousin, on le sait, a donné à cette noble étude de l'histoire de la pensée humaine une impulsion qui ne s'arrêtera point; mais, il faut en convenir, à côté des principes manquaient souvent les applications et ces

(1) *Fragmens philosophiques, pour faire suite au cours de l'histoire de la philosophie*, par M. Victor Cousin. 4 vol. in-18, chez Ladrange, quai des Augustins, 19.

recherches spéciales et détaillées d'érudition et de critique, que des cours ne comportent pas, sans lesquelles pourtant il n'y a pas de solide histoire, et qui ont servi de prélude et de soutien aux entreprises des Brucker et des Tennemann. Ces quatre volumes de fragmens sont donc destinés à fournir en quelque sorte des pièces justificatives à l'enseignement de M. Cousin. Ils forment un tout qui se divise en autant de parties que l'histoire même de la philosophie : *Philosophie ancienne*, *Philosophie scolastique*, *Philosophie moderne*, *Philosophie contemporaine*. Les *Fragmens de la philosophie cartésienne*, publiés il y a deux ans, font corps avec cette nouvelle série et doivent être considérés comme le premier volume de la *Philosophie moderne*. Partout le lien de ces dissertations particulières aux vues générales, soit dogmatiques, soit historiques, qu'elles développent, a été marqué; partout l'unité d'esprit et de principes, parmi d'inévitables diversités, a été mise en relief, en sorte que ces fragmens et ces cours ne forment, à proprement parler, qu'un seul et même ouvrage, fruit d'une même pensée poursuivie avec persévérance à travers tant de vicissitudes, je veux dire le renouvellement des études philosophiques parmi nous, sur le double fondement de la psychologie et de l'histoire.

— Un livre qui a obtenu non-seulement dans l'Université et dans le monde savant, mais encore parmi les gens du monde, un légitime succès, vient d'arriver à sa cinquième édition : c'est le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* de M. Bouillet (1). On sait que l'auteur a réussi à renfermer en un seul volume compacte et peu coûteux la matière des plus vastes et des plus dispendieuses collections, l'histoire et la géographie anciennes et modernes, la biographie, la bibliographie, la mythologie, etc. On sait également que le principal mérite de ce recueil, et ce qui le distingue de beaucoup de publications analogues que la facile érudition de certains écrivains improvise chaque année, c'est la minutieuse exactitude des détails et la vigueur de la méthode. L'édition nouvelle se recommande par deux supplémens importans : 1° une série de notices, par ordre alphabétique, sur tous les personnages célèbres morts depuis quelques années, sans parler du récit des derniers événemens accomplis dans le Mexique, dans l'Inde et surtout dans l'Algérie; 2° un *tableau alphabétique de la population de la France*, d'après le recensement terminé en 1847, présentant toutes les localités qui comptent mille ames au moins. A la faveur de ce supplément, qu'on peut se procurer à part pour le joindre aux éditions antérieures du *Dictionnaire universel*, l'ouvrage de M. Bouillet reste le plus complet des répertoires usuels, sans avoir le défaut ordinaire des recueils de ce genre qui, à peine publiés, sont déjà vieillis. Il faut ajouter que la correction du texte, la beauté du papier et du caractère, et tous les détails de l'exécution matérielle, sont une nouvelle preuve des soins qui ont été apportés à cette utile et consciencieuse publication.

(1) Un fort volume in-8, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin.

V. DE MARS.